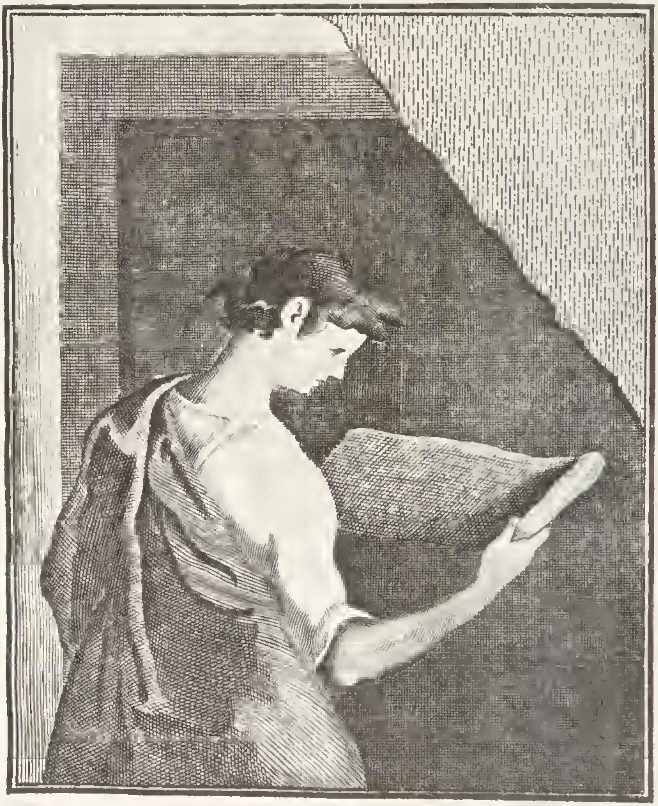


THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/memoirespourlhi1737unse_1

Collegii Billomensis
Soc. Jesu. Catalog. Inscript.

MEMOIRES

POUR

L'HISTOIRE

DES SCIENCES

ET

DES BEAUX ARTS.

Juillet 1737.

13

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Juillet 1737.

Imprimé à Paris, & se vend
A LYON,
Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois, en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9. vol.	1720.	5. v.
1702.	12. v.	1721.	12. v.
1703.	12. v.	1722.	12. v.
1704.	13. v.	1723.	12. v.
1705.	12. v.	1724.	12. v.
1706.	12. v.	1725.	12. v.
1707.	12. v.	1726.	13. v.
1708.	12. v.	1727.	12. v.
1709.	12. v.	1728.	12. v.
1710.	12. v.	1729.	12. v.
1711.	12. v.	1730.	12. v.
1712.	12. v.	1731.	12. v.
1713.	12. v.	1732.	12. v.
1714.	12. v.	1733.	12. v.
1715.	12. v.	1734.	12. v.
1716.	12. v.	1735.	14. v.
1717.	12. v.	1736.	15. v.
1718.	12. v.	1737.	7. v.
1719.	12. v.		

MEMOIRES

POUR L'HISTOIRE

des Sciences & des beaux Arts.

Juillet 1737.

ARTICLE LXVII.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE Universelle, contenant la Fondation, les Progrès, les Changemens, & la ruine des Monarchies, des principaux Royaumes, & des Republiques, depuis le commencement du Monde, jusqu'à la décadence de l'Empire Romain en Occident ; avec une Supputation Chronologique. Par Daniel Thienpont, Prêtre. Deux Volumes in-quarto I. *vol. pages* 480. II. *vol. pages* 397. *sans les Tables. A Bruxelles chez*

Jean Leonard, *Libraire-Imprimeur, ruë de la Cour* 1736.

L'AUTEUR de cette Introduction nous apprend qu'il l'a composée pour son divertissement, & pour son usage, & il faut en effet l'envisager dans ce point de vûë, pour en avoir une idée juste: mais comme on se persuade aisément que ce dont on a tiré quelque utilité en pourra procurer aux autres; M. Thienpont ajoûte que l'avantage qu'en pourra tirer le Public, l'a déterminé à le lui abandonner. Il nous avertit ensuite, que pour mettre de l'ordre & de la clarté dans son Ouvrage, il a eu soin de l'embellir de quantité de traits Geographiques, & d'une Chronologie suivie; que pour en faciliter la lecture, il a évité de confondre les évenemens & les années d'un Empire ou Etat avec ceux d'un autre: enfin, qu'il a suivi la supputation des Hebreux, » comme » celle qui paroît la plus certaine, » n'y ayant pas de preuves suffisan- » tes que les Juifs en eussent corrom-

» pu les Exemplaires pour reculer
» le tems du Messie, comme quel-
» ques-uns le disent ; mais qu'il ne
» prétend pas rejetter l'opinion de
» ceux, qui suivent la Version des
» Septante, laquelle est très-plausible.

En un mot, ce n'est pas ici un Ouvrage critique, l'Auteur rapporte simplement ce qu'il a lû dans les Historiens sur chaque matiere qu'il traite, & non seulement pour l'ordinaire il ne prend point parti, mais il seroit même assez souvent difficile de juger de quel côté il panche, quoique sur plusieurs points de l'Histoire ancienne, il paroisse d'abord préferer Herodote à ceux, qui lui sont opposés. Il semble cependant qu'on attend d'un Historien, sinon qu'il se décide, du moins qu'il fournisse à ses Lecteurs de quoi se décider. Comment peut-on s'interesser & s'instruire dans la lecture des faits, sur lesquels on ne nous donne que des doutes, ou des conjectures ?

Le premier Volume est composé de cinq Chapitres, dont le premier comprend en sept Articles une courte

Diſſertation ſur les Syſtêmes de Chronologie, qui ont eu le plus de cours parmi les Sçavans, & la ſupputation des ſix âges du Monde. L'Auteur y ſuppoſe que Dieu créa le premier homme l'an de la periode Julienne sept cens quatorze, & quatre mille ans juſte avant la Naiſſance de Jeſus-Chriſt. Mais comme il met toujours la Chronologie Grecque à côté de celle des Hebreux, il diſcute en peu de mots & avec netteté les points capitaux, où ces deux Chronologies ne s'accordent pas dans leur calcul.

Ainſi dans le ſecond âge du Monde la Verſion Hébraïque porte que Salé fut fils d'Arphaxad, & ſelon celle des Septante, qui a été ſuivie par Saint Luc, Salé eut pour pere Caïnan, & pour ayeul Arphaxad, ce qui fait une difference conſidérable dans la ſupputation des années. Pour concilier ces deux ſentimens, notre Auteur ne trouve nulle difficulté à dire, que Salé naquit de Caïnan fils d'Arphaxad, lorſque celui-ci n'avoit que trente-cinq ans, & que s'il

n'eſt point parlé de Caïnan dans l'Hebreu, c'eſt qu'il eſt aſſez ordinaire dans l'Ecriture de donner le nom de pere à l'ayeul.

Le tems de la naiſſance d'Abraham a encore été un grand ſujet de diſcuſſion entre les Chronologiſtes, tant anciens que modernes : M. Thienpont, après avoir rapporté toutes les voyes de conciliation, que l'on a propoſées pour les accorder, croit que dans ce paſſage du Chapitre onziéme de la Généſe; *Vixitque Thare ſeptuaginta annis, & genuit Abram, & Nachor, & Aran*, ce n'eſt pas en qualité d'aîné qu'Abram eſt nommé le premier, mais par honneur, comme Chef de la Nation ſainte. Par le moyen de quelques autres diſcuſſions dans la ſupputation des années des autres âges il trouve enfin que le Sauveur des hommes eſt né » ſur la » fin de l'an du Monde trois mille » neuf cens quatre-vingt-dix-neuf, » de ſorte que la premiere année de » l'Ere Chrétienne & vulgaire com» mence l'an du Monde quatre mil» le, de la période Julienne ſept

» cens quatorze, de l'Ere des Grecs,
» ou des Séleucides trois cens six, la
„quatriéme année de la centquatre-
» vingt-quatorziéme Olympiade, de
» la fondation de Rome sept cens cin-
» quante-quatre, & l'an Julien qua-
» rante-cinq.

Dans le second Chapitre il explique 1°. l'origine du mot *Ere*, introduit dans la Chronologie par les Espagnols, & il la rapporte à un tribut que l'Empereur Auguste imposa à ces peuples, trente-huit ans avant la Naissance de Jesus-Christ ; quoique d'autres la tirent de ces quatre lettres initiales a, e, r, a, qui signifient selon eux *annus erat Regni Augusti*, dont les copistes firent *Æra*: c'est le sentiment de Scaliger. 2°. La maniere de compter par les Olympiades, & d'où l'on commençoit cette époque. » Les Olympiades
» vulgaires, dit-il, ne commen-
» cent qu'à la vingt huitiéme, dans
» laquelle Chorebus d'Elide fut Vain-
» queur ; les Historiens ne sont pas
» d'accord pour l'année de cette cé-
» lebre époque. La plûpart mettent

» l'année des Olympiades vulgaires
» à l'an sept cens soixante & seize
» avant l'Ere Chrétienne ; de sorte
„ que l'an de la Naissance du Sau-
„ veur est la quatriéme de la cent
„ quatre-vingt- quatorziéme Olym-
„ piade ; en supposant que l'an de la
„ Naissance du Seigneur est celui
„ de l'Ere vulgaire." On sçait que l'Empereur Constantin substitua les indictions aux Olympiades. L'indiction étoit un cycle de quinze ans, après lesquels on revenoit à l'unité. 3°. La période Julienne. 4°. L'année Julienne. 5°. La difference qui se trouve entre l'Ere & l'époque. Elle consiste en ce que chaque Ere fait une époque, &que toute époque ne fait pas une Ere. L'"Auteur marque ensuite les principales époques, qu'il importe, dit-il, de sçavoir par cœur, afin de s'y arrêter comme à des points fixes, & de ne pas confondre les tems.

Le troisiéme Chapitre comprend en douze Articles, 1°. le commencement du Monde, où en parlant de la situation du Paradis terrestre,

il ſe déclare pour le ſentiment de M. Huet, auquel il renvoye ſes Lecteurs. Il nous apprend auſſi qu'à la confuſion des Langues, ſelon la plus commune opinion, fondée ſur le dixiéme Chapitre de la Geneſe, il ſe forma ſoixante & douze Langues differentes.

2°. La Chronologie des enfans de Noé, & leur diſperſion en divers endroits de la terre. 3°. Une Hiſtoire fort ſuccincte de la Monarchie des Aſſyriens, de celle des Caldéens & des Medes. 4°. L'Hiſtoire de Cyrus & la Monarchie des Perſes. Depuis qu'on recherche les Antiquités de ces Empires, on n'y a pas beaucoup avancé. M. Thienpont a recueilli en peu de mots tout ce qui s'eſt dit ſur ce ſujet; mais il n'y a pas lieu d'eſperer que l'on puiſſe jamais trouver rien de bien certain. Les conjectures paroiſſent épuiſées, les ſources nous manquènt, & l'Hiſtoire n'eſt pas une affaire de Syſtême; à peine peut-on aller juſqu'à la vraiſemblance, qui ne ſatisfait point l'eſprit, quand il cherche la verité.

5°. Les Rois de Macedoine avant Alexandre le Grand. On en ſçait bien peu de choſe juſqu'à Philippe, dont l'Hiſtoire eſt fort connuë. 6°. La Monarchie des Grecs, ou Alexandre le Grand; cet Article eſt fort ſuccinct. L'Auteur avoit dit preſque tout ce qui regarde ce Conquerant, en parlant de Darius Codoman, dernier Roi des Perſes, il ne fait ici qu'indiquer le reſte. 7°. Le partage des Etats d'Alexandre. 8°. L'Hiſtoire des Rois de Macedoine. Cet Article ne contient qu'une Généalogie de Perſée, ſur qui la Macedoine fut conquiſe par les Romains, & deux mots de ce grand évenement. 9°. Les Rois d'Aſie après Alexandre le Grand depuis Antigone, juſqu'à la mort de Démétrius Polyocerte ſon fils. 1°. Les Roys de Syrie, ou l'Hiſtoire des Seleucides. Cet Article eſt la continuation du précédent, Seleucus Nicanor ayant réuni à ſes Etats ceux de Démétrius. Ces deux Articles ſont moins abregés, & ſuppléent à une partie de ce qui manquoit au huitiéme, & ſur quoi

il auroit fallu trop souvent revenir. 11°. Les Rois de l'Egypte avant Alexandre. L'Auteur n'en dit que deux mots. 12°. Les Rois d'Egypte après Alexandre, c'est-à-dire, l'Histoire des Lagides. Cet Article finit à la mort de Cleopatre, & n'est qu'un abregé fort succinct.

Le Chapitre quatriéme traite en cinq Articles des principaux Etats de la Grece, & en deux autres du Royaume de Lidie, jusqu'à la Conquête qu'en fit Cyrus, & de celui de Tyr & de Sidon. Ces deux Articles ne nous apprennent que les suites des Rois, & en peu de paroles de quelle maniere ces deux Monarchies ont cessé d'être.

Les huit premiers Articles du cinquiéme Chapitre sont consacrés à l'Histoire des Hebreux. L'Auteur y donne d'abord une idée assez exacte de leur République. Il parle ensuite de leurs Conducteurs & de leurs Juges, puis de leurs Rois, qui furent Saül, David, & Salomon, des Rois de Juda, de ceux d'Israël, des grands Sacrificateurs des Hebreux, de la fa-

mille des Machabées, ou Aſmonéens, qui réunit le Sacerdoce & l'Empire: des derniers Rois & Gouverneurs de la Judée juſqu'à la priſe de Jeruſalem par les Romains.

L'Article ſixiéme eſt un Abregé de l'Hiſtoire de Carthage, que l'Auteur auroit pû rendre encore plus court, en ſe diſpenſant de nous donner l'Hiſtoire des guerres Puniques, preſque dans les mêmes termes & avec la même étenduë, qu'il nous la donne dans ſon ſecond Volume, qui eſt un Abregé de l'Hiſtoire Romaine depuis ſa fondation juſqu'à Auguſtule, & la Conquête de Rome par les Herules. Il eſt tombé dans le même inconvenient au ſujet de la guerre, que ſoûtinrent les Machabées contre les Rois de Syrie, ces longues répetitions nous paroiſſent aſſez inutiles dans une Introduction à l'Hiſtoire Univerſelle. Il auroit mieux vallu dire au moins quelques mots des Hiſtoires de Judith, d'Eſther, de Job & de Tobie, des Iduméens, Moabites, Madianites, Ammonéens, &c. Le premier Volume eſt terminé

par l'Histoire du Royaume de Troyes, & du Siege de cette fameuse Ville.

ARTICLE LXVIII.

DISSERTATION SUR LA célebre Terre de Kamtschatka & sur celle d'Yeço : sur l'étendue de la domination Moscovite: sur les Tartarie Moscovite & Chinoise : & sur la communication, ou non communication des continens de l'Asie & de l'Amerique, & le passage dans les Mers de l'Orient par les Mers du Nord : Par le P. Castel J.

A L'extrémité de l'Asie, tout-à-fait à son Orient, & au Nord du Japon, est une Terre qu'on nomme *Yeço.* On ne sçait point encore bien positivement, si c'est une Isle ou un continent, ni si c'est une bonne ou une mauvaise Terre, ni par quelle sorte de peuple elle est habitée. Telle qu'elle est, telle qu'on la connoît, ou qu'on ne la connoît pas, elle est pourtant comme l'objet de trois ou quatre grands Empires, qui semblent se la disputer, & dont

juill. p. 136.

GROENLAND
Baffins
Baye de Hudson
Amerique
TARTARIE
TARTARIE
CHINE
Grande Muraille
CHINOISE
MANTCHEOUX
COREE
JAPON
YECO
SIBERIE
MOSCOVITE
Lamutki
Baykal
Selenga
Niptchou
Ergone
Kamtschatka
Kurilles
Tzuteki
Anadirsk
Moscou

chacun ſe l'approprie par voye de fait.

Les droits du Japon ſont les moins équivoques. Elle eſt à ſa bienſéance; à ſa porte, les Japonois y commercent ſûrement, & y levent des tributs dans la partie méridionale, la plus voiſine de leurs frontieres : ſans qu'on ſache cependant, ſi leur Empire s'y étend fort loin, ni même, quoiqu'en diſe *M. Deliſle*, ſi c'eſt le même continent, ou la même Iſle, ou ſi elle en eſt abſolument détachée par un ou par pluſieurs bras de mer. Car dans la diſcuſſion de cette affaire on n'a point trop ſuivi cette Analyſe Géometrique dont le *P. de Angelis*, l'un des plus célebres Martyrs du Japon, avoit donné l'exemple ſur cette même Terre d'Yeço, dont il étoit l'Apôtre, après en avoir été comme le premier inventeur.

Les Chinois d'un autre côté en content bien des merveilles, ſi toutefois leur *Ye-tſe* eſt le même que notre *Yeço*. Car il y a lieu d'en douter d'après nos Géographes Chinois, qui ſont de grands Oracles en pareille

matiere. Quoiqu'il en soit, dans *Ye-tse* ils mettent des peuples terribles; terribles pour eux, ce seroit peu dire, mais terribles, disent-ils pour les Japonois, qui n'éprouvent cependant que de la soumission de la part des vrais Yeçois. Malgré cela les Chinois enchaînent *Yeço*, ou *Ye-tse* à leur continent à l'extrémité de leur Tartarie, fort au-delà de la *Corée*, pour fonder sur cette Terre les droits qu'ils ont sûrement sur tout ce vaste Païs, jusqu'à la mer Orientale, où se fait la grande *Pesche des Perles*.

Le fait paroît décidé; *Yeço* ne tient plus à la Tartarie depuis que nos Géographes ont été eux-mêmes comme sur les lieux, sans y trouver aucun vestige, non seulement d'un & beaucoup moins de deux ou trois grands Empires sous les noms de *Niulhan*, *d'Orancai* ou de *Ye-tse*; mais aucun, ou presqu'aucun vestige d'hommes: Toute cette Tartarie Orientale étant couverte de montagnes glacées & de forêts inhabitables, où les Tartares mêmes *Mantcheoux*,

Yupis & *Ketchengs* ne vont qu'à la belle ſaiſon, pour chaſſer & pour cueillir le *Ginſeng*, qui ſe vend comme au poids de l'or à la Chine; l'once de cette plante étant à Peking à 7 à 8 onces d'argent peſant.

On ne peut donc pas douter du *Detroit de Teſſoï*, entre la pointe Sud-Eſt de cette Tartarie, & le Cap Occidental d'Yeço. Car, quoique les Géographes Miſſionnaires n'ayent pas pénetré juſqu'à cette pointe, 1°. ils ont été par delà la Corée juſqu'à la Riviere de *Suifond pira*, qu'ils ont fixée. 2°. Ils ſe ſont tranſportés aux *Yupis* & juſqu'aux *Ketchengs*, à l'embouchure même du *Saghalien*, ou *Fleuve noir*, nommé *Fleuve d'Amour*, ou *d'Amoui* par les Ruſſiens, & *Onon* par les Siberiens. Là ils ont conſulté les ſeuls connoiſſeurs de ces miſerables Régions. 3°. Des Geographes Chinois ont tout reconnu, par ordre de l'Empereur, ſous la Direction des Miſſionnaires. 4°. On voit ſur leurs Cartes tout le détail des Rivieres bien caracteriſées, qui coulent à l'Orient & au Midi de cette Tartarie, & ſe

jettent dans les mers de l'Est & du Sud, autour du Détroit, en dessus & en déssous.

Le P. *de Angelis* avoit fort bien peint ce Détroit, par le côté d'Yeço où il étoit. Les Cartes de la nouvelle *Histoire du Japon* séparent Yeço de la Tartarie. Mais pour l'y faire tenir du côté du Nord, d'une maniere plus que nouvelle, & tout-à-fait inoüie : & en même-tems elles mettent un assez grand Golfe entre la Tartarie Chinoise & Yeço, au lieu du simple Détroit de Tessoï, malgré les témoignages incontestables des Géographes Chinois d'un côté, & du P. *de Angelis* de l'autre, dont cependant cette Histoire rapporte les paroles expresses & les raisonnemens subtils, qui déposent hautement contre cette double nouveauté.

Voilà donc les Chinois deboutés de leurs prétentions sur *Yeço*, qui le croiroit ? Les Moscovites sont sur les rangs, & déja dans le cœur même d'*Yeço* & aux portes du Japon, auquel ils enlevent, sans que les bons Japonois s'en formalisent, la propre

domination des *Yeçois* les plus contigus à leur Empire. A force de Paradoxes Geographiques, les Moſcovites commencent à nous y familiariſer tout-à-fait. Point trop de familiarité cependant, & n'allons pas ſi vîte dans ces Régions Tartares du bout du monde. C'eſt un Païs de chicane & de diſcuſſion, diſcuſſion Géographique, & par conſéquent Géometrique. Rendons la donc analytique, & commençons par un bout.

Il y a quelques années que l'on fut étrangement étonné en Europe, ſur tout en France, où l'on eſt aſſez curieux de nouveautés, & de nouveautés Géographiques, lorſqu'on apprit par les Miſſionnaires de la Chine, que deux ou trois d'entr'eux étoient partis de *Peking* avec un nombre de Plénipotentiaires Chinois, pour aller à Niptchou, à 3 ou 400 lieuës de Peking, ſur les bords du Fleuve d'Amour, traiter de la Paix, & du Reglement des limites, avec un nombre de Moſcovites, venus là à 6 ou ſept lieuës de *Moſcou* pour le même effet.

Ce fut là un premier Paradoxe, frondés par les prétendus beaux Eſprits, les R.... du tems; mais qu'il a falu digerer, & mettre au nombre des vérités Hiſtoriques les plus préciſes. Tandis que, de concert preſque nous-même avec les Chinois, nous diſputions ainſi le terrain aux Moſcovites, ils alloient toujours; & depuis ce tems-là ils ont bien fait du chemin. Ils n'étoient à *Niptchou*, qu'à 135 degrés de longitude à l'origine du Fleuve d'Amour, à l'Occident Septentrional de la Chine, ou de la Tartarie Chinoiſe. Les voilà par les Cartes de la nouvelle Hiſtoire du Japon avancés à l'Orient de 40 degrés de plus, juſqu'au 175, c'eſt-à-dire, de 600 ou 700 lieuës: ce qui double à peu près leur étenduë, & les place fort au delà de l'embouchure du Fleuve d'Amour, au-delà de la Chine & de la Corée, & de la Tartarie Chinoiſe; tout au milieu & aux extrémités d'Yeço, tout contre & au-delà de la côte la plus Orientale du Japon.

Cela paſſe le merveilleux, & n'atteint pas encore au vrai, la nouvelle

Hiſtoire du P. *du Halde* étendant plus loin la Tartarie Chinoiſe, & plus loin encore la Moſcovite, de 40 nouveaux degrés juſqu'au 215 environ; ce qui ajoûte 5 ou 600 lieuës aux 1200 que nous comptions toute à l'heure, & rapproche tout-à-fait les Ruſſiens de l'Amerique; où le dernier Paradoxe ſera peut-être bien-tôt de les voir arriver par terre, & ſans être ſortis de leur Terre, revenant comme des Antipodes bloquer au Nord-Eſt les Danois du *Groenland*, (s'il y en a encore) ou de *l'Iſlande* au moins, qui croyoient les avoir laiſſés au Sud Eſt de leur Patrie. Il s'agit de la Terre d'Yeço.

Bien des choſes échapent, lorſqu'on ne les ſaiſit ainſi qu'en paſſant. Ce n'eſt en effet qu'en courant, que les Moſcovites ont pris poſſeſſion de cette Terre: & cette poſſeſſion eſt ſujette à réviſion & à reverſion aux Japonois, qui pourtant la reclament. On aime à donner à ceux qui ſont riches. Les Moſcovites ſont-ils riches autrement qu'en Terres, terre glacée & *indéfrichable*. Encore ne ſont-ce

point eux qui s'attribuent Yeço, & on ne nous montre aucune procuration de leur part, ni de la part des Japonois, pour favoriser ainsi ceux-là aux dépens de ceux-ci.

En allant toujours à l'Orient, comme j'ai dit, & se répandant à droite & à gauche, autant que la mer glaciale & les Chinois le leur ont permis, les Russiens sont arrivés, & se sont établis par trois ou quatre petites Bourgades ou Villages, dans une Terre qu'ils ont d'abord qualifiée de *grande terre de Kamtschatka*. Un si beau nom a réveillé tous les curieux de l'Europe, sur tout ceux du Métier, Messieurs les Géographes de profession. Pressés d'en enrichir leurs Cartes, les uns comme *M. Delisle*, l'ont placée sur la mer glaciale, au 65 degré de latitude. Les autres, comme la nouvelle Histoire du Japon, l'ont mise sur la mer du Midi de la Tartarie, qu'ils ont même extraordinairement avancée de ce côté jusqu'à *Yeço*, inclusivement placé au 45 degré, ce qui fait 20 degrés & 500 bonnes lieuës de difference Géometrique

metrique. De si grandes extrémités feroient seules assez prévoir, que la vraye position va se trouver dans le milieu précis entre le 50 & le 55^e^ degré.

Nous ignorons les raisons de la position que *M. Delisle* a donnée à son *Kamzatka*, si ce n'est qu'il s'est trop presse sur ce point comme sur bien d'autres, nommément sur toute la Tartarie Chinoise & Moscovite, que l'Auteur de la nouvelle Carte du Japon, nous donne pourtant comme le Chef-d'œuvre de ce fameux Géographe. Nous sommes mieux instruits des raisons de cet Auteur pour confondre Kamtschatka avec Yeço, quoique nous ignorions celles des principales nouveautés, dont il a surchargé celle-là, qui étoit bien indigeste toute seule.

Kamtschatka est sûrement au Midi de la Tartarie Moscovite : Yeço y est aussi : on aime à joindre les extrêmes. Là dessus uniquement le célebre *Docteur Scheuchzer* suivi par *M. de la Martiniere* dans son excellent *Dictionnaire Géographique*, a

imaginé que Kamtſchatka pourroit bien être le Nord de la Terre d'Yeço. Ce Dictionnaire eſt fort eſtimé, & il merite de l'être; mais ce n'eſt pourtant qu'un Dictionnaire, qui ne fait de foi que par ſes Auteurs originaux. Tout ſe réduit ici à *M. Scheuchzer*. J'ai toujours fait un grand cas de l'amitié & de la correſpondance, dont il m'a honoré. Il étoit digne de toute ſa réputation: ſon fort étoit la Phyſique & la Medecine: il avoit beaucoup obſervé les Alpes, où il vivoit. Mais cela ne dit rien pour Kamtſchatka placé à plus de 2000 lieuës des Alpes. M. Scheuchzer n'étoit point Géographe, au moins moderne, car il ſe mêloit un peu de l'ancienne Géographie.

En un mot, il ne cultivoit que la Géographie ſpéculative tout au plus; & ſa conjecture ſur Kamtſchatka n'étoit qu'une ſpeculation ingénieuſe & bonne pour le Paradoxe: au lieu qu'en la réaliſant dans des Cartes Hiſtoriques, on l'a renduë populaire, & en tout ſens *Epidemique*. On lui a donné tout l'aſſortiment de la vé-

rité la mieux détaillée. On a transſporté à Yeço tout ce que nous connoiſſons de Kamtſchatka, ou plûtôt à celui ci tout ce que nous ſçavons de celui là. Cela ne forme point à la vérité de contradiction apparente, parce que de part & d'autre il n'y a pas aſſez de témoins pour ſe donner un démenti reſpectif, ni aſſez de combattans pour ſe livrer aucune eſpece de choc.

Au Midi de Kamtſchatka il y a une Nation qu'on nomme *Kuriles*, ou *Kurilski*. Ce ſont ces Kuriles qu'on a confondus avec les Yeçois. Les Kuriles ont deux Volcans, & une ſource d'eau boüillante, on en a enrichi Yeço. Celui-ci a de ſon côté quelques noms connus *Acqueis*, *Sirarca*, le *Picantoine*, on en a fait preſent aux Kuriles, qui auſſi n'avoient point d'habitations connuës. Enfin pour la liaiſon entiere, on a d'Yeço détaché *Matſumey* qui pourroit bien lui appartenir, mais qui y auroit été un témoin, combattant contre la poſſeſſion qu'on donnoit aux Moſcovites, des *Yeçois* transformés en *Kuriles*. Pour plus de vrai-

ſemblance, on a par une terminaiſon Ruſſienne, ou *Kamtſchatkoiſe* tranſformé *Matſumai*, en *Matſmey*, ou *Matmanſka*. J'aurois pû voir tout cela ſans reflexion, l'admirer même en faveur de mon ami *M. Scheuchzer*, & de la nouvelle Hiſtoire du Japon, qui eſt curieuſe, & que j'ai lûë avec plaiſir.

Mais une nouveauté des plus ſaillantes, & des plus capables d'intereſſer tous les curieux, & toutes les Nations de l'Europe, m'a tout-à-fait rendu attentif. Il y a 200 ans que nous attendons tous, Miſſionaires, Marchands, Géographes, Princes, Républiques, &c. que le paſſage du Nord s'ouvre pour les mers du Japon, de la Chine, de l'Orient, de l'Amerique même. D'un ſeul trait, mené depuis le golfe du *Len*, par le *Cap Suetonio* prétendu, juſques dans le centre d'Yeço, à 100 ou 150 lieuës ſeulement du Japon, la nouvelle Carte ouvre le paſſage; d'une maniere d'autant moins équivoque, qu'elle l'accompagne de ces paroles tranchantes: *Route que font les Ruſ-*

siens venant de la Lena pour aller négocier avec les Kamischadalis. Or joignez cette route à celle du célebre *Barentz* Hollandois, ou de son compatriote *Ielmersen Kok*, qui s'étoit avancé cent lieuës à l'Orient au-delà de la nouvelle Zemble, & presque dans le *Golfe de Len;* & écrivez, *Route des Hollandois, Anglois, Danois, Europeans venant de l'Europe, pour aller négocier avec le Japon, la Chine, l'Amerique, &c.* Si ce n'est la parole, c'est la vérité & la preuve qui manquent à cette route: C'est dommage.

A la prendre comme on nous la donne, elle est au moins de 1000 lieuës pour aller, & d'autant pour revenir. Il y en a près de la moitié dans la mer glaciale; & le reste lui est contigu. Parlons Géographie & Calcul. Combien dans de pareilles mers fait-on de lieuës, un jour portant l'autre? Veut-on 10 lieuës? c'est beaucoup, n'importe, je le veux bien. Voilà donc 100 jours, mettons trois mois pour aller, & autant pour le retour. Trouve-t-on six mois de l'année

pour voyager dans la mer glaciale? encore faut-il quelques mois d'intervalle pour *négocier* au terme; ne falut-il que radouber son Vaisseau battu par les glaces, & rafraichir ses provisions.

Sans parler du casuel, il faut au moins huit mois ou neuf pour un pareil Voyage. Mais les neuf mois, les six au moins de la course, il faut les prendre dans les saisons convenables. Sont-elles longues dans les mers glaciales? au Waigatz & à la Zemble, il paroît que six semaines de belle saison sont rares, & qu'il y a bien des années qui n'en ont pas trois semaines, ni quinze jours. Mettons-les de six semaines. Comptant donc les années par six semaines, il faudra quatre ans pour six mois, c'est-à-dire, pour la route & le *négoce* complets de Kamtschatka: deux années pour arriver, deux pour revenir. Il y aura donc deux hyvernemens sur le chemin, & un au terme, chaque hyvernement étant de dix mois & demi: & si le casuel s'en mêle, comme il doit s'en mêler plus d'une fois dans le cours de quatre ans; en voilà pour

5, 6, 7 & 8 ans avant qu'un Vaisseau parti du *Golfe de Len* puisse y rentrer.

Voilà pourquoi je regarde le passage qu'on cherche au Nord pour aller commercer au Japon, à la Chine, ou en Amerique, à peu près comme le grand œuvre des Philosophes. Ce grand œuvre est infaisable, mais en le cherchant, la Chymie & la Physique se perfectionnent toujours. En cherchant le passage en question, la Géographie s'est beaucoup perfectionnée, & la navigation aussi si l'on veut. Mais je doute qu'aucune sorte de Commerce puisse jamais s'en prévaloir. Il y a toujours des glaces flotantes dans ces mers, qui bordent la Laponie, la Zemble & la Tartarie, & ces glaces retardent trop la marche des Vaisseaux. Les belles saisons n'y sont pas assez longues, ni même assez constantes pour qu'on ait le tems de faire le trajet, depuis les approches de la Zemble où les glaces commencent à se faire sentir, jusqu'à l'issuë du Cap Suetonio (vrai ou faux.) Pour une année où ce trajet pourroit réussir, il y en au-

roit quatre ou cinq où l'on ſeroit pris dans les glaces, ou obligé d'hyverner ſur des terres déſertes ou miſerables. Il n'y a point de vrais entrepôts utiles & commodes depuis Archangel juſqu'à Kamtſchatka : il n'y en a point, & il ne peut point y en avoir.

Mais on cherche des mers pleines & libres de glace. Car les glaces ne ſont embarraſſantes que ſur les côtes. Je veux le croire, & croire auſſi qu'il y a de telles mers du côté du Pole. Mais qu'eſt-ce que cela dit, à moins qu'on ne trouve au Pole même quelque état floriſſant avec lequel on puiſſe commercer ? Car autrement ce ſera toujours en pure perte qu'on montera dans ces mers libres pour avoir le plaiſir d'y naviger librement. Ne faudra-t-il pas toujours traverſer des glaces pour arriver à ces mers & pour en ſortir ? Conſiderez tous les Païs qui tournent autour du Pole, vous ne pouvez jamais arriver à ce Pole, ou en revenir que par l'entredeux de la Zemble & de Spitzberg, ou par celui d'entre Spitzberg & le

Groenland, ou par le Détroit de *Baffins*, de *Davis*, de *Hudſon*, entre le Groenland & le *Labrador*, ou enfin entre la Tartarie Moſcovite & l'Amerique la plus Septentrionale.

Tout cela eſt afreux, tout cela eſt plein de glaces, & toutes les terres qui y répondent & où l'on pourroit, au beſoin, hyverner, ſe radouber, ſe rafraîchir, former des entrepôts, ſont miſerables, deſertes ou, pis que cela, ſemées de Sauvages, avec leſquels on ne peut avoir aucun commerce qui en vaille la peine. Et quand on en eſt là, quel chemin ne reſte-t-il pas encore pour arriver au Japon, à la Chine, ou aux autres termes d'un Commerce utile & lucratif? Je reviens à la route de la nouvelle Carte du Japon.

Cette route qn'on nous donne comme toute faite, toute pratiquable ſur les côtes Septentrionales & Orientales de cette Tartarie, comment l'eſt-elle devenuë tout d'un coup? On ne nous dit pas que les Ruſſiens aillent chercher des mers navigables fort haut vers le Nord,

Au contraire, on trace leur navigation comme terre à terre, & par des lignes assez droites, ou assez simples dans leur courbure, dans leurs détours. Mais qui est ce donc qui a découvert cette route & ce passage ? qui est-ce même qui a découvert toute cette mer le long de la Tartarie ? Car dans nos Cartes jusqu'ici on y en a bien supposé. Mais ce n'est qu'une supposition, & les terres pourroient avancer ici ou là, plus ou moins que nous ne pensons. Il pourroit y avoir des isles, de grandes terres, des continens, des bancs de sable, des glaçons tels qu'on n'en a pas vû ailleurs. Il n'y a pas jusqu'à l'Amerique qui n'ait droit à notre insçû d'avancer, de pousser des branches jusques-là. Toute cette mer enfin est bordée, & peut être fermée de terres indécises & inconnuës. Du reste, si on en a des nouvelles, personne n'est plus avide de les entendre que moi : & il semble que des nouveautés de cette conséquence demandoient d'être accompagnées de quelque explication, & revêtuës au

moins de quelques formalités.

On pêche, dira-t-on, le *Behemot* dans ces mers. Cela ne prouve pas qu'elles soient fort connuës. Cette pêche se fait sans doute dans le propre *Golfe du Len*, & presqu'à l'embouchure de la riviere, ou enfin sur quelque côte voisine. On prend son tems pour la faire, & si le tems change, on est à portée de rentrer, & tous les soirs apparemment on rentre en Païs connu. Dans une route de 1000 & de 2000 lieuës, on n'est gueres en Païs connu & ami que les premiers & les derniers jours. Tout est nouveau, tout est inouï, tout est inconcevable dans la route en question. Il y faut des Vaisseaux, & de bons & de grands & de gros Vaisseaux, bien construits, bien radoubés, bien appareillés, bien approvisionnés apparemment.

Et où donc les Russiens construisent-ils, où prennent-ils ces puissans Vaisseaux, capables dans un trajet de mille ou de deux mille lieuës d'affronter toutes les glaces, toutes les brumes, tous les frimats du Nord? Et quelle part place-t-on l'entrepôt,

le centre d'un ſi vaſte Commerce ? à l'embouchure du *Len* ſans doute, ou plutôt à *Jakutski* placé ſur cette riviere aſſez près de ſon embouchure, & qui eſt une eſpece de Capitale de cette Tartarie Orientale où eſt enclavé *Kamtſchatka*. Sçait-on bien ce que c'eſt que ce Jakutski, & ce que c'eſt que cette immenſe Tartarie à laquelle il commande ? Nous regardons la *Siberie* comme un bien afreux Païs. Elle l'eſt. Mais la Tartarie en queſtion eſt, à la bien définir comme la *Siberie de la Siberie*.

Paſſé l'*Oby*, le Païs devient inhabitable & inhabité de plus en plus. Au *Geniſſey* ce ne ſont plus que des Tunguſes Sauvages & Vagabonds. A la Lena ce ſont des *Jakutes* encore moins hommes. Mais de tout ce qui eſt au-delà, on ne nous parle que comme d'un Païs totalement glacé, heriſſé de montagnes & abandonné. C'eſt une eſpece de *Terre de Laborador*, de *Baye de Hudſon*, de Groenland, de Zemble, de Spitzberg, ſi toutefois ce n'eſt pas la propre continuation de

quelqu'une de ces trois premieres Terres, plus inhabitables encore qu'elles ne le ſont de notre côté. Il faut entendre *le P. Gerbillon* qui avoit été au Traité de *Niptchou*, y avoit raiſonné avec des Ruſſiens connoiſſeurs & Experts, & avoit lui-même fait beaucoup de recherches ſur cette Tartarie Ruſſienne : Voici ſes paroles tirées de la Chine du *P. du Halde*.

„ Il eſt certain, que cette Tartarie „ Orientale n'eſt gueres qu'un vaſte „ deſert, & que la Partie Septen„ trionale, qui eſt ſous la domina„ tion des Moſcovites, n'eſt pas à „ beaucoup près ſi habitée que le „ Canada. Auſſi les Moſcovites n'en „ tirent-ils que des fourures & des „ dents d'un certain poiſſon, qui ſont „ plus belles, plus blanches & plus „ précieuſes que l'hyvoire. Ils en „ font un grand Commerce à Pe„ king. Mais il n'y a que des Peuples „ comme les Moſcovites, pauvres, „ endurcis au froid & à la fatigue, „ qui puiſſent ſe donner tant de pei„ ne avec ſi peu de profit : la mul„ titude des fourures leur vient de

„ Siberie, des environs de l'Irtis, „ de l'Oby, du Geniſſey, & non de „ ces vaſtes Païs Orientaux, où il y „ a fort peu d'habitans pauvres & „ miſerables.

De *Tobolsk* Capitale de la Siberie, & qui eſt ſur l'Irtis aſſez près de l'Oby, juſqu'à *Jakutski* il y a bien 5 ou 600 lieuës de diſtance Géometrique. La diſtance Phyſique & morale, & en quelque ſorte la dégradation du climat, des Terres & des Habitans eſt peut-être encore plus grande : & Tobolsk étant une Ville dans les formes, de la grandeur, dit-on, d'Orleans, Jakutski n'eſt qu'une chetive Bourgade avec un petit Fort, très ſuffiſant pour contenir ce Païs dépeuplé. Et l'on en fait l'entrepôt & le centre d'un Commerce maritime, régulier & étendu?

En verité je le redemande, eſt-ce à Jakutski qu'on conſtruit les Vaiſſeaux? ou bien les y apporte-t-on tout faits de Moſcou, de Peterſbourg ou d'Archangel? Encore ſi on faiſoit partir des Flotes d'Archangel, pour aller par-deſſus la Zemble

à Jakutski, ou en droiture à Kamtſchatka, je le croirois, je n'aurois pas du moins l'impoſſibilité de la conſtruction des Vaiſſeaux à oppoſer. Penſez donc qu'il y a plus de mille lieuës de Peterſbourg à Jakutski, & que la puiſſance des Moſcovites égaleroit l'étenduë de leurs Terres, ſi à mille lieuës du centre de leur puiſſance, ils avoient celle de conſtruire des Flotes pour un Commerçe éloigné de deux mille lieuës & qui en demande quatre mille pour être complet. Avec des Flotes conſtruites chez ſoi, on peut aller au bout du monde, ſi l'on veut. C'eſt dans le centre d'un Empire que réſide toute ſa puiſſance. Conſtruiſons-nous toutes nos Flotes en Canada ? ce ſeroit bien pis chez les *Eſquimaux ?* Les Eſpagnols conſtruiſent-ils les leurs au Mexique, ou peut-être en *Californie ?* Les Anglois font-ils venir les leurs toutes faites de *Baſton* ou d'*Ormus ?* les Hollandois de *Batavia*, les Portugais du Breſil ? La politique même voudroit-elle former ainſi deux centres, deux Capitales, & des rivales ſi indépen-

dantes de ſon immédiate Direction ?

Il faut tout analyſer : ce *Kamtſchatka*, l'objet d'un ſi grand effort de commerce : par où donc peut-il le mériter ? Ses fourures ſont peu de choſe, & il n'a d'ailleurs que des forêts & des montagnes couvertes de neige. Sur ſes côtes il eſt vrai, on pêche ces Poiſſons dont parle le P. Gerbillon, & dont les dents ſont ſi belles par leur blancheur. Ces dents ſont quelque choſe, on en fait un grand commerce à Peking. Mais ce grand commerce n'empêche pas le P. Gerbillon, de traiter ce Païs & ſes Commerçans de pauvres & de miſérables, & de ſeuls capables par leur miſere & leur endurciſſement à la miſere, *de ſe donner tant de peine avec ſi peu de profit.* De ſorte que tout Kamtſchatka ne vaudroit pas un ſeul Vaiſſeau qu'on y envoyeroit, je ne dis pas avec tant de riſques & de fatigues, ce point n'étant rien pour des miſérables, mais avec tant de dépenſes & d'appareil.

Je n'aime pas à prouver les choſes à demi, ni à y revenir deux fois.

Il y a contradiction dans la Carte que j'analyse, que je mesure, que je pese, que j'évaluë. Tandis qu'on y fait faire un détour si infaisable, par des Mers glaciales aux Russiens pour arriver à Kamtschatka, on marque une autre route, droite, courte, presque toute par terre, & qui va au fait. Le chemin par terre n'a pas plus de 200. lieuës, & le petit bras de Mer qu'il faut franchir n'en a pas plus de 60, & peut absolument se passer sur des barques. C'est donc de gayeté de cœur, & pour se mettre en dépense, en travail & en péril, que les Russiens laissent cette route pour en aller chercher de nouvelles? C'est, dira-t-on, que les terres sont difficiles, couvertes de neige, hérissées de montagnes & de rochers. C'est bien là dequoi rebuter un Russien? Sçachez que tout ce qui ne demande que de la fatigue & du travail, est bon pour ces courages plus que Romains. Mais la route maritime ne demande pas moins de tout cela, & elle demande outre cela des dépenses immenses, & des ri-

cheſſes. Le courage n'y ſuffit pas.

La Route ponctuée de la nouvelle Carte, n'a donc rien de vraiſemblable. Je veux bien cependant lui redonner par un autre endroit plus de vraiſemblance que ne lui en donnent ſes Auteurs mêmes; mais j'avertis que c'eſt pour l'en dépouiller à la fin tout-à-fait. Car, s'il étoit pourtant vrai que la Terre d'Yeço fût le terme conſtant de cette navigation, les Ruſſiens ne ſçauroient trop faire de dépenſes, trop eſſuyer de fatigues, trop braver de périls & de hazards, trop conſtruire de Vaiſſeaux, falût-il en tranſporter toutes les pieces préparées de Peterſbourg, d'Archangel, ou peut-être de Tobolsk juſqu'à Jakutski. Mais bien entendu que tout cela ſe feroit avec eſprit, avec intelligence, & pour un but tout autrement intéreſſant que Kamtſchatka ou Yeço. Queſt-ce qu'Yeço lui-même, pour en faire le terme & l'objet unique d'un commerce de 4 ou 5000. lieuës par les terres de la Siberie, & par les mers glacées du Nort?

Après avoir franchi tant de terres & de mers, & de telles terres & de telles mers, il ne reſte plus aux Moſcovites qu'un beau chemin de 100 ou de 150 lieuës par terre ou par mer à leur choix, & par des terres & par des mers ordinaires, pour ſe préſenter aux Portes du Japon, de la Corée, de la Chine, des Philippines, de l'Aſie, de l'Amérique: & on les arrete là, & on ne les repréſente pas ſeulement comme tentés d'aller plus loin ni de dire même qu'ils y ſont. C'eſt les ſuppoſer bien inſenſibles à leurs intérêts, à la gloire du moins qu'il y auroit pour eux d'achever, par l'addition d'un très-petit trait à la route, le grand œuvre commencé depuis 200 ans, de pénétrer dans tout cet Orient & dans l'Amérique même par le Nord, & d'avoir tranché tous les nœuds géographiques qui ont arrêté les plus fameux Navigateurs de l'Europe?

Car par cette ligne tranchante, tirée du *Golfe de Len* par-deſſus le *Cap Suetonio* juſqu'au cœur d'Yeço, & dans l'Yeço même le plus Japo-

nois, 1°. La navigation par le Nord eſt conſtatée. 2°. La Mer glaciale eſt décidée non glacée, & une pleine mer. 3°. La non communication de l'Aſie avec l'Amérique eſt établie. 4°. Yeço eſt démontrée terre ferme, Tartare & Aſiatique, &c. Enfin tous les Problemes Géographiques ſont réſolus, comme le ſeroient tous ceux de la Géométrie, la duplication du cube, la triſection de l'angle, la quadrature générale & la non tranſcendance des courbes, par la ſeule quadrature du cercle.

Et l'on n'en félicite pas notre ſiécle ? & les Moſcovites ne daignent pas s'en glorifier ? & la miſérable, l'affreuſe Terre de Kamtſchatka, eſt l'unique objet de leur commerce & d'un commerce ſi pénible, ſi périlleux, ſi ruineux ? Rappellons donc un peu les efforts inconcevables qu'ont faits toutes les Nations de l'Europe pour percer ce Nord impénétrable juſqu'ici. Les Armemens, les Vaiſſeaux, les Flotes ſans nombre qui y ont péri, les Hyvernemens cruels, les ours, les peuples féroces,

la faim, les froids, les glaces dont on a été le jouet & la victime; les grands hommes de mer, les *Linſchott*, les *Wood*, les *Barentz*, les *Munck*, les *Forbisher*, les *Hudſon*, les *Davis*, &c. qui ſont morts la plûpart à la peine; les glaces intariſſables du *Waigatz*, les horreurs de la *Zemble*, les variations du *Groenland*, le *Jelmer*, le *Purchas*, le *Spitzberg*, &c.

On a bien toujours dit, qu'il n'y avoit réellement que les Moſcovites qui fuſſent à la porte de toutes ces grandes découvertes: & il faut convenir à leur gloire, qu'avec une patience digne des tems héroïques, fondée ſur la même pauvreté, & ſur la même ſimplicité de mœurs, ils ont déja fait le plus difficile, en s'établiſſant de proche en proche dans tout le Nord de l'Aſie, juſques & au-delà même de Kamtſchatka; & que du reſte tous leurs arrangemens ſont pris pour aller plus loin, & pour recueillir le fruit de tant de patience & de travaux; depuis que le génie du *Czar Pierre Premier* a com-

me répandu dans tout ce grand corps un peu décharné & engourdi, cet esprit de science, d'art, de navigation, de commerce vrai souffle de vie, qui ranime les corps & les esprits.

Mais c'est à eux de nous dire où ils ont été, & où ils en sont ; & ce que c'est que leur Kamtschatka, & quelle espece de *négoce* ou de commerce ils y font par terre ou par mer ; & s'ils navigent sur les mers du Nord & de l'Orient ; & s'ils ont trouvé le passage entre l'Asie & l'Amérique ; & enfin s'ils se croyent eux mêmes aussi près du Japon & jusques dans Yeço. Ce qu'ils nous refusent par la voye du Japon, c'est par la voye de la Chine qu'ils vont nous le donner.

Le caractere féroce & sanguinaire des Japonois, n'avoit laissé à ses Apôtres, que le tems d'annoncer Jesus-Christ, & de mourir comme lui sur une Croix, ou dans les plus affreux tourmens. Le caractere pacifique & scientifique des Chinois, a laissé à ses Missionaires le loisir de

développer avec leur zéle leurs talens pour les ſciences & pour les arts: & le *Pere du Halde* a été le Correſpondant intime, & le coopérateur de tous leurs travaux. Auſſi non-ſeulement ſa Chine eſt parfaite, & ſa Tartarie Chinoiſe approche beaucoup de l'être. Mais par une eſpece de profuſion & de ſurabondance à ſes premiers engagemens, ce R. Pere nous a donné une Tartarie Moſcovite qui peut fort bien marcher dans une même Carte à côté de la Tartarie Chinoiſe, & de la Chine même.

Le morceau dont il s'agit, conſiſte en une Relation & une Carte reſpective, d'un voyage fait par l'ordre du Czar Pierre I. en 1725. & fini en 1730. par le *Capitaine Beerings*, depuis Peterſbourg jusqu'à Kamtſchatka & au-delà, au travers de la Siberie, & de tous les fleuves les plus célebres de ce Nord, juſqu'à lui peu connu. Avons-nous de ce Païs-là des nouvelles plus fraiches & d'une meilleure main? Les ordres du Czar avoient pourvû à

tout ce qui pouvoit être nécessaire, tant pour le scientifique, que pour l'œconomique d'un si long & si difficile voyage. *Beerings* assez recommandable pour nous par le choix spécial d'un Prince si éclairé, paroît un homme entendu & solide. Sa Relation & sa Carte, dans leur brieveté, n'ont point à la vérité ces graces de narration & de détail qui intéressent un simple Lecteur. Mais cela même sent son homme vrai qui va au fait, & ne se rend suspect par aucun merveilleux, par aucun embellissement.

Sa Carte d'ailleurs s'enchaîne assez bien avec la Tartarie Chinoise, & il n'y manque qu'un peu de conciliation. Pour la faire, je remarque que le célébre *Fleuve d'Amour* paroît dabord être la borne naturelle des deux Tartaries, d'autant mieux que le Nord immédiat de ce fleuve, inhabitable pour les Tartares mêmes, doit paroître bien affreux à des Chinois, accoûtumés à regner dans les délices du *Petcheli*, du *Vokien*, du *Chantong*, du *Houan*, &c. Les Moscovites nés dans un climat assez analogue,

logue, & préparés à tout par la conquête de la Siberie, entroient ſans peine dans ce triſte partage de la nature; & ne demandoient qu'à cabaner de proche en proche, tout le long du bord Septentrional du *Fleuve Noir*, qualifié par eux de *Fleuve d'Amour.*

Partant donc de *Selenga*, qui eſt comme à l'origine de ce fleuve, ils avoient pouſſé juſqu'à *Niptchou*, à l'inſçu des Chinois, qui croyoient peut-être tenir cette origine ſur les bords du *Kerlon*, ou de l'*Ergoné*. De Niptchou ils deſcendirent à *Yacſa* au-deſſous de l'embouchure de l'*Ergoné*, & y établirent une Fortereſſe, & bien-tôt la guerre fut déclarée entr'eux & les Chinois, qui ne vouloient point de partage ſur le *Saghalien.* Leurs Tartares, en poſſeſſion de paſſer le fleuve, pour chaſſer les Zibelines dans les montagnes qui le bordent au Nord, ſe trouvoient trop reſſerrés par Yacſa, & il fallut pour le bien de la paix raſer cette fortereſſe, & laiſſer les Tartares en poſſeſſion de toutes ces montagnes.

Elles partagent en effet, plus naturellement que le fleuve, les deux Tartaries ; les terres allant en pante des deux côtés vers le Nord & vers le Midi ; ce qui se connoît par le partage même des eaux. Car d'un côté au Nord c'est l'*Irtis*, l'*Oby*, le *Genissey*, le *Len*, l'*Aldan* qui arrosent, sans trop l'enrichir, il est vrai, ni l'embellir, la Tartarie Moscovite : & de l'autre côté le *Kerbetchi*, le *Tchikiri*, le *Silimpdi*, l'*Henkon* vont se rendre dans le Fleuve d'Amour, & paroissent lui appartenir avec le côté méridional des montagnes d'où elles découlent. Elles lui appartiennent en effet désormais, & appartiennent avec lui aux Chinois, depuis le Traité de Niptchou, & la démolition d'Yacsa.

Un seul fleuve a trompé l'ambition des Chinois dans ce partage, & y est demeuré comme indécis, au profit des Moscovites qui ont sçû se l'approprier, avec tout le païs adjacent. Car les Chinois ne visoient à rien moins, qu'à mettre dans leur partage toute la Tartarie Orientale

jusqu'aux fameuses montagnes de *Noß* ou de *Nossé*, qui sont à près de 1000. lieuës de Peking, selon le P. Gerbillon, qui cite les Cartes des Plenipotentiaires Moscovites. On voit que la Terre est à grand marché, à cette extrémité de l'Asie.

Les Moscovites, déja en possession de quelques habitations dans ces vastes païs de prétention, tinrent ferme, & en sacrifiant Yacsa & leurs prétentions respectives sur le bord Septentrional du Fleuve d'Amour, ils obligerent les Chinois à se borner aux Montagnes susdites, & nommément à la source du Fleuve *Oudi*. Ce fleuve nommé *Uda* par les Moscovites, n'étoit pas connu des Chinois, & leurs Géographes Missionnaires paroissent n'en avoir connu que la source. Le cours en est dabord dirigé vers le Nord, & l'Histoire du P. du Halde en parle toujours comme s'il alloit se jetter dans la Mer Glaciale. Ce premier cours n'est qu'une feinte. Les Chinois l'auroient reclamé, s'ils avoient sçû qu'après cet essor, il faisoit un quart de

converſion à droite, pour aller ſe jetter parralellement au *Touhourou* & au *Saghalien* dans la même Mer Orientale.

Ce qui achevoit de tromper les Chinois, c'eſt une chaine de montagnes nommées *Hinkann*, qui naiſſent aſſez près du Saghalien, ſéparent les deux ſources de l'Oudi & du Touhourou, & ayant la réputation d'aller ſe perdre ſous le nom de *Noſſé* dans les Mers du Nord ou du Nord-Eſt, ſembloient y entraîner avec elles l'Oudi. Mais les Montagnes ne ſont pas des muraillles roides & continuës. Par tout mille gorges, mille vallées les entrecoupent, comme les plus grands flots de la mer ſe découpent régulierement en mille plus petites ondulations. Selon le P. Gerbillon, ſuivi dans toutes les Cartes modernes, les montagnes en queſtion ne ſont que croiſer celles que je viens de dire qui partagent la Tartarie, ou plutôt elles n'en ſont qu'une eſpece de branche & de ramification qui s'étend un peu au Midi, & tout-à-fait vers le Nord, for-

mant là deux chaines, dont l'une continuë jusqu'à la Mer Orientale, & l'autre sous le nom de Noſſé, va se perdre dans les Mers du Nord-Est.

Le P. Gerbillon met l'Oudi entre les deux chaines sans l'attribuer à l'une ni à l'autre. Mais il me paroît démontré qu'il rampe le long de la chaîne Orientale qui le met au Nord, comme elle met le *Touhourou* à son midi. Et voilà sans doute ce qui le laissa indécis au Traité de *Niptchou*. Ce ne fut pourtant pas tant lui qu'une Plaine, nommée *Plaine de Bargu*, qui paroît lui être adjacente, qui resta indécise dans ce Traité. *M. Delisle* la met vaguement entre les deux chaines au-dessus de l'*Uda*. La nouvelle Carte du Japon la rapproche sagement du Fleuve d'Amour.

Les Carres du *P. du Halde*, ni celle des Missionnaires, ni celle de *Beerings*, ne font aucune mention de cette Plaine, les prémieres se terminant au *Touhourou* en dessus, & l'autre à l'*Uda* en dessous. Mais cela même décide assez nettement que la

plaine indéciſe eſt entre les deux fleuves. Toutes les conciliations cependant ſont difficiles ; & il y a dans la Carte du Capitaine Beerings, des choſes que je ne puis croire exactes.

L'*Uda* d'abord eſt irréconciliablement placé par rapport au *Touhourou* ; & c'eſt dommage que le P. du Halde n'en ait pas fait lui-même le rapprochement & la conciliation. L'Uda de Beerings eſt au 53 ou 4ᵉ degré de latitude, & le Touhourou des Miſſionnaires eſt au 55. Le préjugé eſt pour celui-ci. 1°. L'Empire Chinois s'étend ſûrement juſqu'au Touhourou, & l'Uda eſt ſûrement dans les Terres des Ruſſiens. 2°. Les Cartes Chinoiſes ne mettent point d'Uda au-deſſous du Touhourou, ni la Carte Moſcovite du Touhourou au-deſſus de l'Uda. 3°. La ſource de l'*Oudi* eſt au 55. degré comme celle du Touhourou. Or ce n'eſt pas la même riviere, & l'une va au Nord, l'autre droit à l'*Eſt*. L'Oudi revient-il croiſer le Touhourou ? Quelle chimere de le penſer ! Il eſt donc à ſon Nord au-deſſus

même de l'*Hinkann*, & pour le moins au 56 ou 7^e degré, 70, 80, ou 100 lieuës plus haut que ne le met Beerings ou sa Carte. Car Beerings n'en dit mot, & ce fleuve ne s'étant pas trouvé sur sa route, n'a été mis mal-à-propos dans sa Carte que comme une piece d'assortiment, pour completer un peu sa Tartarie Moscovite.

Sa vraye route l'avoit porté 2 ou 3 degrés encore plus haut sur l'*Ochota* à *Ochotski* placé au point le plus septentrional de la Mer Orientale qui borde la Tartarie Chinoise, & dans le fond même du Golfe de *Kamtschatka.* C'étoit la découverte de cette Terre qui étoit le grand objet de sa Commission : ce qui nous présente un nouvel ordre de preuves directes contre la double erreur, 1°. De la confusion de Kamtschatka avec Yeço. 2°. De la prétenduë *route des Russiens venant de la Lena pour négocier avec les Kamischadalis.*

Car la Commission, outre la découverte de Kamtschatka, portoit or-

dre au Capitaine député de reconnoître les côtes de toute cette Tartarie, pour voir si elles ne tenoient pas à celles de l'Amérique. Or ces deux découvertes étoient faites & très-parfaites même, s'il eût été vrai qu'il y eût une route maritime & un commerce régulier par la *Lena* & les Mers du Nord & de l'Orient avec Kamtschatka. Ce n'est pas par la Carte de Beerings, c'est par sa Commission même que je démontre le double faux de la Carte que je discute.

Kamtschatka en un mot étoit trouvé ou rencontré, mais il n'étoit pas découvert. Selon leur coutume d'aller toujours devant eux, dans des Païs où il n'y a que la misere, la faim, le froid, les rivieres, les montagnes, les glaces à surmonter, & de former d'espace en espace, de 100. en 100 ou 200 lieuës, de petites habitations, les Russes étoient tombés comme des nuës dans la peninsule de Kamtschatka, & y avoient établi trois ou quatre habitations. Ils étoient là, & on sçavoit à Petersbourg qu'ils étoient là, vague-

ment sans trop sçavoir où, si ce n'est à l'Orient, fort loin, un peu au Midi, par delà Tobolsk, Jakutski & toute la Siberie connuë, peut-être vis à-vis le Japon, Yeço, & dans leur méridien.

On ne tient rien, quand on ne sçait ce qu'on tient : *le Czar Pierre* I. voulant donc constater sa puissance, fut obligé de faire reconnoître & découvrir dans les regles ce Kamtschatka, que ses habitants, pour s'attirer sans doute un peu de considération dans le monde & dans leur monde, & sans doute surtout pour ouvrir la porte aux secours dont ils manquoient, faisoient sonner de loin, & le plus haut qu'ils pouvoient, sous le nom de *grande* & de belle *terre de Kamtschatka.* Beerings étoit sans doute un homme au fait de la Siberie, & de pareilles expéditions Géographiques : il paroît tel.

Pour ne pas multiplier les courses inutiles dans des païs où elles sont toujours pénibles, il alloit par tout avec mesure & précaution. Il faut croire qu'à Petersbourg il avoit

pris toutes les Cartes, tous les Mémoires, toutes les inſtructions que la Cour & les particuliers purent lui fournir. A Tobolsk & par tout ailleurs il avoit ſoin de prendre langue, & de conſtater ſon vrai chemin. Quand il eut ſur tout paſſé le Geniſſey. & qu'il fut arrivé à *Ilimski* qui approche du *Len*, il fit prendre les devans à un Lieutenant ; & lui, obligé d'hyverner à Ilimski, il profita de ſon quartier pour aller à *Irkutski* ſur la *Mer de Baykal*, conſulter le Gouverneur de cette Bourgade, lequel avoit été auparavant Gouverneur de *Jakutski*. Ce Gouverneur lui dit ce qu'il voulut, mais il nous importe de remarquer, qu'il ne parut jamais, dans la ſuite du voyage, lui avoir dit qu'à Jakutski il dût trouver des Flotes ou des Vaiſſeaux pour arriver par la route du Len & de la Mer Glaciale à Kamtschatka.

Arrivé lui-même enfin à Jakutski, Beerings ne parut jamais penſer à cette route. Il fit deſcendre un Lieutenant par le *Len* pour remonter en-

ſuite par la riviere d'*Aldan*, & par celles de *Maya*, & de *Judoma* juſqu'à Ochotski où il ſe rendit lui-même à travers champs pour y paſſer le Golfe de Kamtſchatka. Son Lieutenant le paſſa & repaſſa avant lui ; & ce triple paſſage fait gayement, toujours ſur des Barques, démontre d'abord 1°. La chimere des Vaiſſeaux de Kamtſchatka. 2°. Se tourne auſſi avec la même évidence contre un nouveau défaut que je trouve dans la Carte même du Capitaine Beerings. Car ſelon cette Carte le Golfe a bien 200. lieuës de mer, & le trajet d'*Ochotski* à *Bolchaya* par la diagonale du Golfe, peut bien être de 300 lieuës.

Cela eſt fort pour des Barques, dans des mers du Nord, entre le 50 & le 60 degré de latitude, & au voiſinage & au Nord des mers tumultueuſes du Japon. Il eſt vrai que ce Golfe eſt marqué comme tenant à la *Mer Dormante*, placée à l'Orient de Kamtſchatka. Mais j'ai peine à me perſuader que ce Golfe ſoit ſi grand. Si l'on pouvoit faire quel-

que fond ſur la nouvelle Carte du Japon, qui eſt d'ailleurs ſi ſuſpecte; ce Golfe y eſt marqué plus guéable pour des Barques, plus étroit, & par conſéquent d'un plus court trajet, mieux abrié par les terres & les montagnes voiſines, & plus inacceſſible aux grandes lames. Mais la choſe parle de ſoi, & une mer de 300. lieuës, ne ſe laiſſe pas paſſer par des Barques trois fois de ſuite ſi gayement & ſans ombre de danger. D'ailleurs je ne puis me perſuader, que la grande terre de Kamtſchatka ſoit une auſſi petite peninſule que la Carte de Beerings la repréſente; n'ayant pas plus de 100 lieuës dans ſa plus grande largeur, & étant partout ailleurs fort reſſerrée.

Auſſi a-t-elle un air tout étranglé, & l'on voit à l'œil qu'on a fait violence à ſes rivieres pour leur donner une cinquantaine ou ſoixantaine de lieuës de cours. La grande riviere de Kamtſchatka eſt pliée & repliée, d'une maniere qui n'a rien de naturel. La *Bolchaya rerca* qu'on nomme dans la Relation ſpéciale-

ment *la grande Riviere*, y eſt plus petite que celle de Kamtſchatka, quoique, manque de terrain, on ait été obligé de les confondre preſque enſemble. Dans ma Carte en me rendant eſclave de la longueur, parce que Beerings eſt cenſé avoir déterminé le *Cap d'Oskoi* en le doublant, j'élargis un peu la grande terre, aux dépens du Golfe que je trouve tout-à-fait trop large. Il ne paroît pas d'ailleurs que Beerings ait beaucoup reconnu l'intérieur des terres de Kamtſchatka; & ſa découverte n'eſt en quelque ſorte qu'extérieure; ſa Commiſſion portant principalement la découverte de ſes tenans & aboutiſſans, pour en bien conſtater la route & le commerce citérieur & ultérieur, avec la Siberie d'un côté; & de l'autre, s'il étoit poſſible, avec l'Amérique.

Nous voilà enfin arrivés à Kamtſchatka. Beerings s'y étoit fait devancer par un Lieutenant avec des Ouvriers pour couper & préparer les bois néceſſaires à la conſtruction d'un Vaiſſeau; le premier Vaiſſeau

ſans doute qu'eût vû Kamtſchatka. Mais j'admire Beerings, à qui le ſoupçon ne vient pas qu'il puiſſe trouver un Vaiſſeau tout fait à Kamtſchatka, ni perſonne propre à le ſeconder dans la nouvelle conſtruction. Car il avoit mené de Ruſſie & de toutes les Villes par où il avoit paſſé, des Conſtructeurs, Sous-conſtructeurs, Charpentiers, Scieurs de bois, Pilotes, &c. avec tous les outils, ferremens, gaudron néceſſaires. C'eſt mépriſer beaucoup Kamtſchatka qui eſt l'objet, l'entrepôt, le terme d'un grand commerce maritime, que de ne pas compter d'y trouver un cloud.

Cependant on trouve toujours quelque Vaiſſeau dans un Port commerçant, & à Kamtſchatka on devroit y en trouver de fait & de droit, tous ceux qui y abordent étant obligés d'y hyverner au moins une fois. Beerings qui n'avoit pas à revenir par la Mer Glaciale dans le Golfe de Len, hyverna deux fois à Kamtſchatka, & y paſſa deux années. Et pendant aucune ſaiſon de ces deux an-

nées, il n'y vit d'autre Vaiſſeau que le ſien, & n'entendit parler, il ne parle au moins d'aucun commerce. Il remarque qu'on n'a ni bled, ni bétail à Kamtſchatka, ni bête de charge même, ſi ce n'eſt des chiens, dont la peau ſeule fournit le vêtement aux Ruſſes mêmes, qui ne vivent d'ailleurs que de poiſſon, & de carottes en guiſe de pain.

Il arriva un contretems à Beerings. Il avoit laiſſé un Lieutenant à Jakutski avec le fer, le gaudròn & les vivres néceſſaires pour ſon expédition de mer. La Relation remarque qu'il gele de très-bonne heure dans ces païs-là, & qu'il y dégéle fort tard; & alors tout eſt couvert de neiges, que les vents tranſportent ſouvent par monceaux capables d'enterrer les voyageurs tout vivans; & les rivieres ſont priſes, ou pour le moins embarraſſées de glaces & de glaçons. Le Lieutenant qui avoit devancé Beerings au depart de Jakutski, avoit été bien embarraſſé ſur l'*Aldan*, ſur la *Maya*, ſur la *Judoma*: encore le Capitaine parti après

lui étoit-il arrivé avant lui à Ocotski, malgré ses propres embarras de la part des neiges & du froid. C'est la nuit surtout qui est horrible à passer dans ces campagnes *Archisiberiennes.* La plus grande ressource contre le froid, est de s'ensevelir profondément dans la neige.

Le Lieutenant laissé à Jakutski avec le fer, le gaudron & les provisions, arrêté par tous ces embarras, n'arriva à Kamtschatka qu'après l'entiere construction & l'avitaillement complet du Vaisseau. On avoit renoncé à son arrivée, le voyant trop tarder. On avoit donc trouvé, & il y avoit donc du gaudron à Kamtschatka. C'est un fait dont il faut convenir : la nature est par tout riche, même à Kamtschatka, riche pour des Russiens qui ont avec la patience de se passer de tout, l'adresse de se servir de tout. Les vivres & le gaudron manquant, Beerings y supplea. Il trouva le gaudron dans les bois : mais il remarque pourtant, qu'avant lui personne n'avoit connu l'arbre d'où il le tira ; les carottes

lui fournirent le pain ou le biſcuit, & la mer lui donna du poiſſon qu'il ſala. Il n'y a pas juſqu'à une ſorte d'eau de vie de ſa façon, dont il trouva moyen d'aproviſionner ſon Vaiſſeau. Il avoit du Tabac pour fumer : & il avoit de tout cela pour un an à 40 perſonnes dont il compoſa ſa manœuvre & ſon équipage. Que faut-il de plus ? le voilà donc en mer à l'embouchure de la riviere de Kamtſchatka,

Des Chinois voluptueux, des François délicats qui ſe ſeroient trouvés à Kamtſchatka, n'auroient pas attendu qu'un Capitaine Beerings fût venu leur dire où ils étoient. Ils auroient tout tenté pour en ſortir ou pour ſe procurer les commodités, pour contenter au moins leur curioſité par quelque ſocieté extérieure, par quelque commerce. Les premiers Ruſſiens qui s'étoient trouvés, à force d'errer dans cette Siberie ultérieure, à Kamtſchatka, s'y étoient trouvés bien, avec des carottes, du poiſſon, du tabac & des chiens. Le Ruſſien eſt coſmopolite. A Kamtſchatka, il eſt

chez lui. Mais les Princes & des Princes du génie du Czar Pierre I. portent leurs vûës plus loin, & veulent au moins reconnoître les Terres de leurs Sujets, qui ſont leurs Terres.

Beerings avoit ordre de côtoyer toute cette Tartarie Orientale, & d'en reconnoître les terres & les mers. Il remonta d'abord au Nord vers la mer glaciale, en prenant de revers la route marquée ſur la nouvelle Carte du Japon. Mais dans toute cette route, il paroît n'aller qu'en inventeur, en homme qui tâtonne, qui voit toutes choſes pour la premiere fois le premier. Il remarque comme une nouveauté, que depuis ſon départ toute la côte lui avoit paru remparée comme d'une muraille blanche, c'eſt-à-dire, de montagnes couvertes de neige. Il rencontre des *Tzutski* dans des Barques, peuples nouveaux pour lui comme il eſt nouveau pour eux avec ſon Vaiſſeau; quoiqu'ils connuſſent les Ruſſiens & qu'ils en fuſſent connus, mais par la voye des Terres, des Rivieres & des Canots.

Ces Tzutski après un renouvellement de connoissance, lui apprennent qu'il alloit rencontrer une Isle, qui n'étoit pas apparemment sur ses Cartes, quoique la Carte nouvelle du Japon ne laisse pas d'en marquer de connuës des Russiens, à peu près dans cet endroit. Beerings continuë sa route, rencontre l'Isle & ne la reconnoît pour aucune de celles que les Russiens d'*Anadirsk* pouvoient connoître sur leur côte : aussi leur donne-t-il un nom nouveau pris de la Fête de *S. Laurent*, qu'on célebroit le jour même qu'il y aborde. Il double le *Cap de Tziokotskago*, & ne le confond point avec le *Cap Suetonio* qu'il cherche.

J'avouërai pourtant que rien n'étoit plus naturel que de les confondre, si d'ailleurs par la connoissance qu'on avoit en Moscovie, & dans les Terres de Kamtschatka, d'Anadirsk, & de toute cette Tartarie Russienne, il n'avoit pas sçû positivement que les Montagnes de *Nossé* étoient beaucoup plus haut & plus avancées dans la Mer que ce Cap de

Tziokotskago. Ce Cap est double ; & Beerings les doubla tous deux ; & passé le second, il trouva que les Terres n'avançoient plus, & rentroient fort avant vers l'Occident, sans qu'il en pût découvrir le retour vers l'Orient. Au 67½ degré, le découragement & la crainte le saisirent. Il n'osa s'engager plus avant de peur d'un hyvernement forcé, & de tomber sur des côtes desertes, ou chez des peuples féroces, ou dans des glaces d'où il ne pourroit sortir. Il étoit donc naturel de se croire réellement à la fin de l'expédition à laquelle on auroit eu un prétexte honnête de renoncer, au lieu qu'en nous la donnant comme imparfaite & comme abandonnée par un simple découragement, Beerings s'est fort peu honoré, dans l'esprit de tous ceux dont il réveille ainsi la curiosité, sans la satisfaire pleinement.

J'avouë franchement que je ne lui pardonne point d'avoir été si loin sans aller jusqu'au bout. Un *Munk*, un *Barentz*, un *Linschot*, auroient poussé l'avanture à bout, ou seroient

morts à la peine. Les *Tzutski* étoient amis, il pouvoit hyverner chez eux, ou dans l'Isle de S. Laurent, ou au Fort d'Anadirsk, qui ne pouvoit être fort loin. Au retour de la saison, il auroit poussé plus loin, & de proche en proche jusqu'aux *Nossé* & au-delà. Il auroit par tout trouvé des carotes & du poisson. Il revint hyverner dans són cher Kamtschatka, bien résolu de ne plus remonter vers la mer glaciale.

Après l'hyver il remit à la voile, plus pour s'en retourner, que pour autre chose. Cependant pour la forme il cingla d'abord droit à l'Orient, & il y fit environ une cinquantaine de lieuës. Les Habitans de Kamtschatka lui avoient dit qu'aux jours serains ils découvroient une Terre de ce côté-là, preuve nouvelle que jamais Vaisseau n'avoit abordé ni quitté leurs côtes. Dans un Port frequenté, on connoît apparemment les Mers voisines, au moins à perte de vûë. Beerings ne vit point de terre; mais ennuyé de Kamtschatka, il résolut de voir s'il ne pourroit pas en éviter

la terre au retour, & revenir en tournant dans le Golfe, pour rentrer tout de suite dans les terres de la Siberie par *Ochotski.* Il n'y trouva nulle difficulté, il doubla le *Cap d'Oskoi*, & toute la Terre de Kamtschatka, dont il fit au moins par-là la pleine découverte, aux dépens de la nouvelle Carte du Japon.

Il remarque dans sa Relation, qu'avant lui on n'avoit nulle connoissance de ce Cap qui sépare absolument & éloigne tout-à fait Yeço de Kamtschatka, & les *Yeçois* des *Kuriles*, peut-être de plus de 400 lieuës Nord-Est. Car il est sûr que les *Kuriles* sont dans Kamtschatka, au Midi des Kamtschakdales, & des Habitations Russiennes, & tout-à-fait sur la côte Méridionale terminée par le *Cap d'Oskoi* que Beerings doubla en laissant ces Kuriles au Nord, & Yeço au Midi, sans appercevoir cette Terre, sans en découvrir aucun vestige, ni du Japon ; sans nous en laisser même entrevoir aucun doute, aucun soupçon, aucune idée.

Cette Carte du Japon est fausse

par tous les endroits : j'ai déja remarqué qu'elle étoit contradictoire à elle-même par les deux routes qu'elle marque pour passer de Jakutski à Kamtschatka, l'une de mille lieuës au moins par les Mers impratiquables du Nord, l'autre de 2 ou 300 lieuës par les Terres, la même que prit Beerings en allant & en revenant. Mais ce n'est pas tout, & cette Carte est encore toute contradictoire au Discours dont on l'a accompagnée pour la justifier. 1°. De tout le raisonnement qu'elle cite du P. *de Angelis*, il résulte que Yeço est une Isle détachée de la Tartarie au Nord encore plus qu'à l'Occident, où ce Pere ne met qu'un Détroit 2°. Ce Pere aborde à Yeço fait un grand & pénible Voyage par terre, qui prouve que Matsumai n'est point une petite Isle à part, & qu'il est positivement dans Yeço, & même assez avant. 3°. Quand le Pere *de Angelis* dit que de loin il avoit regardé Matsumai comme tenant à la Tartarie, mais qu'étant sur les lieux, il avoit reconnu que c'étoit une Isle ; il parle d'Yeço confondu

avec Matſumai, & non comme d'une Iſle à part : cela eſt évident par ſon Diſcours, dont la concluſion préciſe eſt que Yeço eſt une Iſle. 4°. Il rapporte le témoignage des Yeçois, qui lui avoient conſtament dit, que pour aller de Matſumai à *Teſſoï* ils comptoient 60 jours de marche : Matſumai eſt donc inconteſtablement la même Terre que Teſſoï, qui eſt ſûrement dans celle d'Yeço.

L'Hiſtoire du Japon s'autoriſe encore de la Relation du *Caſtricoom*, Vaiſſeau Hollandois, qui avoit reconnu Yeço. Qu'en cite-t-elle ? 1°. Que Matſumai eſt fort avant dans la Terre d'Yeço. 2°. Que Matſumai eſt tributaire du Japon ; le Pere *de Angelis* l'aſſûre auſſi, & on n'en ſauroit douter. Or les *Kuriles* qu'on met à la place préciſe des Yeçois, ſont juſtement tributaires des Moſcovites. 3°. Que ſelon tous les Japonois Yeço eſt une Iſle. Sans citer perſonne, l'Auteur de la Carte dans le Diſcours juſtificatif dont il l'accompagne, conclut par ces paroles : *Il peut bien ſe faire que le continent*

d'Yeço

d'Yeço touche à l'Amérique même par le Nord. Et que devient donc la *route des Russiens venant de la Lena pour aller négocier avec les Kamischadales*, placés à l'Orient d'Yeço : il faudroit que la jonction de l'Amérique avec Yeço se fît par un Pont qui laissât passer les Vaisseaux par dessous.

On rapporte dans ce Discours justificatif, que *Kempfer* avoit vû au Japon une Mappemonde qui faisoit une Isle d'Yeço, & qui marquoit derriere cette Isle un Continent deux fois grand comme la Chine, divisé en plusieurs Provinces, dont un tiers étoit au-dela du Cercle polaire. Ses côtes avançoient à l'Orient beaucoup plus loin que le Japon, & l'on voyoit un grand Golfe quarré au milieu. L'Amérique étoit vis-à-vis séparée par la mer; & dans l'entre deux il y avoit deux Isles posées Nord & Sud; dont la méridionale étoit fort petite, mais l'autre touchoit presqu'aux deux Continens.

Lorsqu'on a peu de lumieres sur un sujet, on doit recueillir avec soin les plus petites lueurs. Les Japonois

ne sont, je l'avoüe, ni de grands Géographes, ni de grands navigateurs. Mais que sçait-on s'ils ne l'ont pas été autrefois, sur-tout lorsqu'ils aborderent pour la premiere fois au Japon? Peut-être y sont-ils venus de cette Tartarie Septentrionale qu'ils connoissoient déja? Une certaine conformité de langage dans le peu que nous en sçavons, me le feroit conjecturer. Car enfin ils venoient de quelque part, & de la Tartarie du Nord plus vraisemblablement que de la Chine ou de la Tartarie Chinoise, ou même de l'Amérique. *Kamtschatka*, *Bolchaya*, *Bistraya*, *Lasnaya*, *Ochota*, *Izutski*, *Tziokotskago*, *Tschalki*, *Olutorska*, *Lamutki*, sentent un peu le ton Japonois. Ces mots sont-ils Russes? Cela se peut: aussi regardai-je les Russes & peut-être les Polonois, les Japonois, comme des détachemens civilisés de la Tartarie Moscovite; civilisés les uns par le voisinage de la Chine, les autres par celui d'abord des Grecs & des Romains, ensuite des Européans. Les Tartares ont toujours été en pos-

session d'envoyer des Colonies, & même des Conquérans dans toute l'Asie, & jusqu'aux extrémités de l'Europe, en Suede & en Dannemarck.

Quoiqu'il en soit, quelque voyageur étranger pourroit avoir abordé au Japon avec la Mappemonde de Kæmpfer, ou avec des connoissances sur lesquelles on l'auroit construite : & ce n'est pas par hazard qu'elle est pourtant si conforme à ce que nous connoissons d'ailleurs. 1o. Qu'Yeço est une Isle détachée de la Tartarie. 2°. Que derriere cette Isle il y a un Continent beaucoup plus grand que la Chine. 3°. Que ce Continent est divisé en plusieurs Provinces, c'est-à-dire, partagé en plusieurs Nations. 4°. Qu'une partie en est au-delà du Cercle polaire. 5o. Qu'il avance à l'Orient beaucoup plus que le Japon. 6o. Qu'il y a au milieu un grand Golfe quarré. Ce pourroit bien être le Golfe de Kamtschatka qui a à-peu-près cette forme, sur-tout si la côte Septentrionale d'Yeço regne un peu en ligne droi-

te d'Occident en Orient, comme je le conjecture.

Car deux choses paroissent constantes : 1o. Qu'Yeço est une grande terre. 2o. Que c'est pourtant une terre isolée, une Isle ; mais une isle assez bizare & pleine d'anses, de Golfes & d'inégalités, au moins du côté du Japon. Il y a à son Orient trois ou quatre découvertes imparfaites à concilier : l'*Isle des Etats*, la *Terre de la Compagnie*, le *Détroit d'Uriez*, & une *Côte découverte par D. Jean de Gama allant de la Chine à la Nouvelle Espagne*. Je conjecture que tout cela n'est qu'Yeço vû en détail. On a toujours trouvé de l'embarras à reconnoître toutes ces parties, ce qui ne vient que de ce qu'elles tiennent l'une à l'autre, & qu'on n'a pû en tourner aucune ni en voir le bout, n'ayant pû voir le bout d'Yeço ni le tourner, & ce détail même de parties ayant été un obstacle à la revision générale du tout. Il n'y a de litigieux que le prétendu Détroit d'Uriez ; il me semble que la plus commune opinion le révoque en doute.

J'en fais un Golfe un peu allongé. Ma Carte dit tout le reste.

Je mets aussi sans façon dans cette Carte les Isles des Japonois entre la Tartarie & l'Amérique; parce que, quelque legere que soit l'autorité d'une Mappemonde Japonoise, elle l'emporte, selon toutes les loix Géométriques, dès que rien ne la contrebalance. Or loin de la contrebalancer tout la favorise. On a, & j'avoüe que j'ai plus que personne, un secret penchant, à croire que la Tartarie s'étend au Nord-Est jusqu'à l'Amérique. Mais ce penchant bien analysé, est un penchant du cœur bien plus que de l'esprit. On souhaiteroit que cela fût: on aimeroit à voir les Moscovites réaliser le paradoxe de revenir par le Nord redonner la main à l'Europe & aux Danois nommément, jadis établis au *Groenland*, & établis encore en Islande. Et que sçait on s'il n'y a pas encore des Danois au *Groenland*? Il seroit curieux que les Moscovites vinssent nous en donner des nouvelles, sans sortir de leurs Terres: car l'ancien Groenland est perdu.

C'eſt ce merveilleux dont je me défie. Autrefois le merveilleux étoit à faire de l'Amérique un monde à part & tout-à-fait iſolé, tout-à-fait détaché, & comme à cent mille lieuës du Monde ancien. Ce merveilleux eſt uſé, & a comme paſſé dans le parti contraire, ſur-tout dans celui des Ruſſiens. Le *P. Gerbillon*, toujours chez le *P. du Halde*, remarque habilement qu'abſolument il ne peut y avoir loin des montagnes de Noſſé & de la Tartarie Moſcovite à l'Amérique. Car il avoit vû ces *Noſſé* ſur deux Cartes Moſcovites près du 80. parallele, ſans doute vers le 215 ou 220 degré de longitude. De ſorte, diſoit-il, que les degrés n'étant à cette hauteur que de peu de lieuës, un grand nombre de degrés n'y feroit pas un grand éloignement. Je veux fortifier ce raiſonnement du P. Gerbillon, en faveur de ceux qui aiment, comme je l'aimerois aſſez à joindre l'Amérique à l'Aſie.

La *Baye de Smith* & les *Détroits* indécis de *Jonas & de Lancaſtre* peuvent être & ſont regardés comme

dès appartenances & des continuations de l'Amérique & du Groenland. Or, les terres en sont au 300 degré de longitude; & celles de Nossé étant au 220, il n'y a que 80 degrés de distance, c'est-à-dire, environ 300. lieuës au plus. Ce n'est rien que cela, mais c'est trop sûrement, car il faut raisonner. Il n'est pas dit que les terres finissent à l'endroit où on a fini de les reconnoître: au contraire on a reconnu positivement qu'elles n'y finissoient pas, & que c'étoit même plutôt un commencement de nouvelles terres qu'on n'a pû ou osé parcourir. Il se peut donc que les montagnes de Nossé dont on n'a pû trouver la fin, sont *indéfinies* on *non fixies* par la Mer, ou qu'au moins elles vont encore quelques degrés au Nord & à l'Orient; ce qui dabord en païs de *terres à grand marché* pourroit bien aller à 100. lieuës ou effectives on en équivalent à cause du retrecissement des terres polaires, & réduiroit leur distance à l'Amérique, à 200 lieues.

Celle-ci se prête de meilleure gra-

ce à la ſuppoſition : elle donne plus de priſe & par plus d'endroits. Le Groenland ſeul peut s'étendre beaucoup au pole vers la *pointe Purchas* qui eſt déja au 81 degré, & ſur tout vers la *Baye de Smith*, qui commence à s'étendre au Nord près du 80 degré, & qui probablement s'étend plus loin. Or elles s'étendent à l'Occident vers la Tartarie ; & la terre qui borde de ce côté la *Baye de Hudſon* & celle de *Baffins*, & les Détroits de *ne ultra*, de *Lancaſtre* & de *Jonas*, s'étendent ſûrement beaucoup à l'Occident. On y voit de grandes Rivieres, & les trois derniers Détroits peuvent n'être que des embouchures de grandes Rivieres. Or de grandes rivieres ſuppoſent de grandes terres, dans le long eſpace deſquelles elles reçoivent un grand nombre de plus petites rivieres & de ruiſſeaux. Le Len, l'Oby, le Geniſſey, le Saghalien ont des 5, 6 & 700. lieues de cours.

Et voilà l'Amérique prolongée vers l'Occident de 2 ou 300 lieues, c'eſt-à-dire, jointe à la Tartarie &

aux montagnes de *Nossé*. d'où découlent peut-être toutes ces rivieres qui vont se jetter dans la Baye de Hudson. Que sçait-on si la Tartarie, après s'être rétrecie ne s'élargit pas ensuite pour embrasser l'Amérique, comme l'Isthme de Panama joint l'Amérique Septentrionale à la Méridionale. Mais cela seroit trop beau, trop merveilleux. Je le voudrois, je n'en crois donc rien.

Le timide Beerings n'osa effleurer ces montagnes de *Nossé*, ni reconnoître le dernier Cap. On voit pourtant ce Cap sous le nom de *Schelèginski* marqué dans sa Carte, avec quelques petites Isles tout autour. Je demande de quel droit il a fait cela? Sa Relation ne m'en dit rien. Mais comme les pauvres font, dit-on, argent de tout, j'aime à me persuader qu'il a eu de bonnes raisons d'en user ainsi, & que c'est l'opinion commune des Kamtschatkois, des Tuztski, des Jakutes, des Russiens qu'il a consultés. J'use de tout sans façon: il n'y a pas jusqu'à la route des Russiens venant de la *Lena* par le *Cap*

Suetonio, qui ne me dise que c'est l'opinion la plus commune, qu'il y a par-ci par-là un dernier Cap, qui tranche net l'Asie Septentrionale. Le retrecissement même des terres aux *Nossé* marque naturellement un Cap de Finisterre, quoiqu'absolument il puisse marquer un Isthme, ou même une Peninsule. Tous les Caps un peu avancés dans les mers, sur-tout dans des mers exposées à des Vents, à des courans, à des glaces, sont ainsi remparés de roches escarpées, qui sont à proportion aussi profondément enracinées dans la terre. Car tout nous dit que la structure de notre Globe est dessinée par la main même de Dieu, que c'est une structure méchanique, sçavante, organique. Il peut se faire que la mer aura rongé les terres qui environnoient ces roches, mises là exprès pour lui servir de frein & de derniere borne.

Après cela, je regarde encore comme un Principe de Géographie raisonnée, que dans ces matieres de discussion, un homme qui affirme vaut mieux que cent qui laissent la ques-

tion indécise, ou même qui nient, par ce Principe de droit qu'un témoin l'emporte sur cent non témoins. Mon Principe en suppose un autre ; je ne suis pas persuadé que les voyageurs, ni les hommes en général soient aussi menteurs qu'on le dit. Pour mentir purement, il faut inventer : croit-on les hommes fort inventeurs ? Les plus menteurs, mentent de proche en proche. Ils ajoûtent à la vérité, ils l'alterent, ils la chargent, ils l'embellissent : il y a donc un fonds de vérité dans tout ce qu'ils affirment : le plus souvent ils ne sont trompeurs que parce qu'ils sont trompés, & qu'ils se trompent eux-mêmes.

Cent qui n'ont pas vû la fin des montagnes de *Nossé*, ne nous en apprennent rien. Un seul qui y met un Cap final, mérite de l'attention. Tout le monde est bon pour ne pas voir cette fin. Ce sont des roches escarpées, au bout d'un vaste païs luimême escarpé, hérissé, inculte, stérile, glacé. Quand on est au pied de ces montagnes, on est déja épuisé,

découragé, rebuté. La moindre difficulté paroît alors insurmontable. On sort de l'Hyver, & cet hyver vá tout-à-l'heure revenir, si toutefois il passe jamais bien dans un païs dont le Printems & l'Eté sont pires que nos plus rudes Hyvers. Sans cesse on a à craindre de se trouver pris & obligé d'hyverner, de cabaner, de s'enfoncer sous terre & sous la neige.

Le P. Gerbillon cite des Moscovites qui avoient parcouru les Côtes Septentrionale & Orientale de la Tartarie, en-dessus, & en-dessous autour de ces montagnes. Ils lui disoient qu'*ils avoient par tout trouvé la Mer, excepté dans un endroit vers le Nord-Est, où il y a une chaîne de montagnes qui s'avancent fort avant dans la Mer: qu'ils n'avoient pû aller jusqu'à l'extrémité de ces montagnes qui sont inaccessibles*, &c.

Il faudroit pour une pareille découverte, des gens qui hyvernassent au pied de ces montagnes, & même dans leur interieur, dans quelque vallée, trois ou quatre années de suite. Il faudroit que ce

fussent les naturels mêmes du Païs, les *Tzutski*, les *Tskalki*, les *Jakutes*, les *Tziokotskagois*, &c. mais ces noms-là ne s'embarrassent pas de découvertes : peut-être sont-ils au fait, & ils ne sçavent pas nous le dire, & nous ne sçavons pas les interroger ou les entendre. Car telles gens courent toujours, grimpent toujours, canotent toujours: & souvent ils vont plus loin qu'ils ne pensent; un coup de vent, un flot emporte leur Canot bien loin. Quelque escarpées qu'on fasse ces roches, elles ont toujours des gorges & des vallées qui les entrecoupent: un Moscovite qui les cherche ne les trouve pas, un Tzutski errant les rencontre.

Et que sçait-on, si après un premier coup d'œil affreux & inaccessible, ces montagnes n'ont pas quelques vallées, quelques païs profonds bordés de montagnes du côté du Nord, ouverts aux influences chaudes de la mer, arrosés de sources Minerales chaudes, voisins de quelque soupirail du feu souterrain & central, qui rendent le païs tolérable, fertile

& habitable ? La nature aime à tromper notre prévoyance, elle aime à se diversifier, elle aime à s'enrichir, à aller au même but par diverses fins : c'est que Dieu y préside & en est l'unique Auteur.

Les Romains croyoient les Zones torride & glaciale, inhabitables par les excès contraires du chaud & du froid. Par de très-hautes montagnes la nature, ou son Auteur, a bien trouvé le secret d'arroser, de rafraichir & de fertiliser l'Ethiopie & le Congo, & de faire regner un Printems perpetuel dans plusieurs quartiers de la ligne. Le Monomotapa est même un païs froid, le plus souvent couvert de neiges & plein de frimats. Au Groenland on parle d'un Canton, autrefois habité par les Danois, & qui étoit rendu temperé & délicieux par des feux souterrains, & par des *thermes* qui empêchoient les glaces d'en approcher ni par terre, ni par mer. Tout est possible à Dieu. Mais voilà pourtant toutes les nouvelles que j'ai du Cap *Suetonio* ou de *Scheleginski*.

ARTICLE LXIX.

VIE DE PIERRE GASSENDI, Prévôt de l'Eglise de Digne, & Professeur de Mathématiques au College Royal. A Paris chez Jacques Vincent. 1737. *Vol.* in-12. *de* 500. *pages.*

La Vie d'un Philosophe ne promet pas de ces grands évenemens qui font l'ornement de l'Histoire, & qui excitent l'admiration des Lecteurs. Une suite de divers Ouvrages, de recherches & de découvertes, fruit d'une application constante, & d'un travail assidu, quelques Systêmes nouveaux, des Controverses & des Procès Litteraires; voilà à-peu-près où se réduisent tous les faits que l'on peut rassembler pour composer la Vie d'un Philosophe; travail ingrat pour un Historien, mais utile & même agréable, sur tout aux gens de lettres, lorsqu'il est dirigé par le bon goût & l'art d'écrire. Si l'Auteur anonyme de la Vie de Gassendi

n'a pas donné à son Ouvrage toute sa perfection qu'il pouvoit avoir de ce côté-là, cette Vie aura du moins le mérite de nous donner le portrait d'un homme plein de vertu, & d'un caractere tout-à-fait aimable. Pierre Gassend ou Gassendi nâquit à Chantersier petit village de Provence à une lieuë de Digne le 22. de Janvier l'an 1592.& dès son enfance il laissa entrevoir de grandes dispositions pour les Sciences. Son Curé se chargea de lui montrer les premiers élemens. Il continua ses études à Digne. A l'âge de seize ans il disputa pour la Chaire de Rhétorique, & l'obtint. Il étudia la Philosophie & la Théologie à Aix, il embrassa l'état Ecclésiastique ; il fut d'abord fait Theologal de Forcalquier, ensuite de Digne, dont il fut fait Prévôt plusieurs années après. Il prit le Bonnet de Docteur à Avignon, & fut ordonné Prêtre en 1617, lorsqu'il enseignoit la Philosophie à Aix. Le goût qu'il avoit pour l'Astronomie le jetta pendant quelque tems dans les illusions de l'Astrologie judiciaire, écüeil

où on dit que le ſçavant M. Caſſini a auſſi donné dans ſa jeuneſſe ; mais dont l'un & l'autre reconnut bien-tôt la vanité, & ſe détacha pour toute ſa vie.

Il n'en fut pas ainſi du goût qu'il avoit pour l'Anatomie ; car il le conſerva toujours & le cultiva par l'étude, & par les diſſections qu'il fit lui même en grand nombre. „ Il „ enſeigna pendant ſix ans la Phi- „ loſophie avec un applaudiſſement „ extraordinaire ; la derniere année „ il fit ſoutenir des Theſes pour & „ contre Ariſtote, qui augmente- „ rent conſidérablement ſa réputa- „ tion : il répondit même en Hébreu „ & en Grec aux Argumens qu'on „ lui fit en ces deux langues : auſſi „ ſes Theſes firent-elles beaucoup de „ bruit : les Peripateticiens étoient „ alors regardés comme des oracles, „ & il falloit être bien hardi pour „ oſer contredire *Ariſtote*. „ En effet la doctrine d'Ariſtote étoit alors en ſi grande vénération, qu'il ſuffiſoit de le citer en faveur d'une opinion, quelque incompréhenſible

qu'elle pût être, pour avoir gain de cause sans aucun examen; & ses Sectateurs, qui étoient tout ce qu'il y avoit de Professeurs de Philosophie, étoient si étrangement prévenus pour tous ses sentimens, qu'ils aimoient mieux sacrifier leur jugement, & toutes les lumieres du bon sens, que se soustraire à l'autorité de leur Maître, qu'ils appelloient le Prince des Philosophes. Malheur à quiconque ose porter les premiers coups à une Idole qui fait l'objet d'un culte ancien. Gassendi fut traité de témeraire & de visionnaire; mais c'étoit trop peu pour satisfaire le zele des Péripatéticiens. Comme ils avoient pour la doctrine de leur Maître une véneration presque aussi grande que celle que la Religion inspire pour les Oracles divins; ils croyoient qu'on ne pouvoit combattre les principes d'Aristote sans attaquer la Religion même, & ce préjugé justifiant à leurs yeux leur faux zele, les anima tellement contre Gassendi, qu'après avoir publié deux Livres contre la Philosophie Péripaté-

ticienne, il fut obligé de ſupprimer les cinq autres qu'il promettoit dans ſa Préface.

Ces premiers Eſſais de Gaſſendi, diverſes Obſervations Aſtronomiques qu'il fit, & d'autres petits ouvrages qu'il publia, lui firent une grande réputation. Il fut bien-tôt en commerce avec tous les Sçavans de ſon tems, Galilée, Erycius Puteanus, le P. Merſenne, Elie Diodati, Peyreſc, Campanella, le Pere Scheyner, Voſſius, le Pere Fabry, Deſcartes, Grotius, & pluſieurs autres Ecrivains célebres; & il ne manqua pas auſſi de trouver dans tous les Mécénes de ce tems-là pluſieurs Protecteurs & des amis ſolides. C'eſt proprement le détail de ce Commerce Litteraire qui fait le fond de la Vie de Gaſſendi, & ce détail ſe réduit aux Lettres qu'il écrit & qu'il reçoit des Sçavans, ou de ſes amis, à quelques Diſſertations & quelques decouvertes, à quelques Voyages, à des diſputes avec ſes Adverſaires, & à l'impreſſion de ſes Ouvrages; détail que nous ne pouvons pas en-

&reprendre de suivre dans un extrait, & dont nous ne rapporterons que les particularités les plus remarqua-bles.

Il avoit lié une étroite amitié avec François Luillier, Conseiller au Parlement de Metz, homme de beaucoup d'esprit, & amateur des gens de mérite. Ce Luillier avoit un fils naturel, si connu depuis sous le nom de Chapelle ; & ce fut Gassendi, qui par amitié pour le pere, & par inclination pour le fils, dans qui il voyoit les plus heureuses dispositions, voulut lui servir de Précepteur. Il lui enseigna la Philosophie, & l'amitié qu'il avoit pour le jeune Chapelle, „ s'étendit sur deux autres de ses amis „ qui étudioient dans le même Col„ lege, Jean-Baptiste Pocquelin, „ connu sous le nom de Moliere, & François Bernier Angevin." Quelle gloire pour Gassendi d'avoir eu de si célebres Disciples, & quel bonheur pour de jeunes gens de trouver un si grand Maître !

En 1631. Gassendi, qui s'étoit déja fait connoître par diverses Ob-

servations, en fit une qui lui fit beaucoup d'honneur. Ce fut celle du passage de Mercure dans le Soleil, Phénomene prédit par Kepler avant sa mort, fréquemment arrivé depuis, mais non encore observé, du moins avec des Telescopes, & qui dans un tems où le goût & la science des Observations Astronomiques ne faisoient, pour ainsi dire, que de renaître, devoit être un objet important pour tous les Astronomes. Gassendi observa le passage de cette Planette avec beaucoup d'attention & d'exactitude, il eut la gloire de faire le premier de tous cette Observation, & l'avantage de la faire à moins de frais qu'un Astronome Anglois nommé Scharlæus, qui pour faire la même Observation vingt ans après, n'hésita point de faire exprès le Voyage de Surate.

La découverte des taches du Soleil par le P. Scheiner étoit encore récente, & occupoit beaucoup les Observateurs. Gassendi fut un des plus attentifs à ce Phenomene. Peu content des principes que l'on sui-

voit alors dans la Physique, il en cherchoit de nouveaux, & quand on médite un nouveau Systême, il faut tout examiner pour ajuster son Systême aux Observations, ou comme il arrive souvent pour ajuster les Observations au Systême.

Mais l'exemple de Galilée avoit de quoi l'intimider, pour peu qu'il eût eu de penchant pour des nouveautés dangereuses. Comme il étoit ami de Galilée, il s'interessa beaucoup à son sort, & par cette raison on nous donne ici l'Histoire de ce Philosophe infortuné. „ Galilée avoit déja été „ dénoncé au saint Office l'an 1615. „ pour avoir enseigné que le Soléil „ est le centre du monde, que la „ terre ne l'estpas, qu'elle tourne d'un „ mouvement journalier. Ceux que „ l'Inquisition avoit chargés de cet „ examen, trouverent cette opinion „ non seulement absurde & fausse en „ Philosophie, mais encore erronée „ en la foi & contraire à l'Ecriture sainte. L'on se contenta pour „ cette fois de censurer cette opinion „ à cause de la vénération qu'on avoit

„ pour le ſçavoir de Galilée. Com-
„ me il continua à enſeigner la mê-
„ me doctrine, il fut encore cité &
„ condamné, & défenſes lui furent
„ faites d'enſeigner ſon opinion en
„ public & en particulier. Le Decret
„ de l'Inquiſition attribuoit cette
„ opinion à Pythagore. Le nom de
„ Copernic ne fut pas épargné com-
„ me celui qui l'avoit renouvellée,
„ ce qui fit prendre la plume aux
„ Mathematiciens étrangers : ils par-
„ lerent vivement contre les Inquiſi-
„ teurs, les accuſerent d'ignorance,
„ & Galilée même eut honte de s'ê-
„ tre engagé ſolennellement à ne
„ plus enſeigner une doctrine de la
„ vérité de laquelle il étoit très-con-
„ vaincu ; ſur tout depuis que la
„ Congregation par un Decret de
„ l'an 1620. eut apporté quelques
„ modifications à la cenſure des Ou-
„ vrages de Copernic, & qu'elle eut
„ permis de ſuppoſer le mouvement
„ de la terre & de le defendre com-
„ me une hypotheſe, pourvû qu'on
„ n'en voulût point faire une vérité
„ indubitable. Galilée compoſa en-

„ suite son Dialogue du Systême du
„ monde selon Ptolomée & Copernic, qu'il fit imprimer à Florence
„ en 1632. Le P. Scheiner qui étoit
„ refuté dans cet Ouvrage, le déféra à l'Inquisition. (Notez que
l'Historien le dit, mais qu'il n'en
apporte d'autre preuve que des discours vagues des ennemis du Pere
Scheiner.) " Galilée fut aussi-tôt cité
„ à ce Tribunal. C'est de cette citation qu'il parla à Gassendi. Il fut
„ renfermé dans les Prisons, & sur
„ l'accusation du Procureur Fiscal
„ du saint Office, déclaré suspect,
„ atteint & convaincu d'heresie touchant le mouvement de la terre &
„ le repos du Soleil, pour avoir
„ avancé qu'on pouvoit défendre
„ comme probable une opinion qui
„ avoit été déclarée contraire à l'Ecriture sainte par le saint Office.
„ On lui signifia qu'en conséquence
„ il avoit encouru toutes les censures
„ & les peines portées par les sacrés
„ Canons, dont néanmoins on lui
„ promit l'absolution, pourvû que
„ d'un cœur sincere & d'une foi non
feinte

» feinte il abjurât & déteſtât de
» cœur & de bouche, & par écrit
» devant ſes Juges ſes erreurs & ſes
» héréſies. C'eſt ce que Galilée fit
» le 23. de Juin 1633. dans le
» Couvent de la Minerve. Là il pro-
» mit à genoux, la main ſur les
» ſaints Evangiles, qu'il ne diroit ni
» ne feroit jamais rien de contraire
» à cette Ordonnance: il fut rame-
» né dans la Priſon de l'Inquiſition,
» & en ſortit au mois de Juillet un
» an aprés. Le 24. d'Août 1634.
» ſes Dialogues furent défendus par
» un Decret qui devint public. Par
» ce Decret il fut ordonné que Ga-
» lilée ſeroit mis en priſon; & que
» pour pénitence ſalutaire il diroit
» tous les trois ans, une fois la ſe-
» maine, les ſept Pſeaumes Péniten-
» tiaux: on adoucit cependant la
» rigueur du Jugement, & on lui
» permit de retourner à Florence
» dans une maiſon de Campagne,
» d'où on lui défendit de ſortir le
» reſte de ſes jours.

Les Avantures de Galilée ne ſont

pas le ſeul ſujet de digreſſion que l'Auteur ſaiſit pour groſſir ſon Livre. Schickard, Peyreſc, Deſcartes, Caſſini & pluſieurs autres y trouvent place tour à tour, à l'aide de Morery, de ſorte que la Vie de Gaſſendi reſſemble moins à la vie d'un Sçavant particulier qu'à un Recueil de Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Littérature de ce tems-là. Ce n'eſt pas ſeulement l'hiſtoire de ſes Ouvrages, qui quoiqu'en grand nombre, ne ſçauroit fournir beaucoup d'Anecdotes, c'eſt proprement l'hiſtoire des Lettres qu'il écrit & qu'il reçoit, & qui malheureuſement ne roulent pour la plûpart que ſur des minuties peu intereſſantes, & qui n'ayant enſemble aucune liaiſon, forment une ſuite de faits découſus, qu'il n'eſt pas poſſible de ſuivre dans un Extrait. On y trouve, par exemple, l'Abregé des Avantures de Campanella célébre Dominicain, & la mort de Martin Hortenſius, célébre Profeſſeur de Mathématique à Amſterdam. Ce dernier voyageant en Italie avec deux jeunes Hollandois,

tira lui-même ſon Horoſcope, & rencontra ſi juſte qu'il mourut en effet l'an 1639. comme il l'avoit prédit. Après tout ſi ſa mort fut cauſée par ſa prédiction comme il arrive quelquefois, il ne put s'en prendre qu'à lui-même. Mais ce qu'il y eut de plus triſte, c'eſt qu'ayant prédit en même-tems aux deux jeunes Hollandois qu'ils ne lui ſurvivroient pas long-tems, ceux-ci le voyant mort eurent ſi grande peur pour eux-mêmes, que l'un deux mourut bien-tôt après; & l'autre qui étoit fils du célébre Daniel Heinſius devint ſi languiſſant, que Deſcartes diſoit qu'il ſembloit avoir entrepris de ne pas faire mentir ſon Aſtrologue. Belle ſcience, ajoûtoit-il, qui ſert à faire mourir des gens, qui ſans cela ne ſeroient pas même malades!

On nous rapporte auſſi une Lettre de Gaſſendi, où il raconte à Naudé qu'il a fait une obſervation extraordinaire, & qui le ſeroit bien en effet ſi elle étoit vraye, c'eſt qu'il avoit découvert neuf Satellites de Jupiter, au lieu que Galilée n'en

avoit observé que quatre. Cette découverte, dit l'Historien, lui causa bien de la joye. Il en écrivit à Naudé plus amplement au mois d'Avril suivant &c. Mais en vérité l'Historien devoit mieux examiner la chose avant que de la rapporter, & s'il s'étoit donné la peine de lire la Dissertation de Gassendi, il se seroit bien gardé de lui attribuer une méprise si grossiere. Voici le fait. Un Capucin connu sous le nom du Pere Antoine-Marie de Rheita, & qui avoit de la réputation parmi les Astronomes du siécle passé, crut avoir découvert autour de Jupiter cinq nouveaux Satellites, outre les quatre observés par Galilée. Il écrivit aussi-tôt au célébre Henry du Puy *très-limpïde*, une Lettre dans laquelle, après lui avoir souhaité les salutaires influences *du Puits d'eaux vives*, & lui avoir témoigné *la soif ardente qu'il a d'être abbrevé par quelque Lettre tirée de son Puy*, il lui apprend qu'il a fait une découverte admirable, étonnante, inouie. *Audi, mirare, & obstupesce Puteane. Consi-*

dera opera mirabilia Dei hactenus à tot sæculis in suo thesauro abscondito latitantia, & expavesce. Et cette découverte est celle que nous venons de dire. Une chose embarrassoit l'Observateur; c'étoit le nom qu'il donneroit à ces prétendus nouveaux Satellites; car il vouloit avoir seul l'honneur *de les intituler*, comme il dit, *& de les baptiser;* & après y avoir bien pensé, il s'en tient à deux ou trois noms entre lesquels il balance, sçavoir Planetes *UrbanoOctaviennes*, *Ferdinando tertianes*, ou *Agrippines.* Que d'esprit & de travail perdu! Gassendi consulté sur cette découverte, en reconnut d'abord la fausseté, & fit exprès sur ce sujet une Dissertation en forme de Lettre à Naudé. Elle se trouve dans le Recueil de ses Ouvrages, sous le titre *De novem Stellis circa Jovem visis;* il y réfute avec tous les ménagemens possibles pour la personne du Pere Rheita sa prétenduë découverte, & il y fait voir comment ce Pere a pris sans doute des Etoiles fixes pour des Satellites de Jupiter. Tout cela, com-

me on voit, fait honneur à Gaſſendi ; au lieu que ſon Hiſtorien a pris pour une Lettre de Gaſſendi un Diſcours de quelques lignes, qui eſt à la tête de la Lettre & de l'Obſervation du Pere Capucin, & par là a attribué à Gaſſendi une mépriſe qui eſt toute entiere ſur le compte du Pere Rheita.

L'Auteur prend enſuite occaſion d'une Lettre écrite à Gaſſendi, pour rapporter tout le détail de la mort de Louis XIII. N'eſt ce pas le cas de dire : *non erat hic locus ?* Et il faut mettre dans la même claſſe les détails qu'il nous donne de la Vie de Sorbiere, de Jean Baptiſte Morin, & quantité d'autres faits ſemblables, qui n'appartiennent point aſſez directement à la Vie de Gaſſendi, encore moins la Proceſſion d'Aix, & quantité de traits pareils que nous omettons.

Le Comte d'Alais Gouverneur de Provence, qui conſideroit & qui aimoit beaucoup Gaſſendi, le conſulta ſur une avanture qui lui paroiſſoit fort ſinguliere, & dont il y a pourtant

eu d'assez fréquens exemples. C'étoit quelque chose de lumineux qui paroissoit la nuit dans sa chambre, tantôt en forme triangulaire, tantôt en cercle ou en ovale. Lorsque les gens du Comte d'Alais arrivoient avec de la lumiere le spectre disparoissoit. Une fois il voulut le saisir, mais il lui échappa. Gassendi consulté sur cette avanture, se donna la torture pour l'expliquer, & n'y réussit pas, comme il arrive à ceux qui veulent expliquer certains faits extraordinaires, sans s'assurer auparavant de leur existence. Le fait est que trois ans après la Comtesse d'Alais avoua ingénument que c'étoit elle qui avoit fait joüer cette comédie par une Femme de Chambre, pour dégoûter le Comte son mari du séjour de Marseille où elle se déplaisoit. Cette Dissertation donna occasion à Gassendi d'expliquer l'apparition du Spectre, qui dit à Brutus: *Videbo te Philippis*, & le démon familier de Socrate; & il y réussit beaucoup mieux.

Les querelles de Gassendi avec

Descartes, sont une des circonstances les plus marquées de sa Vie. Ces deux grands Philosophes étoient tous deux rivaux, aussi différens de caractere qu'ils étoient opposés de sentimens. Tous deux avoient attaqué Aristote; mais Gassendi n'avoit entrepris de détrôner ce vieux Prince des Philosophes que pour lui substituer Epicure, dont il avoit adopté les Principes : au lieu que Descartes n'aspiroit à rien moins qu'à regner lui-même en Souverain. Gassendi naturellement modéré dans son caractere, l'étoit aussi dans ses sentimens, peut-être même un peu timide, & par cette raison il ne porta pas ses découvertes aussi loin qu'il auroit pû faire. Descartes au contraire d'un génie élevé & sublime connoissoit peu les ménagemens dictés par la défiance même raisonnable, & portant son vol jusques dans le Conseil du Créateur, dédaignoit les difficultés que les préjugés naturels & une exactitude scrupuleuse opposoient à son vaste Systême. C'étoit pourtant à cette exactitude de détail

& de premiers principes que Gassendi vouloit ramener un Adversaire, qu'il regardoit comme un nouvel Icare; & sur cela il combattoit avec avantage; car il est vrai que le Systême de Descartes tout sublime & tout magnifique dans le total, est ruineux dans le détail & dans ses fondemens. Mais un esprit ferme & décidé tel qu'étoit ce Philosophe, souffroit impatiemment qu'on troublât son grand Ouvrage, par des objections qu'il appelloit des chicanes. Il affecta de mépriser les difficultés que Gassendi lui proposa. Il ne vouloit pas même les lire. « Il répondoit froidement que Gassendi n'a» voit pas pris sa pensée, & que » son Livre ne méritoit aucune ré» ponse. „ Mais ses amis n'en pensoient pas ainsi, & en leur considération il promit de s'expliquer dans une édition qu'on faisoit de ses Principes, ajoûtant que sur le peu qu'il en diroit, un enfant de cinq ans seroit capable de résoudre les plus grandes difficultés de Gassendi.

Descartes ne répondit cependant

pas comme il l'avoit promis ; ou du moins il ne le fit qu'aſſez longtems après, lorſqu'il vit le mauvais effet que cauſoit ſon ſilence ; “ & voilà, dit il en finiſſant, tout ce que » je crois devoir répondre au gros » Livre d'Inſtances ; car quoique je » ſois perſuadé que je ſatisferois da- » vantage aux amis de l'Auteur ſi » je réfutois toutes ſes inſtances les » unes après les autres, je crois que » je ne ſatisferois pas tant les miens, „ leſquels auroient ſujet de me re- „ prendre d'avoir employé du tems „ en une choſe ſi peu néceſſaire, & „ ainſi de rendre maîtres de mon „ loiſir tous ceux qui voudroient „ perdre le leur à me propoſer des „ queſtions inutiles.

Il eſt aiſé de juger que cette querelle dût mettre dans les cœurs de part & d'autre quelques ſentimens d'aigreur ; mais Deſcartes étant venu à Paris deux ans après, des amis communs ſe firent médiateurs, & reconcilierent les deux Adverſaires. Deſcartes fut invité à dîner chez l'Abbé d'Eſtrées avec Gaſſendi & pluſieurs

Sçavans ; entr'autres Launoy, les Abbés de Marolles, de Marivaux, de Roberval, le P. Mersenne. Gassendi ne put pas s'y trouver à cause d'une incommodité qui lui survint, mais après le dîner M. l'Abbé d'Estrées, c'est lui qui a été depuis Cardinal, mena Descartes avec tous les conviés chez Gassendi, & là ces deux grands hommes s'embrasserent & se reconcilierent de bonne foy, pour ne plus se broüiller.

On ne sera peut-être pas fâché de voir le parallele que le célébre Perrault fait de ces deux Philosophes. „ Descartes, dit-il, n'étoit jamais „ plus aise que quand il avançoit „ des Propositions contraires aux „ opinions reçûës : Gassendi se fai- „ soit un plaisir de conformer les „ siennes, autant qu'il pouvoit, à „ celles qu'il avoit trouvé établies. „ L'un se distinguoit par la profon- „ deur de ses méditations, l'autre „ par l'étenduë de sa Littérature. „ L'un vouloit que tous ceux qui „ l'avoient devancé n'eussent pres- „ que rien connu dans les choses

„ de la nature ; l'autre tâchoit à faire
„ voir par de favorables interpréta-
„ tions, que les Anciens avoient pen-
„ ſé les mêmes choſes qu'on regar-
„ doit comme nouvelles. L'un ſem-
„ bloit être entraîné par ſes propres
„ lumieres, l'autre paroiſſoit tou-
„ jours en être le maître ; en un
„ mot, l'on eût dit que l'un avoit
„ des connoiſſances plus grandes
„ que ſon ame, (ceci reſſemble un
„ peu à du galimathias) & que l'au-
„ tre avoit l'ame plus grande que ſes
„ connoiſſances. „

Gaſſendi eut encore une querelle aſſez vive avec J. B. Morin ; car il eſt difficile qu'un homme de Lettres n'en ait pas quelquefois. Gaſſendi avoit été fait Profeſſeur de Mathématiques au College Royal, & étoit par conſéquent collegue de Morin, qui avoit le même emploi dans le même College. Morin ne croyoit pas le Syſtême de Copernic, & publia ſes Objections. Gaſſendi qui ſoutenoit vivement le ſentiment du mouvement de la terre, réfuta auſſi avec beaucoup de vivacité les

difficultés qu'on y opposoit. Morin se crut blessé par sa Réponse, & devint son ennemi. Il y eut divers Ecrits de part & d'autre, sur tout ce fameux Ecrit de Morin, dans lequel il entreprit d'arracher à la terre les aîles que Copernic lui avoit données pour tourner autour du Soleil. *Alæ telluris fractæ.* Car tel est le titre de son Ouvrage, & non pas *Aræ, les Autels* comme l'Historien l'a mis plus d'une fois en Latin & en François. Mais on reconcilia bientôt les deux combattans, & Gassendi supprima, autant qu'il le put, l'Ecrit qu'il avoit fait contre Morin. Malheureusement un Exemplaire manuscrit qu'il n'avoit pû retenir, parut imprimé quelques années après, & quelque désaveu qu'en pût faire Gassendi, Morin ne put pas se persuader qu'il n'eût eu part à l'impression. Redevenu son ennemi déclaré, il le maltraita beaucoup dans divers Ecrits : mais ce sont là ce qu'on appelle vulgairement des tracasseries qui ne méritent pas de tenir place dans une Histoire. Quel est en effet

le Lecteur qui s'intéresse à ces minuties personnelles ? & si cette réflexion, pour le dire en passant, peut s'appliquer à un Gassendi & à un Descartes, combien plus convient-elle à ces Auteurs subalternes, qui osent entretenir le Public de leurs petits démêlés particuliers ?

Voilà les principaux traits que nous avons recueillis d'un volume *in*-12. assez considérable ; & on peut juger par là combien l'Auteur anonyme auroit pû retrancher de son ouvrage sans aucune perte pour la Littérature. Il nous semble du moins qu'il auroit dû y mettre plus d'ordre & de méthode ; mais il n'a presque trouvé pour tous mémoires qu'un grand nombre de lettres écrites à Gassendi avec leurs réponses. Il en a suivi exactement les dates dans les extraits qu'il en a tirés ; & comme le même fait s'y trouve souvent partagé & reperé en plusieurs lettres de date fort différente, & que les réponses ont aussi assez souvent une date fort postérieure, d'autres lettres & d'autres faits interviennent,

qui croisent les premiers, ainsi toute la narration est interrompuë, & non seulement les faits differens n'ont entr'eux aucune liaison mais les mêmes faits sont la plûpart, ou partagés, ou repetés, ou déplacés. L'Historien s'épuise en transitions, & le Lecteur parcourt l'Ouvrage sans satisfaction & sans fruit.

On sera du moins plus content de la fin; elle paroît plus travaillée & mieux écrite. L'Auteur y rassemble divers traits pour former le portrait de Gassendi, & il réussit à le représenter comme un homme qui joignoit tout ce que les qualités de l'esprit ont de plus estimable avec tout ce que les qualités du cœur ont de plus aimable. C'est en effet le jugement qu'en ont porté tous ceux qui ont vécu avec lui, & l'idée qui en est restée imprimée dans l'esprit de la postérité. Voici comme s'en expliqua le célebre Docteur Launoy écrivant à un de ses amis pour lui apprendre la mort de Gassendi qui arriva au mois d'Octobre 1655.
„ Les belles Lettres, dit-il dans la

traduction de l'Auteur anonyme, » les beaux arts & surtout la Phi- » losophie réçoivent une si grande » playe que la cicatrice en paroîtra » long tems : il faudra du moins » deux siecles pour réparer ce dom- » mage. Je regarde toujours Gas- » sendi, & je pense sans cesse à » lui. Faites-en de même. N'oubliez » jamais celui qui s'est atiré l'éloge » de tout le monde par la beauté » & la délicatesse de son esprit, par » un travail assidu & continuel, par » une méthode singuliere pour la » découverte de la vérité, par la » profondeur & la variété de ses » connoissances, par la finesse & la » beauté de ses écrits, par sa bon- » té, sa pieté, sa gravité & l'inté- » grité de ses mœurs. On admiroit » en lui la simplicité de nos Peres, » une intelligence & une facilité » merveilleuse pour pénétrer & » comprendre les Sciences les plus » difficiles & les plus abstraites. Sa » politesse égaloit sa candeur. Rien » de plus aimable & de plus ins- » tructif que sa conversation. Il a

» plûtôt dépouillé sa mortalité qu'il
» n'a perdu la vie. Il sera continuel-
» lement vivant dans les observa-
» tions des Mathématiciens, dans
» les écrits & les disputes des Phi-
» losophes, & dans la bouche de
» tous les Sçavans. Les Livres qu'il
» a composés sont autant de miroirs
» de sa vie, & sa mémoire durera
» autant que le monde. »

Quelques Auteurs ont soupçonné trop légerement Gassendi d'avoir eu peu de religion. L'Auteur anonyme le justifie parfaitement bien de ce reproche. Il nous apprend encore le détail de sa vie journaliere. « Il se
» levoit, dit-il, à trois heures du
» matin, quelquefois à deux, ja-
» mais plus tard qu'à quatre, &
» étudioit jusqu'à onze, à moins
» que quelqu'un ne vint le détour-
» ner, ce qui arrivoit assez souvent
» à Paris.... Sur les trois heures
» après midi il se remettoit à l'é-
» tude jusqu'à huit. Il soupoit alors
» assez légerement & se couchoit
» entre neuf & dix.... Il disoit la
» Messe tous les Dimanches & tou-

» tes les Fêtes. C'étoit ordinaire-
» ment dans l'Eglise des Minimes
» de la Place Royale, où l'attiroit
» le P. Mersenne. Là après la célé-
» bration des SS. Mysteres, ils s'en-
» tretenoient ensemble & avec plu-
» sieurs autres de diverses matieres
» de Philosophie, de Mathémati-
» ques & d'Astronomie. Son éru-
» dition étoit *prodigieuse*. Il n'y
» avoit livre de science & même
» de littérature qu'il n'eût lû, &
» dont il n'eût retenu les beaux en-
» droits qu'il a sçû agréablement
» répandre dans tous ses Ouvrages.
» La quantité *prodigieuse* de vers
» Grecs, Latins & François qu'il
» avoit choisis dans tous les Poëtes
» & qu'il avoit appris par cœur est
» *prodigieuse*. Des Latins seuls, sans
» compter Lucrece qu'il sçavoit
» tout entier, il en sçavoit six mille
» dont il en récitoit tous les jours
» six cent en se promenant, afin de
» se délasser l'esprit ..... Il badinoit
» agréablement ..... Il vécut sans
» ambition .... & quelque médio-
» crité que fut sa fortune, il ne lais-

» ſoit jamais échapper aucune oc-
» caſion de faire du bien. On ne
» vit jamais un homme plus ſobre
» dans le boire & dans le manger.
» Il s'étoit lui-même condamné à
» ne boire que de l'eau ; il man-
» geoit rarement de la viande, plus
» ſouvent, des herbes, de ſorte
» que ſa vie étoit plus auſtere que
» celle des Anacoretes. Mais ce qui
» étoit encore plus admirable, étoit
» cette égalité d'ame qui le mettoit
» au-deſſus de tous les evénemens
» de la vie, & qui conſtitue le
» vrai ſage. Rien n'étoit capable de
» l'émouvoir. Jamais il ne ſe mit
» en colere, il ſembloit être prépa-
» ré à tout, ſoit bon, ſoit mauvais.
» On le trouvoit toujours doux,
» poli, complaiſant, ennemi des
» brouilleries, des diviſions, des
» querelles, ami ſincere & conſtant.
» Un homme d'un ſi aimable cara-
» ctere ne pouvoit que ſe faire ai-
» mer ; auſſi n'y a-t-il guéres de
» Sçavans qui l'ayent été autant
» que lui. &c. » Il mourut victi-
me de ſa docilité ou de ſa complai-

ſance pour les Médecins qui le firent ſaigner impitoyablement avec la meilleure intention du monde juſqu'à ce qu'il n'eut plus de ſang dans les veines. L'Auteur anonyme finit ſon livre par un fort bon catalogue de tous les Ouvrages de Gaſſendi & des diverſes éditions qui ſont venuës à ſa connoiſſance; & il donne auſſi un abregé des principes de ſa Phyſique.

ARTICLE LXX.

TRAITE' DOGMATIQUE ſur les faux Miracles du tems, en réponſe à différens Ecrits en leur faveur. Volume in-4. pages 424. *ſans l'avertiſſement & la table. Suite de l'article LXV. au mois de Juin, page* 1107.

LE ſçavant Auteur de ce Traité, après avoir établi la poſſibilité des Miracles de ſéduction, entreprend de faire tomber les faux préjugez qu'on y oppoſe. Après avoir indiqué l'origine de ces faux préjugez, il les attaque par un principe

dont la certitude ne peut être contestée que des seuls Protestans, qui méprisent la tradition, & qui expliquent l'Ecriture à leur mode ; Ce principe est que la permission de ces miracles trompeurs renfermée dans les prédictions qui les annoncent, n'interesse aucun des attributs de Dieu. Sa bonté n'en souffre point, parcequ'elle s'accorde alors avec sa justice qui demande quelquefois qu'une seduction soit la peine d'une autre, qu'on a recherchée volontairement; sa toute puissance n'en est pas lésée, parce que le pouvoir du Demon en fait de miracles est toujours restraint, dependant, & subordonné à celui de Dieu. Sa suprême vérité n'en est point obscurcie, mais plûtôt manifestée avec éclat, parce que les faux miracles ont été prédits. Il est vrai que les Payens n'avoient ni prédictions ni avertissemens pour se garantir des miracles diaboliques, & que par là ils ont été presque tous séduits. Mais leur erreur n'étoit pas invincible ; car les merveilles de la nature, que nul prodige n'égale,

ſe recrioient contre le culte ſuperſtitieux, qui étoit établi ou confirmé par les miracles des divinités payennes. Il eſt vrai encore qu'il n'a point été prédit, expreſſément que des Impoſteurs feroient des miracles au nom de Jeſus-Chriſt. Mais l'autorité des Peres, qui l'aſſurent & le concluent même des textes ſacrés, nous doit ſuffire: outre que l'expérience nous apprend que les plus ſaintes paroles ſont employées dans les opérations magiques.

Tous les ſaints Peres, dit-on, & tous les Théologiens enſeignent que Dieu ne peut permettre qu'il ſe faſſe des miracles en confirmation de l'erreur. Cela eſt vrai, ſi on entend des miracles divins, qui ne peuvent jamais ſe prêter au menſonge. Mais on objecte envain que les Peres n'ont cru réels ni les faux miracles du Paganiſme, ni ceux des Hérétiques & de l'Antechriſt; & qu'on ne peut rien conclure en particulier des guériſons obtenues par des moyens ſuperſtitieux, contre celles qu'on dit s'opérer par l'interceſſion de M. Pâ-

ris. Est-il impossible, remarque l'Auteur, que cet art diabolique soit employé à opérer des miracles de cette espece en confirmation de l'erreur? Au regard des miracles de l'Antechrist, que les Peres ont quelquefois nommés prestiges, il est clair par les témoignages d'Origene & de Tertullien que tout miracle diabolique, même réel, étoit appellé prestige. On trouvera en cet endroit plusieurs choses remarquables, par exemple, un ingénieux parallele que fait Tertullien entre les faux miracles de la magie & ceux des divinités payennes; pourquoi les Idolâtres attribuoient à la magie les grands miracles qui se faisoient en faveur des Martyrs au milieu de leurs tourmens; pourquoi les miracles de la magie étoient détestés par les Payens; de quelles regles de discernement ils avoient coutume de se servir, pour distinguer les miracles de leurs Dieux, & les miracles de la magie.

La plus grande objection qu'on fait à notre Auteur, est fondée sur ce que les plus sages d'entre les

Payens & les plus habiles d'entre leurs Historiens ne croyoient pas aux miracles qui se débitoient, ou ils n'en ont point parlé, ou ils s'en sont mocqués. La réponse est 1°. qu'il n'est pas vrai que les plus célebres Ecrivains du Paganisme n'ayent rien dit de ces miracles, ou les ayent traités de fables & de contes. 2°. que le paganisme étoit composé de gens ou tout-à-fait superstitieux, ou tout-à-fait incrédules; que S. Augustin s'est élevé contre l'un & l'autre excès, & l'a également combattu: ce qui montre combien il est faux que les Peres n'ayent admis les miracles du paganisme que par forme de supposition & comme hypothese. On lit à la suite quelques observations pour détruire le reste des difficultez qu'on a imaginées contre la possibilité des miracles qui combattent la vérité. L'Auteur dit en particulier sur le défi qui a été fait quelquefois aux partisans de l'erreur d'en opérer. *Ce sont ordinairement des Saints ou des personnes conduites & inspirées par l'esprit de Dieu, qui ont osé entrer en*

lice

lice avec les Hérétiques sur le fait des miracles : on doit croire qu'elles etoient assurées que Dieu ne permettroit pas au Démon d'user de son pouvoir en cette occasion. Ainsi, par exemple, quand le Prophête Elie défia les Prêtres de Baal de faire descendre le feu du Ciel pour consumer l'holocauste préparé, il n'ignoroit pas que du tems de Job le Démon n'eut fait descendre le feu du Ciel pour consumer ses troupeaux ; mais ce Prophête étoit assuré intérieurement que dans l'occasion dont il s'agissoit, pareille chose n'arriveroit pas. Le même esprit qui lui inspiroit de faire ce défi aux Prêtres de Baal pour les confondre, & de demander un miracle à Dieu, pour affermir les peuples chancelans, l'assuroit en même tems du succès de sa demande & de son défi.

Afin de faire voir que ce n'est point anéantir ou infirmer les preuves de notre sainte religion que d'admettre de faux miracles en confirmation de l'erreur, le docte Ecrivain releve la grandeur & la supériorité des miracles de Jesus-Christ,

des miracles des Apôtres & des premiers croyans sur ceux du Démon. *Vantez moi*, dit-il, *tant qu'il vous plaira les miracles de séduction, j'aurai toujours à leur opposer de plus grands & de plus nombreux miracles opérés en faveur du christianisme ; ils se trouvoient d'ailleurs soutenus de tout ce que la raison peut trouver de plus equitable, & de tout ce que la morale a de plus saint.* Après quoi il fait voir que le systême, qui nie la possibilité des miracles diaboliques, n'est propre qu'à enfanter des doutes & des incertitudes sur la religion, & à ébranler la foi des foibles au premier récit de quelques actions extraordinaires des Novateurs. Il attaque avec force l'erreur qui admet dans l'Eglise des temps d'obscurcissement, où il faille des miracles pour dissiper les ténébres du mensonge ; il explique avec netteté pourquoi les miracles de Jesus-Christ & des Apôtres ont suffi pour persuader la doctrine évangélique, & en quel sens la preuve de la doctrine par les miracles seroit mainte-

nant insuffisante ; enfin comment l'Eglise, sans tomber dans un cercle vicieux, peut prouver sa doctrine par ses miracles, & ses miracles par sa doctrine.

L'Auteur vient ensuite aux moyens d'arrêter la séduction des faux miracles. Le premier est d'empêcher les Hérétiques de se prévaloir des prétendues merveilles, qui se font parmi eux ; en quoi l'on réüssira par ces seules paroles : il est prédit dans l'Evangile qu'il viendra de faux Prophêtes qui séduiront plusieurs. Nous ne reconnoissons de miracles, dit S. Augustin, que ceux qui se font dans l'unité de l'Eglise. Les Dieux des Payens ont fait des miracles, & leur culte n'en est pas moins diabolique. *Point d'autre moyen de déconcerter tous ces gens que S. Augustin appelle* Mirabiliarios. *Tant que vous vous en tiendrez avec eux sur la négative, & que dans la crainte d'admettre des miracles diaboliques, vous ne ferez qu'incidenter sur la supposition des faits miraculeux qu'ils alleguent, vous leur ferez naître l'en-*

vie de les multiplier à plaisir, pour vous fatiguer de leur nombre, & pour avoir lieu, si vous les niez, de vous décrier dans l'esprit des peuples, comme refusant d'approfondir ce que vous apprébendez de trouver vrai, &c.

A ce premier moyen il en faut joindre un second, qui est de régler l'impression naturelle, que font les miracles sur l'esprit des peuples, & l'ascendant qu'ils ont d'ordinaire pour les déterminer, en leur apprenant, *que comme la religion n'a pu s'établir que par les miracles, elle ne peut maintenant subsister & se soutenir que par l'autorité de l'Eglise; que le tems n'est plus d'admettre indifféremment la preuve de la doctrine par les miracles; que cette sorte de preuve si décisive autrefois du tems de Jesus-Christ & des Apôtres par toutes les circonstances qui l'accompagnoient, seroit maintenant sujette à mille inconvéniens, depuis que les prédictions concernant la séduction des faux miracles, commencent à s'accomplir &c.* Là-dessus le sça-

vant Ecrivain fait une deſcription pathétique des grands mobiles tant du côté de l'Antechriſt que du côté des peuples, qui rendront les faux miracles de ce dernier impoſteur ſi ſéduiſans & ſi difficiles à combattre: & il ſoutient que les prédictions de l'Evangile jointes à l'autorité de l'Egliſe ſeront la ſeule & unique reſſource, qui garantiront les Elus de la funeſte chute qui perdra tous les autres. Cette obſervation eſt juſtifiée par la créance qu'on a donnée aux faux miracles de nos jours.

Le troiſiéme moyen pour arrêter la ſéduction, où l'on s'efforce d'engager les peuples par le ſpectacle de merveilles réelles ou apparentes, eſt de donner des regles ſûres qui faſſent diſcerner les miracles divins de ceux du Démon. L'autorité de l'Egliſe en doit être néceſſairement la baſe. C'eſt à elle qu'il faut renvoyer l'examen d'une doctrine & du miracle qui ſe fait en confirmation de cette doctrine. Si elle condamne la doctrine, & refuſe d'examiner le miracle, elle rejette égale-

ment l'une & l'autre, & le mépris qu'elle fait de celui-ci, est une excellente instruction à qui veut l'entendre. On trouvera en cet endroit pourquoi l'Eglise réprouve certains miracles sans examen ni discussion ; & le droit qu'elle a d'en user de la sorte ; surquoi est fondée l'assurance où nous sommes qu'elle ne peut se tromper dans le discernement des miracles ; & enfin par quelle voye elle s'assûre s'ils sont divins ou diaboliques. Les regles qu'elle suit doivent être les nôtres, avec subordination à sa conduite & à son jugement. Cette section finit par des raisons solides qui démontrent qu'eu égard aux circonstances présentes, il étoit nécessaire d'examiner s'il pouvoit se faire ou non des miracles diaboliques en confirmation de l'erreur ; & que le systême des Appellans sur l'autorité de l'Eglise, obligeoit à combattre leurs faux miracles par les mêmes armes dont S. Augustin s'est servi contre ceux des Donatistes.

Le but de l'Auteur dans la troi-

ſiéme Section, eſt de vérifier que dans ſon ſyſtême la preuve de la Miſſion de Jeſus-Chriſt, conſerve toute ſa force; au lieu que cette même preuve ſe trouve détruite & renverſée par les principes des Appellans. A la fin de la ſeconde Section il avoit établi par avance la même choſe par rapport à la Canoniſation des Saints, en parlant des regles, que l'Egliſe obſerve dans l'examen qu'elle fait de leurs Miracles. Ici le docte Ecrivain reünit la force du raiſonnement, l'érudition profonde, & la plus juſte critique pour réfuter la fauſſe prétention de ſes Adverſaires, qu'il ne falloit pour prouver la Miſſion de Jéſus-Chriſt ni Propheties, ni Réſurrections de morts; & que les ſeuls Miracles de guériſon ſuffiſoient, ſans qu'il fût beſoin d'en conſidérer le principe & la fin. Il léve ce ſcandale, comme il a droit de l'appeller, en faiſant voir qu'il étoit abſolument néceſſaire que les Miracles de Jeſus-Chriſt fuſſent ſoutenus de Propheties, & que les Propheties elles mêmes déja vérifiées par les

circonſtances de la vie & de la mort du Sauveur, *euſſent leur entier accompliſſement par la propagation miraculeuſe de ſon Evangile, ſans quoi & au moyen de ſes ſeuls Miracles de guériſon, la preuve de ſa Miſſion n'auroit pû 1°. s'établir pendant le cours de ſa vie mortelle, ni 2°. ſe ſoutenir dans la ſuite des tems.*

Il eſt certain qu'à l'égard des perſonnes, qui devoient être convaincuës les premieres de la Miſſion de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire à l'égard des Juifs, les Miracles de guériſon tout ſeuls euſſent été inſuffiſans pour l'établir. Le Peuple de Dieu avoit grande connoiſſance des Prédictions, qui concernoient la venuë du Meſſie; le Sauveur n'eût donc pû parvenir à prouver aux Juifs par ſes ſeuls Miracles, qu'il étoit le Meſſie promis par les Prophetes, s'il n'eût fait voir en même-tems qu'il en accompliſſoit tous les oracles. La ſainte Ecriture, les Peres, les Theologiens, la raiſon concourent à perſuader cette vérité. Sans ce témoignage Jeſus-Chriſt eût été hors d'état de combattre avec

ſuccès l'autorité de la Synagogue, & de faire reconnoître ſa divinité, ce qui étoit une ſuite néceſſaire de ſa Miſſion. Les preuves de cette miſſion par les Miracles, continuë l'Auteur, n'auroient pû ſe ſoutenir dans la ſuite des tems, ſans le ſecours des Propheties. Sans elles la certitude de ce grand nombre de prodiges que le Sauveur a opérés, auroit couru riſque d'être ébranlée par les efforts des différens ennemis de notre ſainte Religion. Enfin on voit par les Ecrits des ſaints Docteurs de l'Egliſe combien l'argument tiré des Propheties étoit efficace, pour réſoudre toutes les objections, que faiſoient les Juifs, & même les Gentils contre les Miracles de Jeſus-Chriſt. C'étoit le formidable rempart contre lequel venoient ſe briſer tous les traits de l'incrédulité. Il fut impoſſible aux Marcionites & aux Manichéens de le ſurmonter. Ces hérétiques, qui attaquoient la divinité des Ecritures de l'Ancien Teſtament, prirent un parti de déſeſpérés, ce fut de nier la néceſſité de la preuve que

fournissent les Propheties, pour établir la mission de Jesus-Christ. *Voilà*, dit le sçavant Ecrivain, *la seule autorité que nos Adversaires puissent trouver pour eux dans toute l'Antiquité?*

Il fait sentir ensuite avec force les inconveniens du systême des Appellans, il montre que leurs principes les mettroient hors d'état de s'opposer efficacement à l'impieté du dernier Antechrist. Nous ne suivrons point notre Auteur dans le sçavant détail, où il entre sur ce point, qu'il approfondit comme tous les autres, sans manquer d'éclaircir en passant plusieurs questions interessantes & curieuses. Le dernier Article qu'il traite regarde la conversion des peuples, qu'il prétend avoir été nécessaire à l'entier accomplissement des Prédictions dont les Miracles de Jesus-Christ sont appuyés. Nous pouvons dire en général, que comme l'Auteur avoüe qu'il a emprunté de S. Augustin tout le plan & les preuves de la derniere Partie de son Ouvrage, il n'a aussi rien avancé qui ne soit digne de ce grand Docteur.

L'opposition manifeste, qui se trouve entre des principes si respectables & ceux des Appellans, le conduit à décrire leurs derniers excès, à rappeller par quels degrés ils y sont venus, à benir la Providence de Dieu sur son Eglise, qui a combattu pour elle contre eux.

Pour autoriser leur Appel, dit-il, *ils avoient crû devoir canoniser un Appellant, & comparer ses prétendus Miracles à ceux de Jesus-Christ, plaçant ainsi, à l'exemple des Philistins, l'Arche sainte auprès de Dagon. Le même crime a été suivi presque de la même punition. La main du Tout-puissant, qui s'appesantit autrefois sur ces anciens sacrileges, en les frappant de playes honteuses,* aggravata est manus Domini super Azotios, & demolitus est eos; *s'appesantit de même aujourd'hui sur les Partisans du nouveau culte, livrés seuls à de honteuses convulsions. L'opprobre en rejaillit sur tout le corps des Appellans, & ils y trouvent tous en même tems leur destruction & leur ruine;* & demolitus est eos.

Leur ruine ; parce que cette œuvre de ténebres a jetté parmi eux une ſemence éternelle de diviſion. Que faire en éffet de cette funeſte production du culte de M. Pâris ? La naturaliſer ? ce ſeroit élever trop lés forces de la nature. La diviniſer ? ce ſeroit trop abaiſſer la grandeur de Dieu, ſa ſainteté, ſa bonté, & ſes divines perfections. La donner au Diable ? ce ſeroit trahir la cauſe commune; & demolitus eſt eos.

Leur ruine; parce que cette œuvre cruelle atteſte d'un côté la vengeance divine qui éclate ſur eux ; & de l'autre l'opération du Diable, qui n'a coutume d'exercer ſes fureurs, que ſur ceux que Dieu lui abandonne ; & demolitus eſt eos.

Leur ruine encore; parce que cette œuvre de ténebres diſcredite pour jamais le nouveau Thaumaturge du Parti, ſon culte & ſes prétendus miracles, eux qui n'aboutiſſent pour l'ordinaire qu'à procurer des convulſions, des obſeſſions, & des fureurs diaboliques, à ceux & à celles qui l'invoquent.

Leur ruine enfin, parce que de la diabolicité de cette œuvre, résulte nécessairement celle des faux Miracles, eux qui faisoient neanmoins la grande & derniere ressource des Appellans. C'est ainsi que Dieu lui-même travaille à leur ruine, & demolitus est eos.

ARTICLE LXXI.

TABLE DES POLYGONES réguliers, qui étant joints ensemble, forment les angles solides des polyëdres réguliers & demi-réguliers inscriptibles dans la Sphere.

L'Auteur * de la Démonstration du Cadran à l'Ellipse, que nous avons donnée au mois de Mars, Art. XXX. page 541. ayant reconnu qu'il falloit, autant qu'il est possible, parler aux yeux pour se faire entendre à l'esprit, a fait en relief

* M. de Parcieux Maître de Mathématiques.

tout ce qui est nécessaire pour la Géométrie des solides, pour la Trigonométrie Spherique, & pour la Gnomonique, à quoi il s'est particulierement appliqué pour en facilier l'intelligence à ceux qui commencent. Entre les solides qu'il a executés en relief il donne ici, pour ceux qui en voudront faire autant, la Table des Polygones réguliers, dont les angles plans forment les angles solides, les polyëdes inscriptibles dans la Sphere, tant reguliers que demi-reguliers.

Tel qui regardera la construction de ces corps comme une pratique grossiere, qu'il se donne la peine d'en faire quelques-uns, & entre autres celle-ci, dont l'angle solide est formé par quatre triangles & un quarré, ou un Pentagone, qu'il cherche ensuite le rapport qu'il y a du côté du triangle au rayon de la Sphere dans laquelle le polyëdre est inscriptible, afin d'en pouvoir connoître la solidité, & il verra que ces corps ne sont pas tout-

à-fait indignes de son attention.

On auroit pû donner ici ces rapports, mais on veut laisser le plaisir de les trouver, de même que la maniere de construire la Pyramide inclinée, & le Prisme incliné, ayant la baze réguliere ou irréguliere, & l'inclinaison de l'axe déterminée.

1°.—— 1. Triangle & deux Quarrez. . . *Prisme triangulaire.*
2 —— 1. Triangle & deux Exagones. . . *Tetraedre tronqué.*
3 —— 1. Triangle & deux Octogones. . . . *Cube tronqué.*
4 —— 1. Triangle & deux Decagones. . . *Dodecaëdre tronqué.*
5 —— 1. Triangle & trois Quarrez.
6 —— 1. Triangle, deux Quarrez & un Pentagone.
7 —— 2. Triangles & deux Quarrez. . . . 2° *Cube tronqué.*
8 —— 2. Triangles & deux Pentagones. . *Dodecaëdre & Icosaëdre* . . . . . *tronqué.*
9 —— 3. Triangles. . . . *Tetraëdre.*
10 —— 3. Triangles, & tel Polygone que l'on voudra à l'infini.

11 —— 4. Triangles. . *Octaèdre.*

12 —— 4. Triangles & 1. Quarré.

13 —— 4. Triangles & 1. Pentagone.

14 —— 5. Triangles. . *Icosaèdre.*

15 —— 1. Quarré & 2. Exagones.

16 —— 1. Quarré, 1. Exagone & 1. Octogone.

17 —— 1. Quarré, 1. Exagone & 1. Decagone.

18 —— 2. Quarrez, & tel Polygone que l'on voudra. . . *Prisme.*

19 —— 3. Quarrez. . . . . *Cube.*

20 —— 1. Pentagone & 2. Exagones. . . . *Icosaèdre tronqué.*

21 —— 3. Pentagones. .*Dodécaèdre.*

Quand on aura construit ces corps l'on pourra remarquer que l'Icosaèdre est inscriptible dans le Dodecaèdre, & réciproquement le Dodecaèdre dans l'Icosaèdre ; le Cube dans l'Octaèdre, & l'Octaèdre dans le Cube ; que le Tetraèdre est inscriptible dans lui-même ; que le Tetraèdre, le Cube & l'Octaèdre sont inscriptibles dans le Polyèdre de 4 Triangle & 1 Quarré, &c. l'on

pourra faire plusieurs autres remarques & comparaisons qui seront plaisir.

ARTICLE LXXII.

LES PRINCIPES DE LA Morale & du Goût en deux Poëmes, traduits de l'Anglois de M. Pope. Par M. du Resnel Abbé de Sept-Fontaines, de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres. A Paris chez Briasson Libraire, rue S. Jacques, à la Science. 1737. Avec Approbation & Privilege du Roy. in-8°. *Pages* 243.

MOnsieur l'Abbé du Resnel, connu depuis long-tems dans la République des Lettres par des travaux distingués, & sur tout par sa Traduction en Vers de l'*Essay sur la Critique*, a regardé l'*Essay sur l'Homme* comme une nouvelle carriere qui s'ouvroit à son génie, & comme une suite naturelle du plan qu'il avoit embrassé. Le succès de la premiere Traduction, l'a porté à en-

treprendre la seconde, & c'est ce double Ouvrage qu'il nous présente aujourd'hui dans le même volume. Rien n'est plus juste que le titre commun, sous lequel il l'énonce. L'Essay sur la Critique nous apprend à penser, à mettre dans nos idées, où à reconnoître dans celles d'autrui, la liaison, la justesse, la précision, la clarté, la force, l'élégance qui font les bons Ouvrages; c'est donc une école de goût. L'Essay sur l'Homme nous introduit dans le Sanctuaire de la Nature & de la Providence, nous en dévoile les ressorts les plus intimes, nous arrache aux foiblesses humaines, établit enfin sur les débris des folles passions le triomphe de la vertu, de l'ordre, de l'innocence. C'est donc une école de Morale. C'est un préjugé bien avantageux pour un Auteur, que de le voir exercer ses talens sur des objets aussi respectables! Plût à Dieu que dans la République des Lettres, comme dans les autres conditions de la vie, la vertu ne fût jamais séparée de l'érudition, des lumieres, des graces

même de l'eſprit ? Qui ne connoît les funeſtes écarts où aboutit le ſçavoir, lorſque la vertu n'en diſtribuë point l'uſage, & n'en détermine point l'application? L'Angleterre doit beaucoup à M. Pope ; la France ſçaura un gré très ſincere à M. du Reſnel d'avoir accommodé à nos façons & à nos manieres les deux Poëmes de l'illuſtre Etranger. Malheureuſement, nous admirerons beaucoup plus que nous ne profiterons ; on a toujours moins manqué d'excellentes leçons que d'envie de s'y conformer.

Il y a plus d'un an que M. de S*** publia une Traduction en Proſe de l'Eſſay ſur l'Homme. Nous en rendîmes compte dans ce tems-là avec l'exactitude que le Public attend de nous ; nous expoſâmes avec ſcrupule le plan, l'œconomie, la ſuite de l'Ouvrage, & ſelon notre méthode, bien éloignés de vouloir donner le ton à nos Lecteurs, nous nous contentâmes, pour les mettre à portée d'en juger, d'expoſer les morceaux qui nous avoient frappés plus particulierement dans l'examen que nous

en avions fait. Qu'il nous soit permis à cette occasion d'entrer dans un éclaircissement que des démarches postérieures de notre part, parurent exiger, & qui en nous conciliant avec nous-êmes, justifiera également le zéle & les lumieres de M. l'Abbé du Resnel. A la fin de notre Extrait, nous prîmes la liberté d'insinuer, & même de dire assez clairement que l'Essay sur l'Homme dans plusieurs endroits, nous avoit paru plein d'expressions vagues, obscures, enveloppéees, que l'on pouvoit confondre avec le langage de l'incrédulité. Nous passâmes plus avant. On eut beau nous dire que M. Pope n'étoit, dans la maniere dont il traitoit son sujet, que Philosophe & que Poëte. Cette excuse ne nous parut pas suffisante, la revelation ayant entierement fixé nos incertitudes, & dévoilé à nos yeux les mysteres de la nature, nous soutinmes qu'il n'étoit point permis de paroître ignorer, ou mettre à l'écart ce qu'elle nous apprend de plus incontestable; que la Philosophie, trop foible pour

nous servir de guide, devoit nous élever, & nous conduire jusqu'à la Religion, comme à l'unique source de ce bonheur que les leçons humaines peuvent prêcher, mais ne procureront jamais ; que la Poësie dans un Auteur Chrétien ne devoit être employée qu'à donner plus d'éclat, de corps, de majesté à ses pensées : qu'en un mot on avoit droit d'attendre d'un Sage de nos jours, ce qu'on n'auroit pas eu l'injustice de demander à un Sage du Paganisme. A tout cela, nous apportâmes dans l'expression les ménagemens les plus délicats, pleins d'admiration pour M. Pope, ne nous permettant pas de soupçonner un moment ses intentions, & nous bornant uniquement, selon notre devoir, à prévenir des Lecteurs peu attentifs, ou trop disposés, par les impressions regnantes, à tirer des conséquences dont le progrès funeste, intéresse la Religion, & ce qui en est inséparable, la tranquillité publique.

Quelqu'un, qui n'est point du nombre des Journalistes, plus allar-

mé encore de la lecture de M. Pope, (on sçait que les objets ne saisissent pas toujours également;) & plus à portée par sa situation d'en connoître le danger, a crû devoir aller plus loin. Nous en avions assez dit pour les esprits pliés à raisonner. Apparemment qu'il a pensé qu'il falloit quelque chose de plus pour les foibles, & pour répondre aux inductions fâcheuses des libertins; c'est ce qui l'a engagé à entrer dans de plus grands détails, & à donner les deux Lettres que nous avons insérées dans nos derniers Mémoires. Comme elles sont entre les mains de tout le monde, nous sommes dispensés d'en parler. Nous ne voulons ici que justifier nos procedés. La seconde démarche n'a donc été qu'une extention de la premiere, qui a paru nécessaire à bien des gens. Nous l'avons faite avec d'autant plus de confiance, qu'assurément nous étions moins portés à blesser la réputation & à offenser la personne de M. Pope. Nous respectons ses talens supérieurs, nous sçavons qu'il est en Angleterre le

protecteur déclaré des Catholiques, Catholique lui même, & qu'il a fait à sa Religion les plus grands sacrifices; mais ses Ecrits sont entre les mains de tout le monde, & son nom seul leur assure l'immortalité. Pouvions-nous être insensibles à l'abus que l'on faisoit sous nos yeux de ses pensées & de son langage? Nous osons le dire, on seroit scandalisé avec raison de nous voir mollir sur les intérêts le plus chers de la Religion, dans un tems où le raffinement & le sophisme s'épuisent tous les jours pour en sapper sourdement les fondemens. On veut seulement qu'en distinguant prudemment les personnes & les ouvrages, nous nous exprimions avec autant de politesse & d'égards pour celles-là, que de justesse & de force sur ceux-ci; & c'est à quoi nous ne manquerons jamais. Au reste la gloire de M. Pope, n'en souffrira aucune altération. Elle seroit sans doute bien plus pure, si on avoit réussi à la dégager des nuages dont on l'a enveloppée. Nous ajoûtons avec plaisir qu'elle doit être

à préſent plus particulierement à l'abri des atteintes de l'incrédulité, depuis l'adoption, que M. du Reſnel a faite en quelque façon des ſentimens de l'illuſtre Anglois, en traduiſant l'Eſſai ſur l'Homme, & en le publiant ſous les auſpices d'un Prince, plus éminent encore par ſes vertus que par ſon auguſte naiſſance. *

A la tête de ſa Traduction, M. du Reſnel a placé un Diſcours préliminaire, que l'on peut regarder avec juſtice comme une autre Ecole de goût. Le ſtyle en eſt pur, ſimple, élégant, & les réfléxions auſſi neuves que judicieuſes qu'il développe, pourroient ſeules annoncer avec diſtinction un ſçavant Académicien. On trouve d'abord un éloge de la perſonne, & du génie de M. *Pope*. On a ri ſouvent de la manie des Traducteurs qui ne voyent rien communément de plus merveilleux que l'Auteur ſur lequel ils ont travaillé, & on a eu raiſon, toutes les fois qu'il s'eſt

* Monſeigneur le Duc d'Orleans

agi

agi de Livres frivoles, peu connus & peu digne de l'être ; il n'en eſt pas de même dans l'eſpece préſente, & tout homme d'Eſprit joindra volontiers ſon ſuffrage à celui de M. du Reſnel ſur le mérite de l'illuſtre Anglois. On nous fait enſuite une analyſe de l'Eſſay ſur l'Homme. C'eſt un Extrait leger, & pour donner une idée de l'Ouvrage, nous n'aurions qu'à copier ce précis délicat ; mais l'Ouvrage eſt déja connu, pour le fonds des choſes, par la traduction de M. de S***, & dans nos Mémoires par l'Extrait que nous en donnâmes l'année derniere nous avons dit à-peu-près les mêmes choſes, d'une maniere ſans doute moins vive, moins préciſe ; ce n'eſt donc point pour éviter une comparaiſon où nous ne pourrions que perdre, que nous ſauvons à nos Lecteurs cette répétition. Ils pourront s'en dédommager en liſant le Diſcours de M. du Reſnel.

Le but principal qu'il paroît s'y être propoſé, eſt de rectifier nos ju-

gemens ſur les Ouvrages d'eſprit, & d'indiquer d'une maniere ſenſible la véritable ſource de la contrarieté frappante qui regne dans nos goûts & dans nos idées.

L'amour propre, eſt le reſſort univerſel qui nous met en mouvement. Nous partons de nous-même, pour y revenir ſans ceſſe. C'eſt le cercle autour duquel nous tournons, & les efforts que nous paroiſſons faire quelquefois pour nous en écarter, ne ſont qu'une illuſion qui nous trompe plus finement; le beau le plus ſouvent, n'eſt tel que lorſqu'il s'aſſujettit à ce que l'habitude & l'education nous ont tranſmis, ou pour mieux dire, nous ne connoiſſons de beau que ce qui s'y trouve conforme. Une Nation a ſon goût particulier; celui des autres, a toujours pour elle un air étranger qui indiſpoſe, qui prévient peu favorablement. Ajoutez à cela une prédilection particuliere dont on ne peut ſe défendre pour la Patrie; on eſt membre d'un même Etat, l'imagination ſupplée à la réalité, on a ſa

part de la gloire que des concitoyens acquierent, on croit briller dans la Poësie, dans la Chaire, dans le Barreau avec nos fameux Poëtes, & nos plus celebres Orateurs; & comment ce préjugé là ne subsisteroit-il pas dans une Nation, par rapport aux autres Nations? Il domine avec un empire presque égal dans les professions diverses qui partagent la même societé. La preuve de cette vérité par induction seroit sensible, & contiendroit des détails curieux.

Non-seulement nous nous estimons préférablement aux autres, mais nous n'avons pas pour l'ordinaire, & nous ne pouvons nous donner qu'avec des peines infinies, ce qui seroit pourtant essentiel, pour juger sainement des Ouvrages étrangers. Leurs idées & la façon dont elles sont renduës, sont toujours essentiellement relatives à leurs mœurs, à leurs coutumes, au terroir, qu'on nous pardonne l'expression, dans lequel ils ont été formés. Nous pourrons, si l'on veut, sçavoir parfaitement la méchanique d'une langue étrangere,

nous pourrons étudier à fond le caractere, l'esprit de la Nation ; mais tout cela se trouvera confondu avec ce qui nous appartient en propre, & dans le mélange les premieres impressions absorberont les dernieres ; en Anglois & en Italien, par exemple, ce sera toujours du François que nous parlerons. Pour un, qu'un heureux génie affranchira de cet écueil, mille viendront y échoüer. L'experience l'a cent fois prouvé ; aussi, quelques regles que l'on établisse pour l'éviter, elles seront toujours comme inutiles, & le sentiment en triomphera. L'Italie en corps, aura beau nous justifier ses *Concetti*, nous nous opiniâtrerons toujours à les traiter de badinage puérile ; l'Angleterre en vain nous exposera ses pensées mélancoliques ; nous n'y trouverons qu'une métaphysique abstruse, qu'un pur jargon de mots, qu'une suite décousuë d'idées bizarres, qui ne présentent rien que d'ordinaire, quand on vient à les apprécier, & alors, ajoûterons nous, c'étoit bien la peine de tant penser. Il

falloit épargner l'enveloppe. Aurons-nous tort en portant ce jugement ? Non dans un ſens, & nous devons le porter ; mais les uns & les autres auront le même droit de nous condamner avec autant de ſéverité, & ils en uſent. Les repréſailles ſont exactes, rien n'eſt ſi connu que la maniere dont nos voiſins penſent de nous.

On tente quelquefois de ſe mettre au-deſſus du préjugé, mais qu'arrive-t-il ? Au lieu de ſe renfermer dans les bornes honnêtes, & d'accorder avec ſageſſe & avec des modifications raiſonnables l'eſtime à ce qui peut la mériter parmi les autres Nations, on donne dans l'excès opposé au mépris injuſte & peu fondé. On ne loüe, on ne recherche, on n'admire que ce qui eſt étranger. Au jugement de ces ſortes de gens, que ſommes-nous dans la Littérature au prix de l'Angleterre ?

Un honnête homme, un caractere judicieux, penſe plus noblement. Il ſe met à l'air & aux façons du païs où il a pris naiſſance, ſans

faire un crime aux autres de s'habiller differemment. Les grandes regles de penser, d'écrire, de peindre, sont pour tous les tems & pour toutes les Nations. La diversité, n'est, pour ainsi dire, que dans les attitudes; il est naturel à chacun de copier celles qui lui sont familieres, mais son travail doit toujours être subordonné au bon sens, à la netteté, à l'élegance, aux bienséances de la matiere. L'étonnant, & c'est une réfléxion très-naturelle de M. du Resnel, l'étonnant est que tous les modernes s'accordent assez generalement à respecter les anciens, & à les regarder comme leurs modeles, & que dans l'imitation qu'ils se proposent d'en faire, ils se ressemblent si peu. A qui connoît les hommes, ce n'est point un mystere, ce sont les lignes qui partent du centre commun, & qui sont bien éloignées d'aboutir au même point de la circonference.

Tout ceci n'est qu'un germe grossier des refléxions que l'habile Traducteur a développées avec beaucoup de sagacité dans son Discours. Il s'y

eſt encore fort étendu ſur les difficultés qu'il lui a fallu dévorer pour conſommer ſon projet, & il n'en a pas trop dit. Quelle différence en effet entre les deux langues, & encore plus peut-être entre les idées qu'elles ſont apprivoiſées à rendre! Leur Poëſie a-t-elle plus d'affinité? On conçoit donc ſans peine qu'il a été obligé d'ajoûter, de retrancher, d'adoucir, de rectifier même quantité d'endroits qui nous auroient revoltés; & en cela, outre les agrémens qu'il nous a procurés, il à rendu à M. Pope le ſervice que l'on rend à un Etranger de diſtinction, lorſqu'on ſe charge de l'inſtruire, de le préſenter, & de lui ménager des entrées convenables à ſon mérite & à ſa naiſſance.

C'eſt une queſtion qui paroît aſſez décidée à préſent, que des Vers dans une langue, ne peuvent être bien traduits dans une autre, qu'en Vers auſſi. La Proſe donneroit le ſens plus littéralement peut-être, mais les Vers, feront toujours mieux ſentir la beauté, l'énergie, l'éleva-

tion d'un Poëme. La Prose timide & modeste jusques dans ses écarts, ne pourroit s'élever à une certaine hauteur, sans cesser presque d'être elle-même, la Poësie plus libre, a par tout à-peu-près les mêmes saillies, les mêmes transports; le pinceau est le même, il ne s'agit que d'en regler l'usage, sur le goût différent des Langues & des Nations. En un mot, la Prose peindra les figures dans leur simplicité; la Poësie leur donnera l'éclat & la pompe des habits; mais d'un autre côté que l'entreprise de traduire en Vers un Poëme étranger, est difficile, à en juger par le succès de ceux qui l'ont tentée! c'est ce qui relevera le mérite de M. du Resnel aux yeux des connoisseurs.

Comme nous n'avons point à donner une nouvelle idée de l'Essai sur l'Homme, il ne nous reste, pour justifier ce que nous venons de dire de cette Traduction, qu'à en rapporter quelques morceaux que nous prendrons dans chaque Epître. Le hazard seul nous fixera. Nous

ne craignons point de l'avoir ici pour guide.

On ſe rappelle que M. Pope dans la premiere Epître nous repréſente l'homme en général & par rapport à l'Univers. L'homme ne conſidere que lui,& voilà l'origine de ſes plaintes orgueilleuſes contre la Providence. L'Univers eſt un tout, les parties qui le compoſent, quoiqu'inégales entre elles, ont le dégré de perfection qui leur convient dans l'intention du Createur.

De ce vaſte Univers les diverſes parties
Sont pour former un tout ſagement aſſorties:
De ce tout étonnant la nature eſt le corps
L'Eternel en eſt l'ame, en conduit les reſſorts
Et s'il ſe cache aux yeux, les traits de ſa puiſſance
Annoncent à l'eſprit ſon auguſte préſence:
En fabriquant la terre, en conſtruiſant les cieux
Il eſt également puiſſant & glorieux;
En tous lieux il s'étend ſans avoir d'étendue.
Sans être diviſé par tout il s'inſinue;
Des eſprits & des corps c'eſt l'inviſible appui,

Et tout être vivant, respire, agit en lui.
Il donne & ne perd rien; il produit, il opere,
Sans que jamais sa force ou se lasse ou s'altere;
Il se montre à nos yeux aussi sage, aussi grand
Dans le moindre ciron que dans un Eléphant;
Dans un homme ignoré sous une humble chaumiere,
Que dans le Séraphin rayonnant de lumiere.
Le foible, le puissant, le grand & le petit,
Tout devant ses regards tombe, s'anéantit.
Sa substance pénetre & le ciel & la terre,
Les remplit, les soutient, les joint & les resserre.
Rougis donc, ô mortel! de ta présomption,
Et ne nomme plus l'ordre une imperfection.
Ce qui paroît un mal à notre foible vûe
Est de notre bonheur une source inconnue,
Rentre enfin dans toi-même & d'un esprit soumis
Contente-toi du rang où l'Eternel t'a mis.

Dans la seconde Epître, c'est l'homme par rapport à lui-même. Il doit s'étudier lui-même, & dans les con-

noiſſances qu'il puiſera en s'étudiant, il trouvera le principe de ſon bonheur, & les regles de ſa conduite.... La paſſion qui nous domine, eſt ſouvent dans nous le reſſort des plus grandes vertus.

L'Eternel artiſan qui tira tout de rien
Et qui du ſein du mal fait éclore le bien
De ce penchant ſecret employant la puiſſance
Decide notre cœur, en fixe l'inconſtance.
Du ſein des paſſions ne voit-on pas ſortir
Les vertus dont l'effet peut moins ſe démentir?
Comme d'un ſauvageon par une greffe utile
En fruits délicieux ſort un arbre fertile.
Combien de fois l'orgueil, & la haine & l'amour.
A de nobles exploits ont-ils donné le jour?

Du vice à la vertu qu'il eſt peu de diſtance!
Entre eux l'homme ſans ceſſe & chancelle & balance.
Dans un penchant égal, lui ſervant de ſoutien
Le poids de la raiſon change le mal en bien.
En l'écoutant, Neron vertueux & ſans vices

Comme Titus, du monde eut été les délices ;
Cette fougue d'esprit, cette fierté de cœur
Que dans Catilina je vois avec horreur,
Me charme en Décius, me ravit & m'étonne
Quand Curtius par elle à la mort s'abandonne !
La même ambition sauve & perd les Etats,
Aux bons comme aux méchans fait braver le trépas,
Change un foible soldat en guerrier intrépide,
Et le plus grand héros en citoyen perfide
Qui peut donc, si ce n'est le Dieu qui nous conduit,
Dont la voix sépara le jour d'avec la nuit,
Démêler ce cahos de raison, de caprices,
Ce cahos qui confond les vertus & les vices ?
Comme dans les tableaux d'un Peintre ingénieux
Des ombres & des jours l'accord industrieux,
Unissant des couleurs la teinte imperceptible,
Rend des bruns & des clairs le passage insensible,
De même en nous cachant leurs véritables traits,
Le vice & la vertu se touchent de si près,

Qu'en vain on chercheroit le point de la
distance,
Où la vertu finit, où le vice commence.

La troisiéme Epître considere l'homme par rapport à la societé. Quel contraste du morceau suivant avec la peinture de l'âge d'innocence, & l'origine des premieres societés sous le gouvernement des Patriarches !

Quel barbare mortel à des ames esclaves
A des peuples captifs dans de dures entraves,
Enseigna le premier malgré l'ordre commun
Que tous en général n'étoient faits que pour un ?
Enorme opinion ! exception cruelle
Aux points les plus précis de la loi naturelle !
Tu renverses le monde, anéantis les loix,
Enfantes les Tyrans, & dégrades les Rois.
De la fureur aveugle à l'injustice unie
Dans le trouble & l'horreur naquit la Tyrannie,
Bientôt pour affermir sa domination
Avec elle parut la superstition ;
La cruelle employant son zele fanatique
S'étendit à l'abri du pouvoir despotique,
Erigea lâchement les Conquérans en Dieux
Et courba leurs sujets sous un joug odieux.
Elle les asservit aux plus folles chimeres,

Fabriqua de ses mains des Dieux imaginaires
Dieux foibles, Dieux changeants, injustes, emportés,
Joüets des passions, amis des voluptés;
Formés par les Tyrans, ils en eurent les vices
Et de leurs noirs forfaits devinrent les complices.

Enfin de la quatriéme Epître où il s'agit de l'homme par rapport au bonheur, & où l'Auteur refute avec autant d'onction que de solidité tout ce que les Philosophes ont pompeusement enseigné sur ce chapitre le plus important de la morale, nous ne choisissons que la peinture qu'il nous fait de la vertu, & de la paix inaltérable qui en est le fruit.

Apprens, foible mortel, & qu'à cette science
Se borne, s'il se peut, toute ta connoissance:
Apprens donc qu'il n'est pas ici bas de bonheur,
Si la vertu ne regle & l'esprit & le cœur.
La vertu sçait trouver le seul point immuable,
Elle rend le bonheur aussi parfait que stable.

Des traits de la fortune elle brave l'effort
Et nous met au-dessus des caprices du sort.
Sans flatter notre esprit d'une vaine espérance
Elle donne à chacun sa juste récompense.
Soit que sa main reçoive ou verse des bienfaits,
Son plaisir est égal, ses vœux sont satisfaits.
En proye à la douleur, seule dans sa retraite
Elle goûte toujours une douceur secrette.
Le vice en ressent moins au milieu des plaisirs,
Qui sans remplir son cœur, irritent ses désirs.
Du plus affreux objet, du lieu le plus sauvage
La vertu sans effort tire quelque avantage.
Sans jamais se lasser toujours en mouvement,
Toujours prête sans trouble, à tout événement
Que ses rivaux jaloux tombent dans la disgrace,
Qu'un revers imprévu confonde leur audace,
Qu'ils montent par le crime au comble des honneurs,
Elle voit du même œil leur gloire & leurs malheurs.
Soumise aux loix du ciel, & jamais empressée
A former de projets une chaîne insensée;

Elle étouffe ou bannit tous désirs superflus
Les siens sont satisfaits aussitôt que conçus.
Tel est le vrai bonheur. La divine sagesse
En a fait aux humains une égale largesse.

Nous ne craignons point que sur ces citations, on soit dégoûté de lire l'ouvrage en entier. Si nous avons cru pouvoir dire que M. Pope a le mérite singulier d'avoir réüni l'enthousiasme & les graces de la Poësie, avec le flegme & la précision de la Métaphysique, pouvoit-on sans injustice refuser aujourd'hui le même éloge à M. l'Abbé du Resnel? Nous ne disons rien de l'essai sur la critique; son succès encore récent l'a fait relire avec un plaisir nouveau. Que cette double traduction en vers ne nous fasse pourtant point oublier la double traduction en prose des mêmes ouvrages; & souvenons-nous que M. de S*** qui en est l'Auteur a un droit réel à notre estime & à notre reconnoissance.

ARTICLE LXXIII.

DISSERTATIO BIBLIO-PHYSICA de Litterali Proprio sacræ Scripturæ sensu, præsertim à Patribus unanimiter recepto, in rebus etiam Physicis sancte observando, & erroneo vulgi sensu non obtrudendo. In Aulâ Collegii Panormitani Soc. Jesu, à P. Benedicto Plazza, Sacrarum Litterarum Professore, publicæ Disputationi exposita. Impressa Panormi anno 1734. Typis Stephani Amato. (C'est-à-dire :) *Dissertation proposée dans une dispute publique, au College des Jesuites de Palerme, par le P. Benoît Plazza, Professeur de l'Ecriture Sainte, dans laquelle on soutient qu'il n'est point permis, même en traitant les matieres de Physique, de s'écarter du sens propre de l'Ecriture, principalement s'il est unanimement adopté par les SS. Peres, ni de lui opposer le sens erroné, suivi du vulgaire. Imprimé à Palerme, chez Etienne Amato. 1734.*

TOute la Diſſertation eſt renfermée dans onze Chapitres. D'abord l'Auteur explique les divers ſens de l'Ecriture ; & ſur ce ſujet il ſe propoſe pluſieurs Queſtions. Par exemple, ſi le ſens caché implicitement, & virtuellement ſous la lettre, eſt le vrai ſens de l'Ecriture, & s'il doit être crû de foy divine. Il ſe déclare pour l'affirmative. Les raiſons qui l'y déterminent, ſont 1°. Que Jeſus-Chriſt au Chapitre XXII. de S. Matthieu, v. 31, 32. aſſure que ces Paroles de l'Exode (III : 16.) *Je ſuis le Dieu d'Abraham*, &c. ont été dites de la Réſurrection, quoique ce ſens n'y ſoit contenu qu'implicitement & virtuellement. 2°. Les Conciles nous propoſent ſouvent comme révelées de Dieu dans les ſaintes Ecritures, des choſes qui n'y ſont que virtuellement exprimées.

Le P. Plazza propoſe enſuite quelques Regles pour l'intelligence du Texte ſacré, & inſiſte principalement ſur les deux ſuivantes. La premiere, que dans l'explication des choſes

mêmes naturelles, il n'eſt point permis de s'éloigner du ſens propre des paroles, ſans une néceſſité abſoluë. La ſeconde, qu'en quelque matiere que ce puiſſe être, on ne doit point abandonner le ſens unanimement ſuivi par les SS. Peres. Il établit la premiere Regle ſur l'autorité de ſaint Auguſtin.

Ce ſaint Docteur en effet au Livre I. & II. *De Geneſi ad Litteram*, & dans ſes autres Ouvrages, ne reconnoît, dit le P. Plazza, d'autre raiſon d'abandonner le ſens propre, pour s'attacher au ſens figuré, en traitant des matieres de Phyſique, qu'*une véritable démonſtration, une preuve certaine & évidente.* Du principe que ſoutient le même ſaint Docteur, (*Epiſt. VIII. ad Hieron.*) que ſi on autoriſe le menſonge officieux par les exemples tirés de l'Ecriture, l'Ecriture elle-même ne ſera plus une Regle ſûre, & ne pourra fixer notre croyance: de ce principe, dis-je, l'Auteur conclut, qu'il en ſera de même, ſi chacun a la liberté de s'en tenir aux ſens figurés; ceux-ci

s'attachant à une explication, ceux-là se déclarant pour une autre.

La seconde Regle, est fondée sur la doctrine des SS. Peres, dont le P. Plazza prend la défense, contre un Ecrivain moderne, & fait l'éloge de leur érudition, même dans les sciences profanes, que la plûpart de ces saints Docteurs avoient approfondies avant leur entiere conversion, & qu'ils cultivoient souvent encore, après s'être consacrés à l'étude de la Religion. Cette Regle est prouvée en second lieu par le Decret du Concile de Trente sur le Canon des Livres divins, & par la Formule de Foi prescrite par le Pape Pie IV.

L'Auteur fait voir ensuite, que les Ecrivains sacrés, en se servant des termes établis par l'usage commun, ne s'éloignent jamais de l'exacte & rigoureuse vérité; & qu'en usant des expressions du vulgaire, ils n'en adoptent point les erreurs. En effet, si cette supposition étoit admise, n'y auroit-il pas réellement autant de mensonges dans l'Ecriture, qu'elle autoriseroit de ces opinions populai-

res, fausses & erronées ? Et ne seroit-ce pas, continuë notre Theologien, tomber dans les restrictions purement mentales, condamnées par Innocent XI ?

Mais, dit-on, la plûpart des Peres ont crû voir dans l'Ecriture que le Ciel a la figure d'une voute demi sphérique, & que la Terre est un plan horizontal. Le P. Plàzza soutient au contraire, que l'Ecriture bien entenduë, & dans le sens propre, ne favorise point ces erreurs, qu'elle y est même absolument contraire ; & que les PP. les plus graves & les plus saints ; (la sainteté ne fait rien à ces questions ; & les plus saints ne sont pas pour cela les plus habiles Physiciens :) que les Peres, dis-je, au moins le plus grand nombre, ont pensé de la sphere du monde, ce qu'on en pense aujourd'hui, ainsi que Philoponus l'a remarqué dans son Explication de la Création du Monde, Livre III. Chapitre XIII. Le Pere Montfaucon s'est donc trompé, continuë notre Auteur, quand il a dit dans sa Préface sur la To-

pographie de Cosme l'Egyptien, que *presque tous les Ecrivains Chrétiens ont évité le mot de Sphére*, en parlant du Monde ; & plus encore, lorsqu'il a ajoûté que presque tous les Theologiens, jusqu'au XV^e^ siécle, sans en excepter le grand Tostat, ont été dans l'erreur sur ce sujet. Car il est certain, dit le P. Plazza, que les plus grands maîtres de la Theologie, & en particulier Tostat, dans l'endroit même que cite le sçavant Bénédictin, se déclarent nettement pour la figure sphérique du Monde. Comme il importe fort peu de sçavoir ce qu'ont pensé ces Auteurs sur une pareille matiere, qui n'est plus aujourd'hui un sujet de dispute, nous n'examinerons pas qui des deux a mieux pris la pensée de Tostat, qui ne paroît ni si contraire, ni si décidé pour la figure spérique.

La question des Antipodes, qui n'en est pas même une depuis plusieurs siécles, fournit encore une objection contre le sens propre de l'Ecriture, dans les choses du ressort de la Philosophie. Car c'est, dit-on,

l'autorité des Livres saints, qui a fait nier à la plûpart des Peres l'existence des Antipodes. C'est encore par cette raison que le Pape Zacharie proscrivit le sentiment qui les soutenoit, & condamna Virgile, depuis Evêque de Saltzbourg, pour avoir suivi cette opinion. La réponse à cette objection n'embarrasse point le P. Plazza. Car premierement, dit-il, où trouvera-t-on que l'Ecriture rejette les Antipodes ? Ne semble-t-il pas au contraire, que leur existence est au moins insinuée au Chapitre V. de l'Apocalypse, v. 3 ? Il cite encore d'autres endroits, comme le Chapitre III. v. 4, du Deuteronome, le Livre second des Rois Chap. IX, & X, où il est parlé de la Terre d'Ophir, laquelle probablement, selon lui, est située dans les parties Occidentales du nouveau Monde. Chacun peut juger de la force de ces preuves : il nous suffit de les indiquer.

En second lieu, ou les Saints Peres ne parlent point des Antipodes, ou ils reconnoissent qu'il y en a,

comme on le peut voir dans S. Hilaire, sur le Pseaume second, n. 32. dans Origenes, Livre II. des Principes, Chap. III. où il cite le Pape S. Clement; ou bien enfin ce n'est point par l'autorité seule de l'Ecriture qu'ils rejettent ce sentiment, mais par des conjectures qui leur paroissoient alors probables. Il ne faut que consulter sur cela le vénérable Béde au Livre IV. des Principes de la Philosophie, & S. Augustin Liv. XVI. Chap. IX. de la Cité de Dieu. Le S. Docteur ne nie pas que la terre soit ronde, ni qu'elle ait une partie diamétralement opposée à celle que nous habitons: mais parce que l'Ecriture nous apprend que tous les hommes descendent d'Adam, & qu'il ne concevoit pas qu'ils eussent pû traverser cette immense étenduë de mer, qui nous sépare, dit-il, de cette partie de la terre, notre Antipode, il ne croyoit pas qu'elle pût être habitée par des hommes.

Troisiémement, enfin Zacharie ne condamnoit pas le sentiment de ceux qui soutenoient les Antipodes, mais

mais l'erreur qui assureroit qu'il y a sous la terre d'autres hommes, non descendus d'Adam, un autre Soleil, une autre Lune. Il ne dit pas non plus que Virgile ait avancé cette fausse opinion, mais seulement qu'il doit être condamné, s'il l'a soutenuë. On peut voir sur cette difficulté nos Mémoires, aux mois de Janvier & de Février 1708. Elle y est traitée à fond, & l'on y fait voir combien frivoles & peu fondées sont les conséquences que les Hérétiques en tirent contre les décisions de l'Eglise & des Souverains Pontifes. Cette Dissertation n'auroit pas été inutile au P. Plazza

Après les Antipodes, vient le Systême de Copernic. L'Auteur le combat par les Textes de l'Ecriture que tout le monde sçait, & qui attribuent le mouvement diurne au Soleil, & à la Terre une constante immobilité. Il réfute les raisons dont les Coperniciens se servent pour appuyer leur hypothese, & les efforts qu'ils font pour la concilier avec l'E-

criture, il en montre la foiblesse & l'inutilité. Belle ressource, dit-il, que de recourir à la définition que Descartes a donnée du mouvement, comme si les Ecrivains sacrés avoient eu en vûë une définition tant de siécles après imaginée par ce Philosophe. On s'attend bien à trouver ici les Decrets de l'Inquisition contre Galilée. L'Auteur prouve à cette occasion que les Juges Ecclesiastiques peuvent condamner les opinions des Philosophes, quand elles sont contraires à la Foy, & à ce que l'Eglise enseigne.

Le P. Plazza examine de la même maniere le Systême des Bêtes automates, le sentiment de Descartes sur l'essence de la matiere, par rapport au Sacrement de l'Eucharistie, le principe interne & externe du mouvement, la Question de la solidité ou de la fluidité des Cieux. Il soutient que les deux premieres opinions ne peuvent s'accorder avec l'Ecriture expliquée dans le sens propre & littéral, généralement adopté par les Peres. Quant à la solidité ou

la fluidité des Cieux, il ne croit pas qu'on puisse rien conclure pour ou contre, avec certitude, des textes des Livres saints qu'on a coutume de produire; il prétend qu'on peut aisément répondre à ceux qui semblent établir la solidité, & qu'enfin dans un sens vrai & propre, ils ne contiennent rien qui ne puisse se concilier avec la bonne Philosophie. Il finit par cette conclusion générale, qui est le but de toute la dispute, que ni le sens propre de l'Ecriture, ni le concert unanime des saints Peres ne nous obligent à embrasser en matiere de Physique, des opinions dépourvûes de vraisemblance, ou à rejetter celles qui ont le plus de probabilité.

ARTICLE LXXIV.

OBSERVATIONS SUR LA découverte des longitudes par M. de la Jonchere, faites sur l'extrait des Mémoires de Trevoux 1736. Novembre.

CEtte découverte des longitudes contient une méthode praticable sur mer & sur terre ; mais on prétend qu'elle n'est point pratiquable sur mer, & qu'on en peut donner une autre plus aisée sur terre.

Selon M. de la Jonchere il faut observer le passage d'une étoile & de la Lune dans deux méridiens, & compter le temps d'un passage à l'autre de l'étoile & de la Lune, d'où l'on connoîtra la différence en longitude des deux méridiens. Il est fâcheux qu'il manque à cette connoissance ce qui lui est le plus nécessaire, à sçavoir, d'observer *sur mer* le passage d'une étoile par le méridien. On ne peut pas tirer une ligne méridienne sur le vaisseau. J'en appelle

à tous les Marins. Leur méthode de prendre hauteur à midi, montre qu'il n'y a aucune espérance d'avoir sur mer une ligne méridienne qui soit fixe & assurée. Ainsi il faut ôter du titre de la découverte *par mer & en tous lieux.*

L'on ne doit pas espérer de suppléer au défaut de la méridienne, par les instrumens dont on prend la hauteur du soleil à midi, parce que les étoiles ne donnent pas assez de lumiere, & que sur mer pendant la nuit l'on ne peut pas observer l'horison où il est terminé par le ciel, d'où dépend l'observation. Aussi pendant le jour dès que l'extrémité de l'horison est chargée de brouillards, ou de nuages, on ne tente pas même de prendre la hauteur du soleil. Le P. de Chales avoit proposé dans son Hydrographie un instrument pour avoir la tangente de l'horison, sans avoir besoin de le voir avec l'œil; mais l'agitation du vaisseau en empêche l'usage.

Cependant on pourroit quelquefois trouver la longitude sur mer,

si l'on avoit des tables exactes du passage de la lune au méridien de quelques villes, ou plûtôt de quelques ports de mer, & même d'un seul pour quelques années d'avance. Il est vrai que cette méthode ne sera pratiquable que lorsque la lune passera au méridien inconnu pendant le jour, afin qu'on en puisse observer le passage avec les instrumens dont les marins se servent pour prendre hauteur, encore faudra-t-il qu'ils observent son passage par devant. Et au lieu d'étoile, on se servira du passage du soleil par le méridien. Je ne m'explique pas davantage parce qu'il n'y a qu'à suivre la méthode de M. de la Jonchere en substituant le soleil à l'étoile, en retranchant la différence du mouvement du soleil & de l'étoile. Cela sera aisé à ceux qui auront compris sa méthode. Si quelquefois l'horison se trouve net pendant la nuit, on pourra tenter l'observation du passage de la lune, quoiqu'il n'y faille pas compter. Il est vrai que la méthode de M. de la Jonchere peut

être employée sur terre, mais elle n'est point si exacte, & demande plus de soin que celle que je vais proposer. Que dans les villes les plus celebres, on ait calculé des tables exactes du mouvement de quelques principales étoiles pour sçavoir le tems, où elles y passent au méridien chaque nuit de l'année. Lorsqu'avec une de ces tables on sera dans un lieu dont la longitude est inconnue, il faudra après y avoir marqué une méridienne, observer avec une pendule l'heure à laquelle l'étoile y passera au méridien. Comparant ensuite la différence du tems du passage de cette étoile au lieu où vous êtes, avec le tems où elle a passé au méridien des villes, dont on suit par les tables l'heure de son passage, vous connoîtrez aisément de combien vous êtes plus oriental ou occidental.

Dans cette méthode il ne faut qu'une observation, & on en peut faire la même nuit plusieurs avec différentes étoiles. Assurément le calcul du mouvement des étoiles est plus

aisé que celui de la lune; aussi cette méthode a beaucoup moins de difficulté que celle où l'on se sert des éclypses qui donnent rarement les mêmes longitudes. Selon M. de la Jonchere il faut faire la même nuit les deux observations de la lune & de l'étoile, & se communiquer les observations qui ne peuvent servir que pour les instans où elles sont faites. Mais selon ma méthode on pourra profiter des observations précédentes, & s'assurer toujours plus de la véritable longitude des lieux éloignés, parce qu'on sçait assez précisément la durée des révolutions des étoiles, & non pas de la lune, dont les jours different quelquefois de plusieurs minutes. D'ailleurs il est plus facile de saisir le moment du passage de l'étoile, surtout si elle est près de l'équateur, à cause de son petit diametre apparent, & de la grandeur de l'arc de l'équateur qui passe au méridien. La lune a un plus grand diametre apparent, & il varie selon la bonté des yeux. Il y a environ cent ans que le P. Four-

nier art. 12. de ſon Hydrographie ch. 28. fit remarquer qu'en obſervant les éclypſes à l'œil, elles commencent plûtôt & finiſſent plus tard que ne montrent les obſervations avec la lunette; que les obſervations varient depuis 4 minutes juſqu'à 24. Aſſurément les obſervations des étoiles n'auront point ces inégalités ; elles ſeront donc plus commodes pour déterminer les longitudes.

Lorſqu'on fera les tables du mouvement des étoiles, il faut ſurtout choiſir celles qui ſont près de l'équateur, parce qu'elles paſſent plus rapidement au méridien que celles qui en ſont plus éloignées. Ainſi l'on ſçaura plus préciſément l'heure de leur paſſage.

ARTICLE LXXV.

NOUVELLES LITTERAIRES.

MOSCOVIE.

DE PETERSBOURG.

Mr. *Euler*, membre de l'Académie Impériale des Sciences en cette Ville, & Professeur de Mathématique, a donné en deux volumes in-4°. les deux premieres parties de *sa Méchanique*, ou *Science du Mouvement* : car M. *Euler* par *Méchanique*, n'entend pas la connoissance de la force & de l'équilibre des *Puissances* comparées entre elles, qu'on nomme communément *Statique*, & dont M. *Varignon* a donné un ample & sçavant Traité, sous le nom de *Méchanique*; mais il entend les principes & les regles, & généralement toute la *Science du*

Mouvement, dans toutes les hypothèses qu'on peut imaginer. Il les réduit à deux qui les renferment toutes; celle des corps libres, considérés sans aucun empêchement, sans résistance, & celle des corps non libres. Dans le premier volume, qui est de 500 pages, M. *Euler* traite du mouvement des corps libres; dans le second il explique en 480 pages le mouvement des corps non libres, c'est-à-dire, ou suspendus à un point comme les pendules, ou mûs sur une surface. Et, pour procéder avec ordre, en Géometre infinitaire, il dévelope dans le premier volume par l'Analyse qu'il employe dans tout l'Ouvrage, le mouvement des corps infiniment petits, considérés comme libres, & dans le second le mouvement de ces mêmes corps regardés comme non libres. Le reste de l'Ouvrage traitera des corps d'une grandeur finie.

Tout ce qu'on peut attendre d'un *Professeur de la plus sublime Géométrie*, dans un tems où cette science

ſe voit élevée à un ſi haut point de perfection, on peut compter de le trouver dans cette *Méchanique* de M. *Euler*. Non-ſeulement il a ſçû profiter habilement des travaux de ceux qui l'ont précédé, mais il a fait des découvertes, & de nouveaux progrès dans ce païs éclairé de la plus pure, & de la plus ſubtile lumiere de l'eſprit. L'Ouvrage eſt dédié à M. le Baron de *Korff*, Chambellan de Sa M. Czarienne, & préſident de l'Académie Imperiale des Sciences de *Peterſbourg*, illuſtre & digne Chef de cette ſçavante Compagnie, dont il anime les travaux par ſon exemple, autant que par ſon zéle, par ſa protection, par les libéralités de la Souveraine, qu'il ſçait répandre à propos ſur les membres qui la compoſent. C'eſt à ce Seigneur, que ce célébre Corps doit ſa forme préſente, ramenée au plan de la premiere inſtitution, & les loix qui le dirigent. M. *Euler* a crû lui devoir faire hommage d'un travail rendu par ſes ordres utile au public, *Mechanica, ſive Motûs Scien-*

tia analyticè exposita. Auctore Leonhardo Eulero, *Academiæ Imper. Scientiarum Membro, &* Matheseos sublimioris Professore. *Instar Supplementi ad Commentar. Acad. Scient. Imper.* Petropoli. *Ex Typographia Academiæ Scientiarum.* 1736. Deux volumes *in*-4°.

SUEDE.

DE STOKOLM.

On attend incessament *la Vie de Charles XII.* composée en Suedois par le Docteur *George Nordberg*, Pasteur de l'Eglise de Ste. Claire, dont on a déja divers Ouvrages. Nous souhaitons que quelqu'un veuille bien prendre la peine de la traduire dans une langue un peu plus connue que la langue Suédoise. L'Auteur doit être parfaitement instruit des actions de son Héros, qu'il a suivi dans ses Campagnes, & accompagné durant son séjour dans les Etats du Grand Seigneur, en qualité de son Chapelain. Cette Vie ne peut

manquer d'être curieuſe, & l'on a lieu d'eſpérer qu'on y trouvera des circonſtances & des détails dont nous n'avons point été bien informés juſqu'ici.

ALLEMAGNE.

DE VIENNE EN AUTRICHE.

Généalogie diplomatique de la Maiſon d'Habſbourg, *par le P.* Marquard Herrgott, *Religieux Benédictin, Grand Cellerier de l'Abbaye de S. Blaiſe.* Trois volumes *in fol.* Le premier contient la Généalogie de la Maiſon d'*Habſbourg*; les deux autres ſont un Recueil des pieces juſtificatives. L'Auteur en donne un très-grand nombre qui n'ont point encore été imprimées, Chartes, Diplomes & autres monumens anciens tirés de diverſes Archives, & il y joint les Notes néceſſaires. On n'a rien épargné pour la beauté de l'impreſſion. M. *Eccard* ſans parler de pluſieurs autres plus anciens Ecrivains, avoit déja ébauché, & même

fort avancé ces recherches, par rapport aux tems les plus reculés, dans les *Origines serenissimæ ac potentissimæ familiæ Habsburgo-Austriacæ*, à Leipsick, M DCC XXI. *in folio*: mais le Pere *Herrgott* semble les consommer, & vouloir ôter l'envie aux Généalogistes futurs, ou du moins la nécessité d'y revenir.

DE JENE.

Georg. Erg. Hambergeri *Philos. & Medic. Doctoris Elementa Physices, methodo Mathematica, in usum auditorii conscripta, cum Figuris Æneis atque indice. Editio altera.* Jenæ, *sumptibus Hæred. Megeri.* M DCC XXXV. *in 8°.*

C'est un abregé, ou, comme le titre l'énonce, ce sont des *Elémens de Physique*, traités avec une briéveté & une précision qui rendent nécessaires la voix & les leçons du Maître. Aussi est-ce sur ce pied-là, & dans cette vûe que M. *Hamberger* les a donnés: c'est le texte dont il fait le Commentaire à ses Auditeurs.

Cette seconde édition, quoique fort augmentée, n'est encore qu'un sommaire des Questions les plus générales de la Physique, sur le mouvement, la Gravité, les Elémens & leurs Propriétés, les Météores, le Systême du monde &c. Les propositions y sont tellement enchaînées, que sans rien répéter, les suivantes trouvent leurs preuves, ou leur explication dans les précédentes, auxquelles elles renvoyent. En un mot la méthode & la forme sont assez géométriques; & un tel Abregé, développé par un habile Professeur, est suffisant, & convient fort à des Etudians curieux & appliqués.

Le corps de l'Ouvrage est précédé de deux *Programmes*, ou Questions proposées avant l'ouverture solemnelle des Leçons publiques, dont la premiere a pour titre : *Programma Auspicale de Camphorâ per spiritum Nitri fusâ ;* propriété singuliere & réservée entre toutes les gommes ou résines, au Camphre seul, d'être dissout par un acide,

comme l'Esprit de Nitre.

Le sujet du second *Programme* est proposé en ces termes : *Programma inaugurale de* Partialitate *Acûs magneticæ.* » J'appelle, dit M. *Ham-*
» *berger, Partialité de l'Aiguille ai-*
» *mantée*, cette proprieté qui fait
» qu'elle s'éloigne par ses deux ex-
» trémités, de l'un des Pôles de
» l'Aimant, & ne s'arrête point
» qu'elle ne soit dans une position
» telle que tirant une ligne perpen-
» diculaire de ce Pôle à l'Aiguille, la
» ligne coupera l'Aiguille vers son
» centre, au lieu qu'elle s'approche
» par ses deux extrémités de l'au-
» tre Pôle de l'Aimant, & je ne
» sçache pas, ajoute-t-il, que per-
» sonne ait observé, ou décrit cette
» proprieté. » C'est à l'expliquer,
» qu'est employé ce Programme.

DE BERLIN.

M. *Jean Deschamps* a traduit à *Marpurg*, & fait imprimer à Berlin, *la Logique, ou Réflexions sur les forces de l'Entendement humain*,

composée en Allemand par M. *Chrétien Wolf*. Cette Traduction faite sous les yeux de l'Auteur, doit passer pour fidelle.

ANGLETERRE.

DE LONDRES.

On réimprime l'*Oceana* & les autres Ouvrages de *Jacques Harrington*, grand Républicain, publiés en 1700. par le fameux *Toland*. L'*Oceana* est un plan de gouvernement pris sur celui de Venise, accommodé aux idées de l'Auteur. Il causa des chagrins à Harrington, & il est devenu fort rare, même en Angleterre.

M. *Forbes* se dispose à donner des Mémoires pour l'Histoire de *Marie Stuard*. Celle qui a paru depuis quelque tems n'est pas favorable à la réputation de cette Princesse. Les Mémoires de M. *Forbes* seront, dit-on, à sa décharge.

FRANCE.

De Lyon.

Musæum nummarium, *Carmen. Autore Georgio Vionnet è S. J. Lugduni, apud Henricum Declaustre.* 1734.

Ce Poëme n'est tombé entre nos mains que depuis fort peu de tems, quoiqu'il semble que nous eussions dû être des premiers à le lire. Il nous a paru mériter d'être connu. Déja un homme d'esprit, & capable d'en juger, en a donné une idée avantageuse. C'est un Poëme dans le genre didactique; c'est, si l'on veut, un petit Traité en Vers, de la connoissance & de l'utilité des Médailles: sujet peu susceptible des graces & des ornemens de la Poësie; sujet sur lequel l'Auteur n'a point eu de modele chez les Poëtes, ni pour le fond, ni pour les expressions. Le génie & le goût formé par la lecture des meilleurs Ecrivains de l'an-

cienne Rome, y ont heureusement suppléé.

DE PARIS.

Réponse de M. Crevier aux Journalistes de Trévoux, au sujet du compte qu'ils ont rendu dans leur Journal, Article XX. Fevrier 1737. du premier volume de son édition de Tite-Live. A Paris chez Quillau & de Saint. 1737. Feuille volante *in*-4°.

Après quatre mois de silence, M. Crevier entreprend de répondre à un Article de nos *Mémoires*, qui le regarde. D'abord il passe condamnation sur une partie des expressions qu'on a relevées. Ensuite il fait mine d'en vouloir défendre quelques-unes, & réellement il les abandonne. Enfin il croit avoir pleinement justifié les autres. C'est au *Lecteur intelligent*, au *Lecteur équitable & désintéressé* de prononcer sur le succès. Nous en connoissons plusieurs de ce caractere, qui ne pensent pas qu'il ait fort bien réussi. Au reste, il n'y

eut jamais de contradiction à louer, pour le fond, un Ouvrage qui mérite des éloges, au même tems qu'on y remarque quelques legers défauts; & Mr Crevier n'a point dû se défier de la sincérité des louanges que nous avons données à son travail. Pour ce qui est des avis dont il s'est crû redevable envers nous, ils eussent été mieux adressés à ceux dont il paroît avoir suivi, sinon le conseil, au moins les idées, bien plus que son propre jugement. Enfin nous l'assurons que nous ne nous offençons point de quelques traits qui lui ont échappé, & qui ne s'accordent pas tout-a-fait *avec les égards & la politesse qui conviendroient entre gens de Lettres.*

La Vie de Saint Thomas d'Aquin, *de l'Ordre des* Freres Prêcheurs, *Docteur de l'Eglise. Avec un Exposé de sa doctrine & de ses Ouvrages. Par le P.* Antoine Touron, *de l'Ordre des* Freres Prêcheurs. A Paris chez Gissey, Bordelet, Savoye, Henry. 1737.

Si quelqu'un trouve que l'Auteur s'est trop étendu en des Dissertations peu nécessaires, en des digressions qui rompent le fil de la narration, en réflexions trop fréquentes, trop allongées, & poussées trop loin, il doit au moins convenir qu'il n'a rien omis de ce qui peut donner une juste, & par consequent, une haute idée de la sainteté éminente, du rare génie, de l'érudition vaste & profonde du grand Docteur dont il nous donne l'Histoire. Il doit encore reconnoître que les réflexions sont utiles & édifiantes; les discussions sçavantes & solides; qu'elles conviennent au moins à l'*Exposé de la Doctrine & des Ouvrages* de Saint Thomas, & à un nombre de faits contestés & obscurcis; c'est-à-dire, à la plus grande partie de l'Ouvrage: qu'il y regne une critique judicieuse, éclairée, pleine de ménagemens pour ceux dont l'Auteur combat les sentimens. Une telle Histoire à de quoi satisfaire la curiosité des Sçavans, & la pieté des

gens de biens, & nous n'en n'avions point, du moins en François, qui remplît exactement un si beau plan.

On donnera dans ce mois de Juillet un second Volume pour servir de Supplément.

TABLE DES ARTICLES

du mois de Juillet 1737.

ART. LXVII. INtroduction à l'Histoire Universelle, &c. Par Daniel Thienpont, Prêtre, &c. Page 1145.
ART. LXVIII. Dissertation sur la célebre Terre de Kamtſchatka, &c. Par le P. Kastel J. 1156.
ART. LXIX. Vie de Pierre Gassendi, Prévôt de l'Eglise de Digne, &c. 1227
ART. LXX. Traité Dogmatique sur les faux Miracles du tèms, en Réponse à différens Ecrits en leur faveur, &c 1256.
ART. LXXI. Table des polygones réguliers, qui étant joints ensemble, forment les angles solides des polyëdres réguliers, &c. 1273.
ART. LXXII. Les Principes de la Morale & du Goût en deux Poëmes, traduits de l'Anglois de M. Pope. Par M. du Resnel, &c. 1277.
ART. LXXIII. Dissertatio Biblio-physica de Litterali proprio sacræ Scripturæ sensu, &c. 1301.

Art. LXXIV. Observations sur la découverte des Longitudes, par M. de la Jonchere, &c. 1312.
Art. LXXV. Nouvelles Littéraires. 1318.

Fin de la Table.

Errata pour le mois de Juin 1737.

Page 954. ligne 3. ausquels, *lisez* ausquelles.
P. 976. l. 2. lui en possible, *lis.* lui est.
P. 997. l. 15 *lis.* réalité. Qui l'auroit crû? C'est à la Musique
P. 1000. l. 9. *lis.* noblesse. Tous les âges.
P. 1017. dans le titre, décente, *lis.* descente.
P. 1074. l. 10. & 11. *lis.* Léonce. Si on supposoit.
P. 1089. l. derniere, *lis.* embarassante, lorsqu'il.
P. 1102. conformité, *lis.* uniformité.
P. 1127. l. 10. d'une, *lis.* d'un organe.
P. 1133. l. 4. *varios*, lis. *varias.*

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.

De l'Imprimerie de C. Robustel.

MEMOIRES

POUR

L'HISTOIRE

DES SCIENCES

ET

DES BEAUX ARTS.

Août 1737.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Août 1737.

Imprimé à Paris, & se vend
A LYON,
Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois, en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9. vol.	1720.	5. v.
1702.	12. v.	1721.	12. v.
1703.	12. v.	1722.	12. v.
1704.	13. v.	1723.	12. v.
1705.	12. v.	1724.	12. v.
1706.	12. v.	1725.	12. v.
1707.	12. v.	1726.	13. v.
1708.	12. v.	1727.	12. v.
1709.	12. v.	1728.	12. v.
1710.	12. v.	1729.	12. v.
1711.	12. v.	1730.	12. v.
1712.	12. v.	1731.	12. v.
1713.	12. v.	1732.	12. v.
1714.	12. v.	1733.	12. v.
1715.	12. v.	1734.	12. v.
1716.	12. v.	1735.	14. v.
1717.	12. v.	1736.	15. v.
1718.	12. v.	1737.	9. v.
1719.	12. v.		

MEMOIRES

POUR L'HISTOIRE

des Sciences & des beaux Arts.

ARTICLE LXXVI.

Août 1737.

LETTRE D'UN *MATHEMATICIEN à un Abbé, où l'on fait voir 1°. Que la matiere n'est pas divisible à l'infini. 2°. Que parmi les Etres creés il ne sçauroit y avoir d'infinis en nombre & en grandeur. 3°. Enfin que les Métaphysiciens qui pensent autrement, abusent des Mathématiques, &c. A Paris chez Jombert, ruë Saint Jacques.* 1737. *Brochure* in-12. *Pages 56.*

LEs Titres ſont arbitraires, mais celui-ci ſeroit un peu plus dans la vérité, ſi au lieu *d'un Mathématicien à un Abbé*, on avoit mis *d'un Abbé à un Mathématicien.* C'eſt peut être une tranſpoſition d'Imprimeur : car c'eſt un Abbé dont nous eſtimons beaucoup l'eſprit & les talens, qui a fait ce petit Ouvrage. C'eſt M. l'A. D. qui a des raiſons que nous reſpectons pour ſupprimer ſon nom, à la tête d'un Livre, qu'il a fait ſans doute un peu plus pour exercer & faire briller ſon génie, & pour donner lieu aux Géometres de développer le fond de leur nouvel Art de l'Infini, que pour le détruire ou le rendre ſuſpect.

Voilà près de cent ans depuis Gregoire de Saint Vincent & Cavallieri, & peut-être plus de deux mille depuis Archimede & Euclide, que cet Art entre les mains de tant de grands hommes, qui ont ſçû le manier,

procéde de démonſtration en démonſtration, & de découverte en découverte, ſans donner aucune atteinte à cette vérité ſcrupuleuſe & rigide, qui fait l'eſſence & le propre caractere de la Géométrie. C'eſt trop tard entreprendre de nous faire entrer en défiance contre un Art ſi éprouvé, & déſormais conſtaté par la poſſeſſion tranquille d'une infinité de vérités ſublimes & lumineuſes, dont nous lui devons l'acquiſition.

Heureuſement M. l'A. D. n'a pû heurter la Géométrie intérieure & profonde, ſans effleurer rudement auſſi la Philoſophie la plus vulgaire. Car cette Géométrie étant peu commune, & peu de gens étant capables par eux-mêmes d'en juger, le nom d'Infini qui entre dans ſa notion pourroit la leur rendre ſuſpecte, & donner aux raiſons de ceux qui l'attaquent, plus de poids qu'ils ne peuvent eux-mêmes leur en donner. Ce ſeroit un mal, & un grand obſtacle au progrès d'une ſcience auſſi belle, & auſſi utile que la Géométrie, qui ne va déſormais que par là. Mais

en attaquant la ſimple diviſibilité de la matiere à l'infini, qui eſt une vérité philoſophique, & preſqu'un axiome reçû de toutes ſortes de Sçavans & de gens de Lettres, M. l'A. D. fait d'abord ſentir aux moins Géometres, la valeur de tous les raiſonnemens les plus ſpécieux, les plus ingénieux, qu'il étale enſuite contre *les Infinis en nombres & en grandeurs*, qui ſont l'objet de la Géométrie des Newtons, des Leibnitz, des Gregoires de S. Vincent, des Archimedes, & par conſéquent de tous leurs ſectateurs modernes.

Cette diviſibilité de l'étenduë à l'infini eſt, après tout, le vrai fonds de cette Géométrie moderne. Elle eſt toute fondée ſur la ſuppoſition de cet axiome philoſophique : ſes aſſertions, quelque forme qu'elles prennent, ne vont pas plus loin : ſes concluſions les plus hardies, les plus paradoxes, s'y enchaînent, & y rentrent naturellement. Tous les infinis du monde, les infinis des infinis de tous les ordres, s'y réduiſent préciſément & en toute rigueur philo-

ſophico-géométrique. Jamais le Géometre le plus infinitaire, en ſuppoſant une infinité de points exiſtans dans une ligne, n'a voulu dire que ces points ſubſiſtaſſent actuellement détachés en nombre infini. Ce ſeroit même là contredire formellement les propres notions de l'infini.

L'Infini créé ne peut jamais exiſter en acte, en nombre, en diviſion. Il n'exiſte, & ne peut exiſter qu'en puiſſance ou plutôt en poſſibilité, en diviſibilité. Et cela ſeul répond à toutes les terreurs des Anti-infinitaires, & de M. l'A. D. en particulier, qui croyent dangereux, de reconnoître des infinis hors de Dieu, & qui prétendent avec raiſon que Dieu ſeul eſt abſolument, purement infini. Rien n'eſt plus vrai, rien n'eſt plus ſagement penſé. Dieu ſeul eſt infini, abſolument infini, activement infini. Mais s'il eſt activement, potentiellement infini, c'eſt ſur la matiere comme ſur toute autre choſe, & nommément ſur la diviſion de la matiere, ſur ſes figures, ſes formes, ſes mouvemens que s'exer-

ce cette puissance infinie, & par cela seul cette matiere devient objectivement, passivement, relativement infinie. Dieu peut, & il peut seul la diviser, la figurer, la combiner à l'infini. Elle est donc infiniment divisible, figurable, combinable; & son infini n'est en quelque sorte que celui même de Dieu, n'existe au moins que par celui de Dieu, le suppose essentiellement, & lui est intimement relatif & subordonné.

Le raisonnement de notre Auteur contre la divisibilité à l'infini, se réduit à supposer que Dieu fasse par un seul acte de sa volonté cette division à l'infini. On peut nier la supposition, & en l'admettant on peut en nier les conséquences. Nous n'entendons gueres ce que c'est que diviser tout d'un coup une étenduë à l'infini. Car si elle est divisible à l'infini, c'est-à-dire, si sa divisibilité, & sa division par conséquent, ne peut finir, comment la supposer finie tout d'un coup? Il est vrai qu'on peut dire que la puissance qui opere cette division, est infinie. Mais qu'est-ce

qu'une matiere, une étenduë, une ligne par exemple infiniment divisée? N'est-ce pas une matiere, une étenduë, une ligne anéantie? Le point est sûrement un néant de ligne, d'étenduë, de matiere. Et ce point peut il exister sans la ligne dont il est essentiellement l'extrémité, la borne, la modification?

Le raisonnement qui suit cette supposition, lui est formellement contradictoire. Après avoir supposé une division instantanée, & en parties aliquotes, il suppose une division successive & par parties proportionnelles, lorsqu'il dit (page 15.) *Or en ce cas il est évident que la pénultiéme moitié en contiendra deux*, &c. Il n'y a point ici de *pénultiéme*, ni de *moitié*, ni de nombre *deux*, ni *quatre*, ni rien de nombrable, l'infini, & par conséquent l'infinie division étant innombrable en tous sens. Il faut être extrêmement Géometre, & ferme sur ces principes, pour ne pas s'embrouiller & se contredire dans toutes ces suppositions de l'infini.

L'Auteur compoſe la matiere d'indiviſibles, qui ne ſont *ni pénétrables ni impenétrables*, & qui n'ont point d'étenduë, quoiqu'un nombre infini de ces petits corps faſſe une étenduë; cela eſt il moins difficile à concevoir que la diviſibilité de la matiere qui ne finit pas? Pour calmer l'imagination ſur cette difficulté, l'Auteur ſubſtituë un terme équivalent dans le fond à celui d'infini qu'il veut proſcrire : c'eſt le terme d'*inaſſignable*. Eſt-ce la peine de chicaner pour un terme, ſurtout en Géométrie? L'Auteur chicane le terme d'infini qui eſt en poſſeſſion. Malgré cela, nous lui paſſerions ſon inaſſignable, s'il vouloit nous en donner une notion bien préciſe. Parle-t-il d'un inaſſignable de droit, ou d'un inaſſignable ſimplement de fait. Par exemple le nombre des Etoiles qu'il regarde comme infini ſelon ſa notion, n'eſt inaſſignable & infini que de fait, parce que nous l'ignorons : au lieu que le nombre des parties d'une ligne eſt inaſſignable & infini de droit, Dieu pouvant en tirer à

l'infini des parties toujours plus petites à l'infini.

L'Auteur a senti l'objection des Géometres dont il détruit les Principes. Il y répond en disant qu'il ne les détruit pas. *Peu importe aux Mathématiciens*, ajoûte-t-il, *que la matiere soit divisible à l'infini ou qu'elle ne le soit pas.* Voila dequoi les Géometres modernes ne conviendront jamais, & il leur importe tout-à-fait, au moins par la justesse & la vérité de leurs raisonnemens, ce qui est la seule chose au monde qui les intéresse, il leur importe que la matiere soit divisible à l'infini; puisque toute leur Logique porte sur ce fonds inépuisable de parties infinies en nombre & en petitesse.

Le principe géométrique qui résulte immédiatement de cette divisibilité infinie, est l'unique Principe de tout l'art de l'infini : sçavoir que du point à la ligne il y a une distance infinie, & la même de la ligne à la surface, & de la surface au corps, & que par consequent ces grandeurs sont incomparables de droit comme

de fait. En renversant donc la divisibilité de l'étenduë à l'infini, M. D. renverse toute la Géométrie, l'ancienne même : car s'il a raison, Euclide a tort, & il n'y a plus d'incommensurables. Notre Auteur tâche pourtant de les maintenir contre sa propre attaque : mais ce n'est qu'en détruisant cette attaque, & en se contredisant lui-même par l'énergie qu'il donne à son inassignable, qu'il confond enfin avec l'infini. On ne peut jamais attaquer les Geometres que par des disputes de mots & des mal-entendus. Ces sortes d'attaques ne devroient point être permises, parce qu'outre que le frivole & le faux en est démontré, elles scandalisent en quelque sorte les esprits, leur font regarder comme problématique une science d'une vérité éprouvée; & les empêchent de la cultiver, & peut-être souvent de la perfectionner, & de perfectionner les Arts, & les autres Sciences, par le moyen d'une science qui est sûrement le modele & la clef de toute vraye science.

ARTICLE LXXVII.

HISTORIA LEODIENSIS, per Episcoporum & Principum seriem, digesta ab origine Populi usque ad Ferdinandi Bavari tempora, studio & accurato labore R. Patris Foullon è Societate Jesu quondam deducta; nunc primùm ex Eruditorum scriniis in lucem edita; & Doctorum quorumdam curâ ad ætatem nostram suppleta, &c. Leodii Typis Everardi Kints Bibliopolæ, in Plateâ, vulgò Souverainpont. 1735. & 1736. C'est-à dire *Histoire du Païs de Liege, déduite par ordre d'Evêques & de Princes depuis l'origine des habitans, publiée sur le manuscrit du R. P. Foullon de la C. de Jesus. A Liege, de l'Imprimerie d'Everard Kints: ruë Souverain pont. Deux volumes* in-folio, *en attendant la suite qui sera le troisiéme. I. Vol. pages* 482. *année* 1735. *Second Vol. pages* 456. *sans les Tables. Année* 1736.

LE P. Foullon, Auteur de ce grand Ouvrage étoit Liegeois. Il nâquit l'an 1609. d'une Maison ancienne & distinguée. Il entra dans la Compagnie l'an 1625. Après le cours ordinaire d'études, il fut appliqué à la Prédication en différens endroits, surtout dans sa Patrie, où il exerça le Ministere d'Orateur Chrétien durant 14. années. Il fut Recteur à Hui & à Tournay, où il mourut en 1668. Il avoit tellement à cœur l'Histoire de son Païs, qu'elle fit un de ses principaux objets. Il en donna un Abregé par Annales de son vivant; & il fut imprimé à Liege en 1655. chez Jean-Mathias Hovius. Le même Libraire a imprimé depuis un Ouvrage Posthume du P. Foullon, sçavoir, des Commentaires sur les Livres des Machabées. Il les divisa en deux Livres, dont le premier parut en 1670, & le second en 1679.

Comme l'éloge de l'Auteur qu'on voit à la tête de cette Histoire est fait après sa mort, & par des mains

ſçavantes & impartiales qui ont livré à l'Imprimeur * trois Exemplaires manuſcrits de ce Livre, nous ne ferons point difficulté de le tranſcrire. « De tous les Annaliſtes du
» territoire de Liege le P. Foullon
» eſt le plus clair. Il a ſoigneuſe-
» ment évité tous les défauts de ſes
» prédéceſſeurs ; préjugés de par-
» tis, ſuperſtitions, récits fabuleux
» ou peu ſûrs, vaines ſentences,
» ſuperfluités, minuties, barbarie
» de ſtyle. Né dans un tems heu-
» reux où l'ancienne ignorance a
» ceſſé, où la critique & l'étude des
» Monumens antiques ont eu lieu,
» où les factions étoient preſqu'é-
» teintes, où la vérité, le bon goût
» & la clarté ont commencé à ſe
» faire ſentir ; fort éloigné de plus
» des motifs ambitieux qui obſcur-
» ciſſent le vrai, occupé unique-
» ment des choſes du Ciel pour s'en
» remplir & les faire goûter aux

* Le Magiſtrat, & Mrs de Louvrex, ancien Echevin du Conſeil Privé, & le Baron de Craſſier, Conſeiller de la Chambre des Comptes.

» autres, doué d'un génie propre à
» écrire l'Histoire, plein de juge-
» ment, de haine pour la supersti-
» tion, d'amour pour sa Patrie, &
» plus encore pour la vérité, aussi
» disposé à rehausser les vertus de
» ses concitoyens qu'à ne pas taire
» leurs désordres, aidé enfin de se-
» cours particuliers pour connoître
» à fonds les affaires les plus se-
» crettes, soit par son crédit fondé
» sur des services réels, soit par ce-
» lui de ses parens qui ont occupé
» de grandes Charges „: Tel étoit le P. Foullon, dont les freres ont été de la Cour des Princes Ferdinand & Maximilien.

Venons à l'Histoire. Elle est divisée en deux parties dont chacune occupe un Volume *in-fol.* Chaque Volume est sous-divisé en deux Tomes, & le tout en huit livres. Les Prolégomenes, & quatre-vingt neuf Evêques donnent lieu à presqu'autant de Chapitres.

Quelqu'interessant que soit un pareil objet pour les Liégeois, pour les Géographes, pour les amateurs de

recherches, & sur-tout pour les Bibliotheques, on juge bien qu'il ne l'est pas également pour toutes sortes de Lecteurs, & moins encore pour ceux qui charmés de la lecture des grandes Histoires en aiment les roses, pourvû qu'on leur en épargne les épines. Ici presque tout (hormis les derniers tems) est discussion, recherche, confrontation, épine en un mot. Deux cens Auteurs de divers Siécles, & plusieurs manuscrits tant connus qu'incertains entrent en preuve ou en contestation de preuves pour tirer la vérité du sein des ténébres. On y cite jusqu'aux traditions orales sans les garantir ou sans les rejetter totalement suivant le degré d'autorité qu'on peut leur accorder ou leur refuser. On y dépiste les premieres traces du territoire Liégeois, de son étenduë, de ses bornes de ses Villes, de ses Habitans, de leurs mœurs, de leurs faits. On y découvre, autant qu'il est possible, les époques de la naissance soit des cités, soit des édifices, soit des fondations chrétiennes. Pas une Ab-

baye, pas une Eglise, pas un monument dont on n'éxamine l'origine. Les Evêques comme Princes font le principal point de vûë, de sorte que tout ce que nous avons dit se trouve lié avec les évenemens tantôt heureux tantôt contraires, plus ou moins fréquens selon les différentes révolutions de la Scene du monde, & selon les connoissances plus ou moins sûres que la partialité, l'ignorance & la barbarie en ont laissées jusqu'aux siécles éclairés. De cette vûe générale il faut conclure que nous ne pouvons entrer dans tous les détails, & qu'il doit suffire de donner une idée des choses principales ou des plus curieuses.

Quoique nous ne soupçonnions pas, comme l'Auteur, que Jules César par une folle vanité ait exageré le nombre des Peuples & des Provinces Belgiques, nous pouvons nous en tenir aux *Eburons* & aux *Tongres*, pour les regarder comme Habitans de ce qui s'appelle aujourd'hui le *Liégeois*. Sans nous arrêter à décrire leurs bornes, qu'on fait ici un peu differentes de

celles qu'assigne Cluvier, sans insister sur les mœurs & la langue de ces anciens Peuples, qu'on veut être la *Teutonique*, sans entrer dans leur Histoire, avant Cesar & de son tems, disons que l'Auteur ne croit point les *Eburons* cliens de ceux de Treves, quoique César semble le dire : disons qu'il tire l'origine du nom *Legia* & *Leodium*, *Liege*, ou du ruisseau *Legia*, ou des *Ligiens* de Tacite, ou de l'ancienne Ville *Lagium*, ou plûtôt, & preferablement atout ceci, du mot *Leode*, *Alode* pour signifier que *Liege* est l'héritage propre de son Prince Evêque Mais il n'est pas encore question de cette Ville qui n'a existé qu'après la destruction de *Tongre*. C'est sur Tongre que nous devons fixer nos regards pour y chercher les Evêques qui ont porté le nom de *Tongrenses*.

La tradition soutenuë de l'unanimité de plusieurs Peuples, de monumens erigés en conséquence, & d'Ecrivains posterieurs, veut que S. Pierre à la 52. année de Jesus-Christ ait envoyé à Treves les Saints Eucher,

Valere, & Materne, que ce dernier étant mort en chemin ait été réssuscité par l'attouchement du bâton de S. Pierre ; que Materne successeur des deux Saints dont il étoit Compagnon, ait étendu ses soins sur les *Tongres* qui le reconnurent pour leur Apôtre : que vers l'en 100. de J. C. & les suivans, il bâtit des Chapelles à * Tongre, à Huy, à Namur, à Dinant, à Ciney &c. Qu'au jour de Pâques il célébra la Messe en trois endroits à la fois, à Treves, à Cologne, à Tongre. L'on peut voir tout ceci chez Hariger Ecrivain du 10. siécle. Voila donc S. Materne regardé comme le premier Evêque du Pays Liégeois. Soit qu'il l'ait gouverné en qualité de propre Evêque, ou simplement d'Evêque de Treves ou de Cologne. Il faut dire la même chose de quinze autres ses successeurs, que l'on ne compte pourtant point parmi les Evêques de Tongre ; mais bien parmi ceux de Tre-

* Tonger-loo, Tongren, Tongrin, &c. selon les tems.

ves : matiere à discussion & à conjectures ; aussi-bien que le Pontificat de Saint Servat que notre Auteur fixe à Tongre. De là il faut descendre jusqu'à S. Lambert (que l'on nomme 29^e Evêque) pour trouver les premiers vestiges de Liege long-tems après la ruine de Tongre. Sous ce Saint Prélat l'on voit naître un simple oratoire en l'honneur de S. Côme, & de S. Damien où Lambert fut martirisé sous le Roy Pepin dans un lieu qu'on appelloit *Legia villa*, où *Leodium*. S. Hubert son successeur augmenta ce petit bourg ou village si considerablement qu'on doute s'il n'y a pas fait des fortifications, établi des Echévins, & fixé des Armoiries ; chose si ridicule, & si contraire au bon sens, que notre Auteur abandonne & refute trop gratuitement ces chimeres. Il n'ose même s'appuïer sur des autorités anterieures ; & ce n'est qu'avec reserve & timidité qu'il s'exprime ainsi d'une part après Gotescalc, Auteur du 8 siecle, contemporain de S.

Hubert, & de l'autre sur de simples conjectures. » Qu'il soit établi que » S, Lambert est le premier pere de » Liege, & S. Hubert le second. » Ils ont fondé cette ville, l'un par » son sang, l'autre par sa piété. Que » l'Evêque ait reçû le droit de Sou- » verain des mains de Charles Mar- » tel. . . c'est une pure *divination* » de quelques Modernes. Car il » ne faut pas douter que Liege ne » fut longtems auparavant la mai- » son de campagne, & la terre de » l'Evêque de Tongre, & que ses » habitans ne fussent ses cliens. De là » le nom de *Leode*, *Leodium* plus an- » cien selon moi que celui de *Legia* » *Ledick*; le premier étant cité par » Gotescalc, par l'Auteur de la vie » de S. Hubert, & par un étranger » qui a fait *Gesta Francorum* du » tems de Charles Martel; ainsi » S. Lambert a frequenté ce lieu » comme sien, & y ayant mis le » corps de son cher Maître Theo- » dat (28. Evêque) fit bâtir des » cellules pour lui & ses domesti-

„ ques

» ques près de S. Côme & S. Da-
» mien comme dans un lieu qui
» lui appartenoit en propre. En-
» suite Hubert avant que Char-
» les Martel, fut en âge d'homme
» donna des Loix aux habitans
» comme un Seigneur à ses sujets.
» Ce qu'il n'auroit osé faire dans
» un terrain étranger & sous les
» yeux des Roys Austrasiens qui
» demeuroient à (a) *Juppille*. En-
» fin les autres Evêques à l'exemple
» de S. Hubert préfererent le séjour
» de Liege à celui de *Mastricht* tant
» par respect pour la mémoire de S.
» Lambert que pour se servir plus
» librement de leurs droits d'Evê-
» ques dans un lieu qui étoit à eux,
» qu'ils ne pouvoient le faire à
» *Mastricht* où dominoient les
» Comtes Palatins.

De ce passage nous tirerons deux conclusions 1° que plusieurs Evêques ont transporté leur demeure

(a) *Jupilia*, *Jopilia*, *Jopile* près de Liege; Bourg du tems de S. Lambert bien différent de *Herstal* selon notre Auteur.

de Tongre détruite par les Francs à Maſtricht (comme l'Auteur l'a fait obſerver au ſujet des ſucceſſeurs de S. Servat ;) quoique L'évêché portât toujours le nom de Tongre ; 2.° que Liege ne commença à prendre quelque forme que du tems de S. Hubert c'eſt-à-dire depuis l'an 716. juſqu'à l'an 727. Nous devons ajouter que ce morceau de notre Auteur eſt un extrait de tant de chicannes chronologiques & critiques qu'on a beaucoup de peine à ſe démêler de ce dédale du 8. ſiecle malgrè le fil ingénieux que donne le P. Foullon. que doit-on penſer de ce qui précede ? nous ferons remarquer des dificultés non moins conſidérables dans la ſuite.

N'oublions pas toutefois un trait, (entre mille de même eſpece,) qui fait honneur à notre Hiſtorien. Sur la foi de Surius & de quelques autres authorités, il n'oſe aſſurer le fait ſingulier qui a donné lieu aux chaſſeurs de prendre S. Hubert pour patron, ſçavoir que tandis qu'il chaſſoit il vit un cerf qui portoit un Cru-

citix ſur ſa tête, comme les peintres le repreſentent. Il eſt vrai qu'on n'oſe auſſi donner ce fait pour apocrife. Le ſilence du diſciple qui a écrit la vie du S. ſuffit pour en faire douter, malgré l'ancienne tradition & les écrivains poſterieurs.

Notre objet juſqu'ici a été de faire voir la ſage & judicieuſe conduite de notre Auteur dans des ſentiers ſi rudes, ſi eſcarpés, & ſi penibles que chaque pas coûte un travail conſiderable, ſans aſſûrance de ſuccès. Parcourons rapidement la ſuite des tems obſcurs pour ne pas fatiguer nos lecteurs par le court expoſé d'un travail ſi eſtimable d'ailleurs.

Les trente & un Evêques que l'on compte juſqu'à S. Florebert incluſivement étoient tous ou preſque tous des Saints. On en trouve pluſieurs dans le Martyrologe, il ne faut pas en être ſurpris : ils n'étoient pas riches. Il y a des Auteurs qui diſent que S. Florebert étoit fils de S. Hubert : Ce mot de fils eſt ſujet à interprétation, particulierement dans les tems obſcurs. Mais

que S. Hubert ait été marié ou non devant ſon Epiſcopat, c'eſt une queſtion ſouvent debattuë non décidée & ſur laquelle nous renvoyons à notre Auteur & à ſes Predeceſſeurs; que ces ſaints Evêques juſqu'en 746 ou 753 (car tout eſt tenebreux dans ces tems) ayent eû des armoiries c'eſt ce qui n'eſt pas poſſible. Auſſi l'Imprimeur leur en donne-t'il de ſa grace ſans le conſentement de notre Auteur & formellement contre ſon grè, puiſqu'il nous dit avec bien du bon ſens (au Chapitre de S. Hubert p. 130 & 131) que les armoiries ne ſont venuës que des boucliers ou de Godefroi de Bouillon, ou de Hugues Capet ou de ſes ſucceſſeurs, encore a-t-on bien de la peine à les fixer pour la France quelque tems avant S. Loüis. Mais il y a apparence que chaque nation amoureuſe d'origines & d'illuſtrations fabuleuſes s'étant donné des armoiries, après coup l'on n'a pas jugé à propos malgrè notre Auteur, de priver S. Lambert de ſa *clef*, & S. Hubert de ſon *Lion*. Le moien

de faire autrement ! ce ſont les patrons & les fondateurs du païs Liegeois. L'on peut bien juger que leurs ſucceſſeurs ne manquent pas d'armoiries de toute eſpece. Heureuſement le texte n'en fait mention que de concert avec la raiſon. En 862 c'eſt-à-dire peu avant ou après, nous voyons le 36. Evêque (c'eſt Francon) avec la Croſſe & l'Epée en ſautoir derriere l'Ecuſſon au lieu de la Mitre & de la Croſſe que l'on donne à ſes predeceſſeurs depuis S. Lambert. L'on ne nous explique point ce myſtere. L'on n'avoit garde de le faire : car l'Auteur étant mort en 1668. n'a point préſidé à l'édition de ſon Livre faite en 1735. & 36. ce qui eſt de certain c'eſt que les ſucceſſeurs de Francon ont porté & portent encore le même ſymbole comme Princes-Evêques ou Evêques-Princes. L'on ſçait de ce Francon que ſous les Roys d'Auſtraſie Charles & Lothaire il aſſiſta à un Concile de Toul où lui 25. eſt nommé *Tongrenſis Epiſcopus*, Il paroit ſous le même

titre en d'autres occasions : d'où il faut conclure 1°. qu'il n'y avoit point encore alors d'Evêque de Liege, & qu'on ne sçait pas trop comment, ni pourquoi, ni quand, les Evêques de ce païs ont commencé d'être appellés *Leodienses*. 2°. que toute notre histoire de la France antique est tellement liée avec celle de la Gallobelgique que chaque ville est heureuse de pouvoir en tirer quelque chose d'un peu assuré sans craindre de se tromper, puisque nous avons nous-mêmes peine à nous debarasser avec succès de ce qui concerne le fonds de notre Monarchie commençante. Passons donc à quelque datte plus claire & plus précise au sujet du païs Liegeois.

Nous en trouverons une à l'Article de l'Evêque Notger ou Notker (46. selon le calcul de Liege que nous ne garantissons pas.) Voici à peu-près comment le P. Foullon en parle » après les Saints protec-
» teurs de notre Patrie il n'y a point
» de Prélat dont la memoire doi-
» ve nous être plus précieuse que

» celle de Notger ... arrangeons,
» ou plûtôt entassons les faits de ce
» grand Evêque, car il n'est pres-
» que pas possible de les compter
» sans éviter d'être long. „ Effectivement on y voit quantité de fondations d'Eglises, une passion marquée pour les sciences & des actions hardies Une des plus singulieres, c'est le stratagême dont il usa pour surprendre Chievremont ; le Seigneur de cette place ravageoit souvent les campagnes voisines, il pria l'Evêque de baptiser un fils qu'il avoit. Notger fit habiller en Ecclesiastiques ses meilleurs Soldats: ils vont processionellement & bien armés sous leurs chappes à la Citadelle, dont ils s'emparent sans resistance. Nous voïons que l'an 984 l'éducation d'Othon III. fut confiée à Notger, qui reçut de la reconnoissance de son maître la confirmationde plusieurs droits ou donations faites à l'Eglise de *Tongre* ou de *Liege* c'est le double nom que lui donnent les Diplomes, cités, par Chappeaville. Il y eut beaucoup d'autres concessions en faveur

d'un Prélat que les Liegeois regardent avec raison comme leur heros & leur Pere. Il mourut l'an 1007. laissant après lui une reputation immortelle qui est marquée par ce proverbe latin de son peuple *Notgerum Christo Notgero cætera debes.*

C'est à ce tems que l'Auteur rapporte 1° la translation de l'Empire aux Germains. La race Carlovingienne l'occupa : puis la Saxonne ; puis la Germanique ; comme si (ajoute le P. Foullon) c'eût été un jeu de la Providence, de transmettre successivement les restes de la Majesté Romaine aux nations victorieuses les unes des autres. « Il est inu-
» tile d'examiner si les Saxons, na-
» tion étrangere, eurent droit ou
» non d'envahir de si grands Etats,
» tandis qu'il restoit en France
» des Roys Carlovingiens qui pou-
» voient recueillir l'heritage de leurs
» peres. Les siecles legitiment les
» possessions . . . Les Roys de Fran-
» ce en quittant l'espoir de regner
» au delà du Rhein, ont souvent
» tenté de rentrer en deça dans la

» Lorraine à titre d'hérédité à l'in-
» vitation des Seigneurs & par rai-
» ſon de convenance, puiſque le
» fleuve eſt une borne que la na-
» ture ſemble avoir miſe exprès
» pour ſéparer les Etats & les na-
» tions. 2° Il faut encore rappor-
ter à ce tems (c'eſt-à-dire à l'an 1000
au plus lors de la race Capetienne)
l'uſage des armoiries. Il conſte par
les Diplomes donnés auparavant par
des Roys & des Empereurs à l'Egli-
ſe de Liege que les Sçeaux mêmes
de ces Princes n'étoient marqués
que de leurs noms en chiffre ou de
ſimples lettres entrelaſſées. Il en faut
dire autant de l'origine des ſurnoms
tirés de poſſeſſions legitimes ou ille-
gitimes & même des titres *hereditaires*
de Comtes, Marquis, Ducs, Ces noms
ne ſe donnoient auparavant qu'à ceux
dont ils exprimoient l'autorité qu'on
leur confioit. » Le Gouvernement
» de Provinces ou de Royaumes
» donnoit le titre de Duc; celui
» de Comte & celui de Marquis
» étoient attachés à la manutention
» des villes, des campagnes, des

„ limites ; le tout ſans autre pou-
„ voir que celui des Gouverneurs
„ d'aujourd'hui. Mais depuis les vi-
„ ciſſitudes des regnes en Auſtraſie,
„ en Germanie, & en France, les
„ Gouverneurs dépendans s'appro-
„ prierent les biens dont ils n'étoient
„ que dépoſitaires. La force, ou les
„ donations & ſurtout une longue
„ poſſeſſion firent leur droit. Tel-
„ le eſt l'origine de tant de Princi-
„ pautez en Allemagne & en Fran-
„ ce, de façon qu'il n'eſt pas douteux
„ que les Evêques de Liege durant
„ pluſieurs ſiécles n'ayent été Sei-
„ gneurs & Princes de villes ſous
„ l'autorité des Roys & des Em-
„ pereurs avant que le Brabant, le
„ Hainault, & d'autres Provinces
„ voiſines ſe fuſſent fait un domai-
„ ne particulier?

3° L'origine de la langue Fran-
„ çoiſe eſt à peu prés la même ; aupa-
„ ravant on ne connoſſoit dans les
„ Gaules, que trois langues la Latine,
„ la Teutonique, la Ruſtique. Le La-
„ tin étoit reſervé aux Sçavans ou

„ aux nobles iſſus des Romains. La
„ Teutonique étoit celle des Francs.
„ Les Roys Carlovingiens s'en ſer-
„ voient. La Ruſtique ou *Romance*,
„ ainſi nommée par mépris ſe for-
„ ma d'un Latin corrompu après
„ la chute de L'Empire Romain.
„ On la parloit dans les Provinces
„ ſoumiſes aux Francs. C'étoit la
„ langue du menu peuple. Les
„ guerres ayant diſperſé ou preſ-
„ qu'exterminé les Francs & la
„ poſterité des anciens Gaulois étant
„ devenuë le plus grand nombre,
„ le dialecte *Romancien* prévalut,
„ chez les grands même & chez
„ les Rois. Cette langue s'écarta
„ du Latin à meſure qu'elle vieillit.
„ Ainſi la Teutonique ſe retira peu
„ à peu de la France. Elle demeura
„ ſeulement dans une partie de la
„ Lorraine à cauſe de la domination
„ Allemande. Et voila pourquoi dans
„ le Diocèſe de Liege vers le Rhin &
„ la mer on parle Allemand, au lieu
„ que vers la Meuſe on ſe ſert d'un
„ jargon mêlé de François & d'Al-
„ lemand. (Voïez l'Auteur p. 206.)

Il faut prendre ce qu'il dit de la langue, qu'il joint par indivis avec les mœurs, dans le sens qu'il a pris (p. 8.) la langue Teutonique. Il pretend qu'elle a été dominante dans les Gaules, Il paroit convenir qu'elle est originairement celtique, mais la même pour le fonds. *Lingua licet origine celtica & plerisque vocibus eadem, sono tamen aliquibus flexibus alia erat : unde exteris occasio diversam omnino linguam existimandi. Certè ipsa populorum & locorum Gallicorum nomina originem Teutonicam, si accurate inspexeris, profitentur : quod de Eburonibus & Tongris jam vidimus, brevique de Leodio ipso dicendum erit.*

Nous n'entrerons pas dans l'examen de toutes ces questions ; examen tant de fois réitéré, qu'il est nécessaire (en y revenant) d'aboutir au suffrage du plus grand nombre. Les tems connus ne donnent encore que trop de lieu aux conjectures. Indiquons les guerres soit étrangeres, soit intestines. Celle contre les Normans dans le sein même de la ville

de Liege, eſt dattée de l'an 892 ou environ, ſous l'Evêque *Franco.* Plus de 50. ans auparavant ils avoient déja fait des ravages horribles dans dans le territoire Liegeois. Obſervons que *Louvain* nâquit alors de l'affluence qu'attiroient les Normans obligés de camper durant pluſieurs années. “ C'eſt une vanité d'Ecri-
» vains ſoit Liegeois, ſoit autres, de
» faire des Comtes de Louvain plu-
» ſieurs ſiecles avant ce tems-là, c'eſt-
» à-dire, avant Louvain même. Je
» ne donne pas toutefois (ajoûte
» le P. Foullon) dans le ſentiment
» d'un moderne, qui n'admet point
» de Comtes du Brabant antérieurs
» à l'origine de Louvain. Car dans
» le partage du Royaume d'Auſtra-
» ſie entre Louis & Charles, je
» trouve quatre Comtes du Bra-
» bant. Mais l'on croit qu'ils n'é-
» toient pas héréditaires. „ C'eſt le ſentiment du P. Foullon que nous avions déja remarqué. La ſeconde guerre Epiſcopale a pour datte l'an 933. ſous Richer. Il s'agiſſoit d'un Château bâti près d'*Herck* ou de *Poc-*

cien ſelon Frodoard ; le Prélat le fit détruire. La troiſiéme à-peu-près de même eſpece, eſt miſe au tems de Balderic ou Baudric, année 1013. Nous ne citons que les trois plus anciennes, ſans compter une infinité d'autres plus détaillées & ſouvent plus funeſtes, ou plus heureuſes pour les Liegeois. Diſons la même choſe des ſéditions. Le premier d'un millier d'autres troubles inévitables dans des Souverainetés bornées, enclavées, & jalouſes, eſt fixé *au tems d'Eracle* (Eraclius) *auquel* un certain *Henry de Marlagne homme ſéditieux émouvoit le Peuple*, ſuivant un manuſcrit anonyme & d'autres Ecrivains. Quant aux 89 Evêques il y en a eu d'excellens, dont nous avons cité les plus chéris. Il en eſt qui l'ont été moins. Il en eſt qui ont été ou paru odieux. Pluſieurs ont dégénéré des premiers, & ſont devenus les fleaux de leur Bergerie & de leurs Peuples. Notre Auteur impartial au ſuprême degré, ne cache rien de ce qu'il trouve de bon ou de mauvais, de vicieux ou de vertueux, de cer-

tain ou d'incertain, de vrai ou de faux, aux dépens même des préjugés de sa Patrie, & souvent contre le sentiment des Ecrivains flatteurs, ou partiaux, tels que le sont la plûpart, surtout dans les petits Etats.

La seconde Partie ne contient que dix Evêques, parmi lesquels on voit paroître un Louis de Bourbon de la Maison Royale de France. Le dernier est Ernest de Baviere, mort en 1612. en un mot c'est ici l'Histoire du XV. & du XVI^e^ siécles. Comme elle est plus connuë, nous n'y insisterons pas, non plus que sur la suite qu'il nous suffira d'annoncer quand elle paroîtra. Il y a lieu de croire qu'elle sera écrite avec la même exactitude & les mêmes recherches que le sont les deux Volumes du P. Foullon. Il exhortoit son frere Erasme à composer cette suite, parce qu'il le sçavoit à portée de connoître tout l'intérieur du Gouvernement & de la Cour. « Grace au Ciel (dit-il en » finissant) j'ai terminé mon Ou- » vrage, tant pour ma propre satis- » faction, que pour l'utilité publi-

„ que de quelques amis. Car la vé-
„ rité, à qui ſeule j'ai conſacré mes
„ ſoins, eſt du goût de peu de per-
„ ſonnes. Si pourtant on la goûte
„ telle qu'elle eſt, & que j'ai dû la
„ préſenter, je conſens qu'on publie
„ mes Ecrits au grand jour, & je
„ me féliciterai alors d'avoir plus
„ d'amis que je n'aurois oſé en eſ-
„ pérer. Tel eſt mon caractere, &
„ tel doit être celui d'un honnête
„ homme, de mettre au-deſſus des
„ parens & des amis, ceux qui ai-
„ ment la droiture & la verité. Nul-
„ le peſte de la ſocieté civile ne me
„ paroît plus déteſtable que l'art fu-
„ neſte de farder le menſonge. Dieu
„ daigne conſerver toujours cette
„ maniere de penſer tant à moi qu'à
„ tous les miens. „

L'Ouvrage eſt ſuivi de 22. Pieces curieuſes, ſçavoir de ſix Privileges écrits en Latin. Ce ſont ceux de Philippe II, de Henry VII, d'Albert, deux de Sigiſmond, un de Maximilien. Les autres ſont en François. *Paix des Clercs*, *Paix de Fexhe*, *Paix de Vihogne*, *Paix de Jeneſſe*, *Paix*

de Flone, Paix de Waroux, premiere Paix des vingt-deux, ſeconde Paix des vingt-deux, troiſiéme Paix des vingt-deux, quatriéme Paix des vingt-deux : Paix des ſeize. Cinquiéme Paix des vingt-deux. Reglement de Hingſberg. (C'eſt le Prélat qui abdiqua en faveur de Louis de Bourbon, abdication qui fut la ſource de bien des guerres dans le Païs Liegeois.) *Suite du Reglement d'Hinſberg. Paix de S. Jacques.* Series Conſulum Leodienſium, ou *Liſte des Conſuls de Liege.*

Les principaux malheurs du Païs Liegeois ſe peuvent réduire 1°. Aux incurſions des Normans. 2°. Aux guerres du Duc de Brabant, qui prit & ravagea la Ville dans le XIII^e^ ſiécle. 3°. Aux élections des Evêques, leſquelles cauſerent de grands déſordres en divers tems, ſur tout au ſiécle XV. 4°. Aux vengeances des Ducs de Bourgogne qui y firent de terribles ravages.

Ce Païs ſoumis à un Evêque Prince du S. Empire, & Suffragant de l'Archevêché de Cologne, s'étend à plus de trente lieuës de l'Occident

ou de la France & du Hainaut à l'Orient vers le Païs de Gueldres & de Limbourg. Il en a plus de vingt du Midi au Nord, ou du Luxembourg au Brabant. Il est en partie campagne & pâturage : en partie montagne & forêt. Presque tout est habité jusqu'aux plus âpres terrains. On y compte 1800 Bourgs ou Villages, & 24 Villes avec le titre de Cités. Récemment on a accordé le même droit à *Vervi*, Ville assez peuplée & riche quand la Paix le permet. Nous rapporterons en passant une coutume bizarre des habitans de ce lieu.

Tous les ans la quatriéme Fête de la Pentecôte ils viennent processionnellement & en dansant, les pouces levés à l'Eglise de S. Lambert de Liege pour y porter trois Pieces, une d'or, une d'argent, une de cuivre. Les Liegeois varient sur l'origine de cette cérémonie. Les uns disent que c'est un titre d'honneur pour perpétuer le souvenir des tems où les *Verviens* furent censés être du territoire de Liege. D'autres veulent que ce

ſoit une punition impoſée par Everard de la Marck, qui ordonna non-ſeulement la Proceſſion à laquelle ils avoient refuſé de ſe trouver ſuivant l'uſage, mais encore la danſe pour les châtier de leur refus. D'autres enfin prétendent que c'eſt le châtiment d'une défection. Ils ſont limitrophes de Limbourg. Ils ſongerent, dit-on, à ſe ſouſtraire à leur légitime Souverain, qui les en punit par une danſe proceſſionnelle. Elle dure encore malgré leur nouveau droit de Bourgeoiſie; & de plus les Députés ſont obligés comme autrefois, de briſer dans le Marché aux Grains une meſure de bled; puis d'en jetter les morceaux dans la Meuſe du haut du grand Pont.

Nous ne nommerons point les grandes Villes du Païs. L'on connoît Maſtrik, Hui, Dinant, &c. Mais nous devons à la mémoire du Pere Foullon la juſtice d'expoſer du moins la peinture qu'il nous fait de ſa Patrie en vrai citoyen.

„ Au milieu de tant de villes l'on „ voit s'élever majeſtueuſement Lie-

„ ge, capitale comparable aux pre-
„ mieres de l'Europe par sa gran-
„ deur, par le nombre de ses habi-
„ tans, par l'éclat de ses Temples &
„ des Edifices publics, par la beau-
„ té de sa situation, & par l'état
„ florissant de la Religion & des
„ Arts. Elle est partagé dans son
„ circuit qui est de deux heures, en
„ trois vastes quartiers qui sont au-
„ tant de Villes. La Meuse fort fé-
„ conde en poisson, & capable de
„ porter les plus grands vaisseaux,
„ sur tout en Hyver, forme cette
„ triple division. La partie princi-
„ pale est au Nord & à la gauche
„ de la Riviere. C'est un côteau &
„ une vallée enrichie de quantité de
„ sources. La seconde partie vers
„ l'Ouest est une Isle. La troisiéme
„ vers le Midi au-delà de la Meuse
„ est coupée & entourrée par trois
„ lits d'eaux qu'entraîne l'Urte aug-
„ menté d'autres petites Rivie-
„ res. Les Faubourgs, particulie-
„ rement ceux de Sainte Margue-
„ rite & d'Avreux peuvent passer
„ pour des Cités. Les Eglises, les

„ Collegiales, les Maiſons Religieu-
„ ſes ne le cédent ni en nombre,
„ ni en magnificence, aux lieux
„ les plus peuplés. Les maiſons
„ particulieres ſont propres & bel-
„ les. Il manque pour la perfection
„ plus d'étenduë & d'aiſance dans
„ les Places & les Ruës. Charles le
„ Hardi Duc de Bourgogne, dé-
„ truiſit tellement ſes anciens murs,
„ qu'il en reſte à peine quelques
„ débris que l'on montre aux cu-
„ rieux. Il fit enſuite raſer ou brû-
„ ler tout, hormis les Egliſes. Sur
„ la fin du regne de Louis de Bour-
„ bon, Liege commença à renaî-
„ tre de ſes cendres. Sous Jean de
„ Horn elle tâcha de recouvrer un
„ peu de ſa premiere beauté, au-
„ tant que le permit le malheur des
„ tems. Son âge d'or fut le regne
„ d'Everard de la Marck, qui ré-
„ tablit tellement cette Ville, que
„ ſes pertes paſſées peuvent paſſer
„ pour d'heureuſes infortunes.

ARTICLE LXXVIII.

LETTRE CRITIQUE ET Historique à l'Auteur de la Vie de Pierre Gassendi. Brochure in-12. pages 81. A Paris, chez Herissant, 1737.

APRES un court préambule, qui contient quelques loüanges équivoques, qu'on donne à l'Historien de la Vie de Gassendi sur son travail & sur l'execution de son dessein, l'Auteur de la *Lettre Critique* entre en matiere, & commence son attaque par la Préface de la Vie de Gassendi. Il reproche à l'Historien, 1°. de n'avoir pas donné à " François Henri une place de prééminence qu'il méritoit.,, parce que c'est à lui en effet que nous sommes redevables de la Collection des Oeuvres de Gassendi, & le fait méritoit sans doute d'être remarqué. 2°. Il prouve que l'Historien est mal informé, lorsqu'il se plaint de la perte des Mémoires que M. de Montmor

avoit confiés à M. de Neuré pour composer la Vie de Gassendi. Car M. de Neuré n'ayant point executé ce dessein, M. de Sorbiere y a suppléé d'une maniere dont M. de Montmort fut très-satisfait. Il n'y a donc pas lieu, continue-t-il, de regretter les Mémoires de M. de Neuré, puisque selon le témoignage de M. de Montmor qui les lui avoit donnés, M. de Sorbiere nous a laissé dans l'Eloge de Cassendi tout ce que M. de Neuré auroit pû nous apprendre. 3°. Troisiéme méprise de l'Historien. Il accuse M. de Sorbiere d'avarice & d'ingratitude pour avoir refusé de composer l'Eloge de Gassendi son ami, & le fait est que Sorbiere loin de le refuser l'a fait de très-bonne grace & sans interêt, au-lieu que M. de Neuré le refusa en effet par une vanité & un amour propre très-déplacé.

L'Auteur de la Critique passe ensuite au corps de l'Ouvrage, & y releve encore diverses méprises, & quelques omissions. 1°. L'Historien a omis une Piéce de Vers Latins que

Gaſſendi fit à la loüange de Naudé, célebre Medecin, & „ qui ſont les „ ſeuls Vers que Gaſſendi ait jamais „ faits, ſi l'on excepte ceux qu'il „ compoſa à la mort de M. Schickard “ 2°. Il devoit ajouter à la Lettre de Gaſſendi à Naudé pag. 215. „ que Gaſſendi étant allé à Ecoüen „ avec M. le Comte d'Alais, inſera „ dans la même Lettre où il parloit „ des neuf étoiles obſervées par le „ P. Rheita, une Appendice ſur l'ob- „ ſervation que M. de Peirens, Gen- „ tilhomme du Dauphiné avoit faite „ touchant le mouvement de la ter- „ re; ſçavoir, qu'ayant attaché à un „ fil long de trente pieds un plomb „ avec une pointe au bas, qui du- „ rant le repos du plomb répondoit „ préciſément à un autre qui lui étoit „ oppoſé, & arrêté ſur le plancher, „ il avoit remarqué que ce plomb „ alloit & venoit reglément çà & là „ deux fois tous les jours dans l'eſ- „ pace de vingt - quatre heures. „ Mais Gaſſendi ayant fait lui-même „ cette experience à ſon retour d'E- „ coüen découvrit la fauſſeté de cet-

„ te

„ te observation, & l'impossibilité
„ d'un tel mouvement. " 3°. L'Historien devoit donner un détail plus exact du differend de Gassendi avec J. B. Morin, & l'Auteur de la Critique en rassemble divers traits qui auroient paru plus interessans que ceux que l'Historien a employés. 4°. Le Critique prétend que l'Historien a eu tort de rapporter les soupçons téméraires que quelques personnes mal instruites ont formés sur la Religion de Gassendi; ou du moins il se plaint de ce qu'ayant rapporté des soupçons si odieux il ne les a pas réfutés assez solidement; & il semble vouloir lui montrer de quelles armes il falloit se servir pour combattre une si noire calomnie. 5°. Il lui reproche de lui avoir attribué un Testament imaginaire, & il lui représente le véritable, datté, non pas du 26, mais du 17. & 18. Septembre 1655. avec des circonstances & un détail tout different du récit de l'Historien. Car Gassendi ne fonda point de Messe à Paris, mais ordonna simplement un Annuel. Il ne fit

aucune mention de Thomas Martel. Il fit présent à M. de Montmor de la Lunette de Galilée qu'il estimoit beaucoup, & d'autres presens dans le même goût à Chapellain. Ce ne fut pas sa niece, mais sa sœur Catherine Baudeul qu'il institua heritiere de tous ses biens, & ces biens qui, selon l'Historien, montoient à environ quarante mille livres, sont réduits à moins du quart.

Voilà les principaux Articles qui composent cette Critique. Elle est d'ailleurs bien écrite, quoiqu'elle eût pû être un peu plus serrée, & l'Auteur y soutient constamment un caractere de modération, qui lui fait honneur, & qui prévient en sa faveur.

Comme l'Historien Auteur de la Vie de Gassendi nous a annoncé qu'il travailloit à la Vie des Hommes Illustres de Provence, on a lieu d'esperer que cette Critique du premier essai qu'il donne en ce genre, jointe aux observations que nous avons faites le mois passé sur le même ouvrage, le rendra dans la suite plus exact & plus circonspect. Car en fait d'Histoire on peut quelque-

fois pardonner tout, excepté le défaut de verité & d'exactitude qu'on ne pardonne jamais, sur tout à un Auteur qui est à portée de s'instruire.

ARTICLE LXXIX.

RE'PONSE DE M. BELLIN, Ingénieur au depôt des Plans de la Marine à la Dissertation du R. P. Castel Jesuite, imprimée dans le Journal du mois de Juillet de cette année contre la Carte qu'il a faite du Païs de Kamtschatka pour la nouvelle Histoire du Japon. Par le P. de Charlevoix D. L. C. D. J.

JE n'ai pas été surpris qu'en voyant ma Carte de Kamtschatka si differente de celle, qui se trouve dans le quatriéme Volume du grand Ouvrage du P. Duhalde sur la Chine, on ait jugé que ce R. Pere avoit été mieux servi que le P. de Charlevoix, On sçait que l'Auteur de l'Histoire de la Chine a reçû d'excellens Mémoires des Missionnaires Mathématiciens de cet Empire, & l'on regarde avec raison la partie Géographique de son Livre comme ce que

nous avons de meilleur en ce genre.

Il eſt vrai que toutes ſes Cartes ne viennent pas de la même ſource, & que celle de *Kamtſchatka* en particulier a été dreſſée ſur la Rélation du Capitaine Beerings par M. Bourguignon d'Anville ; mais l'autorité d'un auſſi célébre Géographe, qui a travaillé ſur les Mémoires d'un habile homme, envoyé ſur les lieux par le feu Czar Pierre I. n'eſt que trop ſuffiſante pour former un préjugé légitime contre moi. Auſſi l'Auteur de la Diſſertation imprimée depuis peu dans les Mémoires de Tervoux n'a-t-il point balancé à prononcer que ma Carte eſt fauſſe.

Comme je reſpecte beaucoup ſes Arrêts, & que d'ailleurs je ne cherche qu'à m'inſtruire, je ſuis bien éloigné de me roidir contre la verité connuë ; mais ce R. Pere me permettra de lui dire, que ſes raiſons ne m'ont point perſuadé, & je le crois trop galant homme pour trouver mauvais que j'appelle de ſa Sentence, & que je me défende. Je le ferai avec toute la préciſion, dont je ſuis capable. Le R. P. Caſtel me de-

mande ſur quelles autorités je m'appuye ? Je vais les lui marquer. Il m'oppoſe la Relation du Capitaine Beérings ; je tâcherai de faire voir que ma Carte y eſt plus conforme que celle de M. d'Anville. Je me borne là, ſans entrer dans tous les points d'érudition, dont l'Auteur a enrichi ſa Critique, & qui ne ſeront plus rien contre moi, ſi je ſuis aſſez heureux pour le ſatisfaire ſur ces deux Articles.

Mes autorités ſont 1°. le Diſcours préliminaire, que le ſçavant M. Scheuchzer a mis à la tête de ſa Traduction Angloiſe des Voyages du Japon de Kæmpfer : Ce que l'Auteur de la Diſſertation nous dit pour infirmer ſon témoignage, eſt fondé ſur une erreur ; le R. Pere confond Jean Jacques Scheuchzer ſon ami avec Jean Gaſpard Scheuchzer, qui a traduit en Anglois l'ouvrage de Kæmpfer ſur le Japon Tous deux étoient Suiſſes tous deux Medecins , mais le premier demeuroit à Zurich, & a long-tems parcouru les Alpes pour y chercher de quoi enrichir l'Hiſtoire Naturelle.

Le second étoit établi en Angleterre. Sa Dissertation sur Kamtschatka, qu'on voit à la tête de sa Traduction Angloise de Kæmpfer, fait sentir qu'il avoit bien étudié la matiere.

2°. M. Bruzen la Martiniere, Géographe du Roi d'Espagne, au Tome V. de son grand Dictionnaire Géographique, à l'Article de *Kamtschatka*, nous donne une Description de ce grand Païs parfaitement conforme, & pour la situation, & pour l'étenduë, à ce que M. Scheuchzer en a dit, & à ce que j'en ai marqué dans ma Carte. Il est facile de les confronter, & il y a bien de l'apparence que M. la Martiniere & moi avons travaillé sur les mêmes Mémoires, que voici.

3°. Une grande Carte de l'Empire des Russes, dressée depuis plusieurs années sur les dernieres informations, que le feu Czar Pierre I. avoit reçûës des païs les plus éloignés de ses Etats. Cette Carte a été publiée en Hollande depuis la mort de ce grand Prince.

4°. Une autre Carte de Kamtschatka, publiée par Jean-Baptiste

Homann, travaillée pareillement sur les Relations des Russiens. Dans l'une & dans l'autre Carte on voit que ce Païs s'étend jusqu'au Japon, dont il n'est séparé que par un Détroit rempli de plusieurs Isles, tel que je l'ai représenté, & pour le dire en passant, j'ose assûrer à l'Auteur de la Dissertation, qu'il est aujourd'hui le seul Sçavant, qui révoque en doute la séparation du Japon de tout Continent.

5°. Dans l'Histoire des Tartares imprimée en 1726. on trouve que les Russiens ont découvert un grand païs à l'Est de la Tartarie & de la Siberie; que c'est une presqu'Isle, qui s'étend du quarante-uniéme au soixantiéme degré de latitude au Nord du Japon, dont elle n'est séparée que par un Détroit rempli d'Isles; qu'elle est habitée par diverses Nations: que celles, qui sont au milieu, appellées les *Kamischadalis*, payent contribution aux Russiens. que celles, qui demeurent plus au Nord, & en particulier les *Olutorskis*, les *Tsuktskis*, & les *Tzchaltskis* sont leurs

ennemis déclarés ; enfin que les *Kurilskis*, habitans de la partie méridionale, moins barbares que les autres, sont regardés par les Russiens comme une Colonie Japonoise ; peut-on ne pas reconnoître dans ces derniers les habitans d'*Yesso*, dont parle la nouvelle Histoire du Japon & la Relation des Hollandois, qui montoient le Navire le *Castricoom* ?

Le même Historien des Tartares assûre que le commerce entre la Siberie & Kamtschatka se fait par deux routes différentes ; que les uns traversent le Golfe de Kamtschatka, qui sépare ce Païs de la Tartarie & de la Siberie, & qu'ils s'embarquent ordinairement à la Lama, où les Russiens ont commencé à construire des Vaisseaux pour passer à *Priston*, Ville, qu'ils ont bâtie dans le Kamtschatka, & qui est habitée par une Colonie Russienne ; mais que les Siberiens, qui demeurent aux environs du Fleuve *Lena*, & le long de la Mer glaciale, font ordinairement par mer le tour du Cap *Suetonios*, pour ne point tomber entre les mains des peuples Septentrionaux de Kamt-

chatka, dont j'ai parlé: & voilà sur quelle autorité j'ai ponctué cette route sur ma Carte. Elle paroît impratiquable à l'Auteur de la Dissertation; mais qu'il ait la bonté de faire attention que ceux, qui l'entreprennent sont des Russiens & des Siberiens, à qui il juge lui-même que rien n'est impossible pour de pareilles entreprises. J'ajoûte que cette Mer n'est pas plus glacée que celles qu'ont franchie les Buttons, les Hudsons, les Moncks, & tant d'autres Navigateurs Anglois, François, Hollandois & Danois, qui ont navigué au Nord du Canada & du côté de la nouvelle Zemble.

Venons maintenant à la Relation du Capitaine Beerings, à laquelle l'Auteur de la Dissertation fait beaucoup plus d'honneur, qu'elle ne mérite; ainsi que je le montrerai bientôt. Je prétends ici deux choses. La premiere, que M. d'Anville ne l'a pas exactement suivie. La seconde, que bien loin de contredire ma carte, elle la justifie.

Il suffit de lire cette Relation,

pour connoître qu'elle a été faite avec beaucoup de négligence. Ce n'est point un Journal suivi : on n'y voit ni routes bien marquées, ni les distances d'un lieu à un autre. L'Auteur n'y parle des païs, où il a passé, que d'une maniere très-vague, & comme s'ils devoient être connus de ses Lecteurs. En un mot elle est trop obscure & trop imparfaite, pour donner droit à l'Auteur de la Dissertation d'en faire une piece décisive dans la question présente. Le P. Duhalde est obligé de convenir qu'elle n'est pas toujours bien claire, comme quand il dit : *C'est ce qu'on a pû inférer des termes de la Relation*, & ailleurs, *je ne sçais ce que c'est, ni ce qu'il a voulu dire.*

M. d'Anville n'a pourtant pas tiré de cette Relation toutes les lumieres, qu'elle pouvoit lui fournir, & je n'en veux point d'autre juge que l'Auteur même de la Dissertation, qui ne s'accommode pas toujours de la Carte, dont il a pris la défense, & qui ne la justifie en général, qu'en la corrigeant en détail. En premier lieu Beerings dit en ter-

mes formels que les Kurilskis sont au Sud des Kamischadalis. Le sçavant Géographe ne les a point marqués sur sa Carte, ils l'auroient embarrassé. En effet les Kurilskis tributaires des Japonois & leurs voisins ne peuvent être qu'où je les place, ou bien ils ne seroient point au Sud des Kamischadalis. En second lieu la Relation nomme encore les Tsulskis, & les met au Nord des Kamischadalis, où je les ai mis. La Carte de M. d'Anville n'en fait non plus aucune mention. Il y a bien d'autres choses, que je passe, & en quoi la Carte & la Relation s'accordent mal ensemble. Mais je n'ai pas besoin de m'y arrêter. Comparons maintenant cette Relation avec ma Carte.

Je laisse la route, que le Capitaine Beerings a faite dans la Siberie, & je le prens au Port d'*Okotski*, qu'il dit être à l'embouchure de la Riviere d'*Ochota*, vers le haut du Golfe de Kamtschatka: on trouvera en cet endroit dans ma Carte la Riviere d'*Ocheta* : la différence est peu de chose, & il faut s'attendre

à en trouver de bien plus conſidérables dans les diverſes Relations, qui traitent de ces païs éloignés. Il paroît du moins aſſez certain par la lecture de la Relation que c'eſt à ce Port que le Capitaine Beerings s'embarqua pour paſſer à Kamtſchatka.

Il dit enſuite qu'il débarqua à l'entrée de la Riviere de *Boſcaya.* J'ai marqué ſur la côte oppoſée de Kamtſchatka une Riviere de *Roſcaya.* Beerings remonta cette Riviere aſſez haut, puis traverſa par terre pour aller à la Riviere de *Kamtſchatka*, qui ſe décharge dans la mer du côté de l'Eſt, & à l'embouchure de laquelle eſt la Ville de *Kamtſchatkoy*, ou *Kamtſchatka*; c'eſt tout ce qu'on peut tirer de ſa Relation, où il y a bien de la confuſion en cet endroit. Or il eſt aiſé de voir cette route ſur ma Carte; car du haut de la riviere de Roſcaya il y a environ quarante lieuës à traverſer pour gagner la Riviere de Kamtſchatka, où j'ai placé la ville de Kamtſchatkoy. On verra encore ſur ma Carte quelques poſitions, qui marquent des Habitations & des

Colonies Russiennes, dont Beerings ne parle que confusément.

Ce Capitaine arrivé à la Ville de Kamtschatkoy, s'y embarque pour suivre la côte vers le Nord : après avoir passé les soixante degrez de la latitude il rencontre des Peuples, qui se disent les Tzustskis; ils sont dans ma Carte à-peu-près par cette latitude. L'Isle, qu'ils lui annoncent, & qu'il apperçut en effet quelques tems après les avoir quittés, est marquée sur ma Carte dans une position conforme à la Relation, ou du moins à ce qu'on en peut inférer; & il est à présumer que c'étoit une Isle considérable & fort peuplée, puisque ces Barbares, en la lui indiquant, paroissoient vouloir lui donner une grande idée de l'étenduë de ce Païs.

Il continuë à naviguer jusques vers les soixante sept degrez. Alors voyant que les Terres ne couroient plus au Nord, il prend le parti de revenir à Kamtschatkoy, où il arriva le septiéme de Septembre. Il ne dit point que ce furent les glaces, qui l'arrêterent. Ainsi voilà une par-

tie de la route, que j'ai ponctuée, laquelle est praticable jusqu'au septiéme de Septembre. Beerings reste à Kamtschatkoy jusqu'au cinquiéme de Juin de l'année suivante, & fait travailler à son Vaisseau pour le remettre en état de tenir la mer, précaution, qui annonce un grand voyage. Car s'il n'avoit eu à faire que le voyage, qui est marqué sur la Carte de M. d'Anville pour aller de la Riviere de Kamtschatka à celle de Boscaya, suivant la position, que ce Géographe a donnée à ces deux Rivieres, il est vrai-semblable qu'il l'auroit fait tout de suite: cette traversée n'étant ni longue, ni pénible suivant cette Carte.

Mais il n'en est pas de même sur la mienne; il s'agissoit d'une navigation, qui ne le cédoit guéres à celle, que Beerings venoit de faire. Il falloit tourner tout autour du païs de Kamtschatka en tirant au Sud, & traverser un Détroit considérable, semé de plusieurs Isles. J'avouë que pour le suivre dans cette route il faut un peu deviner; mais il a fallu que M. d'Anville devinât aussi pour

lui en faire tenir une autre ; car ce Voyageur se contente de dire qu'en partant de Kamtschatkoy, il tourna au Sud vers *Schatzik*. Le P. Duhalde confesse qu'il ne sçait ce que c'est, & il me paroît impossible de le deviner en suivant la Carte de M. d'Anville; au lieu qu'en se reglant sur la mienne on comprend fort bien que c'est le Détroit d'*Uriez*. En effet ce Détroit se trouve naturellement sur la route de Kamtschatkoy en prenant au Sud. De-là pour gagner la riviere d'*Ochota*, ou d'*Ocheta*, où Beerings arriva le 23. de Juillet, après une navigation de près de cinquante jours, il faut passer le Détroit de Kamtschatka : c'est le nom que je donne au passage, qui est entre le Continent d'Yesso & les Isles, qui remplissent ce Détroit. J'appelle avec tous les Geographes *Détroit de Sangaar*, celui qui est au-delà des Isles, & qui les sépare de la Terre du Japon.

L'Auteur de la Dissertation ne peut comprendre que les Russiens faisant cette route n'entreprennent point de commercer avec le Japon,

ou de gré ou de force, à quoi je répons 1°. Qu'il n'eſt pas aiſé de s'engager dans les Iſles, qui ſéparent le Japon de Kamtſchatka, parce que la Mer y eſt extrêmement orageuſe. 2°. Que tous les Ports du Japon de ce côté-là ſont bien fermés, & que tout commerce y eſt interdit aux Japonois avec les Etrangers. 3°. Que pour obliger les Empereurs du Japon à permettre ce commerce, il faudroit avoir des forces, qu'il eſt impoſſible aux Ruſſiens de porter ſi loin.

ARTICLE LXXX.

HISTOIRE ET DESCRIPTION générale du Japon, &c. *Voyez le mois de Juin, Article LXIV. page 1076.*

TRois grandes révolutions ont inſenſiblement réduit le Japon, diviſé par les guerres civiles, en autant de Royaumes, qu'on y comptoit de petites Provinces, ſous les Loix d'un ſeul Monarque, & voici ce qui donna occaſion à la premie-

re. Mioxindono favori de l'Empereur Cubo-Sama, ne pouvoit plus rien esperer de son Souverain, qui l'avoit élevé au plus haut point de gloire & de grandeur, où un Sujet puisse prétendre. Mais le Monarque en lui mettant deux Couronnes Royales sur la tête, l'avoit trop approché du Trône Imperial, pour ne pas l'exposer à la tentation d'y vouloir monter, & quand l'ingrat crut qu'il ne lui coûteroit plus qu'un parricide pour réussir dans ce dessein, il se détermina sans peine à un crime, dont il se flattoit que le succès seroit une vertu.

Il conspira donc contre son Maître, après s'être assûré du Prince de Nara, autre créature de l'Empereur, & le seul homme, qu'il craignoit de trouver en son chemin: ces deux traîtres surprirent le Cubo-Sama dans son Palais, où ils mirent le feu. L'Empereur en sortit à la tête de deux cens Gardes, mais ayant affaire à toute une armée, tout ce qu'il put faire, fut de mourir en brave. Toute sa famille perit, ou dans l'in-

cendie du Palais, ou par le fer des rebelles, excepté un de ses freres, que sa profession de Bonze fit mépriser des Chefs, dont ils s'assûrerent néanmoins, mais qu'ils garderent mal. Ce Prince échappé de leurs mains se réfugia chez un Seigneur nommé Vatadono, qui étoit Catéchumene, & dont notre Auteur fait un très grand éloge.

Vatadono n'étoit pas assez puissant pour résister au Roi d'Imori & au Prince de Nara, mais il engagea dans les interêts de son Maître Nobunanga Roi de Voari & de Mino, & il ne pouvoit pas mieux choisir. Toutes les Histoires s'accordent à représenter ce Prince comme le Héros du Japon, & un des plus grands hommes de son siécle. On n'eut pas plutôt publié qu'il armoit pour rétablir le frere du feu Empereur sur le Trône Imperial, & qu'il avoit déclaré Vatadono son Lieutenant Général, qu'en peu de jours l'un & l'autre se trouva en état de tenir la campagne.

Le Roi envoya ensuite Vatadono

avec quinze mille hommes pour observer les Ennemis, tandis qu'il faisoit monter à cheval tous ses Vassaux. Il importoit beaucoup aux rebelles de défaire ce corps de troupes, avant qu'il pût être joint par Nobunanga, & ils l'attaquerent avec toutes leurs forces auprès de Sacai, où il s'étoit très-bien retranché. Un premier combat n'eut rien de décisif, mais dans un second, qui le suivit de près, Vatadono, après avoir soûtenu deux charges très-vigoureuses du Roi d'Imori, le rompit, fit un grand carnage de ses Troupes, & ne pardonna qu'à ceux, qui prirent parti dans son armée. Il assiegea ensuite la forte place d'Imori; Moxindono accourut au secours de sa Capitale, & fut encore defait dans deux combats consecutifs.

Nobunanga apprit ces nouvelles, lorsqu'il se préparoit à joindre Vatadono à la tête de cinquante mille hommes. Elles lui firent changer de dessein, & il tourna du côté de Meaco, où il mena l'Empereur, qui y fut reçû avec joye, & qui prit pai-

ſiblement poſſeſſion d'une Couronne, que perſonne n'étoit plus en état de lui conteſter, mais qu'il s'apperçut bien-tôt que ſon Libérateur ne lui avoit pas remiſe en toute ſouveraineté. En effet Nobunanga parut toujours à Meaco comme le maître des Empereurs mêmes, il commença par faire rebâtir le Palais, que le feu avoit conſumé ; il en fit enſuite bâtir un pour lui, & tout cela aux dépens des Dieux, qu'il ne reconnoiſſoit point, & de leurs Miniſtres, qu'il haïſſoit ; car pour élever ces Edifices il démolit pluſieurs Temples, & pluſieurs Monaſteres de Bonzes, il fit même mettre en œuvre les Statuës des Dieux, qu'on vit traîner la corde au cou dans les ruës, pour épargner la dépenſe des charois.

Les Bonzes avoient obtenu des aſſaſſins de l'Empereur la proſcription des Miſſionaires, pluſieurs Chrétiens avoient peri pendant les troubles, la plûpart des autres avoient ſuivi leurs Paſteurs dans le lieu de leur exil, & dans la douleur de ces religieux, en voyant la deſolation de

leur troupeau, ce n'avoit pas été une legere consolation pour eux de „
„ n'avoir perdu que par leur fideli-
„ té, & par celle qu'inspire aux
„ sujets pour leur Prince legiti-
„ me la Religion qu'ils prêchoient,
„ les bonnes graces des Traîtres,
„ jusques là leurs plus déclarés pro-
„ tecteurs, mais dont la faveur ne
„ pouvoit continuer sans les rendre
„ coupables aux yeux du Public.

Vatadono ne tarda point à representer tout cela au nouvel Empereur, & à Nobunanga; & une
„ representation si juste faite à
„ ces deux Princes par un homme,
„ à qui ils devoient en partie, l'un
„ sa Couronne, & l'autre sa gloi-
„ re, ne pouvoit manquer d'être
„ favorablement écoutée: le rapel des Missionaires fut signé; le Dairy s'y opposa vainement, un Bonze fort accredité à la Cour de Nobunanga fit inutilement de grands efforts pour les perdre; le Roy, qui avoit conçû de l'estime pour eux, prit toujours hautement leur défense & les combla en toute occasion de faveurs, & de marques de distinction.

Quoique ce Prince eût conservé toute l'autorité dans l'Empire, il ne jugea pas à propos de faire sa résidence ordinaire dans la Capitale, mais il y établit Vatadono en qualité de Viceroi, & alla tenir sa Cour dans son Royaume de Mino, où il bâtit la superbe ville d'Anzuquiama, avec un Palais, qui fut appellé *le Paradis de Nobunanga.* La description & le plan, qu'on trouvera ici de l'une & de l'autre, sur les mémoires d'un témoin oculaire, montre que ce nom ne convenoit pas mal, & donne une grande idée du goût & de la magnificence de ce Prince.

L'histoire de ces grands évenemens, qui ne sont encore que le prélude de la premiere révolution dont nous avons parlé, n'interrompt point celle de l'Eglise du Japon, dont les beaux jours commencent là, & qui s'étendoit insensiblement par tout l'Empire. Le Roy de Bungo, quoiqu'encore idolatre, ne paroissoit occupé qu'à favoriser ses progrès: le Prince d'Omura & le Roy de Gotto, dont notre Auteur rapporte des choses merveilleuses, étoient les Apô-

tres de leurs sujets : c'étoit partout une ferveur & un accroissement, qui tenoient du prodige, mais la joye, que causoient tant de succès, fut un peu troublée par la mort tragique de Vatadono. Ce Seigneur, le modele des Chrétiens, avant que de l'être lui même, se disposoit à en recevoir le sacré caractere, lorsqu'un accident funeste l'enleva de ce monde. L'irreparable perte, que fit par sa mort l'Eglise du Japon & le danger, où elle se trouva, ne furent pas, dit notre Auteur, ce qui fit couler les premieres lar-
„ mes...... L'amour, la pieté, la
„ reconnoissance empêcherent d'a-
„ bord qu'on ne pensât aux suites,
„ que pouvoit avoir un si triste
„ évenement : le P. Frocz étoit
„ surtout inconsolable, de ce que
„ le Vice-Roy n'avoit pas reçû le
„ baptême ; il se persuada nean-
„ moins que Dieu, qui connoissoit
„ la sincerité du cœur de ce fer-
„ vent prosélite, lui auroit fait mi-
„ sericorde, & il entra d'autant
„ plus aisément dans la pensée d'un

„ grand docteur de l'Eglise à l'oc-
„ casion d'une mort toute sembla-
„ ble d'un Empereur Cathecumene;
„ qu'il trouvoit dans Vatadono
„ tout ce qui avoit rassûré S. Am-
„ broise dans Valentinien II.

Nobunanga ne regretta gueres moins que les Chrétiens son Lieutenant Général. Le Roy d'Imori & le Prince de Nara étoient toujours armés: il devoit même à la valeur de Vatadono de n'avoir pas peri dans une rencontre, où ces deux Princes l'avoient surpris, & il se vit bientôt dans une situation, où il sentit vivement que ce brave homme lui manquoit. Par un reste de ménagement pour l'Empereur il se tenoit presque toujours dans ses Châteaux, mais le Monarque ne pouvoit se dissimuler, qu'il n'étoit pas le maître, & c'est un état bien violent „ que celui d'un Souverain
„ en tutele. Il en avoit coûté bien
„ des combats, le plus pur sang
„ de la Noblesse Japonnoise, &
„ la desolation de ses plus belles
„ Provinces, pour y réduire le
„ Dairy,

„ Dairy, le Roy de Voary devoit bien
„ s'attendre que la dégradation
„ des Cubo - Samas n'auroit pas
„ des ſuites moins funeſtes

Ce qu'il y eut ici de ſingulier c'eſt que l'imprudence & l'obſtination de l'Empereur & de ſon conſeil forcerent Nobunanga de le perdre, le déchargerent de l'odieux d'une uſurpation, qu'il paroiſſoit vouloir éviter, pour ne pas détruire ſon ouvrage; qu'on vit le malheureux Prince ſe liguer avec les aſſaſſins de ſon frere contre ſon Liberateur, qui demandoit la paix en ſuppliant & en homme qui craignoit tout, & qu'enfin le Roy pouſſé à bout n'eut qu'à ſe montrer pour diſſiper toutes les forces de ſon ennemi, & qu'à baiſſer le bras, après l'avoir long tems tenu levé, pour abattre ſon adverſaire, & l'obliger à lui ceder le Trône.

Du centre de l'Empire notre Auteur nous ramene dans les Provinces occidentales pour y voir des

Princes & des Rois soumettre leurs Couronnes à Jesus-Christ & donner des exemples admirables de la plus invincible constance dans la Foy. Le Roy de Bungo remet le Sceptre à son fils : la Reine son Epouse furieuse contre les Chrétiens met tout en usage pour abolir le Christianisme dans ce Royaume ; les Fidelles, parmi lesquels se distinguoient un des fils du Roy & un neveu de la Reine, font paroître pour le martyre cette ardeur, dont on a vû dans la suite des effets, qui font encore l'admiration du monde Chrétien; la main de Dieu s'appésantit sur la Princesse, le Roy son Epoux obligé de remonter sur le Trône ébranlé par la mauvaise conduite de son fils, la repudie, se remarie avec une autre Princesse, reçoit le Baptême & abdique de nouveau. Son fils perd presque tous ses Etats, lui même fugitif, comme David devant Absalon, paroît dans ce revers plus grand, qu'il n'avoit été au comble de la prosperité. Le Prince d'Omura vient heureusement à bout de n'avoir plus un seul Idolatre

dans ses Etats, & le Roy d'Arima son nevèu, de persecuteur des Fidelles devient un des plus zélés adorateurs de J. C.

Cependant Nobunanga, qui avant que de monter sur le Trône des Cubo-Samas, avoit déja réüni plusieurs Royaumes sous ses loix, se vit tout à-coup une puissante ligue sur les bras. Sa promptitude, sa valeur, & la superiorité de son genie l'en firent triompher, & il n'eut apparemment donné d'autres bornes à son Empire que la mer, qui environne le Japon, s'il eût continué de faire la guerre en personne. Il poussa plus vivement les Bonzes, qu'il avoit rencontrés en son chemin, & il en extermina un nombre prodigieux. Il sembloit n'avoir reservé ses faveurs, que pour les Missionnaires, qu'il en combla dans toutes les occasions; & on peut juger combien une protection si déclarée donna de lustre à la vraye Religion.

Le Roi de Bungo obligé de reprendre une troisiéme fois le timon, après

avoir encore rétabli les affaires de son fils, forme de concert avec le Roi d'Arima & le Prince d'Omura le dessein d'une Ambassade d'Obédience au Pape Gregoire XIII. Le détail & les suites de cette Ambassade, font un Episode des plus curieux de cette Histoire. L'Auteur, après avoir conduit les Ambassadeurs jusqu'à leur retour à Goa, remet à parler en son tems de leur arrivée au Japon, où une nouvelle révolution avoit de nouveau changé la face de l'Empire pendant leur absence.

Nobunanga s'étoit laissé éblouir par l'éclat de ses victoires au point d'oublier qu'il étoit homme mortel, & de vouloir être adoré de son vivant, lui, qui s'étoit toujours mocqué des honneurs divins, que l'on rendoit aux Camis. Il publia donc un Edit, qui suspendoit tout autre culte que celui, qu'il ordonnoit qu'on lui rendît, & il fut obéi avec une promptitude & une ponctualité, qui marquoient qu'au moins on le craignoit beaucoup. Les seuls Chrétiens

ne parurent point : il s'y étoit attendu, & il ne fit pas ſemblant de s'en appercevoir ; mais il ne ſçavoit pas juſqu'à quel point leur Dieu eſt jaloux, & la juſtice divine parut d'autant plus manifeſte dans la prompte vengeance, qu'elle tira de ſon impieté, que l'inſtrument, dont elle ſe ſervoit, étoit plus mépriſable.

Il fut ſurpris dans ſon Palais de Meaco par ſes propres troupes, qu'il avoit eu l'indiſcrétion de confier à un de ces hommes, dont l'intrigue fait tout le mérite, & qui ne devoit qu'à la paſſion, qu'ont ſouvent les grands hommes de créer & de mettre au comble des honneurs ceux, qu'ils ont tirés de la pouſſiere, ſoit par vanité, ſoit par politique, pour humilier les Grands. Ce malheureux Prince ſe voyant inveſti par ſes Soldats, & ne ſçachant point quel étoit l'auteur d'une rebellion ſi ſubite, ſortit avec ſon fils aîné le ſabre à la main, & ſe montra dans ces derniers momens avec cette valeur, qui avoit accoutumé de porter la frayeur dans l'ame des plus hardis ; mais ayant eu le bras caſſé

d'un coup de mousquet, il fut obligé de rentrer dans son Palais; son fils, qui avoit été son premier adorateur, y rentra avec lui, & les rebelles y ayant mis le feu, ils y furent brûlés avec tous ceux, qui y étoient renfermés. " Telle fut la fin tragique du „ fier Nobunanga. Son sort avoit été „ jusques-là assez semblable à celui „ du superbe Nabuchodonosor : „ conquérant comme lui, protec- „ teur plus constant que lui de la „ véritable Religion, il voulut com- „ me lui s'égaler à Dieu, mais il „ n'eut pas comme lui un châtiment „ de grace, & il ne se reconnut „ point. „

Un crime si heureusement executé, fit croire à son auteur qu'il pourroit avec la même facilité s'emparer de l'Empire; mais il n'étoit que scélerat: il ne fit que préparer les voyes à un usurpateur plus heureux & plus habile, & lui épargner ce qu'il y auroit eu de plus odieux dans son usurpation. Nous ne pouvons gueres qu'annoncer cette grande révolution, laquelle mit la Couronne impériale

sur la tête d'un homme, qui de bucheron devenu Soldat, avoit passé fort rapidement par tous les degrés de la Milice, & se trouvoit à la tête d'une puissante armée, lorsque Nobunanga périt avec son fils aîné. Il en profita pour occuper son Trône de la maniere que l'on peut voir au VI. Livre.

Ce nouvel Empereur, dit notre Historien au même endroit, « étoit „ d'une très-petite taille, assez gros, „ & extrêmement fort : il avoit six „ doigts à une main, & quelque „ chose d'affreux dans l'air & dans „ les traits du visage ; il n'avoit point „ de barbe, & les yeux lui sortoient „ de la tête d'une maniere si diffor„ me, qu'on avoit peine à le regar„ der. „ Quel horoscope auroit pû promettre à un tel homme, né dans la plus vile condition, & élevé à gagner sa vie du travail de ses mains, qu'il seroit le successeur de Nobunanga, qu'il acheveroit la conquête de tout le Japon, qu'il se verroit le Maître de la Corée, qu'il feroit trembler l'Empereur de la Chine jusques

dans sa Cour, qu'il obligeroit ce grand Potentat à lui envoyer demander la paix, & à lui payer tribut, & qu'après avoir paisiblement & despotiquement regné sur un Peuple, qui détestoit son usurpation sur la famille d'un Héros, dont la mémoire étoit chérie & respectée, qui souffroit impatiemment son humeur farouche, ombrageuse & atrabilaire, sa cruauté, & ses caprices, il conserveroit jusqu'au dernier soupir une autorité absoluë? C'est qu'avec tous les vices, qui rendent les Tyrans odieux: Tayco-Sama, c'est le nom du nouvel Empereur, possedoit au souverain degré l'art de gouverner, & que s'il ne se fit pas aimer de ses Sujets, il sçut s'en faire craindre & estimer.

Notre Auteur le justifie même sur plusieurs points, sur lesquels la plûpart des Historiens ne l'ont pas, dit-il, assez ménagé. " Un Historien, ajoûte-t-il, ne sçauroit être
„ trop en garde contre ses conjectures & contre celles des autres.
„ La naissance, l'immense fortune,

„ l'uſurpation & les mauvaiſes qua-
„ lités de ce Prince, le grand nom-
„ bre d'ennemis, qu'il ſe fit, tout
„ le Japon mis ſous le joug, ſuffi-
„ ſent pour faire juger qu'on a dé-
„ bité à ſon déſavantage bien des
„ choſes, qui n'avoient point d'au-
„ tre fondement, que la haîne qu'on
„ lui portoit; & la perſécution, qu'il
„ excita contre l'Egliſe, peut bien
„ avoir rendu les Miſſionnaires trop
„ crédules ſur le mal, que l'on en
„ publioit. J'avouë, dit-il ailleurs,
„ que je trouve la plûpart de nos
„ Hiſtoriens fort injuſtes à l'égard
„ de ce Prince. Il eſt vrai qu'il a
„ commencé cette terrible perſécu-
„ tion, qui fait encore aujourd'hui
„ frémir d'horreur le monde Chré-
„ tien; mais de plus de deux cens
„ Miſſionnaires, & de dix-huit cent
„ mille Chrétiens, qu'on a vûs au
„ Japon ſous ſon regne, il n'en a
„ fait mourir que vingt-ſix ou vingt-
„ ſept, & il n'a exercé ſur eux au-
„ cune de ces cruautez extraordi-
„ naires, qui ont été inventées par
„ ſes ſucceſſeurs. Si l'on veut même

„ examiner avec ſoin les motifs, qui „ l'engagerent à les condamner au „ ſupplice, on ne le taxera point d'a- „ voir été ſanguinaire, &c.

Enfin pour bien connoître le célebre Tayco-Sama, il faut voir ſon caractere tracé au naturel dans l'onziéme Livre de cet ouvrage: l'Hiſtoire ne nous en fournit peut-être point de plus ſingulier. Ce Prince au commencement de ſon Regne ne parut, ni moins ennemi des Bonzes, ni moins favorable au Chriſtianiſme, que ſon prédeceſſeur, & ce fut en lui un trait de politique d'en uſer ainſi; preſque tous les Grands, dont il avoit beſoin pour affermir ſon autorité, étoient Chrétiens, il ne pouvoit trop les ménager, ſur tout Ucondono, neveu de Vatadono, auquel il avoit ſuccedé à la Cour de Nobunanga, & qui paſſoit pour être le plus grand homme de guerre de l'Empire; Tſucamidono Grand Amiral, & depuis Roi de Fingo, & Condera Général de la Cavalerie Japonnoiſe, & enſuite Roi de Buygen.

En travaillant ainſi à appuyer ſon

Trône ſur des fondemens inébranlables, il voulut auſſi ſe donner la réputation de Prince magnifique, & il fit d'Ozaca & de Fucimi des Villes ſi ſuperbes, qu'on n'avoit encore rien vû au Japon de ſemblable. Mais notre Auteur remarque que pour ce qui eſt du goût & de la véritable magnificence, il demeure bien au-deſſous de ce qu'avoit fait Nobunanga, qu'il avoit la manie de vouloir ſurpaſſer en tout. On verra toutefois avec bien du plaiſir la Deſcription des deux Villes, dont nous venons de parler, où l'on auroit crû que Tayco Sama avoit accumulé toutes les richeſſes de l'Orient.

Tandis qu'il s'occupoit de ces travaux, & à faire regner l'ordre & les loix dans ſon Empire, la guerre allumée dans les Provinces occidentales, ou dans les neuf Royaumes, que renferme l'Iſle de Ximo, lui préparoit la Conquête de cette partie du Japon, la plus avantageuſement ſituée de toutes pour le Commerce. Le Roi d'Arima & le Prince d'Omura furent long tems aux priſes

avec un puissant voisin ; qui avoit déja enlevé trois Royaumes au jeune Roi de Bungo, celui-ci fut ensuite attaqué par le Roi de Saxuma, & le vieux Roi Civan, qui avoit abdiqué la Couronne pour la quatriéme fois, se crut obligé de quitter sa solitude, pour aller implorer le secours de l'Empereur.

Ce Prince n'eut garde de laisser échapper une occasion si favorable à ses desseins. Il envoya dans le Ximo une Armée sous la conduite de Condera, & ce Général n'eut gueres qu'à se présenter pour chasser les Saxumans du Bungo, & pour y rétablir le Roi légitime : mais il étoit encore au milieu du Ximo, lorsque le Grand Amiral Tsucamidono parut sur ses côtes avec une nombreuse Flotte, & que l'Empereur y entra avec ses principales forces, commandées sous ses ordres par Ucondono en qualité de Généralissime. Cette Isle investie de la sorte par trois grandes Armées, fut sommée de reconnoître l'Empereur pour son Souverain, & le moyen de rejetter une

soumission si imprévûë, faite avec une si grande puissance, & après dix ans d'une cruelle guerre ? La seule Forteresse de Fingo, estimée la meilleure du Japon fit quelque résistance, & fut bien-tôt reduite à se rendre.

Le Monarque content de la soumission de tant de Souverains, leur laissa a tous leurs Etats, & prit seulement de bonnes mesures pour les empêcher de secouer le joug, qu'il leur imposoit, & qui paroît d'abord n'avoir consisté que dans le seul hommage : mais avec le tems il le rendit beaucoup plus pesant. Il combla plus que jamais les Missionnaires de faveurs & de distinctions ; mais ces Religieux comprirent bien que le coup, qui dégradoit les Rois & les Princes Chrétiens du pouvoir absolu, étoit une playe incurable pour l'Eglise du Japon, qui peu de tems après perdit dans la personne du vieux Roi de Bungo & du Prince d'Omura ses deux plus grands ornemens, & ses deux plus fermes appuis.

Ils avoient encore d'autres ſujets d'inquietudes, qui les allarmoient beaucoup ; les premiers Portugais, qui avoient trafiqué au Japon, y avoient mené une vie très-exemplaire, & leurs bons exemples n'avoient pas peu contribué à faire goûter aux Japonnois une Religion, qui rendoit les hommes ſi vertueux. Ceux qui y trafiquoient alors, tenoient une conduite bien differente, & ſcandaliſoient également les Infideles & les Chrétiens. Enfin, il revint aux Miſſionnaires que l'Empereur avoit tenu des diſcours fort déſavantageux à leur ſujet. Ce Prince ne tarda pas même beaucoup à lever le maſque. Ce fut dans une partie de debauche, & dans le tranſport même de ſa paſſion, qu'il éclatta, & en ſix heures de tems on le vit honorer d'une viſite le Superieur des Jeſuites, & le proſcrire avec tous ſes Religieux ; donner à M. Ucondono le choix de perdre ſes biens, ſes emplois, de ſe voir condamné au Banniſſement, ou d'abjurer la Religion Chrétienne. Mais ce Seigneur, qui pouvoit faire

repentir l'imprudent Monarque d'une Sentence, qu'il eût été bien embarrassé à faire executer sur un Général d'un autre caractere, préfera toutes les horreurs de l'exil & de la pauvreté à la dignité de Généralissime des Armées Impériales, & aux biens immenses, qu'il possedoit.

La conduite de l'Empereur en cette rencontre révolta tout ce qu'il y avoit de personnes sensées dans l'Empire ; les Infidéles se recrierent sur une si grande injustice, autant que les Chrétiens; les Missionnaires, aussi-bien que le Généralissime proscrit, furent complimentés par tout ce qu'il y avoit de Grands, & par l'Imperatrice même : les Princes Chrétiens risquerent tout pour sauver la foi, & pour conserver leurs Pasteurs, & il fallut retenir le Roi d'Arima pour l'empêcher de prendre les armes. Le seul Roi de Bungo apostasia, il voulut même se faire un mérite de persécuter les Chrétiens, ce qui lui attira le mépris de toute la Nation; il n'y eut pas jusqu'à l'Empereur, qui le fit repentir de son indigne complaisance.

Une Ambassade du Vice-Roi des Indes ménagée pour reconcilier les Missionnaires avec l'Empereur, réveilla pendant quelque tems les espérances des Chrétiens mais ne produisit pas l'effet, qu'on s'en étoit promis, le seul fruit qu'on en tira, fut que l'Ambassadeur, qui étoit le P. Valegnani, ayant eu à l'ombre de son caractere la liberté de visiter presque toutes les Provinces, où il y avoit des Fideles, les consola, les fortifia dans leur ferveur, & réconcilia à l'Eglise le Roi de Burgo.

L'Empereur de son côté ayant par la Conquête des Provinces orientales achevé celle de tout le Japon, conçut le dessein de se rendre maître de la Chine, & commença par envoyer sommer le Monarque Chinois de le reconnoître pour son Souverain. Rien n'étoit plus insensé que ce projet; mais notre Auteur prétend qu'il cachoit une politique très-rafinée, qu'il rend assez vrai-semblable, & que la suite a justifiée en partie. Ce Prince, dit-il, vouloit détruire le Christianisme, qui prenoit tous les

jours de nouveaux accroissemens jusques dans sa Cour ; il ne vouloit, ou n'osoit pas user de violence pour venir à bout de ce dessein, & il imagina d'occuper hors de son Empire le plus qu'il pourroit de Chrétiens, sur tout leurs Chefs, résolu de leur abandonner leurs Conquêtes, s'ils en faisoient, & si ses armes n'étoient pas heureuses, s'en consolant par avance dans la pensée qu'il n'y perdroit que des hommes, dont il vouloit se défaire, & qu'il affoibliroit une Religion, qu'il vouloit abolir.

Pour porter la guerre en Chine, il falloit passer par la Corée : L'Empereur fit demander passage pour ses Troupes au Roi de cette grande peninsule ; il le refusa, & par son refus attira tout l'orage sur son Royaume. Cette guerre nous procure une très-ample Description de la Corée, avec une Carte relative à l'Histoire. La Corée fut bien-tôt conquise, & le grand Amiral Tsucamidono, Roi de Fingo, en eut presque tout l'honneur. Le Roi de Bungo s'y comporta mal,

& fut dépoüillé de ses Etats, ce qui fut une grande playe pour le Christianisme.

Les Chinois vinrent ensuite pour chasser les Japonnois de la Corée, & quoique le Roi de Fingo les eût battus toutes les fois, qu'ils en vinrent aux mains avec lui (sur quoi il faut réformer les Annales de la Chine publiées depuis peu par le P. Duhalde) Tayco-Sama n'envoyant point de secours à ce Général, qui à force de vaincre se trouva presque sans soldats, il fallut composer. Une partie de la Corée demeura aux Japonnois, à condition que le Monarque Chinois enverroit demander la Paix à l'Empereur du Japon par une solennelle Ambassade.

Tayco-Sama fit pour la recevoir des préparatifs, qu'on auroit peine à croire, si on ne les apprenoit de témoins oculaires & non suspects. Mais un tremblement de terre accompagné de Phénomenes fort surprenans, ruina en peu de jours le Palais d'Ozaca & de Fucimi, & ensevelit sous leurs ruines des trésors presque in-

croyables. Tout fut, dit-on, réparé avec une promptitude, qu'on ne voit qu'au Japon. L'Empereur donna Audience aux Ambaſſadeurs avec l'apareil d'un Conquerant : mais comme il agiſſoit ſouvent par boutade & par caprice, la propoſition, que lui firent ces mêmes Ambaſſadeurs d'évacuer la Corée, le jetta dans un excès de fureur, qui le mena bien loin. Les Ambaſſadeurs furent indignement chaſſés, la guerre recommença, & le Roi de Fingo fit une ſeconde fois la Conquête de la Corée, où les Troupes Japonnoiſes, preſque toutes compoſées de Chrétiens reſterent juſqu'à la mort de Tayco Sama ; ce qui donna occaſion aux Miſſionnaires de prêcher l'Evangile dans ce Royaume.

Ces évenemens, dont le récit eſt accompagné de circonſtances fort intereſſantes, ſont entremêlés d'autres faits, qui ne le ſont pas moins. Le plus important de tous, ſoit par lui même, ſoit par ſes ſuites, ſoit parce qu'il eſt comme la clef de tout ce qui ſe paſſa les années ſuivantes, en-

tre les Portugais & les Espagnols, au sujet du Commerce du Japon, que ceux-ci voulurent partager avec ceux-là, & entre les Missionnaires, dont quelques-uns en voulant réformer des abus imaginaires, furent plus d'une fois la cause, sans doute innocente, du renouvellement de la persecution ; ce grand évenement, dis-je, n'eut point d'autre principe que l'intrigue d'un avanturier, qui pour se rendre nécessaire à la Cour, engagea l'Empereur à demander au Gouverneur des Philippines, qu'il le reconnût pour son Souverain.

L'Auteur rapporte à cette occasion ce qui avoit engagé Grégoire XIII, & Philippe II. à défendre sous les plus griéves peines, à tout Prêtre & Religieux, excepté à ceux de la Compagnie de Jesus, d'aller prêcher l'Evangile au Japon ; le tour, qu'on imagina aux Philippines, pour éluder la Bulle du Pape, & le Decret du Roi ; l'indiscretion, ou plutôt l'extravagance d'un Pilote Espagnol, qui pensa porter l'Empereur

aux plus violentes extrémités contre la Religion Chrétienne ; comment on l'appaisa peu à peu, jusqu'au point que l'Eglise du Japon en fût quitte pour six Franciscains, trois Jesuites, & une vingtaine de Laïcs, que ce Prince fit mettre en croix, & qui ont augmenté les Fastes de l'Eglise d'autant de SS. Martyrs; enfin l'ardeur des Chrétiens pour avoir part à leur Couronne.

On conçoit aisément que la plupart de ces Articles étoient extrêmement délicats pour l'Auteur; nous croyons pouvoir assûrer qu'il les a traités avec sa sincerité ordinaire, & toute la circonspection possible. L'Histoire tragique d'un neveu de l'Empereur, que ce Prince avoit associé à l'Empire, forme à la fin du IV. Volume in 12. & du I. Volume in-4. un Episode fort curieux. Il nous reste encore à rendre compte de la moitié de cet Ouvrage; mais nous l'abrégerons en un seul Extrait, que nous donnerons incessamment.

ARTICLE LXXXI.

L'E'COLE DES AMIS. Comedie en Vers, en cinq Actes. A Paris, chez le Breton, Quai des Augustins 1737. pag. 127.

M. de la Chaussée, Auteur de cette Piéce, est connu par le grand succès du *Préjugé à la mode*, par où il débuta sur le Théatre François il y a peu d'années. La nouvelle Comédie que nous annonçons, plutôt que nous n'en donnons l'Extrait, est pleine de noblesse, de mœurs & de sentimens, & mérite tout-à-fait par-là le nom d'*Ecole*, qui la caractérise avec beaucoup de justesse. Le Théatre en seroit une en effet, si tous ceux qui y donnent leur esprit & souvent leur cœur en spectacle au Public, étoient aussi éloignés que le paroît notre Auteur, de ce Comique frivole, & de cette galanterie monotonique qui avilit notre Scene aux yeux des Etrangers, & d'un nombre de connoisseurs François.

Chaque excès cependant a ſon excès contraire. L'Ecole des Amis eſt fort Héroïque, & un peu ſérieuſe pour une Comédie. On pourroit repliquer que l'Ecole de l'amitié n'eſt point naturellement l'Ecole du peuple, & que l'Auteur n'a introduit effectivement ſur la Scéne que des perſonnes d'un rang élevé pour les perfectionner par l'exemple des vertus les plus pures, plutôt que pour les corriger comme Moliere par un ridicule, qui n'eſt le plus ſouvent que dans les manieres, & qui ne donne quelquefois que trop d'atteinte aux bonnes mœurs. Le défaut en tout cas, s'il y en a ici, eſt tout-à-fait honorable à la perſonne de l'Auteur qui s'eſt peint dans ſon Ouvrage par des traits fort ſupérieurs à ceux que le ſimple bel eſprit dicte au commun des Auteurs Dramatiques.

L'eſpece de Perſpective dans laquelle le Théatre préſente les Perſonnages permet ſans doute de les charger, & d'outrer un peu les caracteres. Le Spectacle même deman-

de du merveilleux. La vrai-ſemblance eſt cependant une des premieres Loix de la Poëſie, de la Comédie, ſur tout parce qu'elle peint la vie civile, & tout ce que l'humanité a de plus ordinaire & de plus naturel. L'idée d'amitié ſur laquelle M. de la Chauſſée a fait rouler toute l'œconomie de ſa Piéce, paſſe un peu la belle nature, & ſes principaux caracteres ſont peut-être trop embellis. *Monroze* ſon Héros tout jeune dans ſa conduite, & dans l'expreſſion même de ſon amitié, comme il convient à ſon âge, paroît conſommé dans ſes ſentimens, & dans ſa maniere de penſer à cet égard. *Ariſte* eſpece de ſecond Héros tient bien long-tems le Spectateur, & le Lecteur en ſuſpens ſur la déciſion de ſon caractere plus qu'héroïque qu'on aimoit mieux voir ſe déveloper peu à peu dans le progrès de l'action, que de le voir périr comme un éclair imprévû qu'une amitié trop myſterieuſe & trop raffinée a formé ſans aſſez de néceſſité apparente.

M. de

M. de la Chaussée ne connoît point cette *maniere noire* de rehausser les clairs par l'opposition d'une totale négation de lumiere, & de ne faire briller les vertus que par le contraste des vices les plus odieux. Ses caracteres ne sont tous que trop parfaits. L'ombre seule du vice lui suffit. Nul faux ami n'enlaidit, ou n'embellit son tableau. Ariste, Monrose, le Baron, le Chevalier sont de vrais amis. Hortense même n'est qu'une amie excessivement généreuse sous le nom d'Amante passionnée, & l'amour de Monrose pour elle n'est non plus qu'un excès d'amitié ou de générosité. Dornane & Aramont ne sont tout au plus que des amis étourdis, vrais amis par le cœur & par la bonne volonté. Il n'y a gueres que l'achat du Regiment de Monrose par le Chevalier qui a l'air d'un ami, qui s'enrichit de la dépoüille de son ami. Encore M. de la Chaussée que l'air seul d'infidelité paroît blesser, a-t-il beaucoup adouci & rendu supportable ce petit nuage.

La Piece en général eſt fort intriguée, & l'intrigue eſt formée par une ſuite d'incidens qu'on n'attend pas toujours, étant plus libres & du choix de l'Auteur que neceſſaires & dictés par le ſujet même. Le départ de Monroſe ſans voir Hortenſe logée dans ſa maiſon, le portrait perdu & retrouvé ſans conſéquence, mais non ſans art ou ſans affectation, les bijoux avanturés ſans précaution, la garde donnée à Monroſe, le grand danger qu'on lui voit courir, la dureté apparente du caractere d'Ariſte, l'eſpece de terreur tragique qui ſe ſoutient, qui ſe fortifie, qui monte à ſon comble juſqu'au moment où la nuë créve, & le jour le plus pur paroît bruſquement, tout cela n'eſt-il point un peu forcé, & contre la vraiſemblance & le naturel?

Du reſte cette force même d'intrigue marque beaucoup de force de genie dans l'Auteur qui eſt heureux de n'avoir à ſe reprocher que trop de nobleſſe dans les ſentimens, trop de richeſſe dans les penſées,

trop de force dans l'expression. Son stile, ses vers sont nobles, purs & coulans; il y a des traits admirables. Son Portrait de la Cour (Sc. 1 act. 2) est plein de naturel & de vérite. C'est Ariste qui parle à Monrose, & lui dit:

Vous entrez dans le monde, & vous allez paroître,
Sur ce fameux Theatre, où j'ignore comment
J'ai pu me soûtenir jusques à ce moment.
Vous n'êtes pas encore instruit de ses mysteres.
Jusqu'ici vos emplois, vos devoirs militaires
Vous en ont écarté : la Cour est en tout tems
Une terre inconnuë à tous ses habitans;
Après un long séjour, après un long usage.
On s'y retrouve encore à son apprentissage;
On y marche toujours sur des pieges nouveaux,
On y vit entouré d'un Peuple de rivaux,
Ou d'amis dangereux : heureux qui les devine.
On n'y peut s'élever que sur quelque ruine;

On n'y peut profiter que des fautes d'autrui.

Monrose jeune homme enflé de sa naissance, du mérite de ces Ancestres, & de celui qu'il se sent capable d'acquerir, parle des droits qu'il croit avoir aux faveurs de la Cour.

N'ai-je pas à la Cour des droits assez constans ?
Et d'ailleurs un refus est-il en sa puissance.
Je dois tout espérer de sa reconnoissance.

ARISTE.

Dites de ses bontés.

MONROSE.

Je reclame mon bien.

ARISTE.

Vous méritez beaucoup, mais on ne vous doit rien.

MONROSE.

Du moins on doit à ceux dont le Ciel m'a fait naître.

ARISTE.

Vous vous faites un droit qui pourroit ne pas être.
Vos ayeux ont chacun obtenu dans leurs tems
Le prix que méritoient leurs services constans.
Ce sont leurs actions plûtôt que leurs Ancestres,

Qui les ont fait combler des faveurs de
leurs Maitres , .
Et monter aux honneurs que vous sollicitez.
Les bienfaits sont à ceux qui les ont merités;
Les graces ne sont point des biens hereditaires;
Nous n'en sommes jamais que les Depositaires.

Monrose avoit écrit en Cour sans consulter Ariste , & avoit écrit sur le ton qu'Ariste réprime ici. Le bonheur de Monrose avoit voulu que sa lettre tombât entre les mains d'Ariste, qui l'avoit suprimée en bon & vray ami.

ARISTE.

La voici cette Lettre.
Quelqu'un veilloit pour vous. Son bonheur a permis
Qu'il ait sçu le danger où vous vous êtes mis.
Quoi! vous osez , Monsieur , dans l'état où vous êtes
Poursuivre des bienfaits , comme on poursuit des dettes ?
L'orgueil & la fierté sollicitent pour vous;
Si vous aviez des droits, vous les detruiriez tous.
C'est indirectement s'attaquer à son Maitre &c.

Nous ne manquons point de mécontens qui ſe plaignent de l'ingratitude de la Cour, & de ceux qui ſont à la tête des affaires. Nous ne manquons pas d'Auteurs, Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens, faiſeurs de portraits & de caracteres, qui nous peignent cette Cour & ce gouvernement avec des traits odieux : ce n'eſt jamais ſans malignité qu'on peint les hommes par le côté malin. Un bon caractere, éclairé par un bon eſprit, ne ſe livre point ſans correctifs à tous ces lieux communs de plaintes, de reproches, d'invectives. Il y a partout un mêlange de bien & de mal : & M. de la Chauſſée donne une preuve de ſa droiture naturelle, & de ſa maniere ſolide de penſer lorſqu'il prend ici le juſte milieu que l'équité preſcrit.

ARTICLE LXXXII.

COLORITTO, OR THE harmony of colouring &c. C'est à-dire, *l'harmonie du Coloris dans la Peinture, reduite en Pratique mechanique, & à des regles sûres & faciles, avec des figures, en couleurs &c. par Jacq. Christ. le Blon. brochure in 4. de 27 p. sans compter les Planches. Ouvrage François & Anglois.*

C'Est l'Auteur même, Allemand de nation, de Francfort sur le Mein, qui a imprimé cet Ouvrage à Londres dans les deux langues où nous l'avons. Le volume est peu de chose, à en juger par les yeux. Mais l'esprit attentif y decouvre une science toute nouvelle, un art & plusieurs arts tout nouveaux. M. Jacques *Christophe le Blon*, est le même que l'Angleterre annonça à l'Europe, il y a 15 ou 20 années, comme inventeur du merveilleux secret d'imprimer la peinture. Une si ma-

gnifique annonce faite par la société Royale même, & par les Gasettes, avoit réveillé tous les curieux amateurs des beaux arts, & de la Peinture qui en est un des plus interessans.

Cependant comme M. le Blon trop instruit peut être de l'exellence de sa decouverte, en faisoit un grand mystere, & comme la nature même des nouvelles inventions leur donne des commencemens lents, & des progrès d'abord à peu près semblables aux infiniment petits des Geometres, 18 ou 20 années se sont écoulées, sans que le secret ait pu éclore, & l'Auteur est arrivée à Paris il y a un an avec son livre & quelques Essais de son travail, presqu'aussi peu avancé, & peut-être moins qu'il n'en étoit parti il y a 20 ans. Car il est bon de remarquer pour la gloire de la France, que c'étoit à elle en premiere instance, que M. le Blon avoit prétendu d'abord consacrer le fruit de ses travaux. La celebrité du regne de Loüis le Grand l'avoit attiré, la mort de ce Prince renversa les nou-

veaux projets, & les transporta avec l'auteur au de là des mers. C'est un Problême de sçavoir comment l'Angleterre si propice aux Sciences, aux Arts, à la Peinture en particulier, a laissé échaper une si brillante nouveauté, après même y avoir si extraordinairement applaudi. Nous n'y voyons d'autre cause que la nouvauté même de la chose, & le mystere trop impénétrable de l'Auteur. Il la rejette lui même sur un nombre d'esprits mécaniques ou de mains avides, qu'il avoit été obligé d'associer à ses opérations exterieures, & qui se flatterent trop vîte de lui avoir dérobé son secret. Encore faut-il remarquer d'après son récit, à la décharge des Anglois & de la sçavante société Royale surtout, que ces mains étoient étrangers à l'Angleterre, & qu'il y a partout toutes sortes de mains, d'esprits & de caracteres bons & mauvais.

On avoit donc eu beau annoncer le nouvel Art, M. le Blon avoit eu beau en faire courir quelques Essais; son Livre même avoit beau

renfermer tout le fonds theorique & pratique de l'harmonie du Coloris.

1° Dans toutes les annonces, il n'y avoit rien à quoi l'imagination pût s'attacher, pour faire pressentir à l'esprit des connoisseurs, une demie-maniere d'exécuter une chose, si impossible au premier coup d'œil. L'œil Geométrique, l'œil Philosophique, l'œil Pittoresque, l'œil Anglois même n'avoit point pénétré dans l'interieur de la chose; & tout ce qu'on en avoit pu dire, n'étoit qu'annonce en effet, promesse vague, & rien de plus. Tout ce que la plûpart y comprenoient, en imaginoient, c'étoit ou qu'on enluminoit une estampe avec un peu plus de perfection, ce qui n'avoit rien de fort merveilleux: ou qu'on rafraichissoit les couleurs d'un tableau de maniere à en tirer des empreintes, ce qui étoit trop merveilleux; ou même, ce qui étoit & trop & trop peu merveilleux, qu'on appliquoit expeditivement les couleurs & une Peinture complette sur la Planche. On traitoit donc selon le droit commun, droit

du vulgaire, l'entreprise d'impossible, & le projet de chimerique. Nous ne disons rien du droit des Peintres, droit des gens de la profession, *droit du Potier* qui forme un Code à part Art. 1. *Figulus figulo.*

2° Dans les essais, dans les tableaux gravés & imprimés qu'on produisoit, on admiroit une finesse de traits, une fonte de couleurs, une douceur d'harmonie, & surtout une discretion de burin, d'eau forte, de *grainelure*, qui trompoit les Peintres mêmes, & leur faisoit prononcer plus hardiment encore qu'au vulgaire, que c'étoit là un pur Ouvrage du pinceau, ou tout au plus une ébauche d'enluminure perfectionnée par le pinceau le plus délicat.

Enfin 3° le petit Livre en question, outre qu'il est très rare, & qu'on n'en a peut être jamais tiré 20 ou 30 exemplaires, & peut-être pas 12 complets à cause des figures peintes, ce petit Livre est si concis, si inarticulé, si Theorique, si nouveau, & paroît se rapporter de si

loin au nouvel art dont il est la clef, mais clef qui a elle même besoin de clef, qu'il falloit un Oedipe pour le déchiffrer.

Heureusement dans le tems que M. le Blon travailloit en Angleterre à *l'harmonie du Coloris*, on travailloit ailleurs à *l'harmonie des couleurs*. Ce sont deux Arts très differens: mais la nature est une, & la couleur en général est une aussi. C'est pourquoi sans autre concert, sans autre harmonie que celle de cette unité de nature & de couleur, les deux travaux, les deux Arts se réunissoient dans le même centre, ou en partoient, pour transporter d'un côté l'harmonie dans les couleurs, & d'un autre côté les couleurs dans l'harmonie.

Est-ce par hasard, on le demande à tout le monde, que dans le livre & dans l'art de M. le Blon *l'harmonie du coloris* se trouve fondé avec précision sur trois couleurs meres, le Bleu comme primitif, le Jaune comme moyen, le Rouge comme superieur, & que dans nos

memoires mêmes on fondoit, il y a deux ans, l'harmonie des couleurs sur trois couleurs essentielles, le Bleu comme *fondamentale*, le Jaune comme *mediante*, le Rouge comme *dominante*; cela dit quelque chose, & peut-être tout pour tel lecteur.

Le bonheur de M. le Blon fut qu'en arrivant en France, il rencontra des personnes qui pour la premiere fois entendirent son langage. L'integrité avec laquelle il avoit emporté son secret d'Angleterre, l'avoit rendu un peu moins mysterieux, il avoit dit si souvent sans conséquence qu'avec 3 planches chargées chacune d'une seule mere couleur, l'une bleuë, l'autre jaune, & la troisiéme rouge, il produisoit en les appliquant successivement sur un papier, sur un taffetas, sur un satin, toutes les diversités des couleurs qui font un tableau complet, qu'il crut pouvoir le dire de même à tout l'univers.

Mais à Paris le premier à qui il le dit en sentit le vrai, & s'associa avec lui; le second l'entendit &

ſerra efficacement les nœuds de cette utile aſſociation, & le troiſiéme le démontra. Nous en parlons avec quelque connoiſſance de cauſe. Nous avons vû la ſuite des opérations, par leſquelles M. le Blon vient de conduire ſon premier eſſai au but. C'eſt un tableau de la S. Vierge qu'il n'a point choiſi, & qu'on l'a obligé de faire ſervir de premiere épreuve à ſon art. Nous avons vû naitre les 3. planches, nous les avons vuës *grainer*, mettre à *l'eau forte*, *buriner* &c. nous avons vû les premieres épreuves & les perfections ſucceſſives. Nous avons vû mettre la couleur, d'abord le bleu ſur la planche, eſſuier la planche, la mettre ſur le papier moüillé ſous la preſſe. Nous avons vû le papier ſortir de deſſous la preſſe en *camayeu*, c'eſt-à-dire, avec une empreinte, une image toute bleüe de la Vierge.

Nous avons vû, & d'autres ont vû auſſi remettre ce même papier ſous la ſeconde planche couverte de jaune, & eſſuïée à l'ordinaire, &

en ſortir bleüë encore en divers endroits, jaune en d'autres, bleuë & jaune, c'eſt-à-dire, verte & diverſement verte en divers endroits. Enfin nous avons vu remettre ce papier & pluſieurs papiers ſous la troiſiéme planche toute rouge, & en ſortir avec toutes les nouvelles couleurs aurore, orangé, cramoiſi, pourpre, violet, agathe, colombin, gris, clair, brun, noir même, que peuvent donner les diverſes combinaiſons du rouge avec le jaune & le bleu.

Car pour dernier trait, nous avions avancé dans nos Mémoires que ces trois couleurs faiſoient toutes les couleurs à l'infini, & qu'elles produiſoient même le noir par leur réünion. M. le Blon dit la même choſe dans ſon livre; & dans ſes impreſſions, il n'entre d'autre noir que celui qui réſulte du melange des trois couleurs. Un autre trait admirable de ſon livre, & qui ne regarde que la peinture, c'eſt la definition préciſe des *tournans* ou *fuyans* toujours bleus ſelon lui, & ſelon le vrai de la nature; & celle des *Re-*

flex généraux, toujours jaunes selon les mêmes oracles.

C'est à Messieurs les Peintres de sentir l'importance de ces définitions, c'est au Public d'encourager une si utile invention, utile pour le Public même, puisque desormais il aura presque pour rien les plus belles copies des plus beaux tableaux, sans parler des portrait des grands hommes, & des figures d'anatomie, de coquillages, de fleurs, de plantes, d'histoire naturelle & autres qu'on poura transmettre aux tems & répandre dans les lieux les plus reculés. Nous pourons parler un autre fois plus au long d'une chose qui mérite tant de réflexions. Mais nous craignons aujourd'hui de donner un peu plus d'atteinte qu'il ne convient au secret de l'Auteur.

ARTICLE LXXXIII.

LETTRE SUR LES Antipodes.

MONSIEUR.

Je fis porter hier au ſoir chez vous le Tome des Conciles, qui contient la fameuſe Epître du Pape Zacharie, & le Volume de S. Auguſtin, qui contient ſon Traité de la Cité de Dieu. Vous verrez par vous-même combien leurs ſentimens ſont éloignés des mépriſes que mettent ſur leur compte, à l'exemple de Kepler, quelques Auteurs modernes. Commençons par S. Auguſtin. Pour mieux ſentir la juſteſſe de ſon raiſonnement ſur les Antipodes, faiſons-en l'Analyſe.

Saint Auguſtin dit : Ce que quelques gens débitent des Antipodes, des Peuples placés dans l'Hémiſphere oppoſé au nôtre, a bien l'air d'un conte. Un conte eſt un fait avancé

contre les vrai-ſemblances, ſur de frivoles conjectures, & ſans aucun fondement ſolide. Or eſt-il que ce qu'on débite de l'exiſtence de ces Peuples, a bien l'air d'un fait avancé ſur des conjectures frivoles, & ſans aucun fondement ſolide. Les ſeuls fondemens ſolides pour garantir un fait, ſont ou la liaiſon néceſſaire avec un autre fait réel & bien certainement connu, ou la voye d'un témoignage ſûr & déciſif. Mais l'exiſtence de ces Peuples 1°. n'a aucune liaiſon néceſſaire avec des faits dont la réalité ſoit déja certainement connuë; 2°. n'eſt garantie par aucun témoignage.

1°. Le ſeul fait certain qui puiſſe avoir quelque liaiſon avec celui-là, c'eſt la rondeur de la Terre, la preſſion uniforme des Cieux qui la ſerrent également de tous côtés, & qui ſoutiendroient aux Antipodes les hommes, comme ils les ſoutiennent ſur notre hémiſphere. Que réſulte-t-il néceſſairement de là? Qu'il eſt poſſible qu'à l'extrémité des vaſtes Mers qui terminent notre hémiſphe-

re il y ait des terres comme les nôtres ; que s'il s'y trouvoit des hommes, ils y seroient placés & soutenus comme nous le sommes ici, sur les parties du Monde que nous foulons aux pieds. Mais de cette simple & métaphysique possibilité, s'ensuit-il qu'en effet il doive y avoir des hommes dans ces contrées ?

2°. La voye du témoignage n'établit pas plus ce fait que celle du raisonnement. A t-on vû quelqu'un qui ait visité ces Peuples ? Ont-ils volé de leur hémisphere au nôtre, pour s'annoncer à nous, & nous apprendre que le leur, semblable en tout le reste au nôtre, avoit aussi comme lui des habitans de notre espece ? Non, & personne ne l'a jusqu'ici prétendu. Donc ce fait n'est garanti ni par la voye du témoignage, ni par celle du raisonnement.

D'ailleurs, ajoûte S. Augustin, ce n'est pas seulement par le défaut de preuve, que ce fait a l'air d'un conte, c'est encore par son peu de vraisemblance, & par les difficultés

insolubles qui le combattent. Car enfin d'où viendroient les hommes de ce nouveau Continent ? Seroit-ce une race différente de celle d'Adam, & un Peuple isolé, créé pour ces régions soustraites au commerce des autres hommes ? Non sans doute. L'Ecriture borne les habitans de l'Univers aux seuls descendans d'Adam, de Noé, & de ses premieres générations dont elle fait le dénombrement.

Ce ne sont pas non plus les arriers-petits-fils de Noé, ou leur postérité, même la plus reculée, qui ont pénétré jusques-là. Eh par quelle voye y seroient-ils parvenus ? De vastes mers renferment de tous côtés notre Continent, & le séparent du leur. Ce n'est donc pas par un progrès insensible & facile, que les hommes s'étendant de climat en climat, & de terre en terre, auront après bien des siécles abouti à cette partie de l'Univers jusqu'alors déserte & ignorée, Ce n'est pas non plus la Navigation qui les y aura conduits. L'immense étenduë de cet

Ocean, eſt un eſpace dont nos Pilotes n'ont point encore appris à meſurer les bornes. Donc les enfans d'Adam & de Noé n'ont pû encore ſe tranſplanter à de ſi vaſtes diſtances; & il n'y a dans l'univers d'hommes que de leur race. Donc il eſt inconcevable que l'hémiſphere oppoſé au nôtre ſoit habité, donc on doit à tous égards enviſager le ſentiment de ceux qui ſoutiennent qu'il y a des Antipodes, comme la choſe du monde la moins raiſonnable.

Voilà, Monſieur, au juſte le raiſonnement de S. Auguſtin Liv. XVI. Chap. IX. de la Cité de Dieu. Je ne lui ai prêté que le développement, & le tour philoſophique plus à la mode aujourd'hui qu'il ne l'étoit de ſon tems. Vous en trouverez toutes les ſemences, & la ſubſtance même dans les paroles de ce Pere, & vous démêlerez en même-tems combien cette façon de penſer étoit judicieuſe dans le ſiécle où il vivoit.

Lorſque les faits ſont établis ſur des preuves claires & ſolides, un bon eſprit s'y rend, quelque difficulté,

quelque incompréhensibilité qu'il y ait dans le *pourquoi*, ou dans le *comment*. Je ne concevrai jamais, & jamais mortel ne le concevra plus que moi par quelle étonnante méchanique les caprices d'une mere se gravent sur les membres de l'enfant qu'elle renferme dans son sein, & toujours précisément sur les membres semblables à ceux, qui dans la mere ont reçû quelque impression particuliere, lorsque ce caprice agitoit son imagination : *pourquoi* ni *comment* au simple aspect d'un criminel sur la roüe les membres de l'enfant sont disloqués, brisés sur le hideux modele qui s'offre aux regards de la mere, sans que cette mere qui le porte en ses entrailles, sente dans les siens la plus legere émotion ; mais ces étranges évenemens sont trop connus pour que leur incomprehensibilité en affoiblisse la persuasion.

C'est tout le contraire quand d'un côté les faits ne sont point établis sur des principes décisifs, & que de l'autre dans l'état où sont les choses les

objections sur le *comment* sont insolubles Alors un bon esprit s'arrête aux difficultés, penche toujours vers la negative, & ne céde jamais à la conjecture hardie, au ton décisif, à l'air imposant, au souris mocqueur du dogmatiste frivole, qui insulte à sa timide mais sage incrédulité!

C'étoit là justement la situation de S. Augustin. Le raisonnement le plus épuré, & le plus solide qu'on pût faire de son tems sur un Peuple Antipode, n'alloit précisément qu'à en prouver la possibilité absoluë & métaphysique. Saint Augustin n'a garde de la nier cette possibilité abstraite. Mais qu'il y a loin de la possibilité à l'existence, & combien de choses réunissent à leur possibilité absoluë, une impossibilité relative & de fait, parce qu'elles son inalliables avec d'autres êtres déja existans, ou d'autres faits déja arrivés.

Alors, comme aujourd'hui, un Chrétien ne pouvoit se dispenser de regarder tous les hommes de l'univers comme des descendans d'Adam. C'est un fait expressément ré-

vélé dans les Actes des Apôtres *ex uno omnes*, dans l'Epître premiere de S. Paul aux Corinthiens, &c. Ce fait même est la base du Christianisme.

Cependant du tems de S. Augustin & bien des siécles après on ignoroit, au moins dans l'Empire Romain, & chez tous les Peuples de qui les Romains auroient pû en emprunter l'idée, on ignoroit, dis-je, ce que c'est que la Boussole. La Navigation étoit encore dans son enfance. Les timides mortels resserrés chacun dans son Continent, ou dans les Mers qui le bordent, ne connoissoient point encore l'art périlleux d'aller à travers les flots, en s'éloignant toujours des terres, sans autre secours que les Vents, ni d'autres guides que les Etoiles. Comment donc allier alors avec la connoissance certaine de ces faits, l'établissement d'un Peuple d'êtres de notre espece dans l'hémisphere opposé au nôtre?

On n'avoit point encore découvert ce que le hazard, bien plus que notre pénétration ou nos recherches

nous

nous ont appris dans les ſiécles ſuivans, que vers le Nord de l'Europe & de notre hémiſphere à l'Occident de la partie la plus ſeptentrionale de la Norvege, & à une diſtance médiocre du Continent, ſe préſente une langue de terre nommée *Groenland*, d'un mot qui ſignifie, *Terre verte*; que cette terre en s'étendant de là au Nord & à l'Oueſt, ſe replie dans ſa plus grande étenduë ſous notre hémiſphere, & ſe rapproche tellement de l'Amérique, que ſi elle n'eſt pas liée à ſon Continent, comme quelques Géographes & quelques Navigateurs le prétendent, le trajet qui l'en ſépareroit, ne peut guéres être plus long que celui qui la diviſe de l'Iſlande ou de la Norvege, d'où partirent ceux qui au neuviéme ou dixiéme ſiécle firent la découverte du Groenland, & du Peuple Sauvage qui l'habitoit dès-lors. On ne ſçavoit point qu'à l'Orient de la Moſcovie, & environ le Nord-Eſt de la grande Tartarie, il y a de vaſtes terres inconnuës encore, & qui ont l'air de ſe rapprocher des

parties occidentales de l'Amérique Septentrionale, de ces cantons dont nous ne connoiſſons encore bien que la Californie ; qu'ainſi ſans prodige & ſans miracle les enfans d'Adam & de Noé, ont pû dans une durée de deux ou trois mille ans s'avancer de proche en proche juſques à ces régions nouvelles, inconnuës autrefois à notre hémiſphere, & y former à la longue ces nombreuſes Peuplades qu'on y découvrit il y a deux cens cinquante ans ; que ces Peuples ont dans leurs mœurs & dans leur culte les traits de reſſemblance les plus marqués avec les anciens Peuples de notre Continent ; que l'origine peu reculée des Empires du Méxique & du Perou, les ſeuls Etats un peu policés qu'il y eût en Amérique, & la barbarie des autres Nations répanduës dans cet hémiſphére, ſont une preuve bien complette que ces païs n'avoient été peuplées qu'à la longue, long-tems après les autres parties de l'Univers, & par des hommes arrachés par une eſpece de hazard au commerce des

autres mortels, & destitués de la plûpart des moyens propres à former ou à civiliser une Societé.

Faute de ces connoissances la propagation des hommes & leur transmigration aux Antipodes, devenoit un mystere inconcevable du tems de S. Augustin, & tout concouroit à déterminer l'esprit le plus pénétrant & le plus judicieux, , en admettant la possibilité absoluë, à en contester la réalité. Voilà dès-lors S. Augustin disculpé, & son discernement mis à l'abri de ces dédains, qu'une estime démesurée pour les goûts & les idées de notre siécle nous fait quelquefois prodiguer si injustement à l'Antiquité entiere.

L'affaire du Pape Zacharie est encore plus simple. Virgile Prêtre Irlandois, Apôtre des Bavarois, fut vers le milieu du huitiéme siécle accusé auprès de S. Boniface Archevêque de Mayence, sur plusieurs chefs détaillés dans l'Epître Xe. du Pape Zacharie, Tom. VI. des Conciles, édition du P. Labbe. Un des Articles imputés à Virgile, c'étoit

d'avoir enſeigné, qu'outre ce monde que nous habitons, il y en avoit un autre, un autre Soleil, une autre Lune, une autre race d'hommes, &c. Les deux autres chefs d'accuſation regardoient l'un une Formule de Baptême, l'autre la diviſion née entre Boniface & Odilon Duc de Baviere, troubles dont on faiſoit Zacharie l'auteur.

Vous verrez, Monſieur, qu'il n'eſt point là queſtion d'Antipodes, ou de mortels qui habitans d'une même Sphere, d'un même Globe, d'une même Terre que nous, ſe trouvent ſur un hémiſphere différent, & dans des ſituations diamétralement oppoſées à la nôtre.

Boniface conſulte le Pape Zacharie ſur le parti qu'il doit prendre à l'égard de Virgile. Le Pape répond à l'Archevêque, qu'il n'a qu'à examiner l'accuſé dans ſon Concile, & que s'il ſe trouve coupable on doit le dégrader du Sacerdoce, & le traiter ſelon les Canons.

On ignore totalement quelles furent les ſuites de cette affaire. Il n'en

paroît pas le moindre veſtige dans les monumens Eccléſiaſtiques de ces tems-là. Ce qui eſt plus que probable, c'eſt que Virgile ſe trouva innocent, & déchargé de l'accuſation. Ce qu'il y a de bien ſûr, c'eſt que peu de tems après on érigea en ſa faveur l'Evêché de Saltzbourg, qu'il en fut le premier Evêque, & que l'Egliſe après ſa mort l'a mis au nombre des Saints dont elle celebre la mémoire.

C'eſt-là tout le fond & même preſque tout le détail d'un évenement peu intéreſſant par lui même, & qui ſeroit reſté de nos jours dans l'obſcurité où il avoit été les ſiécles précédens, ſi l'impoſture & l'ignorance ne lui avoient donné une célébrité qu'il ne mérita jamais. Et c'eſt ſur ce fondement frivole qu'on oſe dire, ou ſuppoſer dans tant d'Ouvrages modernes : *Le Prêtre Virgile fut condamné comme Hérétique par le Pape Zacharie, pour avoir enſeigné qu'il y avoit des Antipodes.*

Mais, me diſoit hier au ſoir M.**, quel inconvénient pour la Religion

que S. Augustin & Zacharie se fussent mépris sur un point de cette nature ? Il n'y en a pas l'ombre, à prendre les choses dans les regles du bon sens, & de la saine Logique. Sans affoiblir pour nous la certitude des vérités révélées, un Pere de l'Eglise peut se tromper sur un dogme, à plus forte raison sur un fait aussi étranger au dogme que l'existence ou la non existence d'un Peuple Antipode.

Le Pape uni même au corps des premiers Pasteurs, n'a pour fixer notre créance dans les causes personnelles, que l'autorité humaine du Tribunal le plus grave, le plus éclairé & le plus respectable de l'Univers. Les promesses de Jesus-Christ au Chef & aux membres de l'Eglise enseignante, ne garantissent leurs jugemens de toute méprise, que dans les décisions sur le dogme, ou sur les faits qui ont avec la décision sur le dogme une liaison essentielle, & sur la Morale.

Or supposant contre l'évidence du Texte, que dans l'Epître de Za-

charie & dans les plaintes portées contre Virgile, il eſt mention des Antipodes, la queſtion ſe réduiroit toujours aux faits perſonnels. Premier fait perſonnel: *Y a-t-il des hommes dans telle partie de la terre, ou n'y en a-t-il pas?* Second fait perſonnel: *Virgile a-t il enſeigné qu'il y en eût?* Troiſiéme fait perſonnel, ou d'œconomie perſonnelle: *S'il a débité cette doctrine, comment doit-on en uſer avec lui?* Donc en ſupposant fauſſement que dans l'Epître de Zacharie, & dans les plaintes portées contre Virgile, il eſt mention des Antipodes, l'Egliſe même Universelle auroit pû, comme tout autre Tribunal humain, ſe méprendre ſur cet article, & condamner à tort Virgile, ſans intéreſſer le moins du monde le privilege de ſon infaillibilité, ou affoiblir la ſoumiſſion que nous devons à ſes jugemens, en matiere de foy, ou de faits liés avec la foy.

Mais 1°. je le répéte encore, ce n'eſt point des Antipodes dont I s'agit dans les ſentimens attribués à

Virgile, c'eſt d'un nouvel Univers; d'une combinaiſon de ſpheres & d'êtres de même nature que ceux qui compoſent le Monde où nous ſommes; en un mot d'un tout, dont les parties ſemblables ſeroient diſtribuées entre elles dans le même ordre que celles qui forment cet Univers, & qui ſeroit peuplé par une race d'hommes, dont l'origine n'auroit de commun avec la nôtre que l'opération ſemblable d'un même Créateur : *Scilicet alius Mundus, & alii Homines, aliuſque Sol & Luna.* C'eſt-là l'objet fixe & déterminé des plaintes de Boniface, & de la réponſe de Zacharie.

2°. L'Epître de Zacharie n'eſt rien moins qu'une déciſion, qu'un jugement, qu'une définition ſur un objet de foy ou d'erreur oppoſée à la foy. Ce n'eſt pas même un jugement perſonnel ſur la cauſe de Virgile. C'eſt une ſimple inſtruction pour Boniface ſur la façon de procéder dans une accuſation peu canonique & peu exacte, portée au Tribunal de cet Archevêque, con-

tre un Miſſionnaire occupé à plus de cent lieuës de lui à prêcher l'Evangile aux Nations barbares & infidelles, & que des bruits vagues & des *oui dire*, lui ont rendu ſuſpect.

L'Epître de Zacharie eſt donc & par la forme & par le fond tout-à-la-fois la choſe du monde la plus oppoſée à une déciſion ſur l'exiſtence, ou la non-exiſtence d'un Peuple Antipode. C'eſt, Monſieur, ce que votre diſcernement bien mieux que mes obſervations, vous fera démêler dans une ſimple lecture.

Auſſi n'eſt-ce point pour attaquer Theologiquement l'autorité du Pape & de S. Auguſtin, que quelques Auteurs de notre tems, qui ſe copient ſervilement les uns les autres, reſaſſent dans leurs écrits avec plus de fadeur encore que d'ignorance, les noms de Zacharie, d'Antipodes, &c. C'eſt pour donner aux Maîtres & aux Docteurs du Chriſtianiſme, aux ſiécles où il s'eſt le plus étendu & le mieux ſoutenu, un air d'ignorance groſſiere, de petiteſſe d'eſprit, de ſuperſtition, qui en décréditant les

idées & les jugemens de tant de reſpectables perſonnages, décréditent par un contre-coup néceſſaire leur créance, & la Religion qu'ils enſeignoient. Un interêt de parti dicta d'abord ces calomnies aux Proteſtans; le Pyrrhoniſme de nos jours les fait répéter à l'Incrédule, ou à ceux qui par un faux air de ſuperiorité d'eſprit prennent de lui le ton. L'aſſûrance avec laquelle on les lui débite, & le peu de connoiſſance qu'il a de l'antiquité fait adopter quelquefois ces idées au Chrétien le plus ſincere, & lui laiſſent des préjugés auſſi dangereux que faux, ſur les tems où une ignorance ſi profonde dominoit dans les jugemens des premiers Maîtres de ſa Religion. Ce n'eſt donc point proprement l'interêt de Zacharie & de S. Auguſtin, c'eſt celui de maintenir dans leur pureté les vérités hiſtoriques, & les faits ſur tout liés de près ou de loin avec la Religion, qui doivent engager un homme inſtruit à relever ces mépriſes.

M. *** ajouta, l'Ecriture ne fait deſcendre d'Adam que les hommes

du monde, & de la Sphere du monde que nous habitons. Cela eſt vrai; & Dieu peut pour d'autres terres, pour d'autres amas de matiere, pour d'autres combinaiſons de Globes créer ſéparément des millions d'autres Habitans.

Mais 1°. il n'en eſt pas moins vrai que les hommes des Antipodes doivent dèſlors être des hommes deſcendus d'Adam. L'hémiſphere oppoſé au nôtre, ne compoſe avec le nôtre qu'une même Sphere, qu'une même terre; donc dans le ſyſtême Chrétien, l'Ameriquain, comme l'European, doit être enfant d'Adam.

2°. Les Livres ſaints en nous apprenant qu'Adam eſt le pere des hommes qui habitent notre globe, s'exprime dans des termes qui bornent l'eſpece humaine à ce ſeul globe. Elle ne dit pas que *Dieu y créa un homme, qu'il y créa Adam*. Mais qu'*il y créa l'homme;* c'eſt-à-dire, ſelon l'idée que ce terme porte à l'eſprit, le premier & l'unique être de cette eſpece, la tige, la ſource de tous les autres.

Or la regle du bon ſens & le premier principe de Critique ſur les textes de l'Ecriture, & de tout autre Ouvrage hiſtorique ou dogmatique, c'eſt de prendre les termes & les paſſages dans leur ſens litteral, & dans toute l'étenduë de leur ſignification, à moins que les circonſtances où ils ſont employés, & les abſurdités qui en réſulteroient, ne forcent de recourir au ſens figuré, ou à des reſtrictions & des limitations.

Je demande à préſent à tous ceux qui de nos jours ont débité d'ingénieuſes & d'amuſantes chimeres ſur les êtres animés & intelligens des autres Spheres de cet Univers, quelle eſt la circonſtance de fait qui m'oblige à reſtraindre l'univerſalité de ce terme, *il créa l'homme*, aux ſeuls hommes du globe terreſtre?

Le réſultat unique de toutes leurs conjectures là-deſſus, quelque force qu'on leur donne, c'eſt qu'il eſt poſſible en ſoi que Dieu ait formé ailleurs d'autres hommes. Mais cette ſimple poſſibilité détruit-elle la poſſibilité du ſyſtême oppoſé; & empê-

che t-elle que Dieu n'ait pû également se borner à en créer sur notre globe ? Cette possibilité en l'air fait elle résulter quelque absurdité d'un témoignage qui garantiroit que Dieu n'a point formé pour les autres Spheres d'habitans de notre espece. Non, sans doute, & il n'y a ni contradiction, ni inconvenient à prendre l'expression de l'Ecriture dans son sens naturel & rigoureux, dans toute l'étenduë qu'exige un pareil terme consideré précisément en lui-même; point de fait certain, pas même de systême Physique un peu vraisemblable, qui démente la force de ce mot, qui restraigne le moins du monde le sens litteral de ce témoignage. Donc l'Ecriture nous réduit à croire qu'il n'y a point eu dans l'Univers d'autre homme créé qu'Adam, & que tous les Habitans du globe terrestre sont descendus de lui.

C'est-là, si je ne me trompe, satisfaire & aux difficultés de M. *** & à votre sage curiosité sur cette matiere. Que ne puis-je aussi-bien contenter l'envie que j'ai de vous

marquer le respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur, &c.

A Poitiers, le ... Mars 1737.

Cette Lettre a été écrite à M. le Nain, Int. de Poit. distingué par son amour pour les Lettres.

ARTICLE LXXXIV.

SUITE DE L'HISTOIRE Romaine, depuis la Translation de l'Empire par Constantin jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II. &c. Tomes VIII, IX, X, XI & XII. in-12. *A Paris chez Louis-Hippolyte Guérin, ruë S. Jacques, vis à vis les Mathurins, à S. Thomas d'Aquin.* 1736.

NOus avons été forcés malgré nous, & par des occupations ausquelles nous n'avons pû nous refuser, d'interrompre le compte que nous avions commencé à rendre de cet Ouvrage il y a quelques mois: nous le reprenons avec plaisir, & quoique nous ne puissions nous

étendre aussi au long que nous le voudrions sur cette matiere importante, nous en dirons pourtant assez pour faire connoître le mérite & les lumieres de M. l'Abbé G**. ce n'est plus un mystere. C'est à lui que nous devons cette continuation de l'Histoire Romaine ; mais ce qui ne lui appartient point, c'est la supercherie qui l'annonce comme une Traduction de Laurent Echard.

La Critique veut trouver une différence bien sensible entre cette suite de l'Histoire Romaine, & les six premiers Volumes, & l'avantage, elle le place tout entier de ce dernier côté. On ne peut contredire d'une certaine façon ce jugement, mais il est de l'équité de reconnoître que fondé sur l'habileté & le grand sens de l'Auteur Anglois, il l'est en même tems sur le tissu d'évenemens qui fut l'objet de son travail. Rien n'est si surprenant que l'origine, que les développemens, que les prodigieux accroissemens de la puissance Romaine : cet Empire cimenté par tant de crimes & par tant de vertus,

ſe ſoutient par les mêmes principes, & ſi de fréquens nuages en obſcurciſſent la gloire, & en commencent inſenſiblement la décadence, de généreux efforts lui rendent de tems en tems une partie de ſon luſtre, & font reſpecter la majeſté des Céſars. Tel fut l'Empire Romain juſqu'au Grand Conſtantin, & ſi l'on veut, juſqu'à Theodoſe. D'ailleurs pour traiter avec ſuccès cette matiere, que de reſſources un Ecrivain ne trouve-t-il pas dans les plus précieux monumens de l'antiquité? Depuis Theodoſe, tout aſſez rapidement change de face, l'Empire d'Occident lutte en vain pendant quelques regnes contre ſa ruine: les paſſions humaines de concert avec les efforts des Barbares, le démembrerent; ſur ſes débris on voit ſe former de nouvelles Monarchies, de nouveaux Peuples; la majeſté Romaine fait place à l'orgueil groſſier des Conquerans, & avec elle s'éteignent pour pluſieurs ſiecles le goût des Lettres & l'amour des beaux Arts. En Orient l'Empire ſurvit à la vérité à ſes diſ-

graces; l'invaſion de l'Occident par les Barbares, & la facilité qu'ils eurent à s'y établir, furent la principale cauſe de ſa conſervation; mais quelle conſervation! c'eſt plutôt une maladie lente, qui ne prolonge vos jours, que pour vous préſenter plus long-tems les horreurs du tombeau, qui ne recule votre perte, que pour rendre plus vif le ſentiment de vos foibleſſes; Conſtantinople ne ſubſiſte, que pour être le Théatre des plus fréquentes & des plus infâmes révolutions; des Grecs perfides, légers, ſanguinaires, auſſi dépourvûs de religion pour l'ordinaire que d'humanité, plus lâches encore par réfléxion que par temperamment; tels furent les derniers deſcendans des Romains; leur Hiſtoire n'eſt preſque plus qu'un aſſemblage informe de faits, qui révoltent par leur noirceur, & qui ennuyent par leur uniformité. Il n'y regne d'ailleurs preſqu'aucun intérêt par rapport à nous, ſi l'on en excepte le tems connu des Croiſades. La vérité de tous ces faits, il l'a fallu d'ailleurs puiſer dans quantité

de sources peu agréables, peu sûres, & plus capables souvent d'égarer que de conduire à la vérité, si l'on n'avoit une patience infinie, & un jugement bien sain pour les consulter. Toutes ces raisons combinées nous paroissent prouver, sans entrer ici dans des comparaisons qui sont toujours odieuses, que le travail de M. l'Abbé G**. mérite des égards singuliers de la part du Public. C'est beaucoup de nous avoir donné avec ordre & méthode une Histoire abregée que nous n'avions qu'éparse dans différens Ouvrages. Si le fonds de ces Volumes est peu piquant souvent, la forme en est constamment estimable; & c'est ce que nous pouvions raisonnablement lui demander. Après tout l'Histoire ancienne dans bien des endroits, est-elle plus intéressante? Il faut tout sçavoir; le païs que l'on parcourt, quand on voyage, n'est pas toujours également beau. Pour arriver au terme le plus agréable, il faut traverser des Landes & franchir des précipices; les chemins qui applanissent

ces trajets, n'ont pas toujours le moins coûté.

Le VIII[e] Volume commence au regne du Grand Theodose (*a*), & finit à l'extinction de l'Empire en Occident. Le nom seul de ce grand Empereur, réveille les plus grandes & les plus aimables idées. La bonté, la valeur, la religion, la justice, les qualités les plus brillantes, & les vertus les plus solides, se réunirent saus exception pour former son caractere. Quelque plein que l'on soit de son histoire, on la relira avec plaisir dans notre Auteur. Nous sommes dispensés de le suivre dans le cours de ses exploits, pour venger l'Empire des insultes des Barbares, & pour punir le meurtre de Gratien & de Valentinien ; nous ne pouvons que rappeller un moment tout ce qu'il fit pour réformer les abus qui s'étoient glissés dans l'administration des Provinces, & porter les derniers coups à l'Idolâtrie, avec autant de douceur que

(*a*) Depuis 378. jusques en 476.

d'efficacité. Zosime, dit M. l'Abbé G**, est le seul qui ait osé flétrir sa mémoire auguste ; mais on voit dans l'aigreur de son style une plume envenimée contre le destructeur des Idoles. D'autres Auteurs Payens plus équitables, n'ont pas balancé à le mettre au-dessus des plus grands hommes de l'Antiquité. Aurelius Victor, ajoûte notre Auteur, le compare à Trajan pour les vertus, & ne lui en donne point les défauts. Voici l'examen du parallele. « Theo-
» dose avoit, comme cet Empe-
» reur, dont il descendoit, la
» taille haute, la tête belle, l'air
« grand & noble, le tour & les
» traits du visage réguliers, le son
» de la voix majestueux & agréa-
» ble, tout le corps bien propor-
» tionné. L'un & l'autre étoient
» bienfaisans, justes, magnifiques,
» humains, toujours prêts à secou-
« rir les malheureux; mais Trajan
» persécutoit le nom Chrétien, &
» Theodose fut le fleau de l'Idolâ-
» trie. Le premier, passionné pour
» la gloire, n'avoit point d'égard à

» la justice dans les guerres qu'il
» suscitoit aux Puissances étrange-
» res, pourvû qu'il eût pû acque-
» rir les honneurs du triomphe. Le
» second, sans manquer de coura-
» ge, ne prenoit les armes qu'à
» regret & dans les nécessités indis-
» pensables; craignant toujours de
» verser inutilement le sang de ses
» Peuples, il n'ambitionnoit d'au-
» tres lauriers que ceux qui venoient
» s'offrir à lui dans les guerres qu'il
» ne pouvoit éviter. Les débauches
» de Trajan étoient monstrueuses;
» Theodose aimoit la modestie, la
» sobrieté, la chasteté; il en don-
» noit l'exemple, & il vouloit que
» ses Sujets pratiquassent les mê-
» mes vertus, & il fit différentes
» Loix pour les y obliger, &c.

A Theodose, succéderent Arcade & Honorius ses enfans, qu'il avoit fait reconnoître Empereurs dès son vivant. Leur foiblesse précipita l'Empire vers sa ruine. Arcade livré à la mollesse & à l'ignorance, sans vices & sans vertus, fut le joüet de tous ceux qui s'emparerent de sa

confiance. Ruffin, Eutrope, Eudoxie, gouvernerent ſucceſſivement; & ſous leur tutelle, la vertu & le mérite, furent une excluſion formelle pour parvenir aux grands Emplois. Honorius plus moû encore que ſon frere, plus indolent, ſans eſprit, ſans génie, ſans connoiſſance, mérita tous les malheurs dont ſon regne fut accablé. Les victoires de Stilicon, arrêterent pendant quelque tems les efforts des Barbares; mais cet homme, dans qui les vices ne furent pas moins grands que ſes vertus étoient éclatantes, devint lui-même la victime de ſon ambition, & ſa mort fut ſuivie des plus étranges révolutions. La priſe de Rome par Alaric, & tout ce qui accompagna cet évenement célebre, forment un Epiſode des plus intéreſſans. Depuis la priſe de Rome juſqu'à la ruine totale de l'Empire d'Occident ſous Auguſtule, l'eſpace eſt d'environ 66. ans; & tout ce tems n'offre pour l'ordinaire que les ſcenes les plus lugubres, une foibleſſe de la part des Romains qui fait pitié; de la

part des Barbares pour l'ordinaire une férocité qui étonne, & quelquefois des exemples de grandeur & de noblesse qui font aimer leurs succès, & leur nouvelle domination.

Theodose le Jeune succeda dans l'Orient à Arcade son pere, il n'avoit que trois ans. Que le caractere de Pulcherie sa sœur, fut admirable! Elle n'avoit que deux ans plus que son frere. Malgré le peu de différence des deux âges, " son principal soin, dit M. l'Abbé G**, » fut l'éducation du jeune Prince » dont elle se crut chargée. Elle » lui fit apprendre à faire des armes, à monter à cheval, & tous » les exercices convenables à sa dignité. Elle lui donna les plus habiles Maîtres de l'Empire, pour » lui enseigner les lettres humaines; mais elle lui apprit elle-même à avoir un port grave, & majestueux, à marcher, à s'asseoir, » à porter ses habits d'une maniere » digne d'un Prince; à être maître » de son ris, à être doux ou sévere » selon les occasions, à s'instruire

» soigneusement de ce que déman-
» doient ceux qui lui présentoient
» des Requêtes... Sçachant parfai-
» tement parler & écrire en Grec
» & en Latin, (*c'étoient après tout*
» *les deux langues vulgaires de*
» *l'Empire*) elle dressoit elle-même
» toutes les Ordonnances, & les
» faisoit signer à son frere pour lui
» laisser l'honneur du Gouverne-
» ment. Elle le corrigea de la faci-
» lité avec laquelle il signoit sans
» examiner tout ce qu'on lui pré-
» sentoit, en dressant un Acte par
» lequel il abandonnoit sa femme,
» pour être son esclave ; le Prince
» y mit son Sceau comme aux au-
» tres expéditions. „ A quoi abou-
tirent tous ces soins précieux ? Theo-
dose fut un Prince moins que mé-
diocre, lorsqu'il fut en âge de gou-
verner ; il se laissa conduire par ses
Eunuques, qui lui firent commettre
des fautes énormes, & le jetterent
dans tous les malheurs qui affligе-
rent son regne.

Voici la maniere dont l'Auteur
raconte le mariage de Theodose.

„ Athenaïs

» Athenaïs fut fille d'un Philoso-
» phe Athenien nommé Leonce.
» Son pere ayant remarqué en elle
» une étenduë de génie plus que
» rare dans les enfans de son sexe,
» lui avoit donné des Maîtres pour
» les Langues, pour les Mathéma-
» tiques, & pour différentes Scien-
» ces. Dans peu elle y fit de si
» grands progrès, qu'elle effaça les
» plus habiles Professeurs de son
» tems. Leonce crut que ces riches-
» ses de l'esprit, étoient une dot
» suffisante pour sa fille; il la des-
» hérita, & laissa tout le bien à ses
» deux fils. Après sa mort, Athe-
» naïs vint à Constantinople pour
» faire casser son Testament ; elle
» porta ses plaintes à Pulcherie, &
» déploya toute son éloquence &
» tout son sçavoir pour demander
» justice. L'Imperatrice étonnée de
» son esprit, de ses talens & de sa
» beauté, la présenta à Theodose,
» & lui persuada de la prendre pour
» épouse. Il y consentit, mais aupa-
» ravant il l'engagea à renoncer au

» culte des Idoles. L'Evêque Atti-
» cus fit la cérémonie du Baptême,
» il changea ſon nom d'Athenaïs,
» qui en Grec ſignifie Minerve, en
» celui d'Eudoxie. Theodoſe l'é-
» pouſa en 421; & deux ans après
» il la fit déclarer Auguſte. Loin
» d'avoir du reſſentiment contre
» ſes freres, elle leur procura de
» grandes dignités, comme ayant
» été l'occaſion de ſa fortune. „

Sous le regne de Theodoſe, les héréſies de Neſtorius & d'Eutichés exciterent de grands troubles dans l'Egliſe. M. G**, traite avec beaucoup de netteté & de ſageſſe cette partie de l'Hiſtoire. Le foible Empereur, malgré les ſages remontrances de ſa ſœur, donna alternativement dans la plûpart des piéges qu'on lui voulut tendre, & l'erreur ſe prévalut preſque également des deux côtés de ſa facilité à ſe laiſſer ſéduire.

Theodoſe étant mort ſans ſucceſſeur, la vertueuſe Pulcherie, en poſſeſſion de la confiance de tout l'Empire offrit la Couronne à Marcien,

pourvû qu'il voulût l'epouser, & qu'il la laissât demeurer fidele à son vœu de virginité. Marcien le lui promit. Les Troupes & le Senat le proclamerent Auguste. Son premier soin fut de rendre la paix à l'Eglise. Il agit de concert avec le grand Saint Leon pour la convocation du Concile Général de Chalcedoine, où il assista en personne, il y fit confirmer l'anathême porté contre Eutichés, & il révoqua les Loix qu'on avoit surprises à Theodose. Son regne ne fut que de six ans ; mais ses vertus le rendirent immortel. Les torrens de larmes dont ses sujets arrosérent son tombeau, montrerent, dit notre Auteur, à ceux qui le devoient suivre sur le Trône, ou sur celui des autres Nations, que la principale gloire d'un Prince dépend de la maniere dont il a traité ses Sujets.

(*a*) Le 9. volume, contient les regnes de Zenon, d'Anataste, de Justin, & de Justinien. Les deux pre-

(*a*) Depuis 476. jusques en 565.

miers des'honorerent l'empire par la méchanceté de leur caractere ; le troiſiéme a mérité l'éloge qu'en fait notre Auteur. „ On a de la peine, dit-
„ il, à comprendre comment un
„ homme élevé comme un Païſan
„ dans les campagnes d'Illirie, ſans
„ connoiſſances des lettres, ni des
„ ſciences, a pu faire changer la
„ face de tout l'empire dans les ſix
„ premieres années de ſon regne.
„ Juſtin étoit un Prince très-judi-
„ cieux ; il s'appliquoit avec ſoin
„ à diſcerner le vrai ; & lors qu'il
„ l'avoit connu, il s'y attachoit conſ-
„ tamment ; toutefois, avant que de
„ décider, il écoutoit volontiers le
„ conſeil des miniſtres que ſa pru-
„ dence avoit choiſis, & il n'héſi-
„ toit pas de réformer ſon jugement
„ ſur le leur. Mais ſurtout ce Prin-
„ ce avoit de la religion, il l'aimoit,
„ il cherchoit ſincerement à la faire
„ triompher, & il n'eſt plus éto-
„ nant que celui qu'il vouloit faire
„ regner, le ſecourut de ſa lumiere,
„ & le conduiſit dans ſes démar-
„ ches.

Le regne de Justinien est traité par l'Auteur avec une exactitude digne du sujet. Les grands evenemens qui le composérent, sont exposés & enchaînés d'une maniere interessante ; on ne peut refuser à Justinien d'avoir eu des qualités remarquables, mais l'attention qu'elles meritent, céde dans l'instant à l'horreur qu'inspirent ses vices, ses caprices, ses étranges foiblesses. Il dut moins les éclatantes victoires de son regne à la sagesse de ses conseils & de ses entreprises qu'à la prudence consommée, & à la grande valeur de ses Généraux, Belisaire & Narsés. Il eut l'ame assez basse pour persécuter indignement le premier & le rendre aussi célebre dans la posterité par l'humiliation de sa disgrace qu'il l'est d'ailleurs par l'éclat de tous ses triomphes. Le Vainqueur des Perses & des Huns, le conquérant de l'Afrique & de l'Italie, le restaurateur de l'empire, le plus grand homme de son siécle vecut le jouët des passions de l'infame Theodora, & mourut dans l'opprobre, victime de

la jalousie & de l'ingratitude de son maître. La religion n'eut pas moins à souffrir du travers inconcevable de Justinien ; il la soumit à ses imaginations, & plus d'une fois il employa sa puissance à faire respecter ses dangereuses revêries. Les mysteres les plus profonds n'avoient rien qui l'arrêtât dans ses chimeriques speculations. Ses Généraux rétablissoient la gloire du nom Romain, & l'Empereur, s'occupoit à regler l'Empyrée, s'il est permis de le dire, & ne sortoit de cet exercice si singulier, que pour tourmenter ceux qui lui rendoient les plus grands services. On regrette presque qu'un Prince de ce caractere, ait fourni une cariere si longue, si paisible, si remplie d'actions brillantes : mais ce qui est encore aussi incompréhensible, c'est la passion qu'il eut pour Theodora sa femme, la plus cruelle, la plus avare, la plus vindicative de toutes les princesses. Ce que l'Histoire nous en apprend, surpasse toutes les fixions du Roman. Née au millieu des Theatres, elevée

dans tout le libertinage de cette profession, connuë & celebre par ses debordements, elle arriva au Trône; & bien loin d'y prendre les sentimens, la grandeur, la décence qui conviennent au premier rang, elle y porta tous les vices avec lesquels de longues habitudes l'avoient apprivoisée; ses passions au grand jour, dans l'abondance, & avec l'impunité qu'assure le pouvoir suprême, multiplierent chaque jour ses excès, ses cruautés, ses crimes. L'argent immense qu'elle retiroit des graces qui étoient pour l'ordinaire à l'encan, ne suffisoit pas à son avidité. Les moyens les plus infâmes étoient mis en usage pour dépouiller les plus riches. Les prétextes les plus legers devenoient des preuves de crime sans réplique, lorsqu'on possedoit quelque bien qui flattât les desirs de l'Imperatrice. On raconte cent traits de sa perfidie, de sa cruauté, de ses débauches que l'on ne pouroit se déterminer à croire, s'ils n'étoient attestés par le torrent des Historiens.

Un Prince sous les yeux duquel se repete tous les jours un rolle si abominable, n'y eut-il eu lui même aucune part, est un Prince méprisable, & le bien qu'on peut en dire d'ailleurs, ne doit point sauver sa mémoire de l'indignation publique.

(*a*) Le 10 volume, est remarquable surtout par les regnes de Justin second, de Maurice, de Phocas, d'Heraclius. Malgré la confusion inseparable de tant de faits, il regne dans les expositions de notre Auteur un ordre & un enchaînement qui attache. Ce fut sous le regne de Justin second que n'âquit le celebre Mahomet. Comme l'Histoire de l'Empire devient dans la suite essentiellement mêlée avec celles des Musulmans, l'Auteur s'est cru obligé de donner un précis de la vie, de la doctrine, des conquêtes de ce fameux imposteur, & c'est sans contredit un des morceaux les plus judicieux de ce volume. On y lira aussi avec plaisir la mort tragique d'Albouin Roy des Lombards, & le sort aussi funeste

(*a*) Depuis 565 jusques en 715.

de Rosemonde son Epouse, qui l'avoit fait assassiner. Justin vint & regna avec peu de gloire. Le plus bel endroit de sa vie, selon notre Auteur, fut le moment de sa mort. Rien n'est si beau, si noble, si touchant que le discours qu'il tint alors à son fils Tibere. » Si les hommes » étoient toujours semblables à » eux mêmes, dit judicieusement M. G. * * * à cette occasion, » on auroit de la peine à concilier » ce discours plein de sagesse avec » le temoignage des Historiens » qui nous représentent Justin, » comme un Prince avare, cruel, voluptueux & indolent, dont la mollesse exposa l'Empire aux derniers » malheurs. Malgré ces défauts, il » connut le bien, & sçut répondre » d'une maniere digne de sa Couronne aux nations étrangeres qui » vouloient exiger les honteux tributs que Justinien avoit eu la foiblesse de leur accorder, pour en » acheter la paix; mais lui-même » n'eut pas la force de soutenir la fermeté de ses réponses. Ses passions

„ l'emportoient, & son amour effréné pour le plaisir lui faisoit „ oublier les soins essentiels du Gou- „ vernement qui l'auroient arraché „ à ce qu'il aimoit uniquement.

Tibere son successeur, fut généralement regretté de tout l'Empire, le choix qu'il avoit fait de Maurice pour le remplacer en lui faisant épouser sa fille, lui avoit fait honneur. Le portrait que l'Auteur fait de ce Prince avant même qu'il fut parvenu au Trône, est bien tracé. „ C'étoit un officier d'une pruden- „ ce consommée, d'un esprit péné- „ trant, fecond en ressources, prompt „ dans l'éxécution, inébranlable „ dans ses résolutions, lorsqu'il „ les croyoit prises à propos, irré- „ prochable dans sa conduite, cir- „ conspect à donner sa confiance, „ toujours en garde contre les fla- „ teurs, intrepide dans les dangers „ dont on pouvoit sortir, mais „ sage & reservé dans ceux qu'il „ est temeraire de braver; tenant „ un juste milieu entre la lâcheté „ & l'extravagante bravoure, d'ail-

„ leurs très ſobre. „ De ſi grandes qualités auroient dû aſſurer à Maurice un cours conſtant de proſperités & de victoires : mais que peut tout l'art d'un Pilote au milieu d'une mer inconnuë , ſemée d'écueils, & battuë de tempêtes qui ſe ſuccedent avec la même violence ſans aucun intervalle ; & tel étoit le cas où ſe trouvoient les plus grands hommes dans cet état déplorable où l'Empire languiſſant étoit attaqué de toutes parts par des ennemis auſſi redoutables par leur opiniâtreté que par leur nombre. La fin déplorable de Maurice eſt connuë de tout le monde „ Le cruel Phocas s'é-
„ tant emparé de Conſtantinople,
„ le fit chercher avec ſoin; on le
„ trouva à S. Antoine près de Pre-
„ nette avec huit de ſes enfans ;
„ cinq fils & trois filles. Cyriaque
„ donna à celles-cy un aſile dans
„ l'Egliſe Patriarchale, d'où le peu-
„ ple ne permit pas aux ſoldats de
„ les enlever ; mais Maurice & ſes
„ fils furent arrétés, & conduits au
„ delà du détroit. Lorſqu'ils furent

„ arrivés à Chalcedoine, les Licteurs
„ executerent les ordres du Tyran :
„ ils égorgerent les jeunes Princes
„ sous les yeux de leur pere; & Mau-
„ rice s'étant apperçu que la nour-
„ rice en vouloit sauver un qui étoit
„ encore à la mammelle, pour met-
„ tre le sien à la place, il l'en reprit
„ severement, & montra son fils aux
„ exécuteurs; sacrifice qui paroît au
„ dessus de la nature. Pendant cet
„ horrible massacre, il recueilloit
„ tout ce qu'un grand fonds de pieté
„ & de courage, peut inspirer de for-
„ ce & de Religion. Il repetta plu-
„ sieurs fois ces paroles du Prophê-
„ te *Vous etes juste Seigneur, & vo-
„ tre jugement est équitable.* Aprés
„ avoir souffert autant de coups
„ mortels qu'il en avoit vu porter à
„ ses enfans, il s'inclina sous la main
„ du bourreau, & il eut la tête
„ tranchée; c'étoit la soixante troi-
„ siéme année de son âge, dont
„ il en avoit regné vingt, & trois
„ mois.

Phocas joüit pendant huit ans du fruit de son usurpation, & se souilla de nouveaux crimes. On detes-

toit le Tyran, sans oser l'attaquer. A la fin le généreux Heraclius, & plusieurs autres s'ébranlerent. La flotte de Phocas fut battuë jusques devant Constantinople : en vain il chercha par la fuite à se dérober au supplice qu'il avoit merité ; arraché de son azyle, dépouillé des habits impériaux, chargé de chaines, il fut conduit au Vainqueur : *Malheureux, lui dit Heraclius, n'avois-tu donc usurpé l'Empire que pour lui faire souffrir tant de maux? On verra,* lui répondit Phocas, *si tu le gouverneras mieux.* ,, Heraclius irrité de sa réponse com-
,, manda aux executeurs de lui fai-
,, re expier tous les crimes qu'il avoit
,, commis. Ils le traiterent avec igno-
,, minie pour le punir d'une infini-
,, té d'adulteres, & de l'incontinen-
,, ce exessive à laquelle il s'étoit
,, abandonné ; ils lui couperent les
,, pieds, les mains, les bras, la tê-
,, te ; & brulerent ensuite son corps
,, dans la place publique. Ce trai-
,, tement, quelque cruel qu'il fut,
,, étoit au dessous du caractere exe-
,, crable de Phocas.

Les commencemens du regne d'Heraclius, ne furent pas brillants. L'inflexible Cosroës eut de grands succès dans la guerre qu'il continua de faire aux Romains. Les Sarazins, comme un torrent, se repandirent dans plusieurs Provinces & les envahirent. L'Empire parut toucher plus d'une fois au moment de sa ruine. A la fin la fortune se reconcilia avec le malheureux Empereur; ses projets conçus avec sagesse, furent executés avec encore plus de bonheur. Les barbares furent battus presque partout. Cosroës vaincu à son tour, humilié, poursuivi dans ses propres Etats, perit dans la prison où son fils l'avoit fait renfermer, une paix glorieuse termina la sanglante guerre de Perse. Heraclius revint triomphant à Constanstinople toute la ville alla au devant de lui, & tous les ordres de l'Empire contribuerent à la gloire de son entrée. ,, Il faut reconnoitre dit M. ,, G** que jamais on n'avoit merité cet honneur à si juste titre. ,, Dans un tems où l'Empire presque ,, reduit à la seule Ville de Cons-

„ tantinople paroiſſoit deſtitué de
„ toutes reſſources, en ſept campa-
„ gnes, avec des troupes que lui
„ même fut obligé de former aux
„ exercices militaires, il avoit déli-
„ vré ſes ſujets du joug étranger,
„ fait rentrer ſous ſa domination
„ toutes les Provinces enlevées par
„ la fureur d'un Prince barbare, &
„ détruit à jamais une puiſſance qui
„ avoit été juſqu'alors pour la nou-
„ velle Rome, ce que Carthage
„ fut pour l'ancienne. La Perſe ne
„ ſe releva point des coups qu'il lui
„ porta & l'on peut dire que
„ les Sarazins Mahometans qui s'en
„ rendirent maîtres quelque tems
„ après, ne firent qu'envahir un Etat
„ à qui Heraclius avoit fait perdre
„ toutes ſes forces. Heureux s'il fut
„ mort après de ſi beaux exploits,
„ ou s'il eut fini comme il avoit
„ commencé! Il eut été mis au rang
„ des plus grands Princes dont l'Hiſ-
„ toire ait conſacré la mémoire;
„ mais les dernieres années de ſon
„ regne firent voir que ſes talens
„ étoient bornés au genre militaire.

„ De Général d'armée, il se fit „ controversiste & chef de parti dans „ l'Eglise, pour le malheur de la Reli- „ gion & de l'Etat, & il perdit dans „ la paix la gloire qu'il avoit acquise par les armes. M. G. *** veut parler du Monothelisme; il en developpe l'origine, les progrès, la part qu'y prit Heraclius, avec une sagesse & une netteté qui fait également honneur à son zele & à son érudition.

(*a*) L'onziéme Volume commence par les funestes regnes de Leon l'Isaurien & de Constantin Copronyme. L'hérésie des Iconoclastes sous leurs auspices & par leur protection déclarée, fit les plus grands ravages dans tout l'Orient. On vit sensiblement ce que peut l'esperance de la faveur & des bienfaits sur des ames mercenaires. Un grand nombre d'Evêques, pour plaire au Souverain, embrassa le parti de l'erreur. Ces Docteurs du mensonge, chercherent dans l'Ecriture de quoi justifier leur lâche désertion. Les Catholiques en

(*a*) Depuis 715. jusques en 911.

butte aux fureurs de leurs ennemis, virent renouveller contre eux les ſanglantes perſécutions des premiers Empereurs contre l'Egliſe naiſſante. Irene arrive au Trône après la mort de Copronyme ſon mari. Elle rétablit le calme dans l'Egliſe, mais qu'il eût été à ſouhaiter qu'elle l'eût toujours également édifiée par ſes vertus ! « Toute la vie de cette Prin-
» ceſſe, dit notre Auteur, avoit été
» un contraſte de bonnes & de
» mauvaiſes qualités. Elevée dans
» la doctrine de l'Egliſe ſur le culte
» des Images, elle en fut intime-
» ment perſuadée, & cependant
» elle fut aſſez lâche pour jurer à
» Conſtantin Copronyme, qu'elle
» les auroit toujours en abomina-
» tion. Les honorant en ſecret, el-
» le en parloit comme les Icono-
» claſtes en public. Lorſqu'elle eut
» l'autorité en main, elle s'en ſervit
» avec toute la prudence & la ſageſ-
» ſe poſſibles pour rendre la paix à
» l'Egliſe. Ce trait devroit rendre
» ſa mémoire précieuſe à jamais, ſi
» elle n'en eût terni la gloire par

„ des actions indignes de l'huma-
„ nité. Déclarée par ambition con-
„ tre son propre fils, elle employa
„ tout ce que la perfidie, la mé-
„ chanceté, l'artifice ont de plus
„ noir pour le rendre odieux à ses
„ Sujets, & le perdre sans ressour-
„ ce, elle le fit enfin expirer dans
„ les tourmens. Seule dépositaire
„ de la puissance Imperiale, elle en
„ abusa dès qu'elle y fut parve-
„ nuë; mais ses complices devin-
„ rent ses rivaux; ceux-ci n'eurent
„ que la honte d'avoir échoué dans
„ leurs projets ambitieux, & Irene
„ plus coupable que les autres, per-
„ dit la vie, après s'être vûë dé-
„ poüillée d'une autorité qu'elle n'a-
„ voit acquise que par un enchaî-
„ nement de crimes. „

Ce fut sous le regne d'Irene que l'Empire d'Orient perdit l'ombre d'autorité qu'il avoit conservée jusqu'alors en Italie. Charlemagne victorieux, fut proclamé à Rome Empereur d'Occident, & avec ce titre éminent, il fit revivre le pouvoir redoutable qui y étoit joint dans

les beaux jours de Rome. Que pouvoit contre lui la foiblesse de Constantinople ? Il fut solemnellement reconnu par Nicephore.

Nous sommes accablés par la multitude des faits, & il ne nous est pas possible de nous étendre sur les autres Regnes de ce Volume ; mais nous croirions manquer à ce qu'on attend de nous, si nous ne mettions ici sous les yeux de nos Lecteurs le portrait que l'Auteur nous donne de Photius, le malheureux instrument du schisme qui sépare depuis tant de siécles l'Eglise Grecque de la Latine. « Allié à un „ Empereur, il fut moins recom„ mandable par ce titre que par „ l'étenduë de ses connoissances, & „ par la beauté de son génie. Ces „ heureuses dispositions furent cul„ tivées dès l'enfance avec un soin „ extrême; Bardas le restaurateur „ des Lettres, fut le Directeur de „ ses études, & les progrès du jeune „ Disciple étonnerent tous les Maî„ tres. La passion qu'il avoit pour „ l'étude, lui fit consacrer son bien

„ pour acheter les Livres les plus „ rares ; il y employoit tous ſes momens. Souvent il y paſſoit les „ nuits. Ce fut dans cette étude „ continuelle & infatigable qu'il fit „ ces Extraits de 280. Auteurs depuis la premiere Antiquité juſqu'à „ ſon ſiécle, qui compoſent cette „ fameuſe Bibliotheque qui nous „ reſte, & qui eſt ſi eſtimée. Non-ſeulement Photius poſſedoit parfaitement ce qu'il avoit appris dans „ la lecture des Anciens, mais il „ effaça les plus habiles Maîtres de „ ſon tems. Il étoit tout-à la-fois „ Grammairien, Poëte, Orateur, „ Critique, Philologue, Mathématicien, Philoſophe, Médecin, „ Aſtronome. Ses talens le rendirent néceſſaire à la Cour, ils contribuerent plus que ſa naiſſance à „ l'élever aux plus hautes dignités. „ il fut Grand Ecuyer, Capitaine „ des Gardes, Ambaſſadeur en Perſe, & premier Secretaire d'Etat. „ Ce fut après avoir paſſé par toutes „ ces Charges qu'il embraſſa l'état „ Eccléſiaſtique. Alors ſes études

„ changerent d'objet, il s'appliqua
„ entierement à la Theologie, &
„ il y devint très-sçavant; mais
„ cette multitude de talens qui de-
„ voit le rendre précieux à l'Eglise
„ & à l'Etat, fut une source de lar-
„ mes pour l'un & l'autre. Photius
„ épris de son mérite, crut pou-
„ voit aspirer aux plus hauts rangs,
„ & son ambition lui fit employer
„ tout ce qu'il avoit d'esprit pour
„ trouver les voyes d'y parvenir.
„ Il mit en œuvre les crimes les
„ plus noirs avec autant de facilité
„ que les moyens les plus licites.
„ Le mensonge, l'imposture, la ca-
„ lomnie, la trahison, le parjure,
„ la violence, la cruauté, les en-
„ chantemens, le sortilege, n'é-
„ toient pas capables de l'arrêter,
„ quand il espéroit de pouvoir s'en
„ servir avec succès; ce fut par ses
„ vices qu'il obtint la faveur de
„ l'Empereur, & de Bardas, qu'il
„ usurpa le Siége Patriarchal, qu'il
„ s'y soutint contre toutes les Loix,
„ qu'il commença & consomma sa
„ révolte contre le Siége de Rome.

(*a*) Le 12 & dernier volume contient une suite de plusieurs regnes plus déplorables les uns que les autres. C'est une exposition continuelle de tout ce que les passions les plus violentes & les plus basses peuvent produire de plus noir & de plus coupable. L'ambition, l'avarice, la cruauté, la trahison placent sur le Trône la plûpart de ces Empereurs, elles en font descendre avec ignominie, les exemples funestes enhardissent le crime, au lieu de le détruire; tant de malheureuses victimes de l'autorité Souveraine, n'allument que plus fortement le desir d'y parvenir. Rien n'est sacré, pour ceux que cette fureur transporte. Les liens de la nature, de l'amitié, de la reconnoissance n'en sont point pour ces ames perfides; la Religion plus insultée par leur hypocrisie que par leurs attentats, est obligé de se plier à leurs infames desseins, on peut parler plus juste, on abuse de son nom & de sa doctrine pour autoriser

(*a*) Depuis l'an 911. jusques en 108.

les entreprises les plus énormes; les Moines & les Prêtres peu fideles à leurs engagemens, & possedés pour la plûpart du même vertige, se prêtent à tout ce que l'on veut exiger de leur ministere. L'Occident malgrè la barbarie universelle qui y regnoit, fut moins corrompu & moins méchant sans comparaison. On trouvera la preuve la plus complette de ce que nous venons de dire dans ce douziéme volume, rempli, comme les autres, de choses interessantes malgré le désagrement & l'obscurité de la matiere.

Quatre nouveaux volumes qui sont sur le point d'être imprimés acheveront l'ouvrage & nous conduiront jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II. Le Public devera donc dix volumes de cette continuation à M. l'Abbé G.** L'Auteur Anglois qui a continué Laurent Echard, n'en pouroît fournir tout au plus que quatre, & encore de quelle utilité a-t-il pu être à notre laborieux Ecrivain? tout y est embroüillé & confondu, sans choix, sans liaison, sans méthode,

& ſans Chronologie. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on voulut bien reflechir ſur ce qu'à dû couter un Ouvrage, avant que d'en entreprendre la critique, & ſur ce qu'il ſuppoſe de lumieres & de ſagacité. Avec de l'equité, à loüer les bonnes choſes, on en acquiert bien mieux la liberté de cenſurer les mauvaiſes, d'indiquer les moins parfaites; le pur amour du bien & de la verité, a de grands privileges; il ne bleſſe jamais, & il corrige preſque toujours; ce n'eſt point l'avis qui indiſpoſe; c'eſt la maniere dont on le donne; juſques dans les reprimandes, le bon cœur, la politeſſe, l'humanité, la candeur, ſe font toujours reſpecter.

ARTICLE LXXXV.

ELOGE DU PERE CLAUDE Buffier

L'Eloge qu'on fait ordinairement des gens de Lettres dans les Academies où ils ſe ſont diſtingués, eſt un tribut ſi legitime, & tellement authoriſé par l'uſage fondé ſur les ſentimens

ſentimens de la nature, par l'attente du public, & par la reconnoiſſance des particuliers, qu'on ne ſçauroit l'omettre ſans manquer en quelque maniere aux derniers devoirs qui ne ſont pas moins dûs aux efforts de l'eſprit humain qu'aux dépouilles de l'humanité. Ces devoirs quelques fois negligés par une eſpece de modeſtie mal entenduë réclament toujours leurs droits dans tous les Etats, & particulierement dans la Republique Litteraire. C'eſt la moindre récompenſe qu'on puiſſe donner à ceux qui ont vêcu ou qui vivent encore dans le malheureux avantage de ſuivre une cariere ſi épineuſe. On ne nous ſçaura donc point mauvais grè de publier en peu de mots ce que nous ſçavons du feu P. Claude Buffier, dont la mémoire ſera toujours chere aux Autheurs de notre Journal.

Il nâquit de Parens François en Pologne ; il fut naturaliſé en France, c'eſt-à-dire en Normandie où ſes parens ſe fixerent, ſurquoi il diſoit plaiſamment qu'il lui en avoit

coûté 500. liv. pour ſe faire naturaliſer *Normand.* On le reçût à Rouen après les Etudes ordinaires dans notre Compagnie, où il a vêcu 58. ans, & nous venons de le perdre le 17 Mai 1737. à la 77 année de ſon âge, par l'effet d'une défaillance naturelle & d'une legere apoplexie qui lui a laiſſé quelques jours pour achever de ſe diſpoſer à une mort auſſi chretienne que l'avoit été ſa vie.

Divers évenemens le conduiſirent de bonne heure au genre d'Etude auquel ſon genie le portoit. Il y remplit les devoirs d'honnête homme, d'Ecrivain éclairé, & de vrai Religieux. Un eſprit naif, aiſé, vif, & propre à dégager les ſçiences de ce qu'elles ont de dégoutant lui fit tourner ſes vûës ſur differens objets de litterature pour les rendre plus utiles, depuis l'art penible des mots & du ſtile, juſqu'aux connoiſſances les plus ſublimes. Sa *Grammaire* univerſellement eſtimée, & tous ſes autres ecrits ſur quantité de matieres diverſes, portent le carac-

tere général du goût qui lui étoit particulier. Ce goût ressemble assés à celui du sage Socrate qui consistoit à instruire en amusant, & à insinuer la raison par un détour agreable & de fins raisonnemens, qui menent à convenir qu'on auroit eû tort de penser autrement que lui. C'est ce qu'Horace fait sentir par ce *ridiculum* qui exprime une chose inexprimable en francois de la maniere qu'il l'entendoit, & que le pratiquoit le P. Buffier. Il étoit veritablement fâché, s'il lui arrivoit d'en passer les bornes en outrant la plaisanterie. Ses réflexions souvent neuves, toujours simples, & à la portée de tout le monde, n'ont pas peu contribué à rendre faciles & aimables des sçiences qui rebutent par elles mêmes la plupart des esprits peu faits à l'austérité dont elles sont environnées. Il avoit principalement en vûë cette sphere d'esprits pour lesquels il écrivoit. Un sens droit lui faisoit chercher & trouver le vrai au travers des nuages dont on s'efforce

assez souvent de l'enveloper. Son discernement guidoit ses décisions sur les sujets qu'il vouloit éclaircir, de sorte qu'elles sont ordinairement précises, claires, & aussi justes que le peut permettre la recherche du vrai, si difficile à démêler du faux, & même du pur vraisemblable. Son cœur aussi droit que son bon sens, le mettoit au dessus de ce qu'on appelle *l'humeur* qui gâte si frequement le commerce, soit litteraire, soit civil. Il n'aimoit la dispute que pour l'égaïer au profit de la verité.

Il étoit en effet né Philosophe &(ce qui est très rare) Philosophe aussi agréable, que sensé, aussi solide que spirituel, & par conséquent aimé, malgrè une sorte de negligence exterieure qu'on lui passoit aisément en faveur de ses talens naturels ou acquis. Celui qui le caracterisoit le plus, consistoit à répandre, sans y penser, sur ses entretiens, sur ses Ecrits, & sur ses manieres toujours ouvertes, un air de decence & de gayeté, d'en-

jouement, & de verité qui l'a fait cherir jusqu'à la mort dans le monde poli & sçavant.

Quoiqu'il fût d'un temperament délicat, il a trouvé le secret de pratiquer naturellement le conseil de Celse Medecin du tems de Tibere, c'est-à-dire de prevenir les infirmités par la sobrieté, d'y remedier sans art, & surtout de faire un excellent usage d'une vie assez longue, & toujours occupée, par une application constante au travail, & par une exacte assiduité à son devoir. On lui rend partout la justice qu'il édifioit toutes les personnes dont il étoit connu. Il l'étoit beaucoup, & il méritoit de l'être au point de conserver des amis jusqu'à la fin. Il ne manquoit à rien de ce qu'exigent d'un homme de son état la politesse, l'amitié, & la charité. Ses delassemens mêmes étoient utiles à la pieté, & à la Religion. Il en étoit si penétré qu'il faisoit respecter & aimer l'une & l'autre, sans affectation jusques dans les conversations les plus délicates avec les

perſonnes du grand monde. Il les inſpiroit encore plus au peuple qu'il avoit le don d'inſtruire familierement & ſenſément. Outre quantité d'opuſcules de pieté, un de ſes derniers Ouvrages intitulé, *Expoſition des preuves les plus ſenſibles de la veritable Religion*, fait bien de l'honneur à l'homme de lettres & à l'homme Chrétien. Finiſſons par un Catalogue de ſes œuvres. Si nous ne mettons pas la datte des editions, & l'ordre de la compoſition, de peur de mépriſe, le Lecteur pourra ſatisfaire ſa curioſité, en s'adreſſant aux Libraires ſuivans.

Guillaume Cavelier ruë S. Jacques au Lys d'Or.

Pierre François Giffart ruë S. Jacques à S. Thereſe.

Le Clerc ruë de la vieille Bouclerie à S. Lambert.

La veuve le Mercier, ruë S. Jacques à S. Auguſtin.

Lamesle ruë de la vieille bouclerie à la Minerve.

Bordelet ruë S. Jacques vis-à-vis le College des Jeſuites.

OUVRAGES DE LITTERATURE du P. Buffier.

1° *Grammaire Françoiſe ſur un plan nouveau augmenté d'un traité de la poëſie Françoiſe.*

2° *Principes des raiſonnemens avec l'examen de la Logique du port Royal, & d'autres de ce tems.*

3° *Hiſtoire abregée des maiſons ſouveraines avec huit tables Genealogiques gravées ou imprimées.*

4° *Nouveaux Elemens d'Hiſtoire & de Géographie.*

5° *Traité de la ſphere d'une méthode ſimple & nouvelle.*

6° *Jeu de l'Hiſtoire univerſelle.*

7° *Geographie univerſelle, avec le ſecours des vers artificiels.*

8° *Pratique de la mémoire artificielle, pour apprendre la Chronologie & l'Hiſtoire univerſelle; deux volumes.*

9° *Traité des premieres verités & de la ſource de nos jugemens.*

10° *Elemens plauſibles de Metaphyſique.*

11° *Examen des prejugés vulgaires.*

12° *Traité de la Societé civile.*

13° *Traités Philosophiques & pratiques d'Eloquence & de poësie.*

14° *Exposition des preuves les plus sensibles de la veritable Religion.*

15° *Cours des Sciences sur des principes nouveaux & simples, pour former le langage, l'esprit & le cœur, dans l'usage ordinaire de la vie*, in-folio.

Cet *infolio* imprimé en 1732 à Paris chez les deux premiers Libraires cy dessus nommés, & sous les yeux de l'Auteur, renferme les Ouvrages dont nous venons de parler à la reserve de ceux qu'on voit sous les *numero* 3. 4. 5. 6. 7. & 8. qui roulent sur la Géographie & l'histoire pour les enfans. L'Auteur y a suppléé en inserant de plus

1° *Eclaircissement sur des difficultés proposées sur les traités précedens.*

2° *Discours sur l'étude & la méthode des Sciences.*

3° *Sept Dissertations sur la nature du goût. Si nous sommes en etat*

des Sciences & des beaux Arts. 1509
de juger des defauts d'Homere : ſur les vers de Lucain *victrix cauſa &c. Si les regles & les beautés de la muſique ſont arbitraires : ſur une queſtion de Jurisprudence : ſur la nature de ce qui s'appelle le change dans l'Europe : de l'origine & de la nature du droit & de l'equité.*

Enfin le P. Buffier a laiſſé un manuſcrit qu'il ſe diſpoſoit à imprimer ſur la fin de ſa vie, ſous le titre de *traité du Blazon* dans lequel il avoit extrêmement facilité les elemens, & le fonds même de la ſcience Héraldique.

Ouvrages de Pieté.

1° *Heures Catholiques pour les fêtes ſolemnelles de l'année.*

2° *La vie du Comte de Sales, & la vie de l'Hermite de Compiegne.*

3° *La pratique des devoirs des Curés traduite de l'Italien du Pere Segneri J.*

4° *Receuil de divers Opuſcules de pieté, contenant les exercices de piété pour retourner à Dieu. Verités*

consolantes du Christianismes. Sentimens Chrétiens en prose & en vers &c.

Nous n'oublirons pas d'avertir que le P. Buffier a travaillé longtems & utilement à nos mémoires de Trevoux, presque dès leur origine, & qu'il a continué, ou recommencé souvent d'y fournir, & de s'y interesser d'une façon particuliere, jusqu'à sa mort.

ARTICLE LXXXVI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ESPAGNE.

De Madrid.

On nous a envoyé de *Madrid* un Livre Espagnol tout nouveau, dont voici le titre : *Discurso practico, Methodo segura, para curar las fracturas, y subintracione de Cabeza, demostrada con experiencias observadas por Joseph Ro*

driguez, Cirujano de los Excellentissimos Señores Duque, y Duquesa de Atrisco. Sobre la Dissertation Chirurgica de las heridas de Cabeza, y operacion del Trepano, que enunciò y defendiò publicamente la Real Sociedad de Sevilla. Por el Licenciado D. Gaspar Pellicer, Cirujano Latino. Dedicalo à la Exellentissima Señora mi Señora Doña Bernarda Dominica Sarmiento Valladares Guzmàn Ossorio Davila Zuniga Neyra y Troncoso, Duquesa y Señora de Atrisco, Marquesa de Villazares, Vizcondesa de Neyra, &c. Dama de la Reyna nuestra Señora, en assistencia de la Serenissima Señora Princesa de Asturias. Con Licencia, en Madrid. Año 1737. in-4o.

On voit assez que cet Ouvrage intéresse la Chirurgie, & une des plus importantes Operations Chirurgicales. Il a essayé des oppositions & des contradictions en Espagne. Il mérite d'être examiné, surtout par les Maîtres de l'Art, qui seront en état de le faire.

Don *André Gonzalez de Barcia,*

du Conſeil, & de la Chambre de Caſtille, l'un des Membres de l'Académie de la Langue Eſpagnole, a commencé de faire réimprimer la Bibliotheque des Auteurs Eſpagnols de Don *Nicolas Antonio* ; Ouvrage ſi généralement & ſi juſtement eſtimé des ſçavans. Aux deux Volumes que l'Auteur avoit donnés de ſon vivant en 1672, Don *Gonzales de Barcia* en ajoûte un troiſiéme, que Don *Antonio* avoit laiſſé manuſcrit, mais informe ; & de plus, trois autres nouveaux Volumes : en ſorte que tout l'Ouvrage ſera de ſix Tomes *in folio.* M. de *Garcia* ayant reçû des ſecours des Sçavans de Portugal, de Catalogne, de Milan, de Rome, de Veniſe, attend que ceux de France, d'Angleterre, de Hollande, de Suiſſe, & des autres Etats d'Europe lui communiquent leurs lumieres, & il les prie d'adreſſer leurs Mémoires, ou à lui-même, ou à Montalant Libraire à Paris, Quay des Auguſtins. S'ils veulent bien ſe faire connoître, il ſe fera un devoir de leur en témoigner ſa reconnoiſſance.

Nous parlerons le mois prochain de quelques autres Livres d'Espagne, non moins considérables que ceux que nous venons d'annoncer.

ITALIE.

De Rome.

Parentalia Mariæ Clementinæ Magn. Britan. Franc. & Hibern. Regin. Jussu Clementis XII. Pontif. Max. In Roma. Appresso Giovanni-Maria Salvioni Stampator Vaticano. 1736. grand *in-fol.* de 31. pages.

La Pompe Funebre décrite dans cette Relation, est véritablement digne du Souverain Pontife qui l'a ordonnée, & de la Princesse à qui ces honneurs ont été décernés. Après un court préambule, on lit un Récit de la Vie (c'est-à-dire, des vertus; car elle ne fut autre chose que l'exercice continuel de toutes les vertus Chrétiennes) de la Vie, & de la Mort de la Princesse *Marie Clementine : De Moribus & Obitu,*

Mariæ Clementinæ, &c. Cette Princesse eut pour Pere *Jacques Sobieski*, Prince Royal de Pologne, fils du fameux *Jean Sobieski*, & pour Mere *Hedwige-Elizabeth* de *Neubourg*. Elle avoit épousé Jacques Stuard, fils du Roi d'Angleterre Jacques II. & mourut à Rome le 18. de Janvier 1735, dans sa trente septiéme année. Pour remplir cet espace de sa naissance à sa mort, il ne faut qu'y placer tout ce qu'une éducation vertueuse, un attachement sincere aux devoirs du Christianisme, un désir effectif & constant de la perfection, ont pû allier avec le rang que la Princesse a tenu dans le monde, & les situations où elle s'y est trouvée.

Après ce détail que nous omettons, suit la Relation de la Pompe funébre, & des Obseques, représentées en deux belles & grandes Estampes, où l'on voit briller le goût des Romains, pour les décorations, & les cérémonies. On n'a pas oublié les Eloges, les Inscriptions, les Ornemens, qui décorent cette pompe Auguste.

De Naples.

Voici un Livre singulier, dont nous n'avons point eu connoissance dans le tems qu'il a paru. Cette seconde Edition est considerablement augmentée, & l'Auteur y a fait des changemens qu'on prétend qui perfectionnent l'Ouvrage. C'est un systême politique & moral du monde dans les tems les plus reculés, où le Fabricateur accommode les faits à ses idées, & les tourne en Allégories : c'est la metaphysique de l'Histoire, ou la Méthaphysique mise à la place de l'Histoire. C'est un plan ideal des mœurs, des coutumes, du droit naturel des premiers hommes, des plus anciens peuples de la terre, & de leurs successeurs, pour expliquer quel a dû être leur gouvernement politique, dans son origine, dans son progrès, dans ses formes diverses & successives; le tout méthaphysiquement, &, dans l'intention de l'Auteur, géometriquement expliqué; ou, pour

parler plus juste, & plus conformément aux vûës du faiseur de systême, métaphysiquement enveloppé, & géométriquement obscurci.

Aussi avertit-il les jeunes gens qui voudroient profiter de sa *doctrine*, que, comme *elle est tout-à-fait méthaphysique & abstraite dans son idée* ils doivent commencer par *se dégager de la matiere, & de tout ce qui en retombe sur l'ame, endormir l'imagination, & assoupir la mémoire; parceque si ces facultés sont éveillees, l'esprit ne pourra s'élever à l'état d'entendement pur, dépouillé de toute forme particuliere, & par là, disposé à recevoir celle de cette science. Ce sera donc votre faute*, continuë-t'il, si après m'avoir lû sans fruit, vous prétendez vous excuser, en disant, *qu'on ne m'entend pas.* Que sçait-on si cette mysterieuse obscurité ne sera point à certains esprits un attrait pour lire l'Ouvrage, au hasard de n'y rien comprendre? Car l'Auteur écrit en langage Toscan, qui, même indépendemment des idées, n'est pas du plus intelli-

gible. Ce Livre eſt dédié au Pape, & a été fort vanté par les Italiens. Le titre eſt.

Cinque Libri di Giambattiſta Vico, de' Principj d'una ſcienza nuova d'intorno alla commune natura delle nazioni; in queſta ſeconda impreſſione con più propria maniera condotti, e di molto accreſciuti. Alla Santità di Clemente XII. dedicati. In Napoli, CIↃIↃCC XXX. *A ſpeſe di Felice Moſca.* Volume de près de 600 pages en très petit caractere. *in* 12

PAYS-BAS.

DE LA HAYE.

Recueil Hiſtorique d'Actes, Négociations, Mémoires & Traités. Par M. Rouſſet. *A la Haye chez* Pierre Goſſe. *Tome XI.* in-12.

Si M. *Rouſſet* avoit eu quelque choſe de bon à dire, il n'auroit pas perdu le tems, & employé preſque toute ſa Préface à répondre par des injures & des emportemens aux réfléxions qui ſe trouvent dans nos

Mémoires sur *Les Intérêts présens des Puissances de l'Europe.*

D'AMSTERDAM.

M. *Jean-Philippe Hein*, Docteur & Professeur en Theologie à Halle en Saxe, a fait réimprimer ici ses *Dissertations*, qui avoient paru dès l'année 1716. Il y en a ajoûté dix nouvelles. C'est en tout vingt-quatre en deux Livres, qui forment un Volume de 332. pages, sans les Préfaces & les Tables, en beaux caracteres, & bien conditionné. Elles roulent presque toutes sur des Textes de l'Ecriture, que l'Auteur explique, ou sur d'autres sujets concernans la Religion.

Johannis - Philippi Heinii S. Th. Doctor. & Profess. Rectoris Gymn. Regii Joachimici Dissertationum sacrarum. Libri duo. Amstelodami. Excudunt Jacobus & Gerardus Borstius anno 1736. in-4°.

D'ANVERS.

Les Jésuites d'Anvers, Auteurs

des *Acta Sanctorum*, annoncent le IIIe. Tome du mois d'Août, le XXXVe. de leur grande Collection. Les autres Ouvrages dont nous avons à parler, ne nous permettent pas d'entrer dans le détail de ce qu'il contiendra. Nous en donnerons la *Synopse* le plutôt qu'il nous sera possible.

FRANCE.

De Paris.

Mercier Libraire, ruë S. Jacques, a imprimé un *Traité de l'Ame des Bêtes, avec des Refléxions Physiques & Morales.* 1737. Vol. *in*-12. Nous en rendrons compte incessamment. Il semble fort inutile d'écrire sur cette matiere. Les opinions qui ont eu le plus de cours, paroissent aujourd'hui les moins soutenables; celles qu'on y a substituées, n'apprennent rien. Reconnoissons que les Bêtes ont une *Ame*, c'est-à-dire, un principe de connoissance, & de sentiment, tout nous y conduit &

nous y engage : demeurons-en là ; & voilà le *Traité* tout fait.

Troisiéme Lettre Philosophique, en Reponse à la seconde pour rassurer l'Univers, au sujet des Refléxions sur la premiere, & contre les Critiques du Cône, du Parallelepipede, & de la pesanteur du Feu. Par M. Pariet Despars, Académicien de Florence. A Paris chez Prault pere, Quay de Gêves, au Paradis. 1737. *Broch.* in-12.

M. Pariet bien tôt dégoûté du métier odieux de Critique, bien éloigné de l'exercer par état, & en titre d'office, rentre dans les voyes où son *esprit* & son *cœur* l'avoient toujours appellé. Séduit par *la manœuvre oblique d'une espece de Colporteur parasite*, il avoit attaqué un *Philosophe célebre*, dont la *réputation* lui faisoit souhaiter d'*en être connu.* Il découvre son erreur, il l'abjure, il renonce à la Critique *nominale* ; il refute celle des Censeurs du *fameux Philosophe* ; il fait voir que leurs imputations & leurs railleries portent à faux ; il explique la doc-

trine du *Philosophe*, il l'embrasse; il *parle de science*, & plus d'une science; il parle Géométrie, Calcul, Physique : il s'applique surtout à prouver au long la pesanteur du Feu; il met ce sentiment dans tout son jour. Et tel est le précis de la *Troisiéme Lettre Philosophique.*

Il paroît une *Lettre de M. l'Abbé d'Olivet à M. le Président Bouhier*, imprimée chez Gandouin. Il y est question d'un passage de Ciceron que M. Crevier a jugé mal traduit par M. l'Abbé d'Olivet, & dont celui-ci défend la Traduction contre la Critique du Professeur de Beauvais.

Le *Musæum Nummarium*, dont nous avons parlé au mois de Juillet, se trouve à Paris, chez Bordelet Libraire, ruë S. Jacques.

Rollin fils a imprimé les deux derniers Tomes des Lettres *de Madame de Sévigné*. Ce sont les V. & VI. de cette Edition. Nous en rendrons compte comme des autres.

La Vie de D. Camille Princesse

des Ursins Borghese, imprimée chez Ganeau, contient de grands exemples de vertu pour tous les âges, & tous les états où l'on peut se trouver successivement dans la vie. Elle est écrite sur des Mémoires autentiques, & sur les Informations faites pour la Béatification de cette illustre Princesse. Volume *in*-12. 1737.

TABLE DES ARTICLES

du mois d'Août 1737.

Art. LXXVI. Lettre d'un Mathématicien à un Abbé, sur l'Infini. Page 1337.
Art. LXXVII. Historia Leodiensis, per Episcoporum & Principum seriem digesta, &c. Studio & labore R. P. Foullon, è S. J. 1347.
Art. LXXVIII. Lettre Critique & Historique à l'Auteur de la Vie de Pierre Gassendi. 1378.
Art. LXXIX. Réponse de M. Bellin Ingénieur, &c. à la Dissertation du R. P. Castel, sur la Terre de Kamtschatka. 1385.
Art. LXXX. Histoire & Description

générale du Japon. 1396.
Art. LXXXI. L'Ecole des Amis. Comédie en Vers. 1426.
Art. LXXXII. Coloritto, or the Harmony of colouring. 1435.
Art. LXXXIII. Lettre sur les Antipodes. 1445.
Art. LXXXIV. Suite de l'Histoire Romaine, &c. Par M. l'Abbé G**. Tomes 8, 9, 10, 11, & 12 1466.
Art. LXXXV. Eloge du Pere Claude Buffier. 1500.
Art. LXXXVI. Nouvelles Littéraires. 1510.

Fin de la Table.

Errata pour le mois de Juillet 1737.

Page 1160. ligne 8. Tartarie. Mais, *lisez* Tartarie, mais.

P. 1161. l. pénultiéme, à 6. ou 7. lieuës de Moscou, *lis.* à 6. ou 700. lieuës de Moscou.

P. 1162. l. 1 Frondés, *lis.* Frondé.

P. 1163. *lis.* terre, terre, glacee & indéfrichable.

P. 1221. l. 1. de Nossé. d'où découlent, *lis.* de Nossé, d'où, &c.

P. 1242. l. 14. *non erat hic locus*, lisez, *non erat his locus.*
P. 1285. l. 2. digne, *lis.* dignes.
P. 1300. l. 14. pouvoit-on, *lis.* pourroit-on.
P. 1317. l. 1. Art. 12. *lis* Liv. XII.
P. 1328. l. 9. de Saint, *lis.* Desaint.
P. 1331. l. 1. gens de biens, *lis.* gens de bien.
Ibid lig. 14. Kastel, *lis.* Castel.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.

De l'Imprimerie de C. ROBUSTEL.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Septembre 1737.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 *à Trévoux, & dediés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le* PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Septembre 1737.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S Michel à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois, en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9. vol.	1720.	5. v.
1702.	12. v.	1721.	12. v.
1703.	12. v.	1722.	12. v.
1704.	13. v.	1723.	12. v.
1705.	12. v.	1724.	12. v.
1706.	12. v.	1725.	12. v.
1707.	12. v.	1726.	13. v.
1708.	12. v.	1727.	12. v.
1709.	12. v.	1728.	12. v.
1710.	12. v.	1729.	12. v.
1711.	12. v.	1730.	12. v.
1712.	12. v.	1731.	12. v.
1713.	12. v.	1732.	12. v.
1714.	12. v.	1733.	12. v.
1715.	12. v.	1734.	12. v.
1716.	12. v.	1735.	14. v.
1717.	12. v.	1736.	15. v.
1718.	12. v.	1737.	10. v.
1719.	12. v.		

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Septembre 1737.

ARTICLE LXXXVII.

RECHERCHES PHYSIQUES & Géometriques sur la Question, Comment se fait la Propagation de la Lumiere ; Piece qui a remporté le Prix de l'Académie Royale des Sciences, proposé pour l'année 1736. *selon la fondation faite par M. Roullié de Meslay, ancien Conseiller au Parlement. Par M. Jean Bernoulli, Docteur en Droit. A Paris, de l'Imprimerie Royale.* 1736. in-4°. *Pages* 66.

MOnsieur Jean Bernoulli, si connu dans toute l'Europe sçavante, & si justement couronné par l'Académie des Sciences, développe ainsi son systême sur la *Propagation de la Lumiere*.

1°. Il admet & explique physiquement l'élasticité de l'Ether composé des petits tourbillons du P. Malebranche, tourbillons d'une extrême petitesse, & d'une force capable de dilatation à l'infini. Cette force dilatatrice est prouvée par l'idée même des tourbillons, dont les parties circulantes autour d'un point, font un effort continuel pour s'eloigner du centre; ce qu'on appelle force centrifuge.

2°. Il suppose que l'amas de petits *tourbillons* qui composent l'Ether est parseme de *corpuscules* solides de différente grandeur, séparés par intervalles, également pressés par les tourbillons environnés, & par conséquent en repos, jusqu'à ce qu'une cause étrangere vienne à rompre l'équilibre.

3°. Il ſuppoſe un point phyſique lumineux au milieu de cette matiere ainſi formée de *tourbillons* & de *corpuſcules*. Voilà une ſphere dont le centre ſera le point lumineux, & dont les rayons ſeront des lignes droites tirées de ce point vers la ſurface.

4°. Ces lignes droites enfileront tant les *tourbillons* que les *corpuſcules* ſemés de diſtance en diſtance alternativement, de ſorte que les corpuſcules enfilés par une ligne, ſe trouveront de même groſſeur, & ſe rangeront chacun ſous ſa ligne propre, ſelon leur degré de grandeur, ſans ſe confondre entr'eux, grands ou petits. Le mouvement du point lumineux produira néceſſairement cet effet, en ébranlant les tourbillons voiſins. C'eſt ce qu'on prouvera.

5°. Cet ébranlement ſera ſucceſſif. Le centre lumineux pouſſera un *corpuſcule*. Le *tourbillon* voiſin ſera comprimé: le corpuſcule ſuivant ſera donc déplacé auſſi-bien que le premier; & ainſi des autres de ſuite en ligne droite juſqu'à un grand nombre,

avant que la compreſſion ſoit entierement achevée; ce qui étant fait les tourbillons en ſe reſtituant ſur le champ, repouſſeront les corpuſcules enfilés preſqu'autant qu'ils s'étoient écartés. Ils ſeront pouſſés & repouſſés une ſeconde, troiſiéme, &c. de fois, par des réciprocations & vibrations très-petites & très-promptes, que l'Auteur nomme *Vibrations longitudinales*, pour les diſtinguer des vibrations *latitudinales* des cordes tenduës & pincées. Imaginés donc une ligne droite en forme de chapelet ou de collier, d'une longueur qui ne ſçauroit être déterminée que par l'impreſſion du point lumineux, & par la nature des *tourbillons* & des *corpuſcules* gros ou petits juſqu'à la fin de la premiere compreſſion qui a ſes bornes. Imaginés une autre file de même nature au bout de celle dont nous venons de parler, qui étant muë par la premiere, en fera mouvoir une troiſiéme, &c. toujours en ligne droite; & vous aurez l'idée d'un rayon de lumiere. Ainſi appellant *fibre lumi-*

neuse chaque file comprimée, il s'ensuivra qu'un rayon est une chaîne de *fibres lumineuses*, posées bout à bout en ligne droite dans un milieu uniforme.

Voilà en général tout le jeu de la lumiere : il n'est question que d'en faire voir la possibilité & le détail. 1°. Le point lumineux ou la source de la lumiere est une matiere extrêmement agitée. 2°. Les *corpuscules* très-subtils & de diverse grosseur n'impliquent point contradiction, non-plus que les tourbillons entre lesquels on les suppose parsemés. „ Il n'y a rien là (dit M. Bernoul- „ li) qui choque la raison. 3°. Ces „ *corpuscules* se sépareront & se ran- „ geront de telle maniere que tou- „ tes les *fibres* soient composées de „ corpuscules égaux. „ Il suffit qu'un corpuscule de telle grosseur soit frappé par le point lumineux, pour que ses consors (si l'on peut ainsi parler) qui se trouvent entre les deux extrémités de la *fibre* frappée y demeurent, & participent à l'ébranlement du premier. Que deviendront donc

les autres plus ou moins gros? Comme ils n'ont pas la même disposition ou facilité à suivre l'ébranlement primitif, ils seront expulsés de côté & d'autre de la *fibre* au-dessus & au-dessous, pour aller se ranger parmi leurs semblables en d'autres fibres qui leur conviennent : une corde pincée ébranle celle qui est à l'unisson, non les autres.

Le méchanisme de la lumiere étant ainsi déterminé, il s'agit de prouver deux choses, 1°. Que « chaque fibre lumineuse en agitation „ forte ou foible fait ses vibrations „ longitudinales en tems égaux, „ c'est-à dire qu'elles seront tautochrones, tout comme on a prouvé ce taurochonisme dans les vibrations latitudinales des cordes de „ musique tenduës. 2°. Que les fibres lumineuses multipliées & mises bout-à-bout sur une ligne droite depuis l'origine de la lumiere „ jusqu'à une telle distance qu'on „ voudra, où la lumiere puisse être „ portée ; se communiqueront leurs „ vibrations en tems égaux par éga-

„ les diſtances : je veux dire que la
„ lumiere parcourt des eſpaces pro-
„ portionnels au tems, ſuppoſé que
„ la propagation ſe faſſe dans un
„ milieu uniforme. „

La démonſtration de ces deux articles ſe tire de celle d'une propoſition générale que voici. *Un corps mis dans un centre d'équilibre forcé, s'il en eſt déplacé par quelque cauſe que ce ſoit juſqu'à un petit intervalle dans la direction des deux reſſorts ou forces motrices oppoſées, il retournera ſur ſes pas, & fera des vibrations en tems égaux en forme d'oſcillations tautochrones.* Remarquez qu'on entend par *équilibre forcé* le point où le corps placé entre deux reſſorts bandés eſt retenu en équilibre au moyen de ce double effort; & par *équilibre oiſif* on entend le point où un corps ſe trouve entre deux reſſorts débandés, & par conſéquent dans un équilibre de repos. De cette belle & ſimple démonſtration M. Bernoulli déduit non-ſeulement les deux points qu'il ſe propoſoit de montrer pour les tremouſſemens de la lumiere, mais

encore une obſervation curieuſe ſur les balanciers des montres de poche.

En effet le petit reſſort ſpiral ajuſté par M. Huygens à ces balanciers, rectifie à la vérité le mouvement. Mais de la maniere dont on l'applique il ne fait point les balancemens exactement tautochrones. Car " ce reſ-
„ ſort étant unique, il eſt viſible
„ que quand le balancier eſt dans
„ l'inaction ou en repos, le point où
„ eſt attaché le ſpiral eſt le centre
„ d'équilibre : mais c'eſt un *équili-*
„ *bre oiſif*, puiſque le reſſort n'é-
„ tant ni comprimé ni dilaté n'exer-
„ ce point de force ſur le balancier.
„ Sans cela il ne pourroit pas ſe
„ maintenir dans l'équilibre. Quand
„ donc le balancier ſe met en mou-
„ vement par la force des roues, &
„ que le petit reſſort ſpiral com-
„ mence à jouer, & à ſubir alterna-
„ tivement ſes compreſſions & ſes
„ dilatations, on voit bien par no-
„ tre raiſonnement que les excur-
„ ſions ne ſeront pas proportionnel-
„ les aux forces motrices du ſpiral,
„ pour pouſſer le balancier, & pour

„ le ramener ensuite, comme elles
„ devroient l'être pour rendre ces
„ réciprocations tautochrones. Il
„ semble qu'on s'est apperçû de cet
„ inconvenient, quoique sans en
„ pénétrer la véritable raison. C'est
„ pourquoi quelques-uns se sont avi-
„ sés d'ajuster au balancier deux res-
„ sorts spiraux dont les spires al-
„ loient à contre-sens. M. du Fay,
„ qui lui-même a imité cette pra-
„ tique, mais pour un autre usage,
„ fait mention d'un M. du Tertre,
„ sans doute Horlogeur, qui fit voir
„ à l'Académie une Montre, au ba-
„ lancier de laquelle il avoit ajusté
„ deux ressorts dans la même vuë,
„ & l'on jugea que cette invention
„ avoit son utilité. Mais cette vuë
„ dans laquelle le sieur du Tertre s'est
„ servi d'un double ressort spiral
„ étoit, selon le rapport de M. du
„ Fay, pour remédier au change-
„ ment de l'élasticité du ressort, pro-
„ venant, à ce qu'ils croyoient, du
„ changement de la température de
„ l'air; au lieu qu'il falloit plutôt
„ songer à un moyen de faire avoir

„ aux reſſorts ſpiraux des forces mo-
„ trices proportionnelles aux excur-
„ ſions du centre d'équilibre. Quoi-
„ qu'il en ſoit de l'invention du dou-
„ ble reſſort ſpiral, ſi ce n'étoit qu'en
„ cela que conſiſtât la derniere per-
„ fection des Montres à reſſort en
„ ſpirale, la gloire de la premiere
„ invention en ſeroit dûë à l'illuſtre
„ M. Leibnitz. Cependant on a beau
„ ajuſter au balancier deux reſſorts
„ en ſpirale, ou tant d'autres qu'on
„ voudra, on n'avancera jamais à
„ rendre le tautochroniſme au mou-
„ vement du balancier, à moins
„ qu'on ne mette les deux ſpirales
„ dans un centre *d'équilibre forcé*....
„ Il ne s'agit pas ici de fabriquer
„ des reſſorts ſpiraux qui preſſent le
„ balancier avec des forces ſelon une
„ loi donnée pour toutes leurs dila-
„ tations : on n'en viendroit peut-
„ être jamais à bout; mais c'eſt à ſça-
„ voir ſeulement de quelle maniere
„ il faut appliquer au balancier deux
„ reſſorts ordinaires, mais dont les
„ ſpires ſoient à contreſens, pour
„ qu'ils produiſent le tautochroniſ-

„ me dans l'agitation du balancier.
„ Pour cette fin il n'y a qu'à les ap-
„ pliquer en ſorte que le point où
„ ils ſont attachés à l'arbre du ba-
„ lancier ſoit dans un *équilibre for-*
„ *cé* lorſqu'il n'eſt pas en mouve-
„ ment. Il faut donc que dans cet
„ état de repos chaque reſſort ſoit
„ comprimé ou reſſerré,& point dé-
„ bandé entierement, comme on le
„ fait dans la pratique ordinaire : il
„ faut même obſerver que quand
„ le balancier fait ſes vibrations, les
„ plus grands allongemens de cha-
„ que reſſort n'aillent jamais juſqu'à
„ l'entiere extinction de la force
„ qu'il auroit de s'allonger, ou de
„ s'étendre encore davantage, s'il
„ n'en étoit empêché ou retiré par
„ ſon antagoniſte... Je préférerois
„ à la ſpirale tant pour la commo-
„ dité que pour l'exactitude, la fi-
„ gure ondoyante des lames inven-
„ tée par M. de la Hire.... enfin
„ que les excurſions du centre ne
„ ſoient ni trop longues ni trop
„ courtes. „

Ce morceau, quoiqu'un peu long,

nous a paru trop curieux & trop utile pour ne pas le citer avec très-peu de retranchemens. Revenons avec M. Bernoulli à son véritable sujet. Il fait une explication analytique de la nature & du mouvement des *fibres lumineuses*, & des *fibres sonores*. La lumiere & le son ont trop d'affinité pour ne pas expliquer ensemble leur propagation. L'excessive rapidité de l'une, & la lenteur de l'autre en font la principale différence, qui doit s'attribuer à la diverse élasticité de l'éther & de l'air. La maniere dont s'y prend M. Bernoulli pour developper la beauté de ce double jeu des fibres, soit *sonores*, soit *lumineuses*, pour juger des unes & des autres, & de celles-ci par celles-là, est extrêmement ingénieuse, simple & géométrique. Mais comme elle dépend de figures & de calculs, qui nous meneroient trop loin, il nous suffira de l'indiquer, autant qu'il est possible, & d'en marquer le résultat.

De raisonnemens en raisonnemens, il arrive à cette conclusion,

que les fibres sonores & les cordes tenduës suivent une même loi dans leurs vibrations, de sorte que toutes choses étant supposées égales, il y a un même nombre de vibrations pour la fibre & pour la corde. Si l'on veut donc déterminer ce nombre dans un tems donné, on n'a qu'à consulter la Formule démontrée par une double Méthode dans les Commentaires de Petersbourg, *Tome* 3. p. 25. & 27. La voici. $\frac{p\sqrt{(D \times P)}}{\sqrt{(AB \times L)}}$
Dans cette Formule A B signifie la longueur de la corde tenduë: L la quantité de sa matiere. P le poids ou la force de la tension: D la longueur du pendule donné: *p* la circonférence du Cercle dont le diametre est $=1$. Notre Auteur en tire une Formule semblable en substituant la longueur de sa fibre sonore à celle de la corde, aussi-bien que sa quantité materielle & sa force. Il en résulte une expression très-courte & si précise, qu'elle donne la même distance de *Son* propagé en tems donné, qui a été trouvée par M.

Newton. Cela étant, comme on a démontré que les vibrations & l'action des fibres lumineuses, & des fibres sonores, sont d'une même nature quant à la production successive des *fibres secondaires* égales en nombre aux vibrations des *fibres primitives*, M. Bernoulli applique sa formule à la lumiere. L'embarras est de trouver la force dont la fibre lumineuse est comprimée. Car on connoît celle de l'air par le Barometre, & non celle de l'éther par aucune expérience. Ainsi M. B... prend une voye indirecte, & il parvient à connoître la force du ressort de l'éther par la vîtesse connuë de la lumiere. Elle est 700 mille fois plus prompte que le son. Donc par l'application de la nouvelle formule déja appliquée à l'air, on trouvera que quand le ressort de l'air peut soutenir le mercure à la hauteur de 30. pouces, suivant l'hypothese de M. Newton, le ressort de l'éther (s'il ne pénétroit pas les pores du tuyau) soûtiendroit le mercure à la hauteur de 30 × 490000000000 pouces,

ou mille 225 milliars de pieds; ce qui feroit plus de 61 millions 200 mille lieuës de France, en comptant 20 mille pieds pour une lieuë.

„ On voit bien, dit M. Bernoul-
„ li, que M. Newton dans son Trai-
„ té d'Optique, reconnoît aussi que
„ la force élastique de l'éther est
„ excessivement grande : il la fait
„ même comme moi de 490 mil-
„ liars de fois plus grande que n'est
„ la force élastique de l'air proche
„ de la terre. Mais il se contente
„ de l'avancer sans démonstration,
„ fondé apparemment sur son rai-
„ sonnement obscur fait dans les
„ *Principes Philosophiques*, *l.* 2.
„ *Prop.* 47. & *suiv.* De plus l'élas-
„ ticité de l'éther est chez lui une
„ pure supposition, sans en alléguer
„ aucune cause physique. Notre
„ Théorie satisfait à l'un & à l'au-
„ tre, montrant clairement 1°.
„ quelle peut être la cause immé-
„ diate de l'excessive élasticité de
„ l'éther, sçavoir la force centrifu-
„ ge dans la matiere des petits tour-
„ billons. 2°. Quelle est la pro-

„ portion qui regne entre l'élasti-
„ cité de l'air & celle de l'éther :
» où nous avons démontré par no-
» tre Formule très ſimple, . . que
» la premiere force eſt à la ſecon-
» de comme le quarré de la vîteſſe
» du ſon eſt au quarré de la vîteſſe
» de la lumiere. „ Notre Auteur obſerve en paſſant (comme l'avoit déja fait M. de Molieres) que M. Newton ne conſidere qu'en Géometre & non en Phyſicien la *gravité* comme une force attractive: & que Meſſieurs les Newtoniens le contrediſent viſiblement, en lui prêtant un ſentiment qu'il n'a pas ſur la peſanteur, comme ſi c'étoit une qualité eſſentielle & inhérente, tandis qu'il déclare lui-même dans ſon Traité d'Optique, que « la force
» élaſtique de l'éther étant exceſſi-
» vement grande, elle peut ſuffire
» à pouſſer les corps des parties les
» plus denſes de ce milieu, vers
» les plus rares avec toute cette puiſ-
« ſance que nous appellons *Gra-*
» *vité.* „

On a vû par le court expoſé que

nous venons de faire du ſyſtême de M. Bernoulli ſur la lumiere qu'il en a expliqué heureuſement la *propagation*, & que par conſéquent il a ſatisfait à la queſtion propoſée par l'Académie. Cependant ſoit pour confirmer de plus en plus ſon ſyſtême, ſoit pour en tirer tout ce qu'il y a de curieux ſur une matiere ſi intéreſſante, il traite encore 1°. de la réflection & de la réfraction des rayons. 2°. De la production des couleurs, dont la ſource ſe trouve dans la lumiere même. Quelque beaux que ſoient ces deux petits Traités de ſurérogation, nous en dirons peu de choſe, parce qu'il ne ſeroit pas poſſible de les rendre exactement en peu de paroles, vû la ſubtilité du ſujet, & la néceſſité de répéter les principes déja expoſés pour les appliquer ſucceſſivement aux conſéquences. Il ſuffira d'en faire appercevoir la ſubſtance & la liaiſon ſyſtématique en marquant, comme l'Auteur, les différences préciſes qui ſe trouvent entre ſon ſyſtême & celui du célebre Newton.

Ce nouvel Anatomiste de la lumiere, si l'on ose ainsi parler d'un génie qui l'a maniée & décomposée avec tant de finesse, tire la lumiere du Soleil même par un transport effectif, de façon, selon lui, que ce n'est autre chose qu'une effusion de particules dures, si promptement élancées du corps lumineux que celles qui nous frappent les yeux se trouvoient dans le Soleil 7 ou 8 minutes auparavant. Un rayon solaire n'est qu'une file de ces particules solides & poussées en ligne droite. Elles sont de différente grosseur & de différente rapidité. Ainsi il y a des rayons différens, & de vîtesse inégale. Chacun d'eux séparément pris exciteroit la sensation d'une couleur selon le degré de grosseur & de force de ses parties. Les rayons simples plus rapides & plus gros produisent la plus vive couleur, le rouge foncé & éclatant. Ce sont les rayons du premier ordre. Les autres moins vîtes & plus foibles font des couleurs proportionnées à leur nature. Il y en a cinq classes principales, suivant

l'ordre des couleurs naturelles de l'Arc en Ciel, ou de celles du prisme de verre: rayons rouges, rayons jaunes, rayons verds, rayons bleux, rayons violets. Il y en a même une sixiéme classe de mitoyens, qui étant d'une constitution moyenne entre deux principaux, participent plus ou moins de l'un ou de l'autre selon le degré de proximité: ils font les nuances. Les rayons simples de tout ordre sortant pêle-mêle du corps lumineux, chaque filament, quelque delié qu'on le suppose, doit être consideré comme un rayon composé d'une infinité de rayons indivisibles & très-simples en forme de pinceau: c'est pour cela que la lumiere qui part immédiatement du Soleil à nos yeux paroît avoir une couleur uniforme. Elle est mixte en effet & composée d'une infinité d'autres couleurs: d'où il arrive qu'un rayon composé tombant obliquement sur une surface refringente, doit se séparer en ses rayons purs & simples, les plus forts devant souffrir une moindre réfraction que les plus foi-

bles, & par conséquent les uns étant contraints de s'écarter plus ou moins que les autres de la direction commune. De là les couleurs primitives qui se peindront séparément après la dispersion des rayons simples.

M. Bernoulli convient que sa Théorie s'accorde avec le résultat du sentiment de M. Newton. Mais il n'en est pas de même des circonstances & des principaux points qu'on vient de voir. Car 1°. il rejette avec raison cette effusion de particules solides qu'on suppose dardées par le Soleil. Il admet plus sensément ces particules hors du corps lumineux dans l'éther, & posées sur la direction des fibres lumineuses; de sorte que la fibre principale étant comprimée par les violentes secousses du Soleil, communique son ébranlement aux fibres secondaires jusqu'à de très-grandes distances, sans que les corpuscules sortent de leurs fibres, & cessent d'être agités par des trémoussemens réciproques. 2°. Pour expliquer les différentes sortes de rayons colorés, M. Newton suppose

à

à juste titre, comme M. B.... des corpuscules de diverse grosseur. Mais le premier ne rend point raison de cet arrangement de corpuscules, soit grands, soit petits, pour former des files de divers ordres ; au lieu que le second le fait. Il lui paroît même que quand on supposeroit un crible sur la surface du Soleil, les corpuscules gros & petits sortiroient confusément par les mêmes trous qui laisseroient passer les plus gros. Il n'en est pas ainsi de la maniere dont notre Auteur forme ses fibres de divers genres, ainsi que nous l'avons expliqué après lui : elles agissent toutes dans l'éther, milieu parfaitement homogene. Mais entrent-elles dans d'autres milieux, comme chacun d'eux a son éther plus ou moins condensé, un pinceau de rayons simples tombant obliquement sur une surface refringente sera obligé de se disperser. 3°. Quels sont les corpuscules capables d'acquérir le plus de force accéleratrice, pour que les rayons simples souffrent la moindre

réfraction qu'il est possible, en passant par des milieux tels que le diamant, le verre & l'eau ? M. Newton croit que ce sont les corpuscules qui ont le plus de masse & le plus de vîtesse en même tems : ce qui seroit vrai, s'il avoit démontré de quelle maniere ces deux qualités peuvent subsister ensemble. Mais comme ce n'est qu'une simple supposition qui n'est pas démontrable par son systême, M. B... croit devoir s'écarter de ce sentiment, & montrer qu'en vertu de sa Théorie il faut au contraire de très-petits corpuscules pour les plus promptes vibrations des fibres lumineuses : & il conclut que le rayon simple qui produit le rouge, & souffre le moins de réfraction, est le plus subtil de tous : que le violet qui subit la plus grande réfraction est le plus gros ; qu'enfin les rayons simples de couleurs intermediaires se rangent par la réfraction entre les deux extrêmes suivant l'ordre de petitesse ou de grosseur des corpuscules, depuis le rouge comme le plus vif, jusqu'au violet com-

me le plus sombre. 4°. Aux *vicissitudes d'accès progressifs & regressifs*, fort difficiles à concevoir, suivant l'idée de M. Newton, M. Bernoulli substituë les réciprocations très-promptes des petites corpuscules, ou leurs excursions rapides en-deçà & en-delà de leur centre d'équilibre dans lesquelles consistent les vibrations longitudinales des fibres lumineuses. " L'on verra, ajoûte-t-il,
» que de la maniere que je les ai
» décrites, elles feront le même ef-
» fet pour l'explication du Pheno-
» mene des anneaux colorés, & de
» tous les autres Phenomenes que
» ce grand homme a entrepris d'ex-
» pliquer. Mais de peur de fatiguer
» la patience du Lecteur, en m'é-
» tendant trop sur des matieres qui
» ne regardent pas directement la
» propagation de la lumiere, je fi-
» nis ici mon discours. "

Nous finitons cet Extrait par la même raison, quoiqu'à dire vrai il n'y ait pas d'apparence que ni le beau discours de M. Bernoulli, ni la simple esquisse que nous en don-

nons puissent lasser les connoisseurs, & les amateurs de la Physique analysée.

ARTICLE LXXXVIII.

PRINCIPES DE MUSIQUE. Par M. de Monteclair, Auteur de Jephté. Se vend A Paris ruë S. Honoré à la Regle d'or, in-fol. 134. *pages. Ouvrage gravé.*

LE Public est heureux lorsque les grands Maîtres des Arts, veulent bien lui en expliquer les principes. L'Auteur de la Tragédie de Jephté, est une grande recommandation pour la Méthode que nous annonçons. Rien n'a été plus marqué depuis long-tems sur le Theatre, que le succès de cet Opera. Mais ce qui rend ce succès plus remarquable, & qui nous autorise à le relever, c'est que le sujet en étoit saint, & que le Musicien l'a traité avec une décence, une dignité, un pathétique auquel le Public est beau-

coup honoré d'avoir ſi hautement & ſi généralement applaudi.

Il y a entr'autres un Chœur qui a enlevé tous les ſuffrages : en voici les paroles.

La Terre, l'Enfer, le Ciel même,

Tout tremble devant le Seigneur.

Il n'y a pas un ſpectateur qui n'ait avoué, qu'en l'entendant il étoit ſaiſi d'un ſaint effroi. Mais une choſe unique, & un vrai chef-d'œuvre de l'art, c'eſt que tandis que le Chœur chante ces paroles ſaiſiſſantes par l'expreſſion du chant, le Grand-Prêtre éleve ſa voix, chante des ſtrophes à part qui n'interrompent rien, font leur effet, rendent le Chœur plus efficace, & en reçoivent une nouvelle efficacité elles-mêmes. Goût nouveau, Goût Italien, mais Goût qui pour cette fois a été celui de tous les François. Il n'appartient qu'aux grands Maîtres de donner le ton à leur ſiécle, & de former des nouveaux goûts.

Outre ces préjugés, il faut remarquer auſſi en faveur des nouveaux

Principes, que M. de Monteclair a non-seulement été un grand Maître pour les pratiquer, mais qu'il a été toute sa vie Maître en effet, & Professeur de l'art pour les enseigner. Car ce ne sont pas toujours les plus habiles praticiens des regles, qui sont les plus propres à les mettre par écrit. Lully auroit peut-être fort mal écrit sur la Musique. Il a fallu en effet un Homere pour créer en quelque sorte la Poësie, & un Aristote pour enfanter la Poëtique; & il est fort douteux si Quintilien n'a pas mieux traité de l'art Oratoire que Ciceron, & si l'Orateur & le Rheteur ne sont pas deux arts totalement différens. Un Ciceron, un Homere, un Lully, nous instruisent par leur exemple, un Quintilien, un Aristote nous instruisent par leurs préceptes: & M. de Monteclair consommé dans la theorie autant que dans la pratique de la Musique, nous invite par toutes sortes de voyes à nous y perfectionner.

Sa Méthode est divisée en quatre

Parties. La premiere contient tout ce qui appartient à l'intonation. La seconde, tout ce qui regarde la mesure & le mouvement. La troisiéme, apprend la maniere de joindre les paroles aux notes, & de bien former les agrémens du chant. Ces trois parties n'ont de nouveau que la grande précision de méthode réguliere, naturelle & suivie que l'Auteur y a fait regner, d'après la longue expérience qui lui a fait reconnoître la meilleure maniere de conduire les esprits, & toutes sortes d'esprits au but proposé.

Cette maniere surtout d'analyser les difficultés, & de ne les présenter que l'une après l'autre, les notes après les paroles, & les agrémens après les notes, est parfaite, & paroît même avoir le mérite de la nouveauté. Ce qu'on appelle la Musique, l'art de la déchiffrer, de solfier, de chanter un air, n'est pas si grand'chose. Il y faut cependant bien du tems, bien de l'exercice, & souvent bien des dépenses & bien du travail & du dégoût. Il est ridicule

qu'il faille tant de machines pour produire un effet si médiocre, & tant d'étude pour sçavoir si peu. On apprendroit souvent les sciences les plus utiles & les plus abstraites à moins de frais.

Evidemment cela doit venir d'un vice de méthode. Il en a regné sûrement très peu dans l'art des Musiciens. Ils n'ont pas sans doute assez consulté la nature, la nature de la chose, & la nature de l'esprit humain. Il y a plusieurs petites difficultés : ils les ont trop compliquées, trop fait marcher ensemble, trop présentées dans un ordre renversé. L'intonation, la nomination, la note, la mesure, la lettre, les clefs, ils ont tout montré à la fois dès la premiere leçon ; & à la centiéme rien ne s'est trouvé éclairci, parce que dès qu'une fois on a mal débuté, on ne fait que s'entêter dans le chemin détourné qu'on a d'abord pris.

C'est ici, & dans toutes les sciences, & surtout dans les arts de routine, le cas du combat des Horaces contre les Curiaces. La difficulté

generale qu'on trouve à s'y routiner, n'eſt que le réſultat d'un nombre de petites difficultés, leſquelles, priſes une à une & par ordre, ne ſont rien, mais qui toutes enſemble & comme en bloc, forment une eſpece de nœud, indiſſoluble pour la plûpart des eſprits, foibles, puſillanimes, impatiens.

La difficulté de nommer *ut*, ou *re*, ou *mi*, ou *ſol*, une note ronde ou autre placée ſur une telle ou une telle autre ligne ou entredeux, après une telle ou telle autre clef, ne paroît rien : elle eſt terrible. Il y faut de la mémoire, de l'attention, du jugement, une eſpece de raiſonnement tacite & prompt, dont le manque embrouille les trois quarts & demi des jeunes gens, & les fait héſiter, begayer, équivoquer, ſe décourager pendant les 3, 4, & 5 années qu'on les y applique, le plus ſouvent ſans aucun fruit.

Notre Auteur inſtruit par un long uſage, commence par la ſimple intonation. Il ne met d'abord ſur les lignes, ou entre les lignes que les

propres noms tout du long *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, &c. Il montre les clefs, & tout ce qui les concerne avant que d'en venir à la mesure ; & ne présente les notes qu'après un commencement de routine assez formé. Sçait-on bien que ces notes sont des symboles muets & inarticulés, & une vraye Algebre, d'autant plus difficile que ses caracteres, ses symboles sont uniformes & sans presque rien qui les caracterise par rapport à leur valeur tonique, l'*ut*, le *re*, le *sol*, le *la* s'exprimant toujours par une espece de point plein ou vuide, sans autre différence, sans autre expression que la convention arbitraire de la place qu'on lui fait occuper.

Une chose que la plûpart des Maîtres confondent, ou laissent dans la confusion, & que M. de Monteclair distingue avec soin, c'est la mesure & le mouvement : ce qu'il en dit peut beaucoup nous aider à sentir ce que c'étoit que le *Rythme* & la *Rythmique* des Anciens, qui nous paroîtront avoir été d'autant plus profonds dans l'art & dans la science

de la Musique, que nous le deviendrons davantage nous-mêmes. Peut-être notre pratique va-t-elle plus loin que celle des Anciens, du moins par rapport à la composition, au concert & à la varieté des instrumens: mais notre théorie, notre analyse, notre science en ce genre, paroît fort bornée par rapport à la leur: & jusqu'à ce que nous ayons pénétré dans l'*enharmonique* & dans l'art de noter la Déclamation & le simple Discours, le préjugé & l'avantage de notre Musique sur la leur, pourra bien n'être qu'un préjugé, & le simple effet de l'ignorance de la chose en elle même, & du détail de leur Histoire.

Les diverses mesures, les divers agrémens du chant sont expliqués à fond & avec une méthode & une clarté toute lumineuse dans le Livre dont il s'agit. L'Auteur n'a rien omis, & son Ouvrage est le fruit de plus de 60 ou 70 années de connoissance, d'usage & de méditation. Ce que cet Ouvrage a surtout de très-estimable, c'est l'ordre didactique des

leçons, qu'on ne sçauroit trop exhorter les Maîtres les plus celebres & les mieux routinés, de suivre pas à pas, y en ayant peu, sans faire injure à personne, qui puissent se flatter de conduire mieux & plus par la main leurs éleves du connu à l'inconnu, & du plus simple au plus parfait, soit de la routine, soit du goût du chant, & de toutes les especes de chants.

Nous n'avons encore rien dit de la quatriéme Partie: elle mérite une attention toute particuliere par sa nouveauté, qui se rapporte uniquement au bien du public. Cette nouveauté tombe sur la maniere d'écrire la Musique sous trois clefs différentes, que M. de Monteclair réduit à une clef, & sur la diversité des mesures qu'il réduit aussi à deux.

Non-seulement la Musique est très-embarassante dans la pratique par ses trois clefs, mais aussi par la diverse position de chacune de ces clefs; car la clef seule d'*ut*, a quatre positions qui sont en effet comme quatre clefs différentes, & les

deux autres clefs de *fa* & de *sol* ont chacune deux positions, ce qui fait en tout sept à huit clefs. C'est peut-être dire trop peu, que de dire que la réduction de ces huit clefs à une seule, réduit à une difficulté très-petite huit grandes difficultés. Chaque Musicien peut en juger par lui-même; mais en général, nous rémarquerons que l'art de la Musique n'ayant presque d'autre difficulté que celle de sa pratique, & de sa routine, la plûpart de ceux qui jouent des instrumens, du violon par exemple ou de la flûte, lorsqu'ils ont seulement pendant trois ou quatre mois pris l'habitude de lire la Musique sous la clef de *sol*, placée à la Françoise sur la ligne la plus basse, sont presque incapables de la lire transposée à l'Italienne sur la seconde ligne au-dessus; & que lorsque dans la suite d'un chant ou d'un air, on rencontre des changemens ou des substitutions de clefs, les plus habiles mêmes s'y trouvent quelquefois embarassés, s'ils ne les ont pas prévûs, & les autres s'y trouvent arrêtés tout court.

M. de Monteclair fait voir qu'en mettant la ſeule clef d'*ut* ſur la ligne du milieu, on peut écrire toutes les Muſiques du monde ſans aucun inconvénient, ſe contentant de mettre pour tout changement de clef, l'une de ces quatre lettres *D*, *H*, *T*, *B* qui ſignifient *Deſſus*, *Haute contre*, *Taille*, *Baſſe*, qui avertiſſent tout d'un coup chaque eſpece de voix ou d'inſtrument, du degré précis où l'on doit prendre le chant, ſelon la portée connuë & naturelle, c'eſt-à dire, une octave plus haut ou plus bas, &c. Ceux qui ne voudront pas ſentir l'utilité de cette nouvelle maniere, & la néceſſité même de s'y conformer deſormais bonnement, ne le voudront pas en effet. Tant pis pour les Muſiques qui ſont écrites autrement, mais tant mieux pour celles qu'on écrira déſormais ſelon ce nouveau plan : quand le mieux eſt clairement connu, il faut bien que tôt ou tard il paſſe ; & il vaut autant; il vaut même mieux pour nous, qu'il paſſe aujourd'hui que demain. Le malheur de tous les ſiécles à décou-

vertes, c'est qu'ils les renvoyent aux siécles posterieurs, aimant mieux se priver d'un avantage solide, que d'accorder une gloire assez frivole à celui qui en est l'auteur.

Cette ignorance des uns, cette malignité des autres, cette indifférence de tous pour le vrai, pour le beau, pour le bon a empêché M. de Monteclair de publier son idée il y a au moins 14 ou 15 ans; car il y en a tout autant qu'il nous la communiqua en particulier. Nous eûmes beau l'exhorter à s'en faire honneur dès ce moment, il ne la donne encore aujourd'hui qu'en tremblant, & avec toutes sortes d'excuses, de prémunitions, & de tempéramens. Il va jusqu'à donner, en fort habile homme, une Histoire abregée de la Musique, des progrès qu'elle a fait en divers tems, & des principales découvertes dont on l'a enrichie depuis sa naissance. Il est vrai que le sort de ses Auteurs n'a pas dequoi encourager les nouveaux. Le fameux *Guy Aretin* ne se louoit pas beaucoup de la reconnoissance de

ſon ſiecle, pour le renouvellement qu'il avoit fait de l'art des Grecs, perdu dans les ſiécles qui l'avoient précédé, & reçû avec toutes ſortes d'applaudiſſemens & de fruit par ceux qui ont ſuivi ce ſiécle ingrat & inſenſé de *Guy Aretin*. Les vrais inventeurs ſont pourtant ſi rares qu'on devroit s'y prêter un peu plus.

Jugeons-en par un petit trait que notre Auteur ajoûte. Rien n'eſt parfait dans ce monde, & les plus belles découvertes étant l'ouvrage des hommes, portent toujours le ſceau de l'humanité. La découverte ſublime, l'art admirable de *Guy*, avoit un défaut eſſentiel, & qui rendoit la Muſique cent fois plus difficile qu'elle ne l'eſt depuis 50 ou 60 ans. Rien n'étoit plus facile à corriger que ce défaut; car en lui-même c'étoit comme rien. Cependant comme il l'avoit laiſſé dans ſon art, cet art en avoit été defiguré pendant 6 ou 700 ans, & il n'y a en effet que 50 ou 60 années qu'on l'a corrigé, mais corrigé comme à la pointe de l'épée, & en rendant de vrais combats.

Guy Aretin, avoit comme on ſçait, pris la nomination des ſons dans l'Hymne de S. Jean *Ut queant laxis reſonare*, &c. Mais il n'avoit pris que ſix noms *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*, ſans qu'on ſçache pourquoi. Car le *ſi* manquoit, & Guy ſentoit qu'il manquoit pour rendre la Gamme complette. Il ſuppléoit à ce manquement par le *mi* qu'il répétoit, diſant *ut*, *re*, *mi fa*, *ſol*, *la*, *mi fa*. Peu importe, dira-t-on, que le mot manque, pourvû que la choſe aille. Oui, mais ceux qui connoiſſent les hommes, ſçavent aſſez que les mots ſont des choſes, & les choſes des mots pour la plûpart, & qu'enfin le fait eſt que cette répétition de *mi fa* au lieu de *ſi*, *ut*, a fait pendant 700 ans le tourment de ceux qui apprenoient la Muſique, en a réduit le nombre à preſque rien, & aux Muſiciens de profeſſion. Au lieu qu'aujourd'hui tout le monde en ſçait un peu, & que plus elle deviendra facile plus de gens l'apprendront, tout le monde ayant intérêt à ſçavoir une ſi belle choſe.

Or c'eſt encore un fait, que lorſqu'on voulut introduire le *ſi*, celui qui s'en aviſa fut regardé comme un perturbateur du repos public. M. de Monteclair en parle en témoin, voici ſes paroles. *Cependant quand cette heureuſe innovation commença de paroître, la plûpart des Muſiciens & des Compoſiteurs ſe déchainerent contre, & coururent de maiſons en maiſons pour en dégoûter tout le monde*, &c. Et il ſe paſſa plus de 10, de 20, & de 30 ans avant que ce petit monoſyllabe *ſi*, auſſi important qu'il le paroît peu, pût jouir de ſon exiſtence, & que le public voulût lui faire la grace de jouir lui-même de ſon utilité ineſtimable.

Outre l'*ut* placé au milieu des 5 lignes de la Muſique, M. de Monteclair réduit la difficulté des tranſpoſitions à une admirable ſimplicité: peut-être cependant vaudroit-il mieux ne jamais tranſpoſer, & imiter pour les voix la maniere des inſtrumens à cet égard. Il réduit encore toutes les meſures à deux, à la meſure à deux tems, & à la meſure

à trois. Toutes les autres en effet n'en sont que des déguisemens & des altérations, & tombent plutôt sur le mouvement que sur la mesure. Cette multitude de mesures embrouille, & est encore insuffisante. On est obligé de caracteriser le mouvement par ces mots *grave*, *adagio*, *allegro*, *presto*, &c. Cette caracteristique est parlante, & elle suffit. Il n'y a donc qu'à bannir celle des mesures qui n'est ni articulée ni suffisante.

ARTICLE LXXXIX.

GEOGRAPHIE DES ENFANS, ou Méthode abregée de la Geographie, divisée par leçons, avec la liste des Cartes nécessaires aux enfans. Par M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy. Nouvelle édition, in-12. *Pages* 155. *A Paris Quay des Augustins, chez Rollin fils, à S. Athanase, & de Bure l'aîné, à S. Paul.* 1736.

LA premiere édition de ce petit Ouvrage fait partie d'une nouvelle Edition de la Méthode pour

étudier la Geographie, que M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy publia l'an passé, & dont nous parlerons incessamment. Nous avons crû devoir commencer par cette espece d'Abregé, qui demande des réfléxions particulieres.

La Geographie est une de ces Sciences, dont il importe le plus de donner de bonne heure des principes aux Enfans. Elle est nécessaire dans tous les Etats, & dans toutes les situations, où la plûpart pourront se trouver dans la suite; ainsi on ne peut pas dire, comme on le peut de quelques autres, qu'elle ne sert qu'à les tenir occupés dans un tems, où il convient qu'ils le soient, & à exercer leur esprit & leur mémoire. Tout ce qu'ils en apprendront dans leurs premieres années, on peut se promettre qu'ils le retiendront, & il leur sera aisé de s'y perfectionner dans la suite, pourvû qu'on ait mis de l'ordre dans leurs premieres études, & qu'on y ait joint l'exercice, sans lequel, à cet âge, on n'apprend rien, ou l'on oublie bien tôt ce qu'on avoit appris.

C'eſt dans cette perſuaſion, fondée ſur l'expérience, qu'on a ſi fort multiplié dans ces derniers tems les Méthodes & les Abregés de Geographie : le débit, qu'ont eu pluſieurs de ces petits Ouvrages, n'eſt pourtant pas une preuve de leur bonté, comme on n'en doit pas conclure non-plus que les derniers valent mieux que les premiers. Ce ſont des Livres d'uſage entre les mains des enfans ; rien ne dure moins, & une édition eſt bien-tôt épuiſée. Ce débit aſſûré eſt un grand appas pour ceux, qui veulent être Auteurs à peu de frais ; rien n'eſt plus borné, & un Livre de cette nature eſt bien-tôt fait. Tout conſiſte à changer quelque choſe dans la forme, & à corriger quelques fautes dans les anciens, bien entendu qu'on en laiſſera encore quelques-unes à corriger dans ceux, qui viendront après. On n'eſt point en peine de trouver un Imprimeur, ſur tout quand on a un nom dans la République des Lettres, parce que la nouveauté plaît, & que la mode

regne dans la littérature, comme partout ailleurs.

Nous n'avons garde de blâmer ceux, qui en usent ainsi, ils sont utiles au Public, sans être à charge à personne: mais il seroit à souhaiter qu'ils se contentassent de faire valoir de leur mieux leur Ouvrage, sans déprimer ceux, qui les ont précédés. Ne peut-on pas être bon Auteur en courant la même carriere, que d'autres ont déja fournie avec succès, & un Ecrivain aussi célébre que M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy avoit-il besoin, pour donner du prix à son Livre, de dire qu'*on souhaitoit depuis long-tems une Geographie pour les Enfans?* Peut-être établit-il cette nécessité sur les fautes, où sont tombés ceux, qui l'ont devancé dans ce travail? Sur ce principe il faudroit toujours imprimer de nouvelles Méthodes de Geographie, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à en faire une sans défaut; mais le moyen? M. Lenglet du Fresnoy trouveroit-il bon d'ailleurs, que quelqu'un imprimant une nouvelle Méthode pour étudier

l'Histoire, prétendît que le public l'attendoit depuis long-tems?

Après tout, il a effectivement évité beaucoup de fautes, qu'on a remarquées dans les précédentes Méthodes. Il fait même voir qu'il sçait, en se corrigeant lui-même, profiter de ce qu'elles ont de bon: ainsi après avoir blâmé dans M. le Ragois la Méthode des Demandes & des Réponses, il a voulu faire réparation à l'Auteur, en y revenant lui-même. Cette équité nous encourage à ajoûter ici quelques observations à celles, qu'on a déja faites sur l'Ouvrage, dont nous rendons compte; si elles paroissent un peu trop étenduës pour un aussi petit abregé, c'est que M. Lenglet du Fresnoy travaillant actuellement à une continuation de ses *Principes de l'Histoire pour l'éducation de la Jeunesse*, & à un Supplément de sa *Méthode pour étudier l'Histoire*, nous avons crû qu'il ne seroit pas fâché de pouvoir profiter de nos remarques pour perfectionner d'aussi bons Ouvrages.

Nous commençons par obſerver que des Cartes Géographiques proportionnées aux Leçons, que contient cet Abregé, en auroient rendu l'uſage plus utile aux Enfans. Notre Auteur ſçait mieux que perſonne, qu'autant qu'on le peut, il faut parler à leurs yeux, que ce qui entre par là dans leur mémoire, y reſte plus long-tems, parce qu'il y entre plus agréablement, & y fait de plus fortes impreſſions. Il eſt vrai qu'il veut qu'on les faſſe étudier ſur les Cartes; mais ſi ces Cartes ſont plus étenduës que les leçons, il eſt à craindre qu'elles ne jettent un peu de confuſion dans leur eſprit. Peut-être même que ces Cartes ſuffiroient d'abord avec un bon Maître, & il eſt certain que ſans un bon Maître, un enfant n'apprendra jamais bien les Elemens de la Géographie avec le ſeul ſecours de la meilleure Méthode.

Il nous paroît que la Critique, qu'on a faite de la diviſion, que l'Auteur nous a donnée de la Terre, n'eſt pas tout-à-fait juſte, il eſt vrai

vrai que les Terres Arctiques ne doivent point être séparées de l'Amérique, de l'Europe & de l'Asie, ausquelles elles appartiennent, mais pour les Antarctiques, ou Terres Australes, on peut dire qu'elles sont absolument un corps à part.

M. Lenglet du Fresnoy n'est pas bien instruit, quand il dit, qu'il n'y a point de Catholiques en Ecosse, & il n'est pas vrai que l'Empereur Charles VI. ait conquis la Transylvanie; l'Empereur Leopol son pere s'en étoit deja emparé, & les troubles, qui agiterent cette Province, pendant la guerre d'Espagne, ne l'avoient pas fait perdre à la Maison d'Autriche. La Principauté de Monaco n'est pas enclavée dans les Etats de la République de Gennes, elle en est bien un démembrement; mais elle est située à une de ses extrémités, & touche d'aussi près ceux du Roi de Sardaigne. Nous ne connoissons point de Tartares *Nagais*, mais les *Noguais*, sont fort connus, c'est peut être une faute d'impres-

ſion ; mais ce n'eſt pas la ſeule, qui demandoit un *Errata.* Nous ne croyons pas non-plus que le Kamtſchatka ſoit à l'Orient de la Siberie, il eſt à ſon midy, & s'étend du Nord au Sud, depuis l'embouchure de la Lena juſques vis-à-vis du Japon. C'eſt ce qu'on appelloit autrefois plus communément *la Terre d'Yeſſo.* On peut voir ce que nous en avons dit au mois de Juillet, Art. LXVIII. & Août, Art. LXXIX.

Eſt-ce parler fort exactement, que de dire qu'il y a actuellement en France trente huit Gouvernemens Généraux ? Nous convenons qu'il y a des Gouvernemens particuliers, comme celui du Havre de Grace, qui ſont indépendans des Généraux, dont ils faiſoient autrefois partie, & ſur le même pied qu'eux ; mais les doit-on appeller Gouvernemens Généraux, & le Boulonois eſt-il de ce nombre ?

L'Amérique Septentrionale eſt-elle bien diviſée „ en vieux Méxi-„ que ou nouvelle Eſpagne ; en „ nouveau Méxique, ou nouvelle

» Grenade ; en Canada ou nou-
» velle France; en nouvelle Breta-
» gne, ou nouvelle Angleterre &
« Floride? „ Car en premier lieu le nouveau Royaume de Grenade n'est pas dans l'Amérique Septentrionale, mais dans la Méridionale, & la nouvelle ville de Grenade est dans le vieux Méxique. En second lieu la Virginie, la Caroline, & plusieurs autres Colonies Angloises, sont pour le moins aussi séparées & aussi distinguées de la nouvelle Angleterre, que le nouveau Méxique de l'ancien. En troisiéme lieu, nous ne connoissons point de nouvelle Bretagne.

La division, que fait M. Lenglet du Fresnoy de la nouvelle France, n'est pas plus exacte. La voici. „ C'est
» une grande étenduë de Païs, qui
» se trouve aux environs du Fleu-
» ve S. Laurent, & qui se divise
» en partie Orientale, & en partie
» Occidentale, qui se nomme aussi
» Micissipi, ou Louysiane. Les Vil-
» les principales sont Quebec, Ta-
» doussac, & Montreal. .. Sa prin-

» cipale habitation (de la Louysia-
» ne) est le Fort d'Orleans. „ Car
1°. il y a une grande partie de la nouvelle France, qui n'est pas aux environs du Fleuve S. Laurent. 2°. la Louysiane est mal nommée *Missicipi*, c'est une erreur populaire, 3°. tout le cours du Missicipi n'est pas de la Louysiane, qui ne monte au Nord, que jusqu'au quarantiéme degré; tout le reste est du Canada: de sorte que si la Louysiane peût être regardée comme partie de la nouvelle France, elle n'en est pas la partie Occidentale, mais la Méridionale. 4°. Il n'y a que trois Villes en Canada, Quebec, les Trois Rivieres, & Montreal. Il n'y a jamais eu à Tadoussac qu'une Maison pour la Traite; notre Auteur a été trompé par les Cartes. 5°. L'Habitation principale de la Louysiane ne se nomme point *le Fort d'Orleans*, c'est une Ville, qui porte le nom de *Nouvelle Orleans*.

Il s'en faut plus de trois quarts, que la Floride n'appartienne aux Espagnols, comme le dit M. Lenglet

du Fresnoy. On a toujours compris sous ce nom cette immense étenduë de Païs, qui est entre l'ancien & le nouveau Méxique, le Canada, la Virginie, & le Golphe Méxique. C'est ce qui paroît par l'Histoire de la Conquête de la Floride de Garcilasso de la Vega, traduite en François par Richelet. La Caroline, auparavant nommée la Floride Françoise, & la nouvelle Georgie, sont aux Anglois; la Louysiane toute entiere étoit de la Floride, où il ne reste plus aux Espagnols que quelques Places Maritimes, avec un terrein de peu d'étenduë; à sçavoir S. Augustin, San Mattheo, S. Marc d'Apalache, Pensacole, & un très-petit établissement dans la Baye de S. Bernard.

L'article du Paraguay n'est pas plus exact, 1°. Rio de Plata & Paraguay ne sont pas la même chose. Si on prend ce dernier nom dans toute son étenduë, le Paraguay n'est pas divisé en six Provinces; & on n'y connoît, ni le *Paria*, qui est du Bresil & bien loin de là, ni le *Guai-*

va : mais il comprend quatre Gouvernemens indépendans les uns des autres, & qui relevent pour le Militaire du Viceroy du Perou, & pour le Civil de l'Audience Royale de *los Charcas*. Il y a dans chacun un Evêché suffragant de l'Archevêque de *Chuquisaca* ou *la Plata* Capitale de los Charcas. Ces quatre Gouvernemens sont le Paraguay, Sainte Croix de la Sierra, le Tucuman, & Rio de Plata.

2°. Il n'y a point de Ville, qui se nomme Assomption de la *Plata*, ni l'*Assomption de l'Uraguay*. La Capitale de la Province particuliere de Paraguay se nomme l'*Assomption*, elle est située proche du Fleuve Paraguay, long tems avant que par sa jonction avec le Parana, il se forme de l'un & de l'autre ce qu'on appelle *Rio de Plata*. 3°. L'Uruguay, & non l'Uraguay, est un autre Fleuve, le long duquel il y a plusieurs Bourgades Chrétiennes des naturels du païs, & pas une ne porte le nom de l'Assomption : elles dépendent du Gouvernement de Rio de Plata,

dont la Capitale est *Buenos Ayres.* 4°. Il n'y a pas une seule Ville dans tout ce païs, qui soit connuë sous le nom de *San Salvador.*

Il n'y a point au Chili de Province, qui porte le nom de *Chiquito*: mais au-delà des *Andes*, il y a un Canton nommé *Cuyo* ou *Chucuyto*, où sont les Villes de *Mendoza*, & de *san Juan de la Frontera.* *Los Chiquitos* sont des Peuples du Paraguay, qui dépendent du Gouvernement de Sainte Croix de la Sierra.

En parlant de l'Isle de *Cap Breton*, il ne falloit pas oublier que depuis plus de vingt ans elle se nomme l'*Isle Royale.* Il y en a plus de trente qu'on sçait que la Californie n'est pas une Isle, & que la Mer vermeille n'est qu'un grand Golfe. Ce n'est point parler exactement de dire qu'au rang des grandes Antilles sont *principalement* Cuba, S. Domingue, Portoricco & la Jamaïque, il n'y en a que cinq, & la Trinité n'est pas la moins grande des cinq.

De la maniere dont on distingue ordinairement les Isles de Barlovento & de Sottovento (& non pas Sottavento) on ne peut pas dire que celles-ci soient les moins considérables, puisque des cinq grandes Antilles, quatre sont de ce nombre. Surquoi fonde-t-on les *Isles de Salomon* parmi les Terres Australes? Pour ce qui est des Isles de Horn, on ne les connoît pas, mais bien le Cap de Horn, qui est à la sortie du Détroit de la Maire.

Le Royaume de Congo n'est pas le seul, qui soit sur la Côte Occidentale de la ligne au-delà de l'Equateur; on y trouve encore ceux d'Angole & de Matamba, qui sont fort fréquentés par les Européens. L'Ethiopie n'est pas si peu connuë, que le prétend notre Auteur, il n'auroit pas dû y oublier le Royaume de Gojam, où l'on a découvert les sources du Nil, & il auroit pû apprendre les autres, dans la belle Description de l'Abyssinie, imprimée par M. l'Abbé le Grand, sur les Mémoires du Pere Jerôme Lobo,

des Sciences & des beaux Arts. 1581 & dans la Carte qu'en a dressée M. d'Anville.

ARTICLE XC.

DISSERTATION sur les LXX. Semaines de Daniel. Dan. IX.

1°. UN nouvel & sçavant Auteur a fait l'*Examen de quelques Explications de la Prophétie de Daniel sur le Messie pour les LXX. Semaines*, inséré dans les Mémoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts, aux mois d'Avril, May, & Juin 1733. La Réfutation solide qu'il a faite des Explications données par les sçavans Peres Petau & Hardouin, m'a déterminé à examiner la Prophetie, à en chercher le vrai sens, & à donner une Explication fondée sur l'évenement qui est l'interprete naturel des Propheties.

2°. Il est vrai que l'Auteur de l'*Examen* a proposé trois Explications, mais comme il ne les donne

que comme des hypotheſes propres à expliquer la Prophétie, j'ai crû pouvoir ajoûter une quatriéme Explication, qui fît connoître le ſens vrai & litteral de la Prophetie. Je ſoumets cette nouvelle Explication au jugement des Sçavans, du nombre deſquels eſt l'Auteur de l'*Examen*. En joignant mes réfléxions aux ſiennes, je reconnois avec plaiſir, que je lui ſuis redevable de m'avoir abregé le chemin par l'*Examen* qu'il a fait, & qu'il falloit faire des Explications des ſçavans Peres Pétau & Hardouin, avant que de propoſer ma nouvelle Explication.

3°. Voici la Prophetie que j'entreprends d'expliquer.

Dan. IX. v. 1. *In anno primo Darii filii Aſſueri de ſemine Medorum, qui imperavit ſuper regnum Chaldæorum :*

v. 2. *Anno uno regni ejus, ego Daniel intellexi in libris numerum annorum de quo factus eſt ſermo Domini ad Jeremiam Prophetam, ut complerentur deſolationis Jeruſalem ſeptuaginta anni.*

v. 3. *Et posui faciem meam ad Dominum Deum meum, rogare & deprecari in jejuniis, sacco & cinere....*

v. 20. *Cumque adhuc loquerer & orarem, & confiterer peccata mea, & peccata populi mei, & prosternerem preces meas in conspectu Dei mei, pro Monte sancto Dei mei:*

v. 21. *Adhuc me loquente in oratione, ecce vir Gabriel.....*

v. 22. *Et docuit me, & loquutus est mihi, dixitque: Daniel nunc egressus sum ut docerem te, & intelligeres.*

v. 23. *Ab exordio precum tuarum egressus est sermo: ego autem veni, ut indicarem tibi, quia vir desideriorum es: tu ergo animadverte sermonem, & intellige visionem.*

v. 24. *Septuaginta hebdomades abbreviatæ sunt super populum tuum, & super Urbem sanctam tuam, ut consummetur prævaricatio, & finem accipiat peccatum, & deleatur iniquitas, & adducatur justitia sempiterna. & impleatur visio & prophetia, & ungatur Sanctus Sanctorum.*

v. 25. *Scito ergo & animadverte:*

ab exitu sermonis ut iterum ædificetur Jerusalem usque ad Christum ducem hebdomades septem, & hebdomades sexaginta duæ erunt: & rursùm ædificabitur platea & muri in angustià temporum.

v. 26. *Et post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus, & non erit ejus populus qui eum negaturus est. Et civitatem & sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo: & finis ejus vastitas, & post finem belli statuta desolatio.*

v. 27. *Confirmabit autem pactum multis hebdomada una, & in dimidio hebdomadis deficiet hostia & sacrificium, & erit in Templo abominatio desolationis: & usque ad consommationem & finem perseverabit desolatio.*

4°. Je divise cette Dissertation en deux Parties. Dans la premiere j'expliquerai la Prophetie par rapport au tems des 7 & 62 semaines. *Hebdomades septem, & hebdomades sexaginta duæ erunt,* &c. v. 25. Dans la seconde Partie, j'expliquerai la Prophetie par rapport au tems qui

des Sciences & des beaux Arts 1585
a suivi les 7 & 62 semaines. *Et post hebdomades sexaginta duas*, &c. v. 26.

PREMIERE PARTIE.

Dans laquelle on Explique la Prophetie de Daniel par rapport au tems des 69 Semaines. Hebdomades septem, & hebdomades sexaginta duæ erunt. *v.* 25.

I.

Pourquoi l'Ange s'est servi du terme de *Semaines* dans la prédiction faite à Daniel?

1°. Cette question n'est pas inutile pour découvrir le vrai sens de la Prophetie. On peut demander pourquoi l'Ange a marqué un nombre de semaines plutôt qu'un nombre d'années. Pourquoi n'avoir pas dit 490. ans, au lieu de 70. semaines, puisque 70 semaines d'années, telles qu'on les doit entendre dans la Prophetie de Daniel, font 490 ans? Dans l'Ecriture sainte l'usage n'est

pas de compter par des ſemaines un nombre conſiderable d'années, mais de marquer le nombre même des années. L'Ange apparut à Daniel dans le tems que ce Prophete venoit de lire la Prophetie de Jeremie, au ſujet des 70 années que devoit durer la déſolation de Jeruſalem. *Ego Daniel intellexi in Libris Numerum annorum de quo factus eſt Sermo Domini ad Jeremiam Prophetam, ut complerentur deſolationis ſeptuaginta anni.* Dan. IX. 2. Jeremie auroit pû dire, que cette déſolation dureroit dix ſemaines d'années, qui font 70 ans : il ne s'eſt point ſervi de cette expreſſion, il a dit nettement que la déſolation dureroit 70 ans.

2°. L'uſage de compter par ſemaines d'années, étoit au ſujet des années Sabbatiques qui arrivoient tous les ſept ans, & des années Jubilaires qui arrivoient tous les cinquante ans. *Quando ingreſſi fueritis terram quam ego dabo vobis, ſabbatizes Sabbatum Domino. Sex annis ſeres agrum tuum, & ſex annis putabis vineam tuam, colligeſque*

fructus ejus : Septimo autem anno Sabbatum erit terræ requietionis Domini, agrum non seres, & vineam non putabis. Levit. xxv. 3, 4. *Numerabis quoque tibi septem hebdomadas annorum, idest septies septem quæ simul faciunt annos quadraginta novem.... sanctificabisque annum quinquagesimum.... non seretis, neque metetis sponte in agro nascentia,* Ibid. v. 8, 10, 11.

3°. Quand Dieu menace son Peuple de le transporter dans une terre étrangere, en punition de ses pechez ; il lui déclare que la terre qu'ils seront forcés d'abandonner, observera un Sabbat, c'est-à-dire, un repos continuel, qu'elle demeurera inculte & déserte, que cette terre, qu'ils auront forcée à travailler les années Sabbatiques, se réjouira en quelque sorte du repos continuel que Dieu lui procurera, en chassant ses coupables habitans. *Vos autem dispergam in gentes, & evaginabo post vos gladium, eritque terra vestra deserta, & Civitates vestræ dirutæ. Tunc placebunt terræ Sabbata sua*

cunctis diebus solitudinis suæ : quando fueritis in terrâ hostili, sabbatizabit, & requiescet in sabbatis solitudinis suæ, eo quod non requieverit in sabbatis vestris, quando habitabatis in eâ. Levit. XXVI. 33, 34, 35. Les Juifs voyoient l'accomplissement de ces terribles menaces au tems de la Prophétie de Daniel. *Cunctis enim diebus desolationis* (terra) *egit sabbatum usque dum complerentur septuaginta anni.* 2. Paralip. XXXVI. 21.

4°. Quoique la désolation de Jerusalem ait duré 70 ans, qui font dix semaines d'années, le Prophete Jeremie ne s'est pas servi du terme de *Semaines*, pour marquer le tems de la désolation de Jerusalem, parce que cette distinction de semaines d'années étoit établie pour marquer les six années, pendant lesquelles on cultivoit la terre, & la septiéme durant laquelle la terre reposoit. Or cette distinction étoit fort inutile, par rapport à un tems auquel la Terre promise devoit jouir d'un repos continuel pendant 70 ans. Ces 70 ans ne devoient pas être regardés

comme dix ſemaines d'années, mais comme une ſemaine Sabbatique de ſept fois dix ans. En effet le Prophete Baruch, Secretaire du Prophete Jeremie, renferme en une ſemaine de generations les 70 ans de la captivité de Babylone. *Ingreſſi itaque Babylonem, eritis ibi annis plurimis & temporibus longis uſque ad generationes ſeptem.* Baruch. VI. 2. Chaque generation eſt de dix ans, & les ſept generations font une ſemaine ſabbatique de ſept fois dix années, c'eſt-à-dire, de 70 ans. *Cunctis enim diebus deſolationis* (terra) *egit Sabbatum uſque dum complerentur ſeptuaginta anni.* 2. Paralip. XXXVI. 21.

5°. Au contraire l'Ange prédiſant à Daniel la fin de la captivité de Babylone, s'eſt ſervi du terme de *Semaines*, pour faire connoître que le Peuple Juif alloit rentrer en poſſeſſion de la Terre promiſe, & que cette terre n'obſerveroit plus un ſabbat, c'eſt-à-dire, un repos continuel, comme elle avoit fait pendant les 70 années de captivité, mais que

les années Sabbatiques, & par conséquent les semaines d'années reprendroient leurs cours; qu'après que la terre aura été cultivée les six premieres années, elle reposera la septiéme. *Si quis evaserat gladium, ductus in Babylonem servivit Regi & filiis ejus, donec imperaret Rex Persarum, & celebraret terra sabbata sua.* 2. Paralip. XXXVI. 20.

II.

Pourquoi, & dans quel sens les 70 Semaines sont abbregées? Septuaginta Hebdomades abbreviatæ sunt, *v.* 24.

1°. Le pacte que Dieu fit avec son Peuple, en le mettant en possession de la Terre promise, renferme les trois articles suivans. Premierement, Dieu s'engage à regarder toujours le Peuple d'Israël comme son Peuple, à demeurer avec lui, & à le combler de ses benedictions tant qu'il lui sera fidele. *Ponam tabernaculum meum in medio*

vestri, & non abjiciet vos anima mea, ambulabo inter vos, & ero Deus vester, vosque eritis Populus meus. Levit. XXVI. 11, 12.

Secondement, si ce Peuple devient infidele, Dieu lui annonce les plus séveres châtimens, il lui prédit qu'il sera chassé de la Terre promise, & réduit en servitude chez les Nations étrangeres. *Vos autem dispergam in gentes, & evaginabo post vos gladium, eritque terra vestra deserta, & civitates vestræ dirutæ.* Ibid. v. 33.

Troisiémement, lorsque ce Peuple réduit en servitude chez les Nations étrangeres, se convertira au Seigneur, & lui demandera pardon de ses iniquités, Dieu promet qu'il se souviendra du pacte qu'il a fait avec Abraham, Isaac, & Jacob; qu'il reconnoîtra ce Peuple pénitent & converti pour son Peuple, & qu'il le rétablira dans la Terre promise. *Tunc orabunt pro impietatibus suis, & recordabor fœderis mei quod pepigi cum Jacob, & Isaac, & Abraham. Terræ quoque memor ero, quæ, cum relicta*

fuerit ab eis, complacebit sibi in sabbatis suis, patiens solitudinem propter illos.... & tamen cum essent in terrâ hostili, non penitus abjeci eos, neque sic despexi ut consumerentur, & irritum facerem pactum meum cum eis: ego enim sum Dominus Deus eorum, & recordabor fœderis mei pristini, quando eduxi eos de terrâ Ægypti, ut essem Deus eorum. Levit. XXVI. 41, 42, 43, 44, 45.

C'est en vertu de cette promesse que les Juifs captifs à Babylone espéroient d'être rétablis dans la Terre promise, comme il paroît par la priere de Nehemie. *Memento verbi quod mandasti Moysi servo tuo dicens: Cum transgressi fueritis, ego dispergam vos in populos: & si revertamini ad me, & custodiatis præcepta mea, & faciatis ea, etiamsi abducti fueritis ad extrema Cœli, inde congregabo vos, & reducam in locum quem elegi ut habitaret nomen meum ibi.* 2. Esd. 1. v. 8, 9.

2°. Comme le troisiéme article du pacte que Dieu avoit fait avec son Peuple, renferme une promesse

generale, & qui n'est limitée à aucun tems : les Juifs captifs à Babylone pouvoient esperer non seulement qu'ils seroient bien-tôt delivrés de leur captivité, mais que s'il arrivoit encore dans la suite des tems qu'ils fussent emmenez captifs, & que leur Païs fût détruit en punition de leurs pechez, ils n'auroient qu'a implorer la misericorde du Seigneur, se convertir à lui, qu'il se souviendroit toujours de son alliance, qu'il délivreroit son peuple de la servitude, & le rétabliroit dans la Terre promise, suivant ces paroles du Deuteronome : *Reducet Dominus Deus tuus captivitatem tuam, ac miserebitur tui, & rursum congregabit te de cunctis Populis in quos te ante dispersit. Si ad Cardines Cœli fueris dissipatus, inde te retrahet Dominus Deus tuus, & assumet atque introducet in terram quam possederunt Patres tui, & obtinebis eam.* Deuter. xxx. 3, 4, 5. Si cette promesse subsistoit encore, les Juifs présentement dispersés parmi les Nations, seroient fondez à esperer leur réta-

bliſſement dans la Terre promiſe.

3°. L'Ange apprend à Daniel que dès le commencement de ſa priere un Decret eſt émané de Dieu, & qu'il eſt venu l'en inſtruire : *Ab exordio precum tuarum egreſſus eſt ſermo, ego autem veni ut indicarem tibi.* Dan. IX. v. 23. Il lui déclare que Dieu vient de borner, & de limiter à un tems fixe & determiné la promeſſe générale du rétabliſſement du Peuple Juif & de la Ville Sainte. Cette promeſſe ne s'étend plus qu'à 70 ſemaines. *Septuaginta hebdomades abbreviatæ ſunt ſuper Populum tuum, & ſuper urbem Sanctam tuam.* v. 24. L'Ange compte 70 ſemaines en comprenant la 70ᵉ ſemaine, qui eſt le terme juſqu'où s'étend, & où finit le tems de la promeſſe ; car la promeſſe ne doit ſubſiſter que pendant 69. ſemaines, & doit finir à la 70ᵉ. *Hebdomades ſeptem & hebdomades ſexaginta duæ erunt, & rurſum ædificabitur platea & muri in anguſtiâ temporum.* C'eſt-à-dire, que pendant 69. ſemaines d'années, qui ſont 483. ans, Dieu

promet que le Peuple Juif & la Ville Sainte ne seront pas détruits totalement & sans ressource, & qu'ils seront rétablis. Les crimes commis par les Juifs avant la captivité de Babylone, & ceux qu'ils commettront encore pendant 69 semaines d'années, n'ont été & ne seront punis que par une désolation de quelques années, & n'empêcheront pas que Dieu ne reconnoisse les Juifs pour son Peuple, qu'il ne les retablisse dans la Terre promise, & qu'il ne rebâtisse les places & les murs de la Ville Sainte. Mais après les 69 semaines, c'est-à-dire, la 70^e^ semaine commencée le tems de la promesse est fini, & les Juifs ne doivent plus compter sur leur rétablissement, ni sur celui de la Ville Sainte. Bien plus, l'Ange annonce à Daniel qu'après les 7 & 62 semaines, ce Peuple commettra un crime si énorme, en renonçant & en faisant mourir le Messie, que Dieu le renoncera à son tour, & ne le reconnoîtra plus pour son Peuple; Jerusalem & son Temple seront renversés, & la déso-

lation du Peuple & de la Ville sera totale & sans esperance de retablissement. *Et post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus, & non erit ejus Populus qui eum negaturus est, & Civitatem & Sanctuarium dissipabit Populus cum duce venturo, & finis ejus vastitas, & post finem belli statuta desolatio.... & usque ad consummationem & finem perseverabit desolatio* v. 26, 27.

40. Puisque la mort du Messie devoit être punie par la désolation totale & sans ressource du Peuple Jüif, & de la Ville Sainte, il s'ensuit que pour étendre à une longue suite de tems & de siécles la promesse du rétablissement du Peuple Juif & de la Ville Sainte, il falloit retarder à proportion la venuë du Messie: & au contraire pour accelerer la venuë du Messie, dont la mort devoit être suivie de la ruine totale & sans ressource du Peuple Juif & de la Ville Sainte, il falloit borner & limiter le tems de la promesse generale du rétablissement du Peuple Juif & de la Ville Sainte.

L'Ange.

L'Ange annonce donc à Daniel que dès le commencement de sa priere Dieu a porté un decret, qu'il a abregé le tems de la promesse, & qu'elle ne s'étendra que jusqu'à 70 semaines. Il console en même tems le Prophete Daniel, en lui prédisant que, si Dieu a abregé le tems de la promesse du rétablissement de son Peuple & de la Ville Sainte, c'est à cause du Messie, & des grands biens que sa venuë doit procurer au monde. *Septuaginta hebdomades abbreviatæ sunt super Populum tuum, & super Urbem Sanctam tuam, ut consummetur prævaricatio, & finem accipiat peccatum, & deleatur iniquitas, & adducatur justitia sempiterna, & impleatur visio & prophetia, & ungatur Sanctus Sanctorum.* v. 24.

III.

Le commencement & la fin des Semaines de Daniel. Ab exitu sermonis, *&c.* v. 25.

1o. La Prophetie de Daniel mar-

que clairement le commencement des 7 & 62 semaines. Elles commencent au tems même de la Prophetie, qui fut la premiere année de Darius fils d'Assuerus 532 ans avant Jesus-Christ, suivant la Chronologie du Pere Hardouin. *In anno primo Darii filii Assueri de semine Medorum, qui imperavit super regnum Chaldæorum.* Dan. IX. 1. Le Prophete Daniel adressa alors sa priere au Seigneur.

2°. Dans le tems que Daniel prioit, l'Ange Gabriel fut envoyé vers lui, pour l'informer du decret que Dieu avoit prononcé dès le commencement de sa priere. *Adhuc me loquente in oratione, ecce vir Gabriel..... & docuit me, & loquutus est mihi...... ab exordio precum tuarum egressus est sermo* (יצא דבר *Jatsa davar*)....*tu ergo animadverte sermonem, & intellige visionem...... Ab exitu sermonis* (מן מצא דבר *min motsa davar*) *ut iterum ædificetur Jerusalem usque ad Christum ducem hebdomades septem & hebdomades sexaginta duæ erunt.*

Il y aura, dit l'Ange à Daniel, *sept & soixante deux semaines, à compter depuis la parole dite pour le retablissement de Jerusalem.* Et quand cette parole a-t-elle été dite? *dès le commencement de la priere de Daniel. Ab exordio precum tuarum egressus est sermo.* Il est clair que ces paroles, מן מצא דבר min motsa davar, *ab exitu sermonis ut iterum ædificetur Jerusalem*, se rapportent à celles-ci qui précédent, *ab exordio precum tuarum* יצא דבר *Jatsa davar, egressus est sermo.* Est-il croyable que Daniel, à qui l'Ange annonce que *la parole a été dite dès le commencement de sa priere*, & que c'est *depuis la parole dite qu'il y aura sept & soixante deux semaines*; est-il, dis-je, croyable qu'il aille chercher une époque anterieure de 70 ans à la révélation, suivant le systême du P. Hardouin, ou une époque posterieure d'environ 80 ans selon le Pere Petau?

3° Quand Dieu prédit à Abraham la servitude d'Egypte, *scito prænoscens quod peregrinum futurum sit*

ſemen tuum in terrâ non ſuâ, & ſubjicient eos ſervituti, & affligent quadringentis annis. Geneſ. xv. 13. Le commencement de ces 400 ans doit ſe prendre du tems de la revelation faite à Abraham; car il eſt certain premierement, que depuis le tems auquel Jacob deſcendit en Egypte juſqu'à la ſortie d'Egypte, il ne s'eſt écoulé que 215 ans; ſecondement, que les Iſraëlites ne furent affligés & réduits en ſervitude que les 92 dernieres années avant leur ſortie. Ainſi le ſens de ces paroles, *affligent eos quadringentis annis*, eſt, que l'affliction & la ſervitude d'Egypte s'étendra juſqu'à la 400^e^ année depuis la prédiction faite à Abraham. De même donc que les 400. ans commencent au tems de la prédiction faite à Abraham, on doit dire pareillement que les 7 & 62 ſemaines, qui ſont 483 ans, commencent au tems de la révélation faite à Daniel.

4°. Au lieu de ces paroles, *ab exitu ſermonis*, Tertullien, S. Jerôme, & Pierre de Cluny ont tra-

duit, *à prophetatione sermonis*, & Pierre d'Alfonse, *ab hujus die prophetiæ.* En effet, il est clair par la Prophetie même que le commencement des 69 semaines doit être pris du jour de la révélation faite à Daniel. Les Interpretes n'ont eu recours à d'autres époques, que parce qu'ils se sont fait des systêmes qui les obligeoient de trouver un nombre d'années qui aboutit au terme que chacun se proposoit dans son systême, & que ce nombre d'années ne se trouvoit pas en commençant les 69 semaines au tems de la révélation faite à Daniel.

5°. Cette époque du commencement des 69 semaines au tems de la révélation faite à Daniel, détruit absolument l'explication des sçavans Peres Petau & Hardoüin, puisque le premier suppose que les semaines ont commencé près de 80 ans après, & le second plus de 70 ans avant la révélation.

6°. L'époque à laquelle l'Auteur de l'*Examen* fixe le commencement des 69 semaines à la prémiere an-

née du retour des Juifs en Judée & à Jerusalem, après leur sortie de Babylone, qui est la seconde année du regne de Cyrus dans cette Ville, & la fin des 70 années de la captivité; cette époque, dis je, ne différe presque pas de la vraye époque, n'y ayant eu guéres plus d'un an & demi d'intervalle entre la révelation faite à Daniel, & la fin de la captivite de Babylone. L'epoque de l'Auteur de l'*Examen* s'accorde également bien avec l'Explication que nous donnerons de la Prophétie.

7°. Si les 69 semaines commencent au tems de la révélation faite à Daniel, comme nous venons de le prouver, elles finissent 49 ans avant Jesus-Christ, selon la Chronologie du P. Hardoüin, elles finissent, suivant celle du P. Petau & celle du P. Souciet, imprimée à Paris chez *Rollin* en 1726. 54 ans, & suivant celle du P. Sallien 55 ans avant Jesus Christ. Je crois que Dieu n'a pas voulu que l'interprétation d'une Prophetie aussi importante dépendît de l'incertitude des différentes

Chronologies. En effet celles des sçavans Peres Sallien, Petau, Hardoüin & Souciet, qui passent pour les plus exactes, sont également bonnes pour l'explication de la Prophétie.

I V.

Si ces paroles, usque ad Christum ducem Hebdomades septem, & Hebdomades sexaginta duæ erunt, *designent le Messie?*

1°. Je commence par montrer qu'il est très-douteux que ces paroles, *usque ad Christum ducem*, désignent le Messie.

Dans la Prophétie de Daniel il est parlé premierement d'un *Christ chef*, qui doit se trouver à la fin des 7 & 62 semaines, pendant lesquelles Dieu promet le rétablissement des places & des murs de Jerusalem. *Usque ad Christum ducem hebdomades septem, & hebdomades sexaginta duæ erunt, & rursum ædificabitur platea & muri in angustiâ temporum.* v. 25. Secondement, il est

parlé d'un Christ, qui est appellé simplement *le Christ*, & non pas *Christ chef*, lequel doit être mis à mort après les 7 & 62 semaines: *& post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus.* Troisiémement, il est parle d'un Chef, qui est appellé seulement *Chef*, & non pas *Christ chef*, lequel doit détruire Jerusalem & son Temple, *Civitatem & Sanctuarium dissipabit Populus cum duce venturo.*

Pourquoi celui qui est appellé simplement *le Christ* ne peut-il pas être different de celui qui est appellé *Christ chef*, de même que celui qui est appellé seulement *Chef*, est différent du *Christ chef*, & du *Christ* simplement dit ? Si le *Christ chef* est le même que celui qui est appellé simplement *le Christ*, d'où vient que l'Ange, après avoir dit, *usque ad Christum ducem hebdomades septem, & hebdomades sexaginta duæ erunt*, n'a pas continué, *& post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus dux?* D'où vient qu'il dit seulement, *occidetur Christus?*

2°. Il paroît par le partage que

l'Ange fait des 7 & 62 ſemaines, *uſque ad Chriſtum ducem hebdomades ſeptem & hebdomades ſexaginta duæ erunt*, il paroît, dis-je, qu'il doit y avoir un *Chriſt chef* à la fin des ſept premieres ſemaines, & à la fin des ſoixante-deux ſemaines ſuivantes. Le *Chriſt chef* qui doit ſe trouver à la fin des ſept premieres ſemaines ne peut être certainement le Meſſie : donc ces paroles, *uſque ad Chriſtum ducem*, ne ſignifient pas alors le Meſſie.

3°. Pour prouver que ces paroles, *uſque ad Chriſtum ducem*, ne déſignent pas le Meſſie, le P. Hardoüin ſoûtient que le terme Hebreu נגיד *naghid*, *dux* n'eſt jamais attribué au Meſſie. L'Auteur de l'*Examen* le réfute ainſi dans les *Mémoires pour l'Hiſtoire des Sciences & des beaux Arts*, mois de May 1733, page 810. « Ce Pere a-t il donc oublié que ce fût par le nom de *Chef*
» que les Docteurs de la Loy à l'ar-
» rivée des Mages connurent, & di-
» rent à Herode le lieu où le Meſ-
» ſie devoit naître, parce qu'ils li-

„ soient dans une Prophetie, sçavoir, celle de Michée, chap. V. v. 3. Vous Bethléem terre de Juda, vous n'êtes pas la moindre entre les principales Villes de Juda, car il sortira de vous un Chef qui gouvernera mon Peuple d'Israël, ainsi qu'il est rapporté dans l'Evangile de S. Matthieu, Chap. II. v. 6. *Et tu Bethleem terra Juda, nequaquam minima es in Principibus Juda; ex te enim exiet dux qui regat Populum meum Israël.* „

L'Auteur de l'*Examen* me permettra de remarquer, que cette Réfutation du P. Hardoüin n'est pas juste. Ce Pere prétend que le terme Hébreu נגיד *naghid*, *dux* n'est jamais attribué au Messie: or ce terme ne se trouve pas dans le passage cité par l'Auteur de l'*Examen*; car on lit dans la Prophetie de Michée, *ex te mihi egredietur*, מושל *moschel*, *qui sit dominator in Israel*, comme l'a traduit l'Auteur de la Vulgate. Et dans la Version Syriaque du Nouveau Testament, on lit au Chap

11. de Saint Matthieu, v. 6. *Ex te enim prodibit* מלך *melech, Rex qui pascet Populum meum Israel.* Ce terme *melecb Rex*, est conforme à la demande des Mages: *Ubi est qui natus est Rex Judæorum.* Matth. 11. v. *2.*

4°. J'avouë que le P. Hardoüin s'est trompé en disant, que le terme Hebreu, *naghid*, n'est jamais attribué au Messie; car ce terme lui est attribué au Chap. LV. d'Isaïe v. 4. *Ecce testem populis dedi eum,* נגיד *naghid, ducem ac præceptorem gentibus.* Mais outre que c'est le seul endroit de l'Ecriture où je crois que le Messie soit appellé *Naghid, dux*, le P. Hardoüin pouvoit dire que le Messie n'est jamais appellé *Christus dux, Christ chef.* Le terme seul, *Christus*, le *Christ*, désigne bien mieux le Messie que ces deux termes joints ensemble, *Christus dux, le Christ chef.* Quand Herode demande aux Princes des Prêtres & aux Scribes, où le Messie devoit naître, il l'appelle simplement *le Christ: sciscitabatur ab eis*

ubi Christus nasceretur. Matth. II.
Saint André & la Samaritaine désignent le Messie par ce seul mot *Messias*, qui signifie *le Christ : invenimus Messiam, qui dicitur Christus.* Joan. I. v. 41. *Scio quia Messias venit, qui dicitur Christus.* Joan. IV. v. 25. On lit dans une infinité d'endroits du Nouveau Testament *Christus*, ou *Jesus Christus*, mais on n'y lit pas une seule fois *Christus dux.*

5°. Dans la Prophetie même de Daniel, l'Ange parlant de la mort du Messie, l'appelle simplement *le Christ : & post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus*, & non pas *Christus dux.* Ce qui doit faire encore douter que ces paroles, *usque ad Christum ducem*, désignent le Messie, c'est que dans la même Prophetie le terme Hébreu, *Naghid, dux* signifie un Commandant d'armée : *Civitatem & Sanctuarium dissipabit Populus cum duce venturo.*

6°. Je sçai que ces deux termes, *Christus dux*, conviennent au Messie, mais j'ajoûte qu'ils ne le dési-

gnent pas nécessairement, & qu'ils peuvent être attribués à des *oints* du Seigneur qui ayent été *chefs* & conducteurs du Peuple, de même que ces deux termes, *Christus Sacerdos*, qui conviennent au Messie, pouvoient s'appliquer à Aristobole Maître du Roi Ptolemée : *Aristobolo Magistro Ptolemæi Regis, qui est de genere Christorum Sacerdotum.... salutem & sanitatem.* 2. Machab. 1. v. 10. Pour que ces deux termes, *Christus dux*, désignassent nécessairement le Messie dans la Prophetie de Daniel, il faudroit que le sens des paroles ne pût convenir qu'au Messie, or c'est ce qu'on ne voit nullement dans celles ci : *ab exitu sermonis ut iterum ædificetur Jerusalem usque ad Christum ducem hebdomades septem, & hebdomades sexaginta duæ erunt, & rursum ædificabitur platea & muri in angustiâ temporum.* On y voit seulement un *Christ chef* servir d'époque à la fin des sept & des soixante-deux semaines pendant lesquelles devoit subsister la promesse du rétablissement des pla-

ces & des murs de Jerusalem.

7°. Eusebe de Cesarée au Livre VIII. de sa Démonstration Evangelique, dit que ces Paroles, *usque ad Christum ducem*, désignent Hircan II. qui est le dernier qui ait été en même-tems Grand Prêtre, & légitime *Chef* de la Nation Juive. Saint Jerôme dans son Commentaire sur le Chapitre IX. de Daniel, rapporte le sentiment d'Eusebe sans le blâmer. Eusebe & S. Jerôme n'ont donc pas crû que ces paroles *usque ad Christum ducem*, désignent nécessairement le Messie.

8°. Ce que nous avons dit jusqu'à présent prouve qu'il est douteux que ces paroles, *usque ad Christum ducem*, doivent s'entendre du Messie. Mais l'évenement qui est l'interprete naturel des Propheties décide la question. Si les 69 semaines commencent au tems de la revelation faite à Daniel, comme il a été prouvé au Nombre III. précedent, & si ce nombre de semaines ne peut s'étendre jusqu'au tems du Messie, si elles finissent environ 50.

ans avant Jesus-Christ, en suivant les Chronologies les plus exactes, comme celles des sçavans Peres Sallien, Petaut, Hardoüin, & Souciet, il s'ensuit que ces paroles, *usque ad Christum ducem*, ne désignent pas le Messie. Le P. Petau a voulu étendre les 69. semaines jusqu'au Messie, & même jusqu'à la trentiéme année de son âge, a été obligé de reculer leur commencement environ 80. ans après la révelation faite à Daniel. L'Auteur de l'*Examen* a réfuté solidement une époque si éloignée. Si l'on ne peut étendre les 69 semaines de Daniel jusqu'au tems du Messie, que par une fausse époque de leur commencement, il est certain que ces paroles, *usque ad Christum ducem*, ne désignent pas le Messie.

V.

Les sept premieres semaines ont fini, & les places & murs de Jerusalem ont été rebâtis sous le premier Christ chef *de la Nation Juive.* Usque ad Christum ducem heb-

domades ſeptem.... & rurſum ædificabitur platea & muri in anguſtiâ temporum.

1°. Environ deux ans après la revelation faite à Daniel, Cyrus délivra les Juifs de la captivité de Babylone, & établit Zorobabel *Chef* de la Nation Juive. *Vaſa Templi Dei.... protulit Cyrus Rex de Templo Babylonis, & data ſunt Saſſabar vocabulo, quem & principem conſtituit.* 1. Eſd. v. 14. *Saſſabar* eſt le nom babylonien de Zorobabel, que le Prophete Aggée appelle *Chef* de Juda. *Factum eſt verbum Domini in manu Aggæi Prophetæ ad Zorobabel filium Salathiel ducem Juda.* Agg. 1. v. 1. Darius lui confirma la permiſſion donnée par Cyrus de rebâtir le Temple de Jeruſalem: *Dimittite fieri Templum Dei à Duce Judæorum & à ſenioribus eorum.* 1. Eſd. vi. 7. Mais Zorobabel étoit ſeulement *Chef*, *Dux Judæorum*, il ne pouvoit être appellé *Chriſtus dux*, *Chriſt chef*, puiſqu'il n'avoit pas l'onction Royale, & qu'il ne pouvoit avoir l'onc-

tion Sacerdotale, n'étant pas de la Tribu de Levi, mais de la Tribu de Juda & de la famille de David. Il rebâtit le Temple de Jerusalem, & en fit la Dédicace. 1. *Esd.* VI. 14, 15, 16; mais il ne rebâtit ni les places ni les murs de Jerusalem.

2°. Nehemie fut successeur de Zorobabel, & établi *Chef* de la Nation Juive la 20e année du regne d'Artaxerxés. *A die autem illâ quâ præceperat Rex ut essem dux in terra Juda, ab anno vigesimo.... Artaxerxis Regis.* 2. Esd. V. v. 14. Il étoit non seulement *Chef*, mais encore *Christ*, à cause de l'onction Sacerdotale: *Sacrificia quæ imposita erant jussit Sacerdos Nehemias aspergi ipsa aquâ.* 2. Mach. b. 1. v. 21. Il pouvoit être appellé *Christ*, de même qu'Aristobole Maître du Roi Ptolemée, qui étoit de la race des Christs Prêtres, *qui erat de genere Christorum Sacerdotum.* Ibid. v. 10.

3°. Nehemie, qui fut le premier *Christ Chef* de la Nation Juive après la captivité de Babylone, rebâtit les murs & les maisons de Jerusalem.

suivant la permission qu'il en obtint la 20ᵉ année du regne d'Artaxerxés. 2. Esd. II. Il rebâtit les murs de Jerusalem en 52. jours, cette 20ᵉ année du regne d'Artaxerxés, 34. ans après la revelation faite à Daniel, suivant la chronologie du P. Hardoüin : *Completus est autem murus vigesimo quinto die Mensis Elul, quinquaginta duobus diebus* 2. Esd. VI. 15. Mais les maisons n'étoient pas encore bâties. *Civitas autem erat lata nimis & grandis, & populus parvus in medio ejus, & non erant domus ædificatæ.* 2. Esd. VII. 4.

4°. Le Temple ne fut achevé que la 35ᵉ année du regne d'Artaxerxés, 48. ans après la revelation faite à Daniel, & la 46ᵉ année depuis l'Edit de Cyrus, par lequel il permettoit le rétablissement du Temple. *Quadraginta & sex annis ædificatum est Templum hoc.* Joan. II. v. 20. Ce fut environ ce même tems que Nehemie fit bâtir une Bibliotheque à Jerusalem. 2. Machab. II. 13. & les maisons de Jerusalem purent être achevées vers la fin des sept pre-

mieres semaines de Daniel, qui font 49. ans.

50. L'Auteur de l'Ecclésiastique faisant l'eloge de Nehemie, dit que c'est lui qui a rebâti les murs & les maisons de Jerusalem, *Nehemias in memoriam multi temporis, qui erexit nobis muros eversos, & stare fecit portas & seras, qui erexit domos nostras.* Eccli. XLIX. v. 15. Ainsi l'évenement nous apprend que Nehemie est le premier *Christ Chef* de la Nation Juive, sous lequel les murs & les places de Jerusalem ont été rebâties, à la fin des sept premieres semaines de Daniel *Ab exitu sermonis ut iterum ædificetur Jerusalem usque ad Christum ducem hebdomades septem .... & rursum ædificabitur platea & muri in angustia temporum.*

VI.

Le rétablissement des Places & des Murs de Jerusalem a continué pendant les 62. semaines suivantes. Et hebdomades sexaginta duæ erunt, & rursum ædificabitur

Platea & Muri in anguſtiâ temporum.

10. Les places & les murs de Jeruſalem furent encore rebâtis dans le cours des 62. ſemaines ſuivantes. Antiochus brûla Jeruſalem, fit abattre les murs, prophana le Temple, & emmena pluſieurs captifs l'an 145. de l'Ere des Grecs, 168 ans avant Jeſus-Chriſt, ſuivant la Chronologie du P. Hardoüin. *Irruit ſuper Civitatem repente, & percuſſit eam plagâ magnâ, & perdidit populum multum ex Iſrael, & accepit ſpolia Civitatis, & ſuccendit eam igni, & deſtruxit muros ejus in circuitu, & captivas duxerunt mulieres*, &c. 1. Machab. 1. v. 32. 33, 34.

20. Le P. Hardoüin, qui place le commencement des 69 ſemaines 74. ans avant la revelation faite à Daniel, prétend que la déſolation cauſée par Antiochus eſt celle que l'Ange avoit prédite à Daniel. Mais l'évenement détruit abſolument ſon explication; car la déſolation prédite par l'Ange doit être totale & ſans

esperance de rétablissement, *Civitatem & Sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo, & finis ejus vastitas, & post finem belli statuta desolatio..... usque ad consummationem & finem perseverabit desolatio.* Cela peut il convenir à la désolation causée par Antiochus? Le Temple qu'il avoit profané, mais qu'il n'avoit pas détruit, fut purifié trois ans après par Judas Machabée. 1. *Machab.* IV. v. 52, 53. Jonathas son frere commença à rebâtir les murs de Jerusalem. *Ibid.* XII. v. 36, 37. Simon frere & successeur de Jonathas acheva l'ouvrage, *& congregans omnes viros bellatores, acceleravit consummare universos muros Jerusalem, & munivit eam in giro.* Ibid. XIII. 10. En effet la désolation causée par Antiochus arriva dans le cours des 7. & 62. semaines, pendant lesquelles subsistoit la promesse du rétablissement des places & des murs de Jerusalem. *Hebdomades septem, & hebdomades sexaginta duæ erunt, & rursum ædificabitur platea & muri in angustiâ temporum.* Il

s'en falloit alors environ 118. ans que les 69. semaines fussent accomplies.

3°. Remarquez que Jonathas & Simon qui rétablirent les murs de Jerusalem après la désolation d'Antiochus, pouvoient être appellez *Christs chefs*, *Christi duces.* Ils furent l'un & l'autre Grands Prêtres, & par conséquent *oints* du Seigneur, & en même-tems *Chefs* de la Nation. Jonathas fut élu *Chef* après la mort de son frere Judas Machabée: *Nunc itaque te hodie elegimus esse pro eo nobis in principem & ducem ad bellandum bellum nostrum.* 1. Machab. ix. 30. Il fut aussi Grand-Prêtre, *Jonathas summus Sacerdos.* Ibid. xii. 6. Simon son frere lui succéda a l'une & l'autre dignité. *Cœpit populus scribere in tabulis & gestis publicis: anno primo sub Simone Summo Sacerdote, magno duce & principe Judæorum.* Ibid. xiii. 42.

4°. Le gouvernement des *Christs chefs*, c'est-à-dire, de ceux qui étoient en même-tems *Oints* du Seigneur &

Chefs de la Nation Juive, après avoir commencé sous Nehemie, continua sous les Machabées, & a duré jusqu'à Herode Iduméen, sous qui Jesus-Christ est né.

V I I.

Les 7. & 62. Semaines ont fini, & les murs de Jerusalem ont été rebâtis sous le dernier Christ chef *de la Nation Juive.* Usque ad Christum ducem hebdomades septem & hebdomades sexaginta duæ erunt, & rursum ædificabitur platea & muri in angustiâ temporum.

1°. Le dernier *Christ chef* de la Nation Juive, sous qui ont fini les 69. semaines a été Hircan II. Il fut Grand Prêtre après la mort de son pere *Alexandre*: & après la mort de sa mere *Alexandra*, il fut en même-tems Grand-Prêtre & Roi de Judée, & par conséquent *Christ chef*, mais il ne garda le Pontificat & la Royauté que trois mois, en

ayant été dépouillé injustement par son frere Aristobule.

2°. L'an 64. avant Jesus-Christ, selon Louis Capelle, ou 62. suivant la nouvelle Chronologie du sçavant Pere Souciet, Pompée prit Jerusalem, qui devint alors Tributaire des Romains, sous le Consulat de C. Antonius, & de Marcus Tullius Ciceron. Il rendit alors le Pontificat & la Royauté à Hircan II. qui conserva ces deux dignités jusqu'à l'année 40. avant Jesus-Christ, selon Louis Capelle & le Pere Souciet.

3°. En commençant les 7. & 62. semaines au tems de la revelation faite à Daniel, elles finissent, selon la Chronologie du P. Hardoüin 49. ans avant Jesus-Christ. Elles finissent suivant celles du P. Petau & du P. Souciet 54. ans, & selon celle du P. Sallien 55. ans avant Jesus-Christ. Ainsi les 69. semaines ont fini dans cet espace de tems qui s'écoula depuis l'an 64. ou 62. avant Jesus-Christ, auquel Pompée rendit le Pontificat & la Royauté à Hircan II.

can II. jusqu'à l'an 40. avant Jesus-Christ auquel Hircan fut détrôné, & emmené captif à Babylone par les Parthes.

4°. Hircan II. sous qui ont fini les 69. semaines environ 50. ans avant Jesus-Christ, a été le dernier *Christ* & légitime *Chef* de la Nation Juive. Après qu'il eut été emmené captif à Babylone l'an 40. avant Jesus-Christ, Herode Iduméen, sous qui Jesus-Christ est né, fut déclaré l'année suivante Roi de Judée par le crédit du jeune Octavius depuis Auguste Cesar, & de Marc Antoine; alors le Pontificat & la Royauté furent séparés, & n'ont plus été réunis dans une même personne.

5°. Quand Pompée se rendit maître de Jerusalem l'an 64. ou 62. avant Jesus-Christ, il ne toucha pas au Temple, *Cneius Pompeius captis Hierosolymis victor ex illo fano nihil attigit.* Cicero, Orat. pro L. Flacco. num. 67. Mais il fit détruire les murs de la Ville peu de tems avant la fin des 69. semaines de

Daniel, & par conséquent dans le tems que la promesse de leur rétablissement subsistoit encore. Ils furent en effet rétablis sous Hircan II. dernier légitime *Christ chef*, en vertu de la permission que lui accorda Jules Cesar, comme on peut voir dans l'Historien Joseph, Livre XIV. Chap. 16. des Antiquitez Judaïques : *Hircano verò etiam Patriæ Mœnia restituere permisit roganti hanc gratiam : jacebant enim usque ad id tempus, ex quo à Pompeio fuerant diruta.*

60. Ainsi l'évenement nous apprend pourquoi l'Ange a partagé en 7. & 62. semaines la durée du tems que devoit subsister la promesse du rétablissement des places & des murs de Jerusalem. Les sept premieres semaines s'étendent jusqu'au tems auquel Nehemie premier *Christ chef* de la Nation Juive fit rebâtir les murs & les places de Jerusalem : *Usque ad Christum ducem hebdomades septem.... & rursum ædificabitur platea & muri in angustiâ temporum.* Les 62. semaines suivantes

s'étendent jusqu'à Hircan II. dernier *Christ* & légitime *Chef* du Peuple Juif, sous lequel les murs de Jerusalem ont été rebâtis : *Usque ad Christum ducem hebdomades septem & hebdomades sexaginta duæ erunt. & rursum ædificabitur platea & muri in angustiâ temporum.*

VIII.

Conclusion de la premiere Partie de la Dissertation.

10. Il s'ensuit qu'il y a une opposition entre le tems des 69. semaines, & le tems qui doit suivre les 69. semaines. Pendant les 69. semaines les places & les murs de Jerusalem ne seront point détruits totalement & sans ressource, ils seront rebâtis. *Hebdomades septem & hebdomades sexaginta duæ erunt, & rursum ædificabitur platea & muri in angustiâ temporum.* Après les 69. semaines Jerusalem & son Temple seront détruits sans ressource, en punition de la mort du Messie renoncé

par son Peuple. *Et post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus, & non erit ejus populus qui eum negaturus est. & Civitatem & Sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo, & post finem belli statuta desolatio & usque ad consummationem & finem perseverabit desolatio.*

2°. Il s'ensuit que les 69. semaines ne marquent pas le tems juste & précis de la mort du Messie, qu'elles marquent seulement un tems fixe & déterminé qui doit précéder la mort du Messie, pendant lequel Dieu promet le rétablissement des places & des murs de Jerusalem. *Hebdomades septem & hebdomades sexaginta duæ erunt, & rursum ædificabitur platea & muri in angustiâ temporum.*

3°. Il s'ensuit que la 70^e^ semaine qui a commencé environ 50. ans avant Jesus-Christ sous Hircan II. dernier légitime *Christ chef* du Peuple Juif, a dû être regardée & comme la fin des 69. semaines pendant lesquelles subsistoit la promesse du rétablissement des places

& des murs de Jerusalem, & comme le commencement d'une nouvelle époque de la venuë prochaine du Messie, dont la mort devoit être suivie de la ruine totale & sans ressource de Jerusalem & du Temple. *Septuaginta hebdomades abbreviatæ sunt super Populum tuum & super Urbem Sanctam tuam.... ut ungatur Sanctus Sanctorum.... & post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus .. & Civitatem & Sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo.*

4°. La venuë du Messie, sa mort, la réprobation du Peuple Juif, & la ruine totale & entiere de Jerusalem & du Temple sont en effet arrivées après les 7. & 62 semaines, *post hebdomades sexaginta duas*, dans un tems peu éloigné de la 70e semaine, qui étoit l'époque de leur prochain accomplissement.

Anne la Prophetesse qui eut le bonheur de voir Jesus-Christ lorsqu'il fut présenté dans le Temple, avoit environ 33. ans au commencement de la 70e semaine, puisqu'en

commençant les 69. ſemaines au tems de la revelation faite à Daniel, elles finiſſent ſuivant les Chronologies les plus exactes, environ 50. ans avant Jeſus Chriſt. Or à la naiſſance de Jeſus-Chriſt, Anne la Propheteſſe avoit 84. ans, *& hæc vidua uſque ad annos octoginta quatuor*. Luc. 11. 37. Par conſéquent elle devoit avoir environ 33. ans au commencement de la 70e ſemaine. Le ſaint vieillard Simeon avoit certainement plus de 50. ans, lorſqu'il eut le bonheur de voir & de porter Jeſus-Chriſt, ainſi il étoit né avant la 70e ſemaine.

Pluſieurs de ceux qui vinrent au monde dans la 70e ſemaine virent Jeſus Chriſt, quelques-uns purent être témoins de ſa mort, & un grand nombre de ceux qui furent témoins de la mort du Meſſie, le furent auſſi de la ruine totale & entiere de Jeruſalem & du Temple, laquelle arriva 37. ans après la mort de Jeſus-Chriſt.

I X.

Remarques préliminaires pour expliquer la seconde Partie de la Prophetie de Daniel, & post hebdomades sexaginta duas, &c.

10. Il faut remarquer que le Peuple Juif qui rentra en possession de la Terre promise, & qui rebâtit Jerusalem & le Temple après la captivité de Babylone, doit être regardé comme un Peuple nouveau, la plus grande partie des anciens Juifs transportez à Babylone étant morts pendant les 70 ans de captivité. Mais de même que la vie de l'homme fut abregée après la terrible punition du Déluge ; ainsi après la terrible vengeance exercée sur le Peuple Juif, lorsque Nabuchodonosor renversa Jerusalem & son Temple, & transporta les Juifs à Babylone, où ils furent captifs pendant 70. ans, Dieu abrege & borne à 70. semaines la promesse générale faite autrefois à son Peuple de le ré-

tablir dans la Terre promiſe. *Septuaginta hebdomades abbreviatæ ſunt ſuper Populum tuum, & ſuper Urbem Sanctam tuam. ... Hebdomades ſeptem, & hebdomades ſexaginta duæ erunt, & rurſum ædificabitur platea & muri in anguſtiâ temporum.* C'eſt-à-dire, que la promeſſe que Dieu fait préſentement de rétablir les places, les nouveaux murs de Jeruſalem, & le nouvel état Juif, n'eſt plus générale comme autrefois; elle eſt bornée & limitée, elle s'étend ſeulement à autant de ſemaines d'années, que la captivité de Babylone a duré d'années, elle s'étend à un nombre de ſemaines d'années ſemblable au nombre d'années qui fait la durée ordinaire de la vie des hommes, *dies annorum noſtrorum ſeptuaginta anni.* Pſal. LXXXIX. 10.

2°. De même que la premiere enfance de l'homme eſt de ſept ans, les ſept premieres ſemaines d'années qui font 49. ans, & qui finirent ſous Nehemie premier *Chriſt chef* de la Nation, doivent être regar-

dées comme l'enfance du nouveau Peuple Juif, ſorti de la captivité de Babylone, *uſque ad Chriſtum ducem hebdomades ſeptem.* Pendant ce tems les murs, les places, les maiſons & le temple de Jeruſalem ſe rebâtirent, & le Gouvernement civil & religieux ſe rétablit ſous Zorobabel premier *Chef*, & ſous Nehemie premier *Chriſt chef* de la Nation, *in diebus Zorobabel, & in diebus Nehemiæ.* 2. Eſd. XII. 46.

3°. Les places & les murs de la nouvelle Jeruſalem rebâtie après la captivité de Babylone, & le nouvel état Juif ſubſiſterent, & ſe rétablirent pendant les 69. ſemaines qui finirent ſous Hircan II. dernier légitime *Chriſt chef* de la Nation Juive, environ 50. ans avant Jeſus-Chriſt. *Uſque ad Chriſtum ducem hebdomades ſeptem & hebdomades ſexaginta duæ erunt, & rurſum ædificabitur platea & muri in anguſtiâ temporum.* Mais au lieu que l'ancien Peuple d'Iſraël après les 69. ſemaines d'années, ou 483. ans depuis ſa ſortie d'Egypte, étoit comme

dans l'âge viril, c'est-à dire, dans sa plus grande force & dans son plus grand éclat sous le regne de Salomon ; le nouveau Peuple Juif sorti de la captivité de Babylone étoit dans sa vieillesse à la fin des 69. semaines, sous le regne d'Hircan II, & approchoit de sa fin & de sa destruction.

4°. En effet lorsque les 69. semaines, ausquelles Dieu avoit borné la promesse du rétablissement des places & des murs de Jerusalem, finirent sous Hircan II. environ 50. ans avant Jesus-Christ ; il y avoit déja douze ou quatorze ans que la Judée étoit devenuë tributaire des Romains, dans le tems que Pompée prit Jérusalem, & rendit le souverain Pontificat & la Royauté à Hircan II. 62. ou 64. ans avant Jesus-Christ.

Dix ans après les 69. semaines accomplies, ou 40. ans avant Jesus-Christ; le Royaume de Judée fut agité de guerres civiles, & Hircan II. dernier légitime *Christ chef* ayant été dépouillé du souverain Pontificat

& de la Royauté, les Parthes l'emmenerent captif à Babylone.

L'année suivante le Royaume de Judée fut ôté aux Juifs, & donné à Herode Iduméen, sous qui Jesus-Christ est né.

Après la mort d'Herode, & celle de son fils Archelaüs, la Judée devint Province de l'Empire Romain, & n'eut plus d'autre Roi que Cesar, *non habemus Regem nisi Cæsarem.* Joan. XIX. 15. Le droit de vie & de mort fut ôté aux Juifs, comme ils le reconnurent eux-mêmes en faisant condamner Jesus-Christ à mort par le gouverneur Romain Ponce Pilate, *nobis non licet interficere quemquam.* Joan. XVIII. 31.

Trente-quatre ans après la mort de Jesus Christ, les Juifs s'étant révoltés contre les Romains, la Judée fut remplie de divisions, de brigandages, & de meurtres : l'abomination de la désolation fut dans le Temple, plusieurs Villes furent pillées & ruinées par les Romains, une infinité de Juifs périrent par le fer

& par la famine. Enfin après une guerre de trois ans & demi, qui font une demi-semaine d'années, Jerusalem & son Temple furent renversés de fond en comble, l'état Juif entierement détruit, & les Juifs qui avoient échappé à la famine & à la fureur de la guerre furent dispersés parmi les Nations 37. ans après la mort de Jesus Christ, & environ 120. ans après les 69. semaines accomplies.

5°. Ainsi la 70e semaine à laquelle Dieu avoit borné la promesse du retablissement des places & des murs de Jerusalem, étoit le commencement de la vieillesse du Peuple Juif, à laquelle a bien-tôt succedé l'âge décrépit, c'est-à-dire le tems d'affoiblissement, de décadence, & enfin de la destruction totale de l'état Juif, de Jerusalem & du Temple.

6°. Quand on dit que la vie de l'homme est bornée à 70. ans, *dies annorum nostrorum in ipsis septuaginta anni* Psal. LXXXIX. 10. On ne prétend pas dire qu'un homme doit mourir aussi-tôt qu'il est arrivé à sa

septantieme année ; on veut dire seulement que dans le cours ordinaire de la nature, la 70e année est une époque de vieillesse, à laquelle succede bien-tôt l'âge décrepit, qui est un tems de douleurs, d'infirmités, & de maladies qui sont suivies de la mort.

7°. De même lorsque Dieu borne à 70. semaines la promesse du rétablissement du nouvel Etat Juif, & des places & nouveaux murs de Jerusalem, *septuaginta hebdomades abbreviatæ sunt super populum tuum, & super Urbem Sanctam tuam.... Hebdomades septem & hebdomades sexaginta duæ erunt: & rursum ædificabitur platea & muri in angustiâ temporum.* Cela signifie que l'Etat Juif & Jerusalem subsisteront, & se rétabliront pendant 69. semaines d'années, qui font 483. ans, & que la 70e semaine, à laquelle finit le tems de la promesse, & l'époque de la vieillesse du Peuple Juif, laquelle annonce une décadence & une destruction prochaine ; car ce qui devient antique, & ce qui vieillit est

ſur le point de finir. *Quod autem antiquatur & ſeneſcit, propè interitum eſt.* Heb. VIII. 13.

8°. Lorſque l'Ange ajoûte qu'après 7. & 62. ſemaines le Meſſie ſera mis à mort, que le Peuple qui le renoncera ne ſera plus ſon Peuple, que Jeruſalem & ſon Temple ſeront détruits totalement & ſans reſſource, qu'il y aura une ſemaine qui confirmera une alliance avec pluſieurs, que dans une demi ſemaine les Victimes & les Sacrifices manqueront, & que l'abomination de la déſolation ſera dans le Temple; car ces paroles, *& poſt hebdomades ſexaginta duas*, ſe rapportent non-ſeulement à celles-ci, *occidetur Chriſtus*, mais encore aux ſuivantes, *& non erit ejus Populus qui eum negaturus eſt, & Civitatem & Sanctuarium diſſipabit Populus cum duce venturo . . . Confirmabit autem pactum multis hebdomada una, & in dimidio hebdomadis deficiet Hoſtia & Sacrificium, & erit in Templo abominatio deſolationis.* Cela ne veut pas dire que ces choſes arriveront dès que les 69. ſe-

maines seront accomplies, cela signifie seulement que toutes ces choses suivront de près les 69. semaines, de même que les douleurs, les infirmitez, les maladies & la mort suivent de près un homme qui a passé sa soixante-neuviéme année.

9°. En effet la venuë du Messie, sa mort, la réprobation du Peuple Juif, & la ruine totale & entiere de Jerusalem & du Temple, ont suivi de près la 70e semaine, qui étoit l'époque de leur prochain accomplissement. Voyez le nombre VIII. précédent, chiffre 4.

Fin de la premiere Partie de la Dissertation sur les LXX. *Semaines de Daniel.* 1736. *Nous en donnerons dans peu la Seconde Partie.*

ARTICLE XCI.

ADAMI ADAMI EPISCOPI Hierapolitani Relatio Historica de Pacificatione Osnaburgo-Monasteriensi, ex autographo authoris restituta, &c. C'est-à-dire: *Relation Historique de la Paix de Muns-*

ter & d'Osnabrug, composée & publiée par Adam Adami Evêque de Hierapolis, revûe & reimprimée sur l'original de l'Auteur, & augmentée des Citations des Actes de la paix de Westphalie, par M. Jean Godefroy de Meiern, Conseiller de Sa Majesté Britannique &c. A Leipsick, chez Michel Turpe. 1737. vol. in 4°. *d'environ* 700. *pages.*

IL n'est permis à personne d'ignorer que la Paix de Munster ou le Traité de Westphalie en 1648. est un des plus solides fondemens de la Paix de l'Europe, sur tout par rapport à l'Empire qui en est la principale partie. Les Articles de ce Traité furent imprimés dans le tems, ils sont entre les mains de tout le monde, & servent de regle pour décider les différens qui surviennent au-dedans de l'Empire dans le Corps Germanique, ou au dehors avec les Puissances voisines. Mais autant que l'objet de ce Traité est important pour la Paix de l'Europe, autant

l'Hiſtoire en eſt intéreſſante pour ceux qui aiment à pénétrer les myſteres ſecrets du Conſeil des Rois, & à démêler les reſſorts politiques des grands évenemens. On ſçait que toutes les Puiſſances de l'Europe avoient de grands intérêts à regler dans ce fameux Traité, & que c'eſt de toutes les operations du gouvernement politique celle qui demande une plus grande ſupériorité de lumieres, & plus de reſſources dans l'eſprit. Telle fut cependant l'habileté des Miniſtres employés dans cette négociation, que le ſuccès en fut auſſi heureux qu'on pouvoit le déſirer pour le bien de l'Europe; & c'eſt ce qui rend l'hiſtoire de la Paix de Munſter la plus curieuſe & la plus inſtructive qu'il y ait en ce genre. Puffendorf nous en a donne une ébauche aſſez conſiderable dans ſon Hiſtoire de Suede ſous le regne de Chriſtine: Baſnage dans ſes Annales des Provinces-Unies a traité auſſi la partie qui regardoit ſon ſujet; mais perſonne ne nous en a encore donné l'Hiſtoire complette, &

Adami même dont nous allons parler, ne nous en a laissé qu'un Abregé fort court.

L'Ouvrage de ce Prélat n'a paru pour la premiere fois qu'en 1698. quoiqu'il ait été composé dans le tems, c'est-à-dire, environ 35. ans auparavant, sur ce que l'Auteur avoit vû & sçû par lui-même, ayant assisté à toute la négociation. C'est un Abregé trop succinct, mais qui a été estimé des connoisseurs par les endroits qui font le plus estimer une Histoire, qui sont la vérité & l'impartialité. Il est pourtant vrai que l'Ouvrage a été assez peu connu, & il ne le seroit apparemment pas davantage aujourd'hui si M. Meiern n'avoit pris le soin de le faire réimprimer. Cette seconde édition lui donnera même un nouveau prix, non pas pour le fond de l'histoire, qui est toujours le même; mais par des augmentations assez considérables que l'Editeur a ajoûtées d'après l'original. L'édition est d'ailleurs mieux executée pour le papier & les caracteres.

M. Meiern, à qui le Public eſt redevable d'une grande Collection des Actes publics du Traité de Weſtphalie en 6. Volumes *in folio* qui n'eſt point encore connuë en France, & dont nous rendrons compte inceſſamment, eſt un de ces eſprits nés pour le bien de la ſocieté, à qui les veilles, les recherches laborieuſes & les plus grands travaux ne coûtent rien, lorſqu'ils peuvent être utiles au Public ; & comme à ces qualitez eſſentielles il joint celles du goût & du diſcernement, avec beaucoup de Littérature, il mérite dans la république des Lettres un rang auſſi diſtingué que celui qu'il tient dans la ſocieté des honnêtes-gens. C'eſt lui-même qui nous apprend dans une Préface ce qui l'a engagé à donner au Public cette ſeconde Edition. Songeant à raſſembler dans un Corps d'Ouvrage tous les Actes du Traité de Weſtphalie, il crut avec raiſon, qu'il ſeroit important de donner en même tems une Hiſtoire abregée de ce Traité ; & trouvant l'Ouvrage tout fait par Adami, &

aussi-bien executé que le permet un si court Abregé, il se l'est pour ainsi dire approprié, & s'est contenté de le faire réimprimer avec les perfections qu'il y a ajoûtées. M. Meiern nous apprend en même-tems le sort singulier de ce petit Ouvrage. Comme c'est un Ouvrage posthume de plus de 35. ans, lorsqu'il parut on avoit déja perdu le souvenir de son Auteur, & comme il parut sous un nom inconnu, les Sçavans qui aiment à prononcer sur tout, & qui hazardent quelquefois trop leurs jugemens, crurent que c'étoit l'Ouvrage de quelque Protestant déguisé sous le nom d'Adami: erreur qui est parvenuë jusqu'à nous sous le nom d'Anecdote Litteraire. Mais M. Meiern, après avoir sur cela fait d'exactes recherches, nous désabuse aujourd'hui, & nous apprend ce que l'on avoit ignoré, ou oublié jusqu'à present. Adam Adami nâquit à Mulheim sur les confins du duché de Berg, & de l'Electorat de Cologne l'an 1610. de parens d'une condition commune. On ignore le

détail de son éducation & de sa premiere jeunesse ; mais il fit de si grands progrès dans les Sciences, & donna une si haute idée de sa sagesse, qu'on lui confia dans une extrême jeunesse la direction & l'instruction d'un Seminaire à Cologne. A vingt-deux ans il quitta cet emploi, pour se retirer dans l'Abbaye de Brauweiler, où il se fit Moine de l'Ordre de S. Benoît. Il y gagna l'estime & l'amitié de tout le monde par la douceur de ses mœurs, & il y édifia beaucoup par sa régularité. Il entreprit de composer l'Histoire de la Congrégation de Bursfelden, & de recueillir sur les originaux tous les Privileges accordés à son Ordre ; mais les affaires civiles & temporelles, dont ses Superieurs le chargeoient volontiers, & pour lesquelles il avoit beaucoup de capacité, ne lui permirent pas de suivre un dessein, dont l'execution sembloit être reservée au sçavant P. Mabillon ; M. Meiern en prend occasion de faire l'éloge de ce celebre Ecrivain, ainsi que de tous les Sça-

vans en général que l'Ordre de S. Benoît a produit, & en particulier du P. de Bessel, Auteur du *Chronicon Gottvicense.* Quoiqu'Adami eût du goût, & d'heureuses dispositions pour toutes les Sciences, & en particulier pour l'étude & la connoissance des Loix de l'Empire, il s'appliqua par préférence à la Theologie; & après avoir été ordonné Prêtre, il parut vouloir s'éloigner tout-à-fait du commerce des hommes. Mais sa vertu, & la réputation de science qu'il acqueroit de plus en plus, le firent élever à la dignité de Recteur du college des Benedictins de Cologne ayant à peine 24. ans, & lui obtinrent ensuite le titre de Docteur de l'Université de cette même Ville. Il fut peu de tems après nommé Prieur du Monastere de Mayence, & appelié dans la Suabe, pour y seconder par ses Ecrits & par ses connoissances les bonnes intentions de l'Empereur Ferdinand III. lorsqu'après la bataille de Nordlingue il se proposa de rendre aux Catholiques tout ce que les Protestans

leur avoient ôté. Les Négociations qui survinrent pour le Traité de Westphalie ouvrirent au sçavant Adami une carriere encore plus brillante. Il y fut envoyé au nom des Prélats & des Administrateurs des Monasteres du Duché de Wirtemberg, pour y avoir place parmi les Députés des Princes de l'Empire. Mais le Duc de Wirtemberg jugeant de quelle conséquence il pouvoit être que tous les Monasteres de ses Etats eussent droit de suffrage dans le College des Princes, s'opposa fortement à la prétention d'Adami, qui fut obligé d'avoir recours à un expédient. Ce fut de se faire autoriser par l'Abbé de Corbie ou de Corwey, qui étoit incontestablement prince de l'Empire, & d'obtenir par ce moyen le rang qu'il désiroit. On nous assure qu'il se distingua dans cette fameuse négociation par son habileté, & par la sagesse de ses conseils. Sa grande réputation engagea l'Electeur de Cologne à le charger de la Commission d'aller à Rome demander pour lui

le *Pallium*. Il l'obtint ſans doute ; mais il fit quelque choſe de mieux encore ; car par la protection du Cardinal Chigi qui l'avoit connu particulierement à Munſter & qui l'eſtimoit, il fut nommé par le Pape Innocent X. à l'Evêché *in Partibus* de Hierapolis, & de retour en Allemagne l'Electeur de Cologne le fit ſon Suffragant dans l'Evêché d'Hildesheim, qu'il poſſedoit avec celui de Cologne. Elevé à un rang éminent, Adami ſoutint conſtamment toute la réputation de vertu & de ſcience qu'il s'étoit acquiſe. Il profita de ſes heures de loiſir pour compoſer l'Abregé qu'il nous a laiſſé, mais apparemment ſans deſſein de le rendre public, & ſeulement pour ſon uſage & pour celui de ſes amis. Peut-être eut-il en vûë de le communiquer à quelques-uns des principaux Députez de la Diete de Ratiſbonne, comme pour leur ſervir de regle pour décider dans cette Diete beaucoup d'affaires particulieres, qu'on n'avoit pas eu le loiſir de terminer dans le Congrès de Weſtphalie. Quoiqu'il en

en ſoit, Adami mourut après dix ans d'Epiſcopat, agé de 53. ans, & ſon Ouvrage ne fut pas imprimé de ſon vivant. Il a même paſſé en pluſieurs mains, juſqu'à ce qu'un Editeur anonyme le fit enfin imprimer en 1698. comme nous avons déja dit; mais il paroît que cet Editeur ne connoiſſoit que fort confuſément l'Auteur de l'Ouvrage; & tout ce qu'il en dit, c'eſt qu'il ſoupçonne que c'eſt quelque Evêque que le Nonce Fabio Chigi avoit appellé auprès de lui à Munſter, pour l'aider dans ſa médiation. N'eſt-il pas étrange, remarque M. Meiern, qu'on ait pû en ſi peu de tems oublier un homme auſſi célébre & d'un mérite auſſi diſtingué! Le P. Bucelin même dans ſon *Benedictus redivivus* ne fait aucune mention d'Adami. Mais ſi le premier Editeur avoit ſi peu de connoiſſance de l'Auteur, il n'a pas été plus heureux dans l'Edition qu'il a faite, & il paroît qu'il ne lui étoit tombé entre les mains qu'un Exemplaire très-defectueux; de ſorte que

M. Meiern n'a pas ressuscité seulement l'Auteur, mais l'Ouvrage même, comme il est aisé de le vérifier, en confrontant les deux Editions. Il nous apprend quelles sont les mains différentes par lesquelles le manuscrit original a passé successivement, & les soins qu'il s'est donné pour l'obtenir des derniers possesseurs, & en faire présent au Public. Il avertit aussi les Sçavans de ne pas se tromper, en croyant qu'il y a eu deux Editions de l'Ouvrage avant cette derniere; car il est vrai qu'après l'Edition de 1698. il en parut une autre en 1707. Mais ce ne fut qu'un artifice du Libraire qui changea seulement la forme du titre du Livre, & la date de son impression, pour faire croire que c'étoit une nouvelle édition.

Enfin M. Meiern finit sa Préface par exhorter vivement le Pere Bougeant à donner au Public l'Histoire de la Paix de Munster qu'il a fait esperer, & dont il a déja donné les Préliminaires. On ne peut rien ajoûter à tout ce qu'il dit à cette occasion

de flatteur & d'obligeant sur l'Ouvrage de ce Pere, & sur le service important qu'il rendroit à toute l'Europe s'il l'achevoit, en donnant une Histoire complette de cette fameuse négociation ; mais nous pouvons l'assûrer au nom de l'Auteur, dont nous connoissons les dispositions, qu'il n'a pas tenu à lui qu'il n'ait déja fait ce que M. Meiern & beaucoup de personnes distinguées désirent à cet égard, & qu'il ne tiendra pas encore à lui qu'il ne commence incessamment l'Ouvrage, si on lui en laisse le loisir.

Cette Préface est suivie de quelques Pieces Allemandes & Latines en Prose & en Vers, qui regardent la personne & l'Ouvrage d'Adami, avec une Relation fort abregée de la Paix de Westphalie, écrite en Allemand par un Suedois, & une Description Latine des Villes de Munster & d'Osnabrug dans le tems du Congrès.

Pour ce qui est de l'Histoire même d'Adami, on ne doit pas s'attendre que nous en donnions un

Extrait ; car les principaux faits de cette histoire sont connus de tout le monde, & le détail nous meneroit trop loin. Il seroit d'ailleurs sans agrémens pour nos Lecteurs, parce que la nécessité d'être courts, nous obligeroit de retrancher tout ce qui peut la rendre curieuse & interessante. Nous ferons seulement observer encore un avantage considerable de cette seconde édition ; c'est qu'à chaque fait important que l'Auteur rapporte. M. Meiern en cite la preuve dans ses *Actes de la Paix de Westphalie*, & y renvoye par des Citations exactes aux Pieces sur lesquelles ces faits sont fondés, ce qui ne sçauroit manquer d'être d'un grand secours pour ceux qui voudront étudier à fond cette Histoire. Nous aurons bien-tôt occasion de parler encore de cette matiere, en rendant compte de la Colllection que M. Meiern vient de donner des Actes publics de la Paix de Westphalie.

ARTICLE XCII.

ARCHITECTURE HYDRAULIQUE, ou l'art de conduire, d'élever & de ménager les eaux, pour les différens besoins de la vie. Par M. Bélidor, Commissaire Provincial d'Artillerie, Professeur Royal des Mathematiques aux Ecoles du même Corps, Membre des Academies Royales d'Angléterre & de Prusse, Correspondant de celle de Paris. Chez Ch. Ant. Jombert, ruë S. Jacques, à Paris.

SOUSCRIPTION.

C'Est ici l'annonce d'un Ouvrage sous ce titre, & de la Souscription que la Cour a permis d'en proposer au Public. M. Bélidor connu par plusieurs bons Ouvrages de Mathématique Spéculative & Pratique, Civile & Militaire, mérite de grands éloges pour l'étenduë & la

constance d'un travail si utile aux Ingenieurs, aux Architectes, & aux Artistes de tous les genres. Ce sçavant Professeur avoit dans ses premiers Ouvrages pris des engagemens pour celui qu'il va donner. L'empressement du Public pour l'avoir, au lieu d'en accélerer l'impression, n'a rendu M. Belidor que plus scrupuleux à le perfectionner, & plus difficultueux à l'imprimer. Une grande attente à remplir, est pour un Auteur intelligent & soigneux de sa réputation, une grande charge à soûtenir.

L'Ouvrage annoncé étoit prêt il y a neuf ans en un Volume. L'Auteur s'apperçût qu'il seroit plus complet en deux, & même en quatre. Le premier plan s'étendant, comme il arrive, à mesure qu'on recueille des matériaux, & qu'on enfonce dans le détail. Ces quatre Volumes renferment deux grandes Parties qui forment comme deux Traitez à part. La premiere Partie est une espece de Theorie préliminaire, avec une Des-

cription, une Analyse & un *Calcul des plus belles Machines hydrauliques qui ont été executées en Europe.* La seconde Partie donne les Constructions des Ecluses, des Canaux, des Ponts, l'art de rendre navigables les Rivieres, & de diriger les Eaux dans l'attaque & la défense des Places aquatiques.

Chacun de ces Traitez a deux grands Volumes *in*-4°. avec grand nombre de Planches convenables. L'Auteur ne donne d'abord que le premier Traité. Chaque Volume en est divisé en deux Livres. Le premier Livre du premier Volume comprend une Introduction à l'Ouvrage entier. Cette Introduction consiste en un Traité de Méchanique dans les formes, avec une Théorie du mouvement & du choc des Corps, d'où l'Auteur se flatte de déduire les Regles d'hydrauliques d'une maniere plus lumineuse & plus courte que par les voyes ordinaires. Il traite ensuite à fond la matiere du *frottement* des Corps. Mais ce qu'il a trai-

té avec le plus de ſoin, c'eſt le *mouvement des Eaux*; le Niveau, l'équilibre des liqueurs, leur action contre les parois des vaiſſeaux qui les renferment, leur pouſſée contre, les Bâtardeaux, Levées, Digues Ecluſes, &c.

Le ſecond Livre de ce premier Volume roule ſur l'application de l'eau aux rouës des moulins. On y trouve la Deſcription de pluſieurs ſortes de pareilles machines, des Moulins à bled, des Moulins à ſcier, des moulins à poudre, des Moulins à chapellet, &c. Dans le ſecond Volume on commence par une longue Diſſertation ſur les proprietés de l'air. On paſſe au calcul de la force du Vent, à l'action des Pompes, aux machines qui les font agir, & ſur tout à celles qui vont par l'action du feu. Celles-ci ſont de l'invention des Anglois. Notre Auteur en fait avec raiſon un grand cas, & il en promet une fidelle Deſcription. Enfin les Fontaines, les Jets-d'eau, &c. terminent le ſecond Volume.

La Souſcription pour ces deux Volumes eſt de 26. livres, dont on ne payera d'abord que 16. livres pour le premier Volume, qui ſera délivré au mois d'Août. On payera les 10. livres reſtantes en retirant le ſecond Volume. Ceux qui n'auront pas ſouſcrit payeront le Volume 20. francs relié. M. Bélidor fait eſpérer que la ſeconde Partie de cette Architecture hydraulique ſuivra d'aſſez près la premiere.

Jombert avertit à la fin du Programe qu'il va mettre ſous preſſe un Ouvrage déſiré depuis long tems, qui a pour titre : *Traité de la Diſtribution & de la décoration des Edifices modernes, par M. Blondel Architecte.* L'Ouvrage ſera en deux grands Volumes *in*-4°. avec 150. Planches.

ARTICLE XCIII.

OBSERVATION DE L'ECLIPSE de Lune, du 20. Septembre 1736.

LE commencement fut caché par des nuages. Tems vrai.

Mare humorum touche l'ombre.	1^h.	26'.	36''.
Trois doigts éclipsés.	1.	30.	43.
Tout *mare humorum* éclipsé.	1.	32.	18.
Ticho touche l'ombre.	1.	43.	12.
Tout dans l'ombre.	1.	45.	46.
Six doigts eclipsés.	1.	49.	7.
Mare serenitatis touche.	1.	54.	51.
Tout dans l'ombre.	2.	5.	32.
9. doigts éclipsés.	2.	6.	27.
Mare tranquillitatis tout dans l'ombre.	2.	12.	37.
Mare crisium touche.	2.	15.	13.
Mare fœcunditatis tout dans l'ombre.	2.	18.	8.
Immersion totale.	2.	22.	9.

	Tems vrai.
Emersion. . . .	4h. 7'. 54''.
Un doigt. . .	4. 12. 31.
Trois doigts. . .	4. 21. 55.
Six doigts. . . .	4. 38. 43.

Les nuages empêcherent qu'on n'en observât davantage.

Observation de la ☌ de la Lune, & de ♂, le 18e Octobre 1736.

	Tems vrai.
♂ éloigné de la Lune	
de 12. doigts. .	1h. 27'. 5''.
de 11. doigts.. .	1. 33. 56.
10. doigts. .	1. 40. 43.
9. . . .	1. 48. 53.
8. . . .	1. 57. 11.
7. . . .	2. 3. 57.
6. . . .	2. 10. 42.
5. . . .	2. 18. 54.
4. . . .	2. 26. 33.
3. . . .	2. 34. 48.
2. . . .	2. 44. 11.
1. . . .	2. 55. 39.

Dans le tems de la distance d'en-

viron un doigt & demi, Mars étoit un peu plus haut que *Schikardus*, & il avançoit vers *Ticho*. Il ne s'approcha de la Lune que d'un demi doigt, & alors sa couleur parut d'un rouge plus foncé & moins pâle. A $3^h. 57'. 32''$. ♂ s'étoit éloigné de trois doigts. Les nuages ne permirent pas d'en observer davantage. Pendant tout le tems de l'Observation, le Micrometre étoit disposé de sorte que les deux fils étoient perpendiculaires à une ligne tirée par le centre des deux Planetes.

☌ de ☿ avec le ☉ le 11 Novembre 1736.

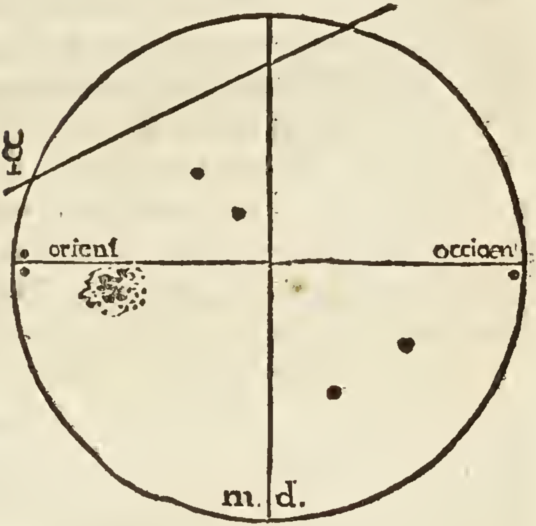
	Tems vrai.
Mercure entre sur le disque du Soleil.	à $9^h. 44'$.——:
Il en sort . . .	à 12. 26. 35″.

Il y entre à la distance de $4^d. 25'$. pris sur le diametre vertical du soleil depuis le limbe superieur.

Il en sortit à la distance de 7^d.

47′. pris ſur la diametre horiſontal du *Soleil*.

A midi la hauteur apparente de Mercure différoit de 2′. 42″. de celle du limbe ſupérieur du ☉.



Les taches paroiſſoient ainſi diſpoſées à midi.

A Lyon ce 15. *Nevembre* 1736.

ARTICLE XCIV.

M. LUD. MART. KAHLII, amplissimi ordinis Philosophorum, &c. adjuncti Elementa Logicæ Probabilium, &c. C'est-à-dire, *Les Elemens de la Logique des Probables, traités selon la Méthode Mathématique pour l'usage des sciences & de la vie, par M. Louis Mart. Kahl, Membre de l'Académie Fridericienne. A Hall de Magdebourg. De l'Impr. de Renger, année* 1735. in-4°. *Pages* 245. *& davantage.*

QUoiqu'Aristote eût fort bien marqué la différence qu'il y a entre la Logique démonstrative, qu'il nomme *Analytique*, & la Logique des Probables, qu'il appelle *Dialectique*; M. Kahl remarque, que ni ce Prince de la Philosophie, ni la plûpart de ceux qui sont venus depuis ce tems là, n'ont guéres donné d'attention à cette seconde espece de Logique, qui paroît néanmoins

à notre Auteur, & qui pourroit bien être en effet la plus importante & la plus nécessaire, pour former le raisonnement, le jugement, peut-être même le sentiment & le goût dans la culture des Sciences, & principalement dans l'usage de la vie, qui roulent bien plus souvent sur des Probabilités & sur des conjectures, que sur des évidences ou des Démonstrations.

Toutes les Logiques du monde, & toutes les especes de Méthodes, soit Dialectiques soit Analytiques, semblent n'avoir eu que la Géométrie en vûë, & n'avoir été faites que pour former des Géometres. C'est pourtant là de toutes les sciences & de tous les Sçavans l'espece la plus rare. Elle n'a besoin d'ailleurs que d'elle-même pour atteindre à son but. Son sujet est de soi évident & démonstratif. Elle porte sa logique, sa méthode, son art avec soi. La seule habitude de la cultiver, est une Logique démonstrative, qui non-seulement forme l'esprit à goûter le vrai & le certain, mais l'accoutume & ne l'ac-

coutume souvent que trop à ne goûter que cela : ce qui rend l'esprit roide, sec, froid, pesant & tout-à-fait inhabile pour les autres sciences, & pour le commerce même de la vie, où le vrai goût consiste le plus souvent à se contenter du probable, du vraisemblable de la plus basse espece.

Il est ridicule & tout-à-fait impratiquable, de ne vouloir se rendre dans l'usage de la vie & de la plûpart des sciences, qu'à des Démonstrations. *Vita mare est*, la vie est une mer, a-t-on dit de tout tems en général, & la vie de chaque particulier n'est qu'une navigation. Or, quelque Géometrie qui s'en mêle, la science de la navigation ne roule guéres que sur l'*Estime*. La faculté d'estimer, d'évaluer les Probables, de prendre son parti dans l'incertain, & souvent dans un conflit de raisons également fortes de part & d'autre, est la grande science de la Cour, de la guerre, du commerce, de la Physique, de la Médecine, & en vérité de tous les états & de tous

tes les ſituations de la vie. Le Païs des ſciences eſt un Païs de nuages & de brouillards, & la plûpart des affaires du monde ne ſe traitent bien qu'au crepuſcule, & à la premiere aurore du jour.

Le célébre M. Leibnitz, cité par M. Kahl, dit admirablement dans ſa Theodicée, « que nos fautes pour „ la plûpart viennent du mépris ou „ du défaut de l'art de penſer; car, „ *ajoûte-t-il*, il n'y a rien de plus „ imparfait que notre Logique, lorſ- „ qu'on va audelà des Argumens „ néceſſaires; & les plus excellens „ Philoſophes de notre tems, tels „ que les Auteurs de l'Art de pen- „ ſer, de la Recherche de la véri- „ té, & de l'Eſſai ſur l'entendement, „ ont été fort éloignés de nous mar- „ quer les vrais moyens propres à „ aider cette faculté, qui nous doit „ faire peſer les apparences du vrai „ & du faux. „

La plûpart ſentent aſſez ce vrai & ce faux, lorſqu'ils ſont conſtatés & bien démontrés. Mais un vrai naiſſant, une ſemence de vérité, une

lueur, un avantgoût, ne se laissent entrevoir qu'à des esprits fins, qu'à des goûts délicats, qu'à des sentimens exquis, capables d'en faire avec le tems & par le secours de ces premieres semences de vérité la pleine découverte. C'est dans ce pressentiment du vrai & du faux que consiste, selon notre Auteur, ce que nous appellons sagacité, finesse, délicatesse d'esprit, de goût, de sentiment : nous ajoûtons même l'esprit d'invention Car on n'arrive jamais tout d'un coup au grand jour, au vrai plein & démontré ; il y a bien de fausses lueurs à dissiper, & bien de vraies lueurs à recueillir, avant que de parvenir à cette plénitude de jour & de démonstration. Ce n'est qu'aux esprits vulgaires d'atteindre du premier pas, à des découvertes toutes faites, faites par d'autres : comme c'est aux personnes indolentes & paresseuses, de ne voir les premiers rayons du Soleil qu'à midi.

Croirons-nous cependant que la Logique, l'art, l'estime des Probables, ait été totalement négligée jus-

qu'ici? M. Kahl, malgré son assertion generale, est le premier à convenir en détail que plusieurs célébres Géometres, tels que *MM. Nicolas Bernoulli, Huguens, Remond de Montmort, de Moivre, &c.* y ont travaillé sous les divers titres *d'Art de conjecturer*, de *jeux de hazard*, de la *Mesure du sort*. Rien n'est plus glorieux pour la Géométrie & pour ces Géométres, que d'avoir sçû enfin assoupir ainsi leur esprit, & le replier sur les matieres fines & délicates, & comme impalpables du goût & du sentiment.

Mais il faut rendre justice à tout le monde. Il seroit étonnant après tout, que les Géométres fussent les seuls qui s'y fussent signalés, & que ce qu'on appelle les Ecrivains du goût & du beau stile, les Rhétoriciens, les Grammairiens mêmes, les faiseurs de réfléxions & de caracteres, les Politiques surtout & les Moralistes, n'eussent pas traité des matieres qui sont proprement de leur compétence & de leur ressort. Les noms de Logique & de Dialectique

ne font rien à l'affaire. Une certaine forme même Scholaſtique ou Géométrique, Didactique enfin n'eſt point abſolument néceſſaire.

Nous avons une infinité de Livres, comme la Maniere de bien penſer du P. Bouhours, les Caracteres de la Bruyere, les Penſes de M. de la Rochefoucaut, les Intérêts des Princes, du Duc de Rohan, &c. qu'on peut regarder comme des écoles de ce que M. Kahl appelle la Logique des Probables. Tout ce qui nous apprend à penſer, à parler, à nous gouverner dans les ſciences, dans la conduite des affaires, dans les diverſes ſituations de la vie, tout cela appartient à l'art en queſtion. Par rapport au moins à une certaine fleur de belle Littérature & à l'uſage poli du monde, par rapport ſur tout aux manieres, aux modes, aux ajuſtemens, aux ameublemens, & à tout ce qui concerne les beaux Arts, les François paſſent communément pour avoir des modeles & des préceptes de cette naïveté de goût, de cette délicateſſe de ſenti-

ment qui y préside; & une certaine Logique comme naturelle pour juger des vraisemblances, des bienséances des choses.

On a beau donner des Préceptes, Préceptes de Logique, Préceptes scientifiques, Préceptes même de Géométrie, il faut que tout cela passe en nature, par la grande habitude de s'y exercer, de s'y assouplir, de s'y affiner en quelque sorte le coup d'œil. Car encore une fois, la vraye Logique, le vrai discernement des Probables, est une affaire de souplesse d'esprit, de finesse de sentiment, de sagacité de goût, comme en convient M. Kahl; & les Preceptes scientifiques rendent toujours l'esprit roide, froid & pesant. Cependant il est bon, & l'Auteur est louable, de vouloir réduire la chose en regle, & en regle méme geometrique & scholastique. Un esprit fin peut en prendre la fleur & l'esprit qui vivifie, sans trop s'arrêter à la lettre qui tuë.

Trois Sections forment le corps de l'Ouvrage dont nous parlons. La

premiere traite de la Probabilité & de ses Principes. Le premier Chapitre prend la chose en général. La Probabilité y est définie, *une Proposition qui n'a pas tout ce qui est requis pour la vérité.* Aristote avoit décidé Probable, l'opinion commune; celle au moins du plus grand nombre de personnes sages & éclairées. Notre Auteur traite de vulgaire cette Probabilité, & déclare qu'il ne parle que d'une Probabilité *sçavante*; peut-être vaudroit-il mieux l'appeller *scientifique.* Car dans l'usage, au moins de la vie, la Probabilité Aristotelicienne est la seule qui puisse servir aux personnes sages, de regle de mœurs & de conduite.

Aristote n'ignoroit pas apparemment, que la Probabilité n'a pas tout ce qui est requis pour constater la pleine vérité d'une opinion. Le seul nom de Probabilité porte cette idée dans l'usage; & ce n'est guéres qu'une définition de nom, bonne à la vérité pour une Logique geometrique, que M. Kahl nous donne ici. Aristote n'a sans doute voulu,

que nous faire entendre, que dans la néceſſité de nous gouverner le plus ſouvent par des opinions, par des Probabilités, il ne falloit point ſe laiſſer impoſer par toutes ſortes de conjectures & de lueurs; & qu'il n'y avoit d'opinions dignes de regler notre conduite, que celles dont ſe ſervent communément les perſonnes ſages pour regler la leur.

Mais ſur cette regle là même, que M. Kahl traite ici de *préjugé d'autorité*, voulant ſans doute en qualité de Sçavant, & peut être un peu en qualité de ſçavant Proteſtant, ramener tout à ſa raiſon & à ſon *ſens particulier*, il n'y a qu'un mot à dire. Ce que cet Auteur qualifie de préjugé d'autorité, eſt la regle même du *ſens commun*, de l'aveu de toutes les perſonnes qui ſe piquent d'en avoir & de s'y conformer; ſçachant bien que pluſieurs yeux voyent plus que l'œil d'un ſeul; que la plûpart des eſprits ſont faits pour ſe laiſſer conduire par une autorité légitime; que c'eſt le grand bien de la ſocieté, de nous fournir non-ſeu-

lement dequoi remplir nos besoins extérieurs, mais sur tout dequoi étayer un peu, par une communication réciproque de vûës & d'opinions, la foiblesse intérieure & naturelle de notre ame & de notre esprit.

M. Kahl en veut tout-à-fait à ce prétendu préjugé d'autorité, & à cette regle d'Aristote, qui est pourtant universellement reçûë. Selon lui, l'autorité d'un homme, quel qu'il soit, ne rend pas une chose probable : & le suffrage même de plusieurs personnes graves, & comme on dit de poids & *d'autorité*, ne forme point de Probabilité, ni par conséquent *d'autorité*. Ce sont là des assertions bien précises de notre Auteur. Elles détruiroient toute certitude morale, & les démonstrations que nous avons de l'existence même de Dieu, les plus palpables, les mieux assorties, peut être au commun des esprits : car *ce que tout le monde pense*, dit Gracien, *est ou veut être ;* & la plûpart des hommes n'étant pas par eux-mêmes en état

de

de chercher, de trouver, ni de discerner même le vrai, ne sçauroient rien, s'ils ne sçavoient, s'ils n'apprenoient, s'ils ne pensoient d'après quelqu'un, s'ils ne s'appuyoient sur l'autorité de quelqu'un. En fait d'histoire, & de mille autres choses, la nécessité de l'Autorité est évidente; & le poids par consequent en est incontestable.

La raison dont M. Kahl appuye ses prétentions, est-elle vraye ? La même chose, dit-il, seroit en même tems probable & improbable, *contre le premier Principe de toute vérité, suivant lequel la même chose ne peut pas être & n'être pas.* Il y a pourtant un milieu bien décidé entre le probable & l'improbable. Une chose attestée par un ou par plusieurs hommes, & contredite en même tems par un même nombre d'hommes de même poids, de même autorité, s'il est possible d'en venir jamais à cet équilibre précis de raisons & d'autorités contradictoires, ne seroit ni probable ni improba-

ble: elle ſeroit ſimplement douteuſe ou incertaine ; & , les témoignages ſe détruiſant réciproquement, ils ſeroient comme non avenus. L'équilibre d'une balance ſubſiſte , quelques poids qu'on mette d'un côté, pourvû qu'on les contrebalance par des poids égaux , mis de l'autre côté.

M. Kahl revient un peu ſur ſes pas dans les aſſertions ſuivantes. Il convient que l'accord de tous les hommes, rend une choſe fort probable. Il en parle ainſi par rapport à la démonſtration morale de l'exiſtence de Dieu : mais cela même eſt-il exact ? L'accord de tous les hommes , ou de preſque tous les hommes de tous les tems , rend une choſe plus que probable , & l'éleve, ſelon tout le monde , juſqu'à une ſorte de démonſtration. Or ſi tous les hommes forment une démonſtration , pluſieurs hommes forment une probabilité, ſelon la définition même de notre Auteur, qui la fait conſiſter dans une vérité imparfaite ou incomplette

Le ſecond Chapitre traite des Principes particuliers de la probabilité. La probabilité & l'improbabilité ont leurs degrés qu'on peut déterminer, nombrer, évaluer par les Principes de la Geometrie. Mais comme les choſes de la vie ſont fort mêlées, & qu'elles tiennent à une infinité de circonſtances dont elles dépendent, & qui en dépendent, il eſt malaiſé de trouver le reſultat des probabilités & des improbabilités, qui ſe préſentent dans la diſcuſſion de la plûpart des queſtions. Dans ce conflit de raiſons probables pour & contre, notre Auteur remarque en habile homme, qu'on eſt forcé, ſi l'on veut aller plus loin, & qu'on fait très-ſagement de former des hypotheſes; & de s'attacher à celles qui concilient le mieux les raiſons, les phenomenes, les apparences les plus contradictoires.

On abuſe de tout, & il n'y a que les Maîtres de l'art, dont les hypotheſes méritent de l'attention, comme en Aſtronomie celles d'un Ptolomée, d'un Tychon, d'un Coper-

nic, d'un Riccioli; ou en Physique celles d'un Descartes, d'un Fabri, d'un Newton, &c. Newton, dira-t-on, est le grand ennemi des Hypotheses; oui des Hypotheses de Descartes son rival. Mais bon gré, malgré, si Newton est Physicien, Newton est plein d'hypotheses; & plus il est Geometre dans la Philosophie naturelle, plus il doit être hypothetique, la Geometrie ne pouvant être que cela en Physique, comme en Astronomie, qui n'est qu'une branche de la Physique. Le Geometre fait abstraction des principes, ou plûtôt de leur vérité. Il ne raisonne que sur ceux qu'il a supposés. La méthode des hypotheses, est toute geometrique. La regle de position, est une de ses anciennes regles; & l'analyse qu'on vante tant avec raison, ne parvient au vrai qu'en commençant par le supposer. Est-ce enfin que le vuide, l'attraction, l'action *in distans*, la colorabilité de Newton, peuvent passer pour autre chose que pour des hypotheses, encore heureuses d'obtenir ce nom qui les met au moins

au rang des probabilités, ſelon la judicieuſe remarque de notre Auteur.

Il donne de fort bonnes regles pour évaluer les degrés de probabilité. Il exclut les fictions & les jeux de mots du nombre des raiſons qui forment ces degrés. Comment un ſçavant Auteur tel que lui, a-t-il pû s'amuſer à citer pour exemple de ces jeux de mots, l'étymologie ſur laquelle il dit que quelques Papiſtes fondent le nom de Pontife, *Pontificem à Ponte quo tranſitus fit in regnum Cælorum.* Ce miſerable jeu de mots n'eſt ſans doute d'aucun Auteur qui ait mérité que M. Kahl le citât. Meſſieurs les Proteſtans ſaiſiſſent les plus legeres occaſions, pour nous taxer de ſuperſtition & de crédulité. Mais ils ne paroiſſent pas trop manquer eux-mêmes de crédulité pour les beaux contes, qu'on leur fait & qu'ils font de la nôtre.

L'Auteur définit aſſez bien les divers degrés de probabilité, le ſigne, le ſoupçon, la conjecture, la poſſibilité, &c. Sa Remarque eſt impor-

tante, que la plûpart des gens roulent, s'appuyent, entreprennent, font & défont sans cesse sur les plus legers degrés de probabilité ; & que c'est la source de leur mauvais succès presqu'en toutes choses. L'imagination est, selon cet Auteur, fort contraire à la Logique des probables. Il veut dire apparemment l'imagination pure. Car c'est surtout lorsque la vérité ou la certitude manque, qu'il faut tâcher d'y atteindre ou d'y suppléer en retournant un peu son esprit pour l'affinér, pour l'aiguiser, pour le subtiliser, pour lui donner un peu de saillie, de pointe, d'imagination en un mot. Et comment concevoir le vrai inconnu, à l'aide même du connu, si l'on ne s'en fait quelque image, quelque idée, si l'on ne l'imagine.

Au sujet du Pyrrhonisme, que M. Kahl regarde comme le grand ennemi de la Logiquè des probables, ainsi qu'il l'est de toute Logique, de toute science, cet Auteur s'exprime ainsi : *Atro etiam carbone notandus est Petrus Daniel Huetius*. Et voilà

le ſcandale que nous avions bien prévû, lorſque dans l'Extrait que nous donnâmes dans le tems, du *Traité de la foibleſſe de l'eſprit humain*, nous nous attachâmes, autant par reconnoiſſance & par zéle pour l'honneur du célébre Prélat, que pour la gloire de la Religion & de l'Epiſcopat, à bien conſtater deux points eſſentiels. 1°. Que M. Huet n'avoit jamais adopté ni avoué ce Livre. 2°. Que ce n'étoient que des Collections, telles que tous les Sçavans en font, de leur propre main, non pour les publier, mais pour leur uſage particulier.

La ſeconde Section procede à la détermination des degrés de probabilité. L'Auteur s'y ſert de la Géométrie & du Calcul, comme MM. Bernoulli, de Moivre, &c. Il traite à cette occaſion de folie, de mettre à la plûpart des Loteries; le degré d'eſpérance qu'on a d'y gagner n'étant pas le plus ſouvent la millioniéme partie des degrés de crainte qu'on doit avoir d'y perdre.

La troiſiéme Section, eſt une ap-

plication de la Logique des probables. Dans le premier Chapitre, il l'applique à l'Hiſtoire, qui roule pourtant uniquement ſur le témoignage des hommes. L'Auteur diſtingue fort bien toutes les eſpeces de témoignages, de vûë, d'ouie, de premiere & de ſeconde main, les contemporains, les poſterieurs, les originaux, les échos, &c. Mais M. Kahl eſt Proteſtant, & il l'eſt juſques dans une ſimple Logique des probables.

A la Propoſition 237. il parle du témoignage d'un contemporain, à qui les Archives mêmes des évenemens ont été ouvertes, & à qui les Actes publics ont été communiqués. M. Kahl convient que de pareils témoignages fondent de grandes probabilités. Il en rend la raiſon. *Quia Archivis raro mendacia ſeu falſa admiſcentur.* Or ſi jamais Archives, ſi jamais Actes publics ont dû être authentiques & exemts de ſoupçon, ce ſont les Archives de l'Egliſe, ce ſont les Actes d'un Concile tenu à loiſir, & avec de grands delais, ſous les yeux de toute l'Europe, & des

Heretiques mêmes intéressés, & qu'on y a cités pour être témoins de tout. C'est pourtant au désavantage de ces Archives, de ce Concile, de ces Actes, & en faveur d'un témoin éloigné, travesti, ambigu, parjure, sacrilege, tel que *Fra-Paolo*, que M. Kahl fait une exception unique à ce qu'il vient de dire.

Tout de suite il ajoûte ces mots: „ Nihilominùs Acta publica, & „ Diplomata supposititia in Archi„ vis etiam reperimus. Ita E. gr. „ Pallavicinus Sarpium refellens pro„ vocat ad Vaticanum Archivum: „ *sed fidem non meretur*, nec nos „ fugit publica tabularia interdum „ sibi invicem repugnare. „ Voilà de ces contes calomnieux que ces Messieurs font & refont sans preuve ni probabilité. La fable de la Papesse Jeanne vient encore ici.; mais elle est si décriée, que l'Auteur la donne pour ce qu'elle vaut: le Démon de l'heresie n'y perd rien. C'est, dit M. Kahl, l'incontinence de quelque Pape, qui aura donné lieu à cette Histoire Apocryphe.

Il eût été bien difficile qu'un Protestant, qui se déclare tel dans une simple Logique, ne touchât point, à l'occasion de la *Probabilité logique*, du *Probabilisme moral* dont il a déja sapé le Principe, en rejettant la notion qu'en donne Aristote. On devine bien au reste le parti que prend l'Auteur, dans le concours de deux probabilités inégales. En qualité de Geometre, il ne connoît que le Principe des *Préponderans*, ou la *Loi du plus fort*. En qualité de Protestant, il se déclare *Rigoriste*, & tout-à-fait pour *Montalte* & pour *Wendroek*, les seuls Catholiques de sa connoissance.

Il seroit à souhaiter, qu'un François, véritablement François, c'est-à-dire, qui eût de la finesse, du sentiment, du goût, du naturel, traduisît en notre langue ou en notre stile, & en notre maniere de penser & d'écrire, ce Livre de *M. Kahl*, qui est toujours fort louable d'en avoir formé le projet, de l'avoir même executé d'une maniere sçavante, & propre à être goûté des Sçavans. Le

des Sciences & des beaux Arts. 1679
Projet est bon, de réduire la chose en Logique, c'est-à-dire en regle, en méthode : mais il n'est pas dit qu'une Logique ne pourra rouler que sur des syllogismes & des définitions séches & abstraites. Après cela, la Logique démonstrative ordinaire, peut suffire pour les sciences, dans lesquelles on doit effectivement toujours viser à la démonstration. Il semble que la Logique des probables ne devroit guéres rouler que sur les matieres de belle littérature & de conduite, & que son propre emploi est de regler le sentiment & le bon sens, le goût & la raison.

ARTICLE XCV.

LA VIE DE D. CAMILLE, Princesse des Ursins-Borghese. A Paris chez Louis-Etienne Ganeau, ruë S. Jacques, vis-à-vis S. Yves, à S. Louis. Volume in-12. *Pages* 401.

L'*Histoire de cette Vie*, dit le nouvel Auteur, *fut entreprise par M. Paul-Alexandre Maffei*,

ſur les *Procès verbaux juridiquement dreſſez pour la* Beatification *&* *la* Canoniſation *de ſon Héroine :* mais étant mort dans le cours de ce travail, il ne laiſſa *imprimés* que *les trois premiers états de la Princeſſe D. Camille ; ſon état de fille, de femme mariée, & de veuve.* M. *Giuſto Fontanini, Camerier d'honneur du Souverain Pontife Clement XI,* entreprit d'achever ce qu'avoit commencé M. Maffei. L'Ouvrage, que nous avons lû en Italien, n'a pû ſervir que de Mémoires au P. de C. Il a fallu le digérer, en retrancher beaucoup de redites, y mettre de l'ordre, le refondre en un mot, & faire une Vie de Donna Camille tout-à-fait différente pour la forme, & toute nouvelle.

Cette Princeſſe étoit fille de Don Virginio des Urſins, Duc de Bracciano, & de Donna Fulvia Peretti, niéce du Pape Sixte Quint. Elle nâquit le 29. de Juillet 1603. Ayant perdu dès l'âge de quatre ans la Princeſſe ſa mere, elle fut élevée d'abord dans le Monaſtere de la Con-

ception de Florence, & ensuite, à la Cour du Grand Duc. Nous n'entrerons point dans le détail des vertus, & des dons de la grace qu'elle fit éclater dans un âge dont l'innocence communément fait tout le mérite. Mérite précieux autant que fragile; elle sçut le conserver soigneusement, & l'augmenter sans relâche par une fidélité constante, & par une pratique toujours soutenuë des devoirs du Christianisme, & des maximes les plus parfaites de l'Evangile. C'est ce qu'on peut voir dans l'Histoire de sa vie, où nous renvoyons ceux qui voudront s'édifier des exemples qu'elle présente à chaque page.

En 1619, après des délais & des contretems qu'il est inutile de rapporter ici, Donna Camille épousa D. Marc-Antoine Borghese, Prince de Sulmone, neveu du Pape Paul V. La cérémonie du mariage se fit avec toute la pompe convenable aux deux grandes Maisons qui s'unissoient par cette alliance. Mais dans

ce nouvel état, au milieu du faste & des grandeurs du siécle, la jeune Princesse Borghese ne perdit rien de l'amour de la retraite qui lui avoit fait prendre autrefois la résolution de se consacrer dans un Monastere aux exercices de la priere, de l'humilité & de la pénitence. Avec les mêmes inclinations, elle en conserva dans la pratique tout ce qui n'étoit pas absolument incompatible avec les bienséances de l'état & du rang. Simplicité dans les habits, lorsqu'elle n'étoit pas obligée de paroître, & de représenter; simplicité qui la confondoit avec les personnes de la plus vile condition; recueillement, assiduité à la priere & au travail, communions fréquentes, charité sans bornes envers les pauvres, austerités presque inconnuës aux personnes de sa naissance & de sa condition, &c. Telle fut la vie de Donna Camille au milieu des engagemens du mariage, des soins domestiques, du gouvernement d'une grande maison, de l'éducation de ses

enfans, & de ses petits-enfans, dont elle se chargea encore dans la suite.

Une belle-mere (c'étoit Donna Flaminia Lanti) que l'âge & des infirmités presque habituelles rendoient très-incommode; un époux dont l'humeur naturellement assez difficile, étoit encore aigrie par de fréquentes attaques de goute, donnerent bien de l'exercice à la patience de la vertueuse Princesse, & augmenterent infiniment son mérite & sa couronne. Une soumission qu'on auroit admirée dans la plus humble servante, une douceur, une complaisance inaltérable, les soins assidus, les attentions délicates, les services les plus gênans, rien ne coûtoit à la charité de Camille, rien ne la rebutoit.

Après quelques années passées dans ces épreuves, elle perdit le Prince son époux. Ce fut alors qu'elle se livra avec plus de liberté aux attraits de la grace, & aux exercices de la pieté chrétienne, sans né-

gliger néanmoins les affaires de sa maison, dont elle se vit seule chargée par la disposition testamentaire du feu Prince de Sulmone. Son exemple peut servir de modele aux personnes du monde, & du grand monde, qui se trouvent dans les situations où se trouva successivement Donna Camille. *Son ancienne vocation pour se faire Religieuse s'etant réveillée plus que jamais, elle ne délibéroit plus que sur le choix* de l'Institut qu'elle embrasseroit : mais enfin elle se détermina, & choisit celui de l'Annonciade de Genes, établi en 1603. par Marie-Victoire Fornari. Elle bâtit, & fonda un Monastere de cet Ordre à Rome; & c'est-là qu'elle se retira & qu'elle termina saintement sa carriere. Après une épreuve de près d'une année passée dans cette maison sans qu'elle osât prendre, ni demander l'habit, dont elle se croyoit indigne, & un Noviciat de six mois (car l'empressement de la Communauté, obtint du Pape un Bref pour abréger le tems ordi-

naire,) elle fit profession. Bien-tôt après elle fut éluë Prieure, comme il convenoit à sa vertu éminente, à son âge, à sa qualité de Fondatrice. Dans ce nouvel état, Sœur Marie-Victoire fut pour les Religieuses, ce qu'elle avoit été dans le monde pour les personnes séculieres, un modele de régularité, de ferveur, des vertus les plus sublimes. Enfin elle mourut, comme elle avoit vécu, en odeur de sainteté, le 14. de Mars de l'année 1685. âgée de près de 82. ans. Une Histoire telle que celle-ci, qui ne contient rien que d'édifiant, doit être lûë en entier, & nos Mémoires ne peuvent en donner qu'une idée fort succincte, & fort imparfaite.

ARTICLE XCVI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ESPAGNE.

DE MADRID.

DOn *André de Barcia*, du Conſeil & de la Chambre de Caſtille, Membre de l'Académie de la langue Eſpagnole, a fait imprimer les *Décades d'Antoine de Herrera*, & ſon *Traité des Audiences*, avec de nouvelles Cartes, dreſſées par feu M. de Liſle, peu de tems avant ſa mort. L'Ouvrage eſt augmenté d'un Volume *in folio*, avec des Tables. M. de *Barcia* le continuë, & ſe propoſe de le conduire juſqu'au tems préſent. Il y a ajoûté un Traité de l'*Origine des Indiens*, rempli d'une érudition curieuſe & recherchée.

Il a auſſi ajoûté un Volume *in-folio* à l'*Hiſtoire de la Floride*, de Garciloſo *de la Vega*, ſous ce titre: *Enſayo para la Hiſtoria de la Florida, Eſſai pour l'Hiſtoire de la Floride.* Et cet Ouvrage, joint aux *Décades* de Herrera, eſt déja en vente.

On eſt encore redevable à *Don Andre de Barcia*, de la *Bibliotheque Orientale & Occidentale*, que l'on acheve d'imprimer, en pluſieurs volumes *in-folio*

Le zéle de Don Barcia, tourné par un goût judicieux du côté de l'Hiſtoire, la partie la plus curieuſe de la Littérature, & peut être la plus utile, ſemble ne vouloir rien laiſſer à déſirer dans cette faculté, ſurtout pour ce qui regarde les découvertes, & les établiſſemens dans le Nouveau Monde, auſquels ſa Nation a eu tant de part. Nous donnerons de nouvelles preuves de ce zéle, en annonçant d'autres Ouvrages, dont le ſçavant Académicien a entrepris d'enrichir les Bibliotheques.

ALLEMAGNE.

De Francfort sur l'Oder.

M. *Paul-Ernest Jablonski*, Docteur en Théologie, Professeur ordinaire, & Pasteur de l'Eglise Réformée, a fait paroître ici huit Dissertations Académiques sur la Terre de *Gosen*, sur son nom inconnu aux Ecrivains Profanes, & sur sa situation. Cette Terre de *Gosen*, est celle qui est nommée dans la Vulgate, la Terre de *Gessen*, que le Patriarche *Joseph* donna, du consentement de Pharaon, à son pere, & à ses freres, quand il les eut fait venir en Egypte, & où les Hébreux se multiplierent si prodigieusement.

Pauli-Ernesti Jablonski Dissertationes Academicæ VIII. de Terra Gosen. Francofurti ad Viadrum, apud Joannem-Godofredum Conradi. 1736. *in-4°.*

PAYS-BAS.

De la Haye,

& de Roterdam.

C. Julii Cæsaris de Bellis Gallico & Civili Pompeiano, necnon Auli Hirtii, aliorumque de Bellis Alexandrino, Africano, & Hispaniensi Commentarii, ad Mssstorum fidem expressi, cum integris Notis Dionysii Vossii, Joannis Davisii, & Samuelis Clarkii. Cura & studio Francisci Oudendorpii, qui suas animadversationes, ac varias Lectiones adjecit. Lugd. Bat. apud Samuelem Luchtmans. Roterodami apud Joannem Danielem Beman. 1737.

M. *Oudendorp* a prétendu donner le Texte de César, & des autres Auteurs qui ont écrit les guerres de ce Héros, le plus correct qu'il lui seroit possible, & le plus approchant de la pureté des Originaux. Dans ce dessein il a consulté & confronté un grand nombre de

manuſcrits, les plus anciennes & les meilleures Editions. Il en a recueilli les Variantes, qu'on trouvera au bas du texte. Ses Notes, & les autres qu'il y a jointes, examinent ces diverſes Leçons, & il rend raiſon de celles qui lui paroiſſent mériter la préférence. De ſorte que le travail de M. *Oudendorp* eſt preſque tout grammatical, & tend à donner l'intelligence littérale de ſes Auteurs. Comme la Géographie eſt une des choſes qui embaraſſe le plus, il n'a rien omis pour en donner l'intelligence, en raſſemblant les travaux des Sçavans ſur cette partie.

D'AMSTERDAM.

Lettre ſur les Tranſactions Publiques du Regne d'Elizabeth : contenant pluſieurs Anecdotes, & quelques Réflexions critiques ſur M. Rapin, relativement à l'Hiſtoire de ce Regne. 1736. *Brochure* in-8°. *Chez J. F. Bernard.*

Cette Lettre écrite de Londres par M. *de Silhouette*, à M. *de la Por-*

te Maître des Requêtes, fait connoitre l'importance du grand Ouvrage en plusieurs Volumes *in-folio*, de M. *Forbes*, qui a pour titre: *Transactions Publiques du Regne d'Elizabeth, ou détail de toutes les affaires mémorables de ce Regne, développé par une suite de Lettres & de Mémoires d'Etat, écrits par elle-même, par ses principaux Ministres, & par les Princes & Ministres étrangers, avec qui elle a négocié. Recueil imprimé sur la copie des Pieces originales, ou authentiques, fidellement transcrites & déchiffrées, qui se trouvent dans les Archives Royales, la Bibliotheque Cottonienne, & autres Cabinets publics & particuliers, tant de la* Grande Bretagne, *que des Pays étrangers. Par M.* Forbes.

M. de *Silhouette* remarque 1°. d'après M. *Forbes*, que la Collection de *Rymer* est fort imparfaite sur le Regne célébre, & si intéressant d'Elizabeth. 2°. Que M. *Rapin de Thoyras*, travaillant en Hollande

ſur cette Collection, a négligé de ſe procurer les ſecours néceſſaires pour donner à cette partie de ſon Hiſtoire, l'éxactitude & l'étenduë qu'elle méritoit. 3°. Enfin, ſur les lumieres que lui fournit M. *Forbes*, il éclaircit deux points importans, que les Hiſtoriens d'Angleterre, ou prévenus, ou mal inſtruits, ou négligens, n'ont pas aſſez fidellement détaillés. Le premier regarde la procédure, les motifs, les circonſtances de la condamnation de *Marie Stuart*, Reine d'*Ecoſſe*, & la maniere dont *Elizabeth* ſe conduiſit dans cette affaire. Le ſecond point roule ſur la conſpiration contre la vie d'*Elizabeth*, attribuée à M. de *Chateauneuf*, Ambaſſadeur de *France* en *Angleterre*. De tout cela réſulte l'utilité du nouveau *Recueil* de M. *Forbes*, qui ſera un Supplément néceſſaire à la Collection de *Rymer*, qu'on réimprime en *Hollande*.

D'ANVERS.

D'ANVERS.

Synopsis Tomi tertii de Actis Sanctorum mensis Augusti, collectis, digestis ac illustratis à Joanne Bapt. Sollerio, Joanne Pinio, Guillelmo Cupero, Petro Boschio P. M. *Societatis Jesu Presbyteris.*

Tertius hic mensis Augusti Tomus, à principio Operis nostri trigesimus quintus, Sanctorum numero, quàm Actorum copiâ locupletior est; qui utpote diem XIII. prædicti mensis, & sex alios proximè sequentes complexus, continet Cælites, quorum nomina in titulis exprimuntur, sexaginta sex supra centum, præter alios plures anonymos. Ex antiquo autem Fœdere occurrit *Michæas* senior Propheta, cum synonymo juniore alicubi confusus. Gesta ejus ac vaticinia explanantur. De aliis priusquam agamus, monitum denuo volumus lectorem, consuetam hîc servatum iri à nobis partitionem in variorum statuum

ordinem, *Ecclesiasticum* videlicet, *Monasticum*, & *Secularem*, quartâ seu postrema serie femineo sexui relictâ.

EX STATU ECCLESIASTICO.

Cassiani Episcopi & Martyris Tudertini Acta non habent, unde meritò placere possint. De *Callisto*, apud eosdem antistite, ac martyre paucissima exstant. *Laudulfus* seu *Landulfus*, Ebroicensis in Gallia præsul, notus est præsertim ex historia Inventionis S. Taurini. Apameensi in Syria cathedræ præfuit *Marcellus* M. In Valle Gardumi apud Tyrolenses colitur potissimùm *Felix* præsul & martyr, patratis miraculis Thaumaturgi nomen promeritus. His accedit *Albertus*, Episcopus primùm urbis Placentinæ, deinde Ferrariensis, utrobique laudabilis. Ad Afros pertinet *Alypius*, Præsul Tagastensis, Augustini discipulus, magnum certè laudis ornamentum adeptus, quia ab eodem magno viro laudatus *Maccarthennus* Clochorensem in Hibernia cathedram rexit.

Altfrido antiſtiti Hildeſemienſi in Saxonia inferiore aſſerimus nunc verum cultum, nobis antea dubium. Dolendum, tam præclari Viri Vitam vel litteris mandatam fuiſſe nunquam, vel ad noſtram ſaltem notitiam non perveniſſe. Prodeat nunc *Arnulfus* noſter, præſul Sueſſionenſis, immortale Flandriæ decus, tum quia in illa natus; tum quia poſt exſtincta Flandrorum cruenta odia, ibidem obiit prodigiis clariſſimus. *Theodorus* ſeu *Theodulus*, Octodorenſis ſeu Sedunenſis Epiſcopus in Valleſia apud Helvetios etiam datur, ac proponitur intricata difficultas circa ejus ætatem & perſonam.

Alia loca alios ſuggerunt præſules bene multos: *Simplicianum*, SS. Ambroſii & Auguſtini teſtimonio celebrem, Mediolanum in Inſubria; *Noſtrianum* Neapolis in Campania Italiæ; *Aregium* vel *Aridium* Deceſia in territorio Nivernenſi; *Eleutherium* Autiſſiodorenſem nec-non *Theodulum* Sedunenſem Gallia, qui forte non differt à Valleſiano; *Anaſtaſium* item Interamnenſem Um-

bria, à synonymo discernendum; *Joannem* Mons Maranus in regno Neapolitano; *Firminum* Metæ, à Phronimo ejusdem sedis Episcopo diversum; *Joannem & Gregorium* Patriarchas Constantinopolis; *Degam* seu *Dagæum Maccayril* Hibernia; *Guenninum* Venetensis Urbs in Gallia; *Rainaldum* Ravenna; *Magnum* M. Italia. Multa verò tædia, ut id obiter hoc loco addam, devoranda fuere, ob implexas difficultates circa distinctionem variorum Sanctorum, qui & eodem die, & sub eodem *Magni* nomine coluntur. Præter hos Episcopos, *Marinum* dant Besaluense Monasterium in Catalonia; Aretium in Tuscia *Satyrum*; *Mocteum* seu *Mochteum*, Lugmadum in dicta Hibernia; *Elaphium* Catalaunum in Campania Galliæ; *Magnum* Avenio. *Ludovicus* Tolosanus Episcopus, Ordinis FF. Minorum, Regiæ coronæ despicientiâ, aliisque virtutibus, ac miraculis spectatissimus; morti quidem ætate præcox, sed meritis cælo maturus. Acta hujus Sancti operosè apud nos illustrata sunt.

Ordinis Ecclesiastici inferioris sunt *Eusebius* Presbyter Romæ ; *Arduinus* Sacerdos Arimini in Italia ; an Monachus Benedictinus ? *Tharsicius* Acolythus : ac *Titus* Diaconus, Martyres Romæ ; *Myron* Cyzici in Mysia minore ; Jeron in Hollandia ; ambo Presbyteri ac Martyres ; *Projectitius* Diaconus & M. apud Bergomenses ; *Joannes* & *Crispus* Presbyteri Romani, forte etiam Martyres.

EX STATU MONASTICO.

Junianus Abbas, Monasterii Mariacensis fundator, floruit in Pictaviensi Galliæ Provincia : de cujus cultu & Actis tractatur. Inclytum sibi in Oriente nomen peperit invictissimus fidei pugil, re & nomine *Maximus*, Abbas Chrysopolitanus : de cujus concertationibus cum Monothelitis, exsiliis, heroica constantia, ac barbaro supplicio diffusè agitur. Commilitones habuit insignes *Anastasium* Monachum, ac alium *Anastasium* apocrisiarium Roma-

num. *Wigbertus* Monachorum Præfectus, S. Bonifacii probabiliùs discipulus, non magister, fulsit in Germania; *Frambaldus* Abbas, apud Silvanectenses in Gallia; *Ludolfus* & *Druthmarus* Abbates Corbeienses in Westfalia. Quatuor etiam à nobis dantur Anachoretæ, videlicet *Arsacius* seu *Ursacius*, à Sozomeno laudatus; *Charemon* item, ac *Laurentius*, nec non *Petrus Gualdensis*, qui fuit Tertii Ordinis S. Francisci. Famâ notissimus est *Hyacinthus*, ex Ordine FF. Prædicatorum, qui ex nobili stirpe Odrowaziorum vel Odrovonsiorum oriundus, innumerabili penè prodigiorum multitudine clarissimus emicat. *S. Rochum* vel nominasse, satis laudasse est: qui Tertio Ordini S. Francisci haud accensendus. An autem in concilio Constantiensi propter depulsam pestem canonizatus fuerit, inquiritur. Utinam majoris pretii Vita celebratissimo Viro obtigisset! Hanc tamen cumulatissima publicæ venerationis decora abunde videntur compensare, ex præsentissimo ejus patro-

cinio contra morbum contagiosum, sodalitiis piis, ac lipsanis sacris &c.

Liberati Abbatis cum sociis Carthagine in Africa pro fide interempti Acta conscripsit Victor Vitensis, non verò Uticensis. *Amorem* vel *Amatorem*, primum Abbatem Amorbacensem in Franconia, ne cum alio imperitè confundas. Habes præterea *Eliam* juniorem Monachum in Aulinis seu Salinis in Calabria. Laudem meretur Vita ejus. *Nico'ai* Eremitæ in Sicilia cultus probatur. *Badulphus* Abbas Athanacensis in Gallia parum materiæ suggerit. *Marianus* Eremita in Gallia prædicatur à Gregorio Turonensi. Alter ibidem Solitarius ac Presbyter *Donatus*; nec non *Mandrianus* ac *Flavianus* Martyres. *Bertulfi* Abbatis Bobiensis in Liguria Vita placet.

EX STATU SECULARI.

Hippolytus M. Romæ, & alii inclaruêre. Tres synonymos in unum conflatos à Prudentio non fuisse, nobis apparet probabilius. *Cassianus*,

apud Forum Syllæ in Italia antiquo cultu honoratus, novo martyrii genere è medio ſublatus eſt. E pluribus aliis in hoc Tomo Martyribus celebriores ſunt *Urſicinus* vel *Urſicius* miles; *Pugiles Hydruntini*, è fide digniſſimis monumentis ſedulò elaborati; *Diomedes* Medicus, probabiliùs ab alio diverſus; *Vamnes*, qui in Perſia paſſus, ſed vix antea notus, nova à nobis luce donatur; *Ambroſius* Centurio Ferentini in Campania Italiæ; *Balſemius* in Gallia; *Strato*, *Philippus*, & *Eutychianus* Nicomediæ. Quibus adjunge *Paulum* cum *Juliana* ſorore; *Stratonicum*, *Quadratum*, & *Acacium*; *Florum* ac *Laurum*, *Proculum* & *Maximum*, *Agapitum*, *Julium* Senatorem; *Magnum*, *Andream* Tribunum; *Timotheum*, *Theclam*, & *Agapium*; *Clintancum* Regem in Anglia. Illuſtri *Mamanti* vel *Mammeti* M. aptata perperam ſunt Acta apocrypha. Præter hoſce Chriſti Athletas ſuperſunt duo Confeſſores, alter quidem *Zuentiboldus* Lotharingiæ Rex, cujus publica ſtabilitur

veneratio; alter verò *Calmineus*, Aquitaniæ Dux.

EX SEXU FEMINEO.

Concordia Hippolyti nutrix & M. Romæ eſt memorabilis. *De Centollæ* & *Helenæ* Martyrio in Hiſpania certiùs conſtat, quàm de loco. Inter mulieres ſanctimoniâ inſignes eminent *Athanaſia* vidua ac hegumena in Ægina inſula; *Serena* Romæ, uxor Diocletiani perperam credita; *Benedicta* & *Cecilia* Virgines & Abbatiſſæ Suſtereni in agro Juliacenſi: quibus additur *Reiindis* recluſa. Obſcura omnino ſunt geſta *Creſcentiæ* Virginis, apud Pariſienſes ſepultæ; de qua tamen meminit Gregorius Turonenſis. Publica quoque veneratio debetur *Radegundi* vel *Radianæ* Virgini & ancillæ in caſtro Wellenburgico Sueviæ apud Auguſtam Vindelicorum.

Superſunt aliæ quatuor, quales quantæque feminæ! *Radegundis* nimirum Regina, quæ conjugium Clotarii Regis cum profeſſione Monaſ-

tica apud Pictavienses in Gallia mirabili modo commutavit, sudantibus scriptoribus, ut ex implexissimo isto nodo se expediant. Altera est *Gertrudis*, S. Elizabethæ Turingicæ filia, quæ Ordinem Præmonstratensem amplexa, deinde Parthenonis Aldenbergensis in Germania moderatrix fuit. Plura de ea dici debuissent; sed Acta ejus quæsita quidem diligenter, sed hactenus reperta non sunt. *Helena* Imperatrix Magni Constantini mater, partem bene magnam hujus Tomi implet. Famosissima inter alias est controversia de natali ejus loco. Videtur autem, spectata antiquitate, probabiliùs hic fuisse apud Drepanenses in Bithinia; non verò apud Anglos vel Trevirenses, quorum tamen rationes satis maturè expendere conati sumus. Porrò documenta varia eruere opus fuit ad supplendas Sanctæ Vitas fabulosas. Sacra ipsius lipsana, apud cœnobitas Altivillarenses prope Remos miraculis inclytissima; quæ etiam potissimam illustrandæ gloriæ ejus posthumæ materiem submi-

des Sciences & des beaux Arts. 1703 niſtrarunt. *Clara* de Cruce, ſeu de Monte-Falcone, inſtituti Auguſtiniani, novum atque inuſitatum orbis prodigium, propter Dominicæ Paſſionis inſtrumenta miro prorſus modo in ejus corpore efformata.

Tomo huic præmittitur elogium ſocii noſtri Patris Petri Boſchii piæ memoriæ, de Opere noſtro optimè meriti, ac longiore vita digniſſimi.

Proſtat apud BERNARDUM ALBERTUM VANDER PLASSCHE, in area Domus Profeſſæ Societatis Jeſu Antuerpiæ 1737.

FRANCE.

DE DIJON.

Le ſecond Tome de l'Hiſtoire des Séquanois de M. *Dunod* paroît depuis quelque tems. Il contient l'*Hiſtoire du ſecond Royaume de Bourgogne, du Comté de Bourgogne ſous les Rois Carlovingiens; des III. & IVe. Royaumes de Bourgogne, &*

1704 *Memoires pour l'Histoire des Comtes de Bourgogne, Montbéliard & Neufchâtel.* Avec une *Description du Comté de Bourgogne, & plusieurs Genealogies.* A Dijon chez de Fay. 1737.

On n'y trouvera pas moins d'éxactitude & d'érudition, ni des recherches moins curieuses & moins intéressantes que dans le premier Volume. Elles le sont même d'autant plus que les faits se rapprochent plus de nous, & qu'ils ont plus de rapport à l'état & aux affaires de l'Europe dans des siécles moins éloignés du nôtre. C'eût été une perte pour le Public, que le Projet de la grande Histoire de Bourgogne, à laquelle Dom *Planchet* travaille depuis long-tems, eût déterminé M. *Dunod* à supprimer cette partie de son Ouvrage. Dans un sujet encore assez peu éclairci, ce n'est point trop des veilles & des lumieres de deux Sçavans, dont chacun peut avoir des connoissances qui manquent à l'autre. D'ailleurs, comme l'a fort bien remarqué Dom *Planchet, il faut être d'un Païs, l'avoir*

examiné long-tems & de près, en avoir médité, pratiqué même les Loix & les usages, pour en écrire sûrement & avec exactitude. Or ce sont ces avantages qui ont mis M. *Dunod* en état d'achever avec succès un Ouvrage que l'*amour de la patrie, son zéle pour l'instruction & la gloire de ses compatriotes* lui ont fait entreprendre, & dont les fruits s'étendent bien au-delà des bornes où sa modestie semble les avoir renfermés. C'est à ces avantages & à ces sentimens que nous devons non-seulement l'Histoire Politique & Civile, mais aussi ce qu'il a ajoûté de l'Histoire naturelle de la Province, dans ce dernier volume. Il a mis à la tête une curieuse Dissertation sur une Romaine antique, trouvée à Besançon en 1734, en creusant des fondations. Elle pourra servir à éclaircir, ou à confirmer ce qu'on sçait déja des poids des anciens Romains, & quelques autres points de leur Histoire.

DE PARIS.

M. de Reaumur a donné un troisiéme Volume *sur les Insectes.* Je ne sçai si nous devons hazarder d'en parler, puisque jusqu'à présent nous n'avons pû réussir à contenter l'Auteur, quelque dessein, & quelque envie que nous ayons eu de le faire.

Leçons de Physique, contenant les Elémens de Physique, déterminés par les seules loix des Mécaniques; expliquées au College Royal de France, par Joseph-Privat de Moliere, Professeur Royal en Philosophie, de l'Académie des Sciences, & Membre de la Societé Royale de Londres, A Paris, chez la Veuve Brocas, ruë S. Jacques, au Chef S. Jean; Musier, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à l'Olivier; & Joseph Bullot, Imprimeur-Libraire, rue de la Parcheminerie, près S. Severin, à l'Image S. Joseph. 1737. *Vol.* in-12.

C'est le troisiéme Tome des Leçons de Physique de M. de Molie-

des Sciences & des beaux Arts. 1707 re. *Il contient* 1°. *Une Description exacte des principales operations de la Chimie.* 2°. *Une explication méchanique de ces opérations, déduite des principes dëja posés dans les Leçons précédentes.* 3°. *Une explication méchanique des principaux météores, sur les mêmes principes, & sur ce qu'on a dit des opérations Chimiques.* 4°. *Une nouvelle explication du Magnétisme, & des phénomenes merveilleux de l'Electricité, qui ont été découverts de notre tems.*

5°. Enfin, la Réponse à une Objection de M. Baniere, contre les petits tourbillons du P. Mallebranche.

Ce que nous avons dit des premiers Volumes, garantit le mérite & le succès de celui-ci. C'est partout même sagacité, même justesse, même habileté.

De l'Etat des Sciences en France, dépuis la mort de Charlemagne, jusqu'à celle du Roi Robert. Dissertation qui a remporté le Prix de l'Académie des Belles-Lettres, en 1737. *Par M. l'Abbé Goujet, Chanoine de S. Jacques des l'Hôpital. A Pa-*

ris, par la Compagnie des Libraires associés à l'impression de la Collection des Historiens de France, Gabriel Martin, Jean-Baptiste Coignard, Pierre-Jean Mariette, Hippolyte-Louis Guerin, Jacques Guerin, Brochure *in*-12.

Remarques Chronologiques sur l'Ancien Testament, proposées à l'examen des Sçavans. Avec le Plan d'une Explication des saintes Ecritures. A Paris chez Rollin fils, Quay des Augustins. 1737. Vol. *in*-12.

Cette Chronologie n'est fondée que sur les seuls Livres de l'Ancien Testament, & l'Auteur fait profession de ne suivre que la Vulgate, parce que *c'est la seule Edition que l'Eglise ait déclarée authentique. En l'étudiant avec soin*, continuë-t-il, *nous y avons trouvé une Chronologie toute dressée.* Il seroit donc inutile de la chercher ailleurs, & ce seroit s'exposer à s'égarer. Il la *propose à l'examen des Sçavans, afin qu'ils voyent si elle peut faire cesser la diversité surprenante des opinions qui partagent les Chronologistes.* Mais

peut-on avec quelque apparence se flatter d'y réussir ? Peut-on espérer que les *Sçavans* abandonnent leurs recherches, & renoncent à leurs idées, pour suivre le systême d'un homme modeste, qui, content d'avoir beaucoup médité, beaucoup travaillé, ne veut pas même se faire connoître ?

Le Plan de l'Explication des saintes Ecritures, nous est représenté dans le premier Chapitre de la Genese, traduit en François d'une maniere simple & littérale, interprété par la Tradition, & les Ecrits des Saints Peres, dont on rapporte partout fidellement l'explication, en citant les endroits d'où elle est tirée. Par cet échantillon, on jugera de la maniere de l'Auteur, & de la méthode qu'il a suivie dans le reste de l'Ouvrage. *Si elle est au goût de ceux qui aiment l'étude des Livres sacrés, on leur donnera*, dit-il, *au plutôt la Genese toute entiere, puis tous les Livres Historiques. Le reste de l'Ancien Testament pourra suivre*

de près, & même *ensuite le Nouveau, si Dieu le permet.*

L'Académie de Soissons dans son Assemblée publique du Lundy 14. Avril 1738. délivrera un Prix qui sera une Médaille d'Or de la valeur de trois cens livres, donnée par Monseigneur l'Evêque de Soissons. Elle l'adjugera à une Dissertation historique d'une heure ou d'une heure & demie de lecture. Elle propose pour sujet, 1°. *Clovis eut-il une demeure fixe à Soissons?* 2°. *Eut-il sur la partie des Gaules qu'il avoit conquise, une autorité aussi indépendante des Romains qu'il l'avoit sur les Francs?* 3°. *Les Francs étoient-ils exempts de toute imposition? Clovis en levoit-il sur les Gaulois?* 4°. *Avons-nous des Médailles de Clovis, & de ses predecesseurs Rois des Francs? Quelles étoient leurs Monnoyes? Les anciens Suessonnois en avoient-ils de particulieres?*

Et pour donner plus de tems & de facilité aux Auteurs, elle propose pour sujet de la Dissertation de 1739.

1°. *En quel tems le nom de France fut-il donné à une partie des Gaules, & quelle en étoit alors l'étenduë? 2°. Quelle étoit l'étenduë du Royaume de Clovis, lors de ſa mort? 3°. Quel fut le partage des Etats de Clovis entre ſes enfans? Et quels furent les motifs de la diviſion telle qu'elle fut faite entre eux?*

Dans l'examen des Ouvrages on aura égard non-ſeulement au nombre & à l'étenduë des recherches, mais encore à la pureté du ſtile, & à la beauté du langage.

Les Auteurs ſont avertis de mettre à la marge ou à la ſuite de leurs Ouvrages les preuves des faits qu'ils auront avancez, & les ſources où ils les auront puiſez.

On prie ceux qui envoyeront des Diſſertations Latines, de mettre auſſi en marge les noms françois des perſonnes ou des lieux dont ils feront mention, parce que ſouvent la ſignification de ces noms anciens eſt ſujette à conteſtation entre les Sçavans.

On adressera à Monsieur de Beyne, President au Présidial de Soissons, & Sécretaire perpétuel de l'Académie, port franc, & avant le premier Février, les Ouvrages destinez au Concours, sans quoi ils ne seront point retirés.

Les Auteurs ne mettront point leurs noms au bas de leurs Ouvrages, mais seulement une Sentence, & en les envoyant ils indiqueront à Mr. le Secretaire une Adresse sous laquelle il leur fera tenir son Récépissé.

Ils sont priés de prendre les mesures nécessaires pour n'être point connus jusqu'au jour de la décision, & de ne point signer les Lettres qu'ils pourroient écrire à Mr. le Sécretaire, ou à tout autre de Messieurs les Académiciens; on les avertit que s'ils sont découverts par leur faute ils seront exclus du Concours.

L'Auteur qui aura remporté le Prix, viendra le recevoir dans la Séance publique de l'Académie du 14. Avril 1738. sinon il envoyera

à une perſonne domiciliée en cette Ville une Procuration, qui ſera remiſe à Mr. le Sécretaire, avec le Récépiſſé de l'Ouvrage.

La Piece qui a remporté le Prix cette année eſt de Mr. le BOEUF, Chanoine & Sous-Chantre d'Auxerre; elle ſera imprimée & donnée inceſſamment au Public, avec deux autres Diſſertations ſur le même ſujet, dont une eſt latine.

Il y a quelques tems que M. Deparcieux, Maître de Mathématiques, préſenta à l'Académie Royale des Sciences un modelle de Pompe, qu'il avoit auparavant propoſé à Monſieur le Prévôt des Marchands. Cette illuſtre Compagnie jugea que la Machine étoit beaucoup plus ſimple que celles que l'on a miſes en uſage juſqu'à préſent, & bien moins ſujette à réparation, & à laiſſer perdre la force du courant de l'eau, par la maniere dont elle eſt conſtruite; car en changeant les points de tirage,

l'on peut toujours proportionner l'effet à la force, sans être obligé d'en arrêter une partie, comme on fait aux autres.

Quelque tems après il présenta une autre Machine pour un autre usage, & d'une invention toute nouvelle, qui fut généralement approuvée de toute la Compagnie. Son usage est de former les objectifs de Lunette beaucoup plus régulierement que l'on n'a pû faire jusqu'à présent avec la main, en tournant simplement une manivelle. On y en travaille plusieurs à la fois, & de tels foyers que l'on veut, pourvû qu'ils soient au dessus de 4. pieds. On forme les Bassins avec cette machine plus promptement & mieux qu'au tour; elle peut servir de modele pour en faire une, propre à former des Verres ardents, telles que celui de feu Monseigneur le Regent, de même que pour faire des Miroirs sphériques ardents, comme ceux de l'Observatoire, avec toute la justesse possible.

TABLE DES ARTICLES

du mois de Septembre 1737.

ART. LXXXVII. RECHERCHES Physiques & Géométriques sur la Question, comment se fait la propagation de la Lumiere, &c. Par M. Jean Bernoulli, &c. P. 1530.
ART. LXXXVIII. Principes de Musique. Par M. de Monteclair. 1552.
ART. LXXXIX. Géographie des Enfans, &c. Par M. l'Abbé Lenglet. 1567.
ART. XC. Dissertation sur les LXX Semaines de Daniel. 1581.
ART. CXI. Adami Adami Episcopi Hieropolitani Relatio Historica de Pacificatione Osnaburgo-Monasteriensi, &c. Par M. Meiern, &c. 1635.
ART. XCII. Architecture Hydraulique, &c. Par M. Bélidor, &c. 1649.
ART. XCIII. Observation de l'Eclypse de Lune du 20. Septembre 1736. 1654.
ART. XCIV. M. Lud. Matt. Kahlii, &c. Elementa Logicæ Probabilium, &c. 1658.
ART. XCV. La Vie de D. Camille Princesse des Ursins Borghese. 1679.
ART. XCVI. Nouvelles Littéraires. 1686.

Fin de la Table.

Errata pour le mois d'Août 1737.

Page 1383. dans le Titre, ligne 13. Histoire du Japon. Par le P. *lisez*, Histoires du Japon, par le P.

P. 1386. l. 1. Le second, *ajoûtez*, qui étoit fils du premier.

P. 1409. l. 14. *lis.* qui ne devoit sa place.

P. 1415. l. 9. demeure, *lis.* demeura.

P. 1432. l. 4. ces Ancêrres, *lis.* ses ancêtres.

P. 1437. l. 21. étrangers, *lis.* étrangeres.

P. 1479. l pénultiéme, d'Anastate *lis.* d'Anastase.

P. 1499. l. 21. devera, *lis.* devra.

P. 1521. l. 2. parle de science, *lis.* parle science.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de C. ROBUSTEL.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4270